

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES,

OU

RECUEIL *de Pieces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts.*

TOME SECOND.





À PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des différenres Pieces contenues dans ce deuxieme volume.

Fin de la Table.



VARIETÉS
LITTÉRAIRES,

OU

Recueil de pièces tant originales que traduites, concernant la Philoſophie, la Littérature & les Arts.



ESSAI ſur la vie d'Horace, d'après M. Algarotti.

HORACE naquit à Venuſe, petite ville ſituée entre la Lucanie & la Pouille, ſous le conſulat de Cotta & de Manlius, ſoixante-cinq ans avant l'Ere Chrétienne. Ses talens & ſes

dispositions n'échapperent pas à l'œil pénétrant de son pere. Cet homme obscur (1), mais intelligent & vertueux, voulut que son fils fût élevé dans le sein de la capitale du monde, où il se hâta de le conduire lui-même. Il lui fit d'abord apprendre la grammaire sous Orbilius, ensuite la langue grecque & successivement toutes les sciences qui entroient dans le plan de l'éducation qu'on donnoit à la jeunesse la plus illustre de Rome. Ce pere tendre & vertueux s'occupoit uniquement à former l'ame de son fils : il assistoit à ses leçons, il ne le perdoit pas de vue un seul moment, il regardoit avec raison une bonne éducation comme le plus riche héritage qu'un pere puisse laisser à ses enfans ; il sçavoit que c'est des premieres idées que se forme & que dépend le bonheur de toute la vie. C'étoit sur-tout aux vertus de pratique & aux qualités sociales, que cet homme judicieux s'appliquoit à former le jeune Horace, afin que lorsqu'il viendroit à se répandre dans le grand monde, il ne se

(1) Il étoit fils d'un affranchi.

trouvât pas comme tranſporté dans un autre univers. Les préceptes conviennent mal à la jeuneſſe ; ils l'ennuient, lorſqu'ils ne la révoltent pas : auſſi n'étoit-ce qu'au moyen des exemples, que ce pere attentif, & qu'Horace appelle *le meilleur des peres*, jettoit dans l'ame de ſon fils les fondemens de l'amour pour la vertu & de l'horreur pour le vice. Cette excellente éducation fut terminée ou plutôt couronnée par le voyage d'Athenes. Ce fut dans cette ville célebre, centre de la ſageſſe, de la ſcience & des arts, qu'Horace fut éclairé ſur les principes des vérités & des vertus, dont il n'avoit eu juſqu'alors que le ſentiment, le goût, l'habitude. De retour à Rome, il ſe trouva enveloppé dans une guerre civile, occaſionnée par la mort de Jules-Céſar. Il ſe rangea ſous les étendards de Brutus, il commanda une légion en qualité de Tribun, & combattit contre Octave pour la liberté. Octave triompha. Horace ne ſe fit pas honneur dans cette affaire, & n'eut pas de meilleur parti à prendre que d'en faire l'aveu lui-même.

La proſcription qui ſuivit cette

guerre l'ayant privé de tous ses biens, il eut recours à ses talens.

L'indigence n'abbat que les ames qui ont déja senti le poids de la vie. L'ame d'Horace étoit encore toute neuve ; il étoit à la fleur de son âge ; il avoit d'ailleurs une forte d'infamie à faire oublier : sa situation réveilla son génie, il fit des vers. Virgile & Varius voulurent le connoître, & s'empresserent de le présenter à Mécene, qui fut d'abord son bienfaiteur, & ne tarda pas à devenir son plus intime ami. La conformité des principes que ce ministre avoit adoptés, avec les opinions philosophiques d'Horace, ne contribua pas peu à resserrer les liens de cette amitié que la mort seule put dissoudre. Ils avoient embrassé l'un & l'autre le systême du philosophe qui fait consister le souverain bien dans la volupté ; mais quoiqu'Epicurien, Horace n'avoit garde de rejetter ce qu'il y avoit de bon dans les autres sectes. Il respectoit & saisissoit avidement tout ce qui portoit le caractere de la vérité. Ses regards & son attention s'arrêtoient principalement sur la philo-

ſophie morale & pratique. C'étoit là qu'il puiſoit la meſure & la regle des jugemens qu'il portoit ſur les différens ſyſtêmes des philoſophes. Faire abſtraction de la matiere, renoncer à ſes propres paſſions, ſe ſéparer de ſoi-même, n'étoit, ſelon lui, qu'un jargon métaphyſique qui ne ſignifie que des choſes dont la pratique eſt impoſſible. Nous ſommes pouſſés par nos paſſions comme un vaiſſeau l'eſt par les vents; c'eſt à la raiſon, c'eſt à l'amour réglé de nous-mêmes, à nous préſerver des écueils. Quelque vif que ſoit un plaiſir, la raiſon veut que nous nous en abſtenions, lorſque nous devons l'expier par des peines encore plus vives. Il faut ſçavoir ſouffrir la douleur, & braver la mort même, quand le devoir l'ordonne, & ſur-tout lorſqu'il s'agit d'éviter l'infamie, le plus grand de tous les maux. Le ſage & le politique ne doivent point calculer comme le peuple. Selon eux, la vertu n'eſt autre choſe que le bon uſage que l'homme fait de ſes propres paſſions, relativement à ſon propre bonheur. Cette définition doit avoir lieu dans toute

espece de gouvernement, comme dans tout systême de philosophie. L'amour de la patrie dans les républiques, le point d'honneur dans les monarchies y trouveront également leur compte. Elle conviendra à l'Epicurien, à moins qu'il ne veuille descendre à la condition de la brute. Elle satisfera le Stoïcien, à moins qu'il ne veuille anéantir l'humanité dans l'homme. Tel étoit à-peu-près le systême d'Horace (1). Fontenelle a dit que le meilleur usage qu'on puisse faire de son esprit, c'est d'être honnête homme. Cette maxime, une des prin-

(1) Horace regardoit l'utilité comme la mere de l'équité. Cette opinion peut convenir à un sage Epicurien ; mais le vrai philosophe peut-il s'en accommoder ? Il ne faut pas confondre ce qui est légitime avec ce qui est juste. Quoique souvent les loix & l'équité se doivent réciproquement leur force & leur éclat, il arrive quelquefois qu'elles se heurtent & qu'elles se contredisent : en effet les loix n'ont pour objet que l'utilité publique, au lieu que l'équité est inséparable de l'honnêteté, sentiment universel, inhérent à notre être, & qui ne doit son existence & son énergie à rien d'étranger à lui-même.

cipales d'Epicure, fut la regle invariable de la conduite & des actions d'Horace. Quant aux choſes de pure ſpéculation, il n'embraſſa le ſentiment d'aucun philoſophe en particulier. Ami conſtant & rigide de la vertu, il n'eut ſur tout le reſte que des opinions flottantes.

Il paroît que de toutes les ſectes, celle des Stoïciens le révoltoit le plus. Egalement éloigné de toute extrêmité, il ſçavoit modérer ſes deſirs & les reſtreindre; mais il n'avoit pas l'impertinente & ridicule vanité de ſe prétendre inacceſſible & ſupérieur à tout. Il ſe mocquoit ſouvent de ces hypocrites ſuperbes qui, à force de louer & de prêcher les vertus & les qualités qu'ils n'avoient pas, croyoient pouvoir faire oublier & peut-être oublier eux-mêmes les vices & les foibleſſes dont ils étoient remplis.

Il faut avouer cependant qu'Horace abuſa de la doctrine d'Epicure, ſon maître. Il eut des paſſions déréglées & des goûts dépravés qu'il ſatisfit avec fureur, & il en fit vanité; il aimoit le vin, & pour nous ſervir de ſon expreſſion, plus d'une fois ſes

pieds se refuserent au poids de son corps chancelant. Quoiqu'il se mocque des préceptes que donnoient sur l'art de la cuisine certains gourmets épicuriens ; quoiqu'il nous assure qu'il sçavoit se nourrir avec des olives & de la chicorée, il n'en recherchoit pas moins la table somptueuse & délicate de Mecene, & il éprouva souvent que les indigestions sont pour la bonne compagnie.

Convenons encore qu'il ne fut pas toujours assez réservé dans ses expressions. On trouve dans les satyres III & IV de son premier livre, ainsi que dans sa huitieme épître, des images grossieres & dégoûtantes qui s'accordent mal avec la délicatesse qu'il a répandue dans tout le reste de ses écrits. Peut-être a-t-il voulu dans certains cas se servir du mot propre, pour donner plus d'énergie à son expression ; peut-être faut-il regarder cette licence dans le style, comme un vice qui appartenoit plus à son siecle qu'à lui. Dans les républiques tout porte le caractère de la liberté, comme dans les monarchies tout respire la dissimulation. En effet Catulle, dont la muse effrontée fait souvent rougir les

graces qui l'accompagnent, vivoit dans le tems de la république. Ovide parut dans un tems où la forme du gouvernement étoit devenue entierement monarchique : auſſi quoiqu'il eût le cœur tout auſſi corrompu, ſa plume fut-elle plus réſervée. Quant à Horace, il ſe trouva précisément placé au moment où l'État paſſoit de la liberté à la ſervitude.

Du reſte il ne ſe diſſimuloit point ſes défauts, & ſouvent il tournoit ſur lui-même les traits piquans de ſa cenſure. « Les femmes qui ne t'appar-» tiennent pas irritent tes deſirs ; à » Rome, tu ne ceſſes de vanter les » agrémens de la camgagne ; à la » campagne tu portes juſquaux cieux » les plaiſirs de la ville ; inconſtant » que tu es ! tu ne ſçaurois vivre » une heure entiere avec toi-même ; » tu te crains, tu te fuis, ton loi-» ſir t'embarraſſe ; vainement, pour » te dérober à l'ennui, tu as recours » tantôt au vin & tantôt au ſommeil, » l'ennui te pourſuit & t'accable ». Tels ſont les reproches qu'il ſe fait faire par ſon eſclave. Il réfléchiſſoit ſur lui-même, il cherchoit ſérieuſe-

ment à se corriger, & ne désespéroit pas que le tems, les conseils de ses amis & ses propres réflexions ne le missent à même d'en venir à bout. En un mot, il parle de ses foiblesses & de ses défauts avec tant de candeur & d'ingénuité, qu'il est impossible de ne pas les lui pardonner. D'ailleurs, par combien de qualités estimables ces défauts n'étoient-ils pas rachetés? Personne ne remplit plus fidélement que lui les devoirs sacrés de l'amitié : si jamais il lui échappoit sur le compte de ses amis un bon mot qui fît sur eux une impression tant soit peu fâcheuse, il se mettoit en quelque sorte à leurs pieds, & s'accusoit lui-même des défauts qu'il leur reprochoit. C'est ainsi qu'il trouvoit le secret de placer toujours l'instruction sans jamais aigrir l'amour-propre. Doué d'un caractere doux & tranquille, il ne laissoit pas de répandre la gaieté sur tout ce qui l'environnoit, sa présence animoit tous les cercles. L'ambition ne troubla jamais le repos de son ame; il ne demandoit aux Dieux que de lui conserver dans un âge avancé les goûts qui faisoient le

bonheur de ſa jeuneſſe. Egalement éloigné de l'adulation & de l'arrogance, il ne loua jamais des ſottiſes, jamais il n'inſulta à l'ignorante ſimplicité : ſes traits ne tomboient que ſur les demi-ſçavans, qu'il regardoit avec raiſon comme la portion la plus ridicule & la plus incommode de la ſociété. Loin d'afficher, dans les cercles, l'air de l'importance & de la ſupériorité, il mettoit tout ſon eſprit à faire briller celui des autres. Il fut l'ami des plus grands hommes de ſon ſiecle & ſon admiration pour ſes rivaux étoit auſſi ſincere & auſſi profonde que s'ils avoient ceſſé de vivre. Il ne liſoit ſes ouvrages qu'à ceux qui l'en prioient inſtamment, & qu'il jugeoit dignes de les entendre. Perſonne ne ſçut mieux que lui badiner avec les grands, ni tirer un meilleur parti des plaiſanteries qu'ils aiment ſouvent à faire ; ſes contes étoient courts, piquans, pleins de ſens & d'intérêt ; il manioit ſurtout l'éloge avec une adreſſe inimitable ; il louoit ſans avoir l'air d'y penſer ; la louange ſembloit naître d'elle-même, & l'on diroit qu'elle ne lui

étoit arrachée que par la force de la vérité. Ses satyres même sont pleines de finesse & d'urbanité ; jamais la haine ni l'envie n'empoisonnerent les traits de sa censure ; il n'a ni la féroce impétuosité de Juvenal, ni la sévérité dogmatique de Perse ; c'est un philosophe aimable qui, d'après la maxime profonde de Pythagore, croyoit que les hommes avoient moins besoin d'être instruits que d'être simplement avertis.

Aussi Horace fut-il recherché des grands, qui s'empresserent de lui accorder non-seulement leur estime, mais encore leur amitié ; & sçavoir plaire aux grands n'étoit pas alors un petit mérite. A leurs occupations militaires ou politiques ils unissoient presque tous le goût, l'étude & la connoissance des arts & des lettres. Le despotisme, qui peu de temps après éteignit toute émulation & rendit le sçavoir dangereux, n'avoit point encore abruti les ames ; par-tout où brilloient les talens, le mérite & la vertu, on pouvoit leur accorder un hommage public & solemnel ; il étoit permis de mêler les éloges de Caton

aux louanges de Jules-César ; l'ame des mouvemens sublimes & des grandes actions, la liberté, n'étoit pas encore entiérement éteinte.

Horace eut le sens aussi juste & aussi droit qu'il eut l'esprit fin & pénétrant ; on pourroit même dire qu'il eut plus de prudence & de conduite qu'on ne doit en attendre d'un poëte. Il n'ouvroit son cœur à qui que ce fût, qu'il ne l'eût connu intimement & à fond ; & pour n'avoir jamais à répondre des fautes d'autrui, il ne recommandoit à ses amis que les personnes dont il avoit sondé & pénétré le caractere. Il excella dans l'art délicat de manier l'amitié des grands ; mais pour ne pas former avec eux des chaînes indissolubles, toujours incommodes & souvent dangereuses, il ne chercha jamais à se mêler de leurs affaires.

Nous ne devons pas cependant dissimuler qu'il osa une fois s'ingérer dans les affaires d'Etat ; mais ce fut avec tant de précaution & d'habileté, que ce trait de sa vie nous seroit encore inconnu, s'il ne nous avoit été révélé

par quelques critiques pleins d'esprit & de sagacité.

On prétendoit que Jules-César avoit formé le projet de transporter à Alexandrie ou à Troye le siege de l'Empire : le plus grand nombre vouloit que ce fût à Troye, d'où la famille de Jules se vantoit de tirer son origine. Jules n'étoit plus ; mais on craignoit fortement qu'Auguste ne réalisât le projet de son pere, ce qui auroit entraîné infailliblement la ruine de Rome & de l'Italie, comme la chose n'arriva malheureusement que trop aux tems de Constantin. Ce fut donc pour détourner Auguste de ce dessein, qu'Horace composa l'ode III. du troisieme livre, laquelle, si l'on ne supposoit cette intention à notre poëte, ne seroit qu'un grouppe de pensées & d'expressions obscures & impénétrables. Après avoir dit que l'homme juste & vertueux est inébranlable, & que c'est par la constance & l'intrépidité que Pollux, Hercule & Romulus ont mérité les honneurs divins, il ajoute que Junon voulut d'abord s'opposer à ce que le

fondateur de Rome fût assis au nombre des Dieux, parce qu'il étoit né d'une femme issue du sang Troyen ; mais qu'enfin elle y consentit lorsqu'elle fit attention que Troye n'étoit plus. « Que les Romains, dit Junon, » restent maîtres du monde, tant que » les troupeaux insulteront au tom» beau de Priam & de Pâris ; mais si » Apollon lui-même relevoit trois fois » les murs d'Ilium, trois fois j'appel» lerois les Grecs pour renverser les » murs d'Ilium de fond en comble. » Ma muse, qu'oses-tu entreprendre, » s'écrie le poëte en finissant, & quel » est ton dessein ? Est-ce à toi de ré» véler les secrets des Dieux ? » C'est ainsi que par amour pour sa patrie, Horace voulut une fois, à l'exemple des Grecs, traiter dans ses vers des affaires du gouvernement ; mais il s'y prit d'une maniere beaucoup plus détournée, parce qu'il s'en falloit bien que Rome jouît alors de la liberté dont avoient joui les républiques de la Grece, parce qu'enfin il est toujours dangereux de vouloir pénétrer les desseins des hommes puissans, & d'écrire, comme disoit Pollion, contre

ceux qui peuvent proscrire. Du reste, dans les conversations qu'il avoit avec les grands, jamais il ne lui échappoit rien qui eût trait à l'État; elles ne rouloient que sur les objets les plus indifférens, sur les spectacles, sur la poésie, sur la pluie & sur le beau tems; ses propos enfin étoient tels qu'on pouvoit les répéter tout haut, sans que sa tranquillité courût aucun risque (1). La médiocrité lui plut en toutes choses, excepté dans son art; & il songea beaucop plus à conserver le trésor de la liberté, qu'à accumuler des richesses. Quelques philosophes anciens rejetterent avec orgueil les invitations que leur avoient faites des Souverains. Aristippe, dont l'ame étoit au-dessus de tout, & qui cependant ne méprisoit rien, sçut vivre avec les Rois & y trouver son avantage, sans devenir leur esclave. A l'exemple du maître d'Epicure, Horace, content du rang de Cheva-

(1) *Hora quota est? Thrax est gallina Syro par?*
Matutina parùm cautos jam frigora mordent;
Et quæ rimosâ bene deponuntur in aure.

lier, auquel il avoit été élevé, n'auroit pas voulu d'une dignité plus considérable qui n'eût fait que multiplier ses embarras, en le mettant dans la nécessité d'augmenter le nombre de ses équipages & de ses esclaves, sans rien ajouter à son bonheur. Mécene le prioit instamment de quitter la campagne & de venir le rejoindre : notre poëte lui répondit par la fable du renard & de la belette, que tout le monde connoît. Auguste l'invita à être son secrétaire & à s'asseoir à sa table : Horace refusa les propositions que lui faisoit le maître du monde, tant la liberté lui fut chere. Du reste, les lettres qu'il eût écrites au nom d'Auguste, auroient vraisemblablement péri; mais celle qu'il écrivit à Auguste lui-même, nous est parvenue. Cette épître remplie de choses admirables, est d'autant plus intéressante, que nous y trouvons la maniere dont Horace pensoit, comme écrivain & comme homme de lettres.

Quoique les arts, l'érudition & la philosophie eussent passé alors à Rome avec les dépouilles de toutes les nations & particulierement des

Grecs, on ne laissoit pas d'y porter tous les jours sur les lettres & les arts, des jugemens faux & ridicules. L'Italie étoit dominée par le même préjugé qui l'enchaîne encore aujourd'hui; on ne croyoit pas qu'il fût possible de s'élever au-dessus des auteurs que Rome avoit produits lorsque la littérature commença à y être en honneur. Les douze tables, les vieux traités de paix, les livres des Pontifes, passoient pour avoir été dictés par les muses mêmes; tout en étoit admirable, même les choses qu'on n'entendoit pas: & c'eût été un crime que d'y appercevoir un défaut, comme si ce vernis d'antiquité qui rend les médailles précieuses, ajoutoit également un prix aux productions de l'esprit. Les Italiens pensoient alors comme ils pensent encore aujourd'hui. Le plus grand nombre jugeoit des ouvrages comme on juge des vins, par la date & non par la qualité. Horace qui n'avoit garde de régler sa façon de penser sur celle de la multitude, examina les auteurs anciens de l'Italie d'après la regle éternelle & invariable du vrai, & il y trouva des

termes vieillis, des tournures barbares, des expreſſions obſcures ou négligées, en un mot une infinité de défauts & de vices. Il fit ſentir qu'il n'y avoit rien de plus ridicule que de refuſer ſon eſtime aux ouvrages modernes, uniquement parce qu'ils étoient modernes, & que rien n'eſt plus mépriſable que cette eſpece d'hommes qui ne louent les morts, que pour acquérir en quelque ſorte le droit d'inſulter aux vivans. Mais ſon audace parut extrême, & ſouleva preſque tous les Romains lorſqu'il attaqua les ſatyres de Lucilius, ouvrages conſacrés juſqu'alors par l'eſtime univerſelle. Auſſi juſtifie-t-il à pluſieurs repriſes le jugement qu'il avoit porté ſur ce poëte. Il ne me ſuffit pas, diſoit-il, que Lucilius me faſſe rire de tems en tems; je voudrois que ſon ſtyle fût moins diffus, plus ſoigné, plus élégant, & ſur-tout plus varié. Si les Dieux l'avoient fait naître dans le ſiecle heureux où j'écris, il auroit ſupprimé, même les beautés, lorſqu'elles auroient été déplacées; ſon ſtyle eût été plus châtié: en un mot il auroit fait moins de vers & les eût faits beau-

coup meilleurs. Sa critique quoique vraie, quoique fondée sur la raison même, ne laissa pas d'être regardée comme un sacrilege littéraire; la tourbe des versificateurs frémit & cria au blasphême; mais content du suffrage des Quintilius, des Varius, des Virgile & des Mecene, Horace méprisa les cris des envieux & les murmures des sots. Entre les personnes dont notre poëte recherchoit l'approbation, il ne faut pas oublier les Pisons, auxquels il adressa cette épître célebre, qui renferme des réflexions si fines, si judicieuses & si profondes sur l'art poétique; épître qu'on a appellée avec raison le code du bon goût. C'est-là qu'Horace se moque de la bonhommie de ses ayeux, qui avoient la simplicité d'applaudir aux plaisanteries de Plaute; & qu'en même tems il attaque indirectement Ciceron, qui pensoit à cet égard comme l'antiquité. Mais entre Ciceron & Horace oseroit-on juger? On seroit cependant porté à croire que le courtisan d'Auguste & de Mécene devoit mieux se connoître en *urbanité*, que l'orateur de la république, qui le plus

ſouvent parloit au peuple & cherchoit à le faire rire à quelque prix que ce fût. On ſçait d'ailleurs qu'en fait de bons mots & de fines railleries, Ciceron n'étoit pas fort délicat. Il étoit impoſſible ſans doute, que l'homme du monde qui avoit le plus de goût, pût approuver les jeux de mots & les pointes dont Plaute a hériſſé ſon ſtyle, non plus que ſes portraits chargés & ridicules. Quelle exagération, par exemple, que celle de cet avare, qui avant de s'endormir, attache une bourſe à ſes levres pour ne rien perdre de ſon ſouffle? Ce n'eſt pas ainſi que peignoit Moliere cet homme divin, ſur lequel Horace auroit porté le même jugement que ſon imitateur Deſpreaux qui, lorſque Louis le Grand lui demanda quel étoit le plus beau génie de ceux qui avoient illuſtré ſon regne, répondit ſur le champ: Moliere. Doué d'un eſprit libre & philoſophique, Horace ne ſe borna pas à cenſurer les poëtes de ſa nation, il trouva des défauts, même dans les auteurs dont il vouloit qu'on lût les ouvrages nuit & jour, dans les Grecs & dans Homere lui-même.

Après avoir combattu dans son épître à Auguste le culte superstitieux que la plus grande partie des littérateurs de son tems vouoit à l'antiquité, notre poëte se moque de la démangeaison qu'avoient alors presque tous les Romains d'écrire, & sur-tout de versifier. Pour être du bon air, il falloit absolument s'être exercé dans quelque genre de poésie; peu leur importoit d'avoir les connoissances nécessaires pour y réussir. Et pourquoi ne ferois-je pas des vers, disoient-ils; n'ai-je pas de la figure, de la naissance & du bien? On voit qu'alors comme à présent, les gens de qualité sçavoient tout sans avoir jamais rien appris. Cependant il ne sçauroit y avoir de vraie éloquence, soit oratoire, soit poétique, sans une connoissance profonde des passions & des devoirs de l'homme. Ne nous flattons jamais de bien écrire les choses que nous n'avons pas fortement méditées. On raconte de l'ingénieux Steele, auteur en grande partie des célebres journaux intitulés *l'Anglois*, le *Tuteur*, le *Spectateur* & le *Babillard*, que le jour même qu'il entra pour la premiere fois

au Parlement, il voulut s'y diſtinguer par un morceau d'éloquence. On agitoit ce jour-là une matiere qui lui étoit abſolument inconnue : il harangua & ſe fit moquer de lui ; ce qui donna occaſion à Milady Montagu de dire très-ingénieuſement, que ſi l'*Anglois* avoit conſulté le *tuteur*, il auroit appris que le *ſpectateur* devoit précéder le *babillard*. Le poëte loin d'être diſpenſé de s'inſtruire, doit être pourvu d'une infinité de connoiſſances. Le plus grand poëte de nos jours eſt auſſi le plus ſçavant de tous les poëtes modernes. Le ſçavoir a tant de puiſſance, dit Horace, qu'une poéſie où regne la connoiſſance des caracteres, des mœurs & des paſſions, quoique dénuée des graces du ſtyle, nous affecte infiniment davantage que les vers vuides de choſes, & toutes ces bagatelles harmonieuſes dont l'effet périt dans l'oreille.

Horace dans cette même épître s'éleve contre le mauvais goût de ſon ſiecle. Le théâtre étoit alors ſi bruyant & ſi tumultueux, qu'il y avoit peu de bons poëtes qui vouluſſent y expoſer leurs ouvrages. La décoration

& la pompe absorboit toute l'attention du plus grand nombre des spectateurs. Et comme aujourd'hui nous ne sommes attentifs & tranquilles qu'au moment où l'on danse, les Romains ne l'étoient que lorsque dans un intermede on mettoit en pieces sur le théâtre quelque animal extraordinaire, lorsqu'on y donnoit quelque combat, ou qu'on introduisoit des Rois prisonniers, des vases, des trophées, des statues & des chars de triomphe. Il arrivoit quelquefois qu'à la simple apparition d'un acteur tout le théâtre retentissoit d'applaudissemens : qu'a-t-il dit, demandoit Horace ? rien. Qu'est-ce donc qu'on applaudit ? Le goût & la richesse de son habit.

Tel étoit ce siecle que nous avons appellé siecle d'or. Parce que nous y voyons un Horace, un Virgile, le portique du Pantheon, les beaux médaillons d'Auguste, & quelques pierres admirables, gravées par Dioscoride & par Solon, nous aimons à croire, que tout ce que nous n'en connoissons pas, portoit le même caractere de goût & de perfection, d'autant

d'autant qu'en fait de litterature, les ſeuls auteurs excellens nous ſont parvenus, & que les autres ont fait naufrage, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, dans l'océan du tems. Mais ſi l'on regle ſon opinion ſur celle de ces mêmes auteurs que nous avons entre les mains, l'idée qu'on ſe formera de ce ſiecle ne ſera pas bien avantageuſe. On dit familierement qu'il n'eſt point de héros pour les valets de chambre : on pourroit dire qu'il n'y a point de ſiecle d'or pour les contemporains.

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans cette même épître, c'eſt qu'on y trouve qu'Auguſte ne protégeoit ni n'eſtimoit les poëtes autant qu'on le penſe communément. Il paroît au contraire qu'il n'en faiſoit pas grand cas, & qu'il les regardoit comme des hommes au moins très-inutiles : de ſorte qu'Horace ſe vit obligé de faire l'apologie des poëtes devant un Prince, qui devoit aux poëtes la plus grande partie de ſa gloire.

Du reſte il y avoit dans ce temslà, comme aujourd'hui, beaucoup de ces pédans que nous appellons *puriſtes*, qui vouloient qu'on regardât

comme morte une langue qu'on parloit tous les jours, qui se faisoient un devoir de n'employer que les expressions & les tournures dont s'étoient servis leurs prédécesseurs, qui ne croyoient pas qu'il fût permis d'enrichir la langue d'un seul mot, qui anathématisoient enfin quiconque imaginoit un nouveau signe pour exprimer une nouvelle idée. Horace s'élève avec force contre ces tyrans ridicules; il fait voir que dans les langues vivantes, l'usage est le seul souverain dont on doive reconnoître la loi; que l'on peut, que l'on doit adopter les termes qu'il a produits; qu'il y a même du mérite à en créer de nouveaux, pourvu qu'ils soient placés convenablement, qu'ils soient analogues au fond de la langue, & que sur-tout ils soient absolument nécessaires. « Eh » quoi! s'écrie-t-il, Varius & Virgile » ne pourront pas ce qu'ont osé Cæ- » cilius & Plaute, & je serai blâmé » pour avoir introduit dans mes écrits » quelque expression nouvelle, tandis » qu'Ennius & Caton sont élevés » jusqu'aux cieux pour avoir pris » la même liberté, ou plutôt pour

» avoir rendu le même ſervice à la
» langue ! »

Horace condamnoit en même tems les écrivains qui s'imaginoient perfectionner leur langue, en y faiſant paſſer des expreſſions & des formes étrangeres ; ſemblables à certains philoſophes de nos jours, qui croient avoir donné à leurs raiſonnemens la force de la démonſtration, lorſqu'ils ont transformé une penſée commune en formule algébrique. Il blâmoit le le ſot orgueil de ceux qui dédaignoient d'écrire dans leur langue, comme ſi la grecque avoit ſeule mérité d'énoncer & de tranſmetre leurs productions ; il regardoit ce procédé comme une eſpece d'infidélité & d'ingratitude envers la patrie. D'ailleurs écrire dans une langue étrangere, n'eſt-ce pas donner volontairement des entraves à ſon génie ? N'eſt-ce pas s'impoſer la néceſſité de ſe traîner en tremblant ſur les traces d'autrui ? O imitateurs, troupeau ſervile ! combien vous avez retardé la marche & les progrès des connoiſſances humaines ! Ce n'eſt pas qu'Horace improuvât toutes les ſortes d'imitations : autre choſe eſt chercher

par quel chemin les grands hommes sont arrivés à la perfection, choisir celui vers lequel notre génie nous pousse, & y marcher librement; autre chose est prendre un seul auteur pour guide & pour maître. Et que peut-on attendre de ces hommes, qui semblables à la teigne, vont toujours rongeant un même livre? Jeunes auteurs, si vous ne dédaignez les sources communes, si vous ne cherchez à vous ouvrir des routes nouvelles, renoncez pour jamais à la gloire. Mon pied, dit Horace, n'a passé sur les traces de personne; avec de la confiance & de l'audace, au lieu de suivre & de se laisser conduire, on entraîne & l'on conduit; j'ai sçu le premier faire passer dans la poésie de ma langue, la cadence & l'impétuosité d'Archiloque, sans emprunter ni ses pensées ni ses expressions; j'ai monté la lyre latine au ton de la lyre d'Alcée & de Sapho, sans copier leurs chants ni leurs modulations.

En effet, en transportant dans la poésie latine les formes & les procédés de la grecque, Horace devint auteur d'une maniere toute nouvelle,

Jamais Poëte sur-tout ne prit mieux que lui l'esprit & le ton des genres différens qu'il entreprit de traiter. Son génie ne l'égare jamais; il en gouverne à son gré tous les mouvemens. La poésie, qui, dans ses odes, brille de toute sa pompe & de tout son éclat, est modeste, tranquille, & pour ainsi dire voilée dans ses satyres & dans ses épîtres. Tantôt grave, tantôt léger, tantôt badin, tantôt sublime; toujours varié & cependant toujours le même; par-tout il est fidele à son sujet, par-tout il respire le goût & les graces : en un mot, il est toujours modele & toujours inimitable.

Comment des talens aussi sublimes n'eussent-ils par irrité l'envie ? Aussi les Fannius, & les Pantilius, & les Démetrius, & tous ces braves gens dont la race ne périra jamais, le déchiroient-ils en secret, & ne cherchoient qu'à empoisonner ses propos & ses démarches. Ils ne parloient d'Horace que comme d'un homme dangereux, qui, pour un bon mot, ne faisoit nulle difficulté de sacrifier le meilleur de ses amis. Les plaisanteries les plus innocentes, devenoient

dans sa bouche des crimes inpardonnables. Si par modestie il refusoit de lire ses ouvrages en public : il nous méprise, disoient-ils, nous ne sommes pas dignes d'entendre ses chef-d'œuvres; il en réserve la lecture pour les oreilles de Jupiter. Que faisoit Horace ? il menaçoit, à la vérité, de tems en tems ses ennemis de les rendre à jamais fameux, & leur montroit son esprit comme une épée prête à sortir du fourreau : mais le plus souvent il les méprisa; il fit mieux, il sçut mettre leur malice même à profit, en s'observant de plus près, en s'appliquant à perfectionner ses ouvrages & à les rendre par là vainqueurs de la critique & du tems. Quelque talent qu'on ait reçu de la nature, dans les ouvrages d'esprit comme dans toutes les grandes entreprises, la longanimité, la réflexion & le travail sont absolument nécessaires; il faut travailler long-tems les productions que l'on veut qui durent toujours. Ainsi l'ont pensé les bons écrivains de toutes les nations & de tous les âges. Les Romains qui dans l'administration de la république mettoient tant de soins & de précautions,

& ne craignoient jamais de revenir sur eux-mêmes, n'en faisoient pas autant lorsqu'ils manioient la plume; ces hommes intrépides n'avoient pas le courage de rectifier leurs ouvrages, ou plutôt ils croyoient qu'il y avoit une sorte de déshonneur à effacer. Horace au contraire, non-seulement ne craignit pas de corriger ses productions, mais il les soumit au jugement des autres. Le judicieux Speroni recommande aux auteurs de montrer leurs ouvrages, même aux personnes moins instruites qu'eux, parce que l'auteur, comme il l'observe très-bien, va de la pensée à l'expression; de sorte qu'il commence par ce qui lui est connu; & que le lecteur au contraire, va de l'expression à la pensée; de sorte que la pensée ne peut lui être connue, qu'au moyen & en vertu de l'expression. Mais autant que les amis vrais & sinceres sont à rechercher, autant il faut éviter les complaisans & les adulateurs. Le rigide Tarpa, le sévere Quintilius, voilà les hommes que consultoit Horace: ce fut vraisemblablement de ce dernier qu'il apprit l'art de faire difficilement des vers; il semble

du moins l'insinuer dans son art poétique. Mais il ne tarda pas à devenir lui-même le plus rigide & le plus févere de ses censeurs ; il n'épargna ni peine ni travail, pour ôter à ses ouvrages l'air du travail & de la peine ; pour que tout y devînt nécessaire ; pour que ses compositions ne parussent point être faites, mais être nées comme d'elles-mêmes ; pour y répandre enfin cette aisance & cette facilité qui fait croire au premier aspect que rien n'est plus aisé que d'en faire autant, & qui fait sentir à celui qui ose l'entreprendre, que rien n'est plus difficile.

L'art & la nature, le génie & le sçavoir, l'esprit & le goût se donnent la main dans les ouvrages d'Horace. Un amour incroyable pour le travail, une imagination vive & féconde, un jugement profond qui lui fait appercevoir des différences dans les choses qui paroissent se ressembler le plus, un esprit pénétrant qui lui fait démêler des analogies & des rapports dans les objets les plus éloignés & les plus dissemblables, une activité prodigieuse dans cette partie la plus subtile de nous-mêmes, qui vivifie véritable-

ment les productions de l'esprit & qu'on a appellée le sel de la raison ; telles sont les qualités qu'il est impossible de ne pas appercevoir dans notre poëte. De-là le charme inexprimable que nous fait éprouver la lecture de ses ouvrages.

L'atticisme, l'urbanité ne peut régner que dans les grandes villes, où le sçavoir est commun, où les esprits se heurtent en quelque sorte & se polissent l'un l'autre, où l'affluence des belles choses engendre l'extrême délicatesse, où tout se plie enfin aux loix de la plus fine critique.

Ce fut vraisemblablement au concours de toutes ces circonstances, que l'ancienne Italie fut redevable de son Horace, comme l'ancienne Grece dut son Homere au concours de circonstances & de causes respectivement semblables. Homere écrivit dans le tems le plus favorable pour la composition d'un poëme épique, lorsque les passions dans la Grece étoient parvenues au plus haut degré de force & d'énergie. Horace parut dans le moment le plus propre à former un poëte aimable, lorsque l'Italie étoit arrivée

au raffinement même de la politesse. Virgile disoit qu'il étoit aussi difficile d'arracher un vers à Homere, que la massue d'entre les mains d'Hercule : on pourroit dire qu'il est aussi difficile d'enlever un vers à Horace, qu'à Venus sa ceinture. En effet, tous les autres poëtes latins ont eu parmi les modernes des imitateurs aussi heureux que pouvoit le permettre la difficulté qu'il y a à écrire dans une langue qui n'est plus. On a vu le docte & tendre Catule renaître en quelque sorte dans les élégies de Bassani, & sur-tout de Zanotti. Les couleurs dont Lucrece a embelli la philosophie, nous les voyons se réfléchir dans les deux poëmes de Stay. Virgile lui-même, le majestueux Virgile a trouvé un rival dans le célebre Fracastor. Mais Flaminius, le Jésuite Sarbieuski & tous les imitateurs d'Horace n'ont fait jusqu'à présent que des efforts inutiles.

Apres avoir mené la vie, en partie d'un homme du monde & en partie d'un philosophe, mais toujours la plus agréable & la plus délicieuse, ami de toutes les belles choses, & sur-tout ami de lui-même, Horace mourut âgé

de cinquante-ſept ans, un mois avant ſon cher Mécene. Il a pris ſoin de nous inſtruire lui-même de quelques particularités concernant ſa perſonne & ſon caractere. En s'adreſſant à ſon livre qu'il publia à l'âge de quarante-quatre ans, il le charge d'informer les lecteurs qu'il n'étoit point né dans un rang diſtingué, mais que dédaignant la baſſeſſe & l'obſcurité où les Dieux l'avoient fait naître & pouſſé par ſon propre mérite, il avoit pris l'eſſor le plus ſublime; qu'il avoit obtenu l'amitié des plus grands hommes, ainſi que des plus grands perſonnages de ſon ſiecle; qu'il étoit violent & colere, mais qu'il s'appaiſoit facilement; qu'il aimoit le ſoleil; qu'il étoit d'une petite taille, & que ſes cheveux avoient blanchi avant le tems. Les moindres détails deviennent intéreſſans, lorſqu'ils regardent les grands hommes. Et qui ne voit pas avec un plaiſir infini les deux vainqueurs de la journée de Zama, Lælius & Scipion, ſe délaſſer & s'amuſer en particulier avec le poëte Lucilius? Nous trouvons encore dans les écrits de notre poëte, qu'il avoit la vue tendre

& délicate, & qu'il étoit d'une très-foible constitution. Lorsqu'il voyoit pour la premiere fois quelque personnage d'un haut rang, il avoit l'air timide & embarassé : il parloit peu, & ne perdoit jamais son tems en de vaines disputes, sur-tout avec les personnes dont les poumons étoient meilleurs que les siens; il dépensoit noblement; il étoit grand amateur de peinture, & se plaisoit infiniment à la campagne. Quoiqu'il fût très-éloigné d'importuner qui que ce fût du récit de ses ouvrages, il cédoit cependant à la démangeaison qu'éprouve tout auteur de paroître en public. Il en est des beaux esprits, lorsqu'il s'agit de publier leurs productions, comme des jeunes filles lorsqu'il est question de les marier. Celles-ci, après avoir bien examiné les inconvéniens du mariage, prennent un mari : ceux-là, après avoir long-tems réfléchi sur le danger qu'il y a à paroître en public, finissent par se faire imprimer.

Tel est en peu de mots le portrait de ce poëte immortel, qui, inspiré par une noble fierté, compagne insépara-

ble du génie, prédit que non-ſeulement la meilleure partie de lui-même échapperoit à la puiſſance du tems, mais que l'écoulement des ſiecles ne feroit que raffermir & accroître ſa gloire; que ſon nom enfin ſeroit éternel comme Rome & le Capitole. Le Capitole eſt détruit, (1) & la voix du tems chante encore les vers d'Horace.

(1) *E i verſi di Orazio ſono cantati a della voce del tempo.*



TRADUCTION de la premiere nuit de Young, précédé de quelques réflexions sur le caractere & les poésies de cet auteur; par M. le Comte de Bissi, de l'académie Françoise.

LE grand succès qu'ont eu en Angleterre les pensées nocturnes d'Young, les deux traductions qu'on en a faites en Allemagne, m'avoient déja donné du mérite de cet auteur l'opinion la plus avantageuse : j'ai voulu en juger par moi-même : j'ai lu son ouvrage, & frappé des beautés que j'y ai apperçues, j'ai osé entreprendre d'en faire passer une partie dans notre langue.

En traduisant la premiere des nuits d'Young, mon objet a été uniquement d'engager ceux qui possedent la langue Angloise mieux que moi, à les traduire toutes ; car j'avoue que cette entreprise est au-dessus de mes forces. Ce n'est pas le tems qui m'arrête, je crains seulement de le mal employer : mais si jamais une main plus habile

que la mienne l'exécute, j'ose répondre du succès. Bien des personnes ennuyées de ne connoître les auteurs Anglois que par l'excessive liberté de leurs opinions, verront avec plaisir comment ils s'expriment sur la mort, comment ils traitent les grands objets de la foi. On s'imagine communément qu'il y a moins de religion en Angleterre qu'en France : on se trompe ; c'est aux Anglois que nous devons les meilleurs ouvrages qui ayent été faits en faveur de la religion, & celui de M. Young est un de ceux que les Anglois eux-mêmes estiment le plus. Les sujets qu'ils traitent ne sont pas neufs ; mais ils sont bien intéressans : d'ailleurs je ne vois pas pourquoi on cesseroit d'écrire sur la mort & sur les malheurs attachés à l'humanité. Pourroit-on jamais épuiser un sujet qui malheureusement est si fécond, & se présente sous tant de formes diverses ?

Le genre de M. Young, si commun en Angleterre, est presqu'inconnu en France. Nous n'avons point de ces ouvrages remplis d'idées grandes, mais sombres, tristes & cependant délicieuses ; de ces ouvrages qui laissent après

eux une impreſſion de mélancolie, qui nous précipite dans les profondeurs de la méditation. Ce n'eſt ni au goût ni aux mœurs de notre nation, mais uniquement au procédé de nos écrivains qu'il faut s'en prendre. L'ame de nos auteurs eſt, pour ainſi dire, toute au dehors; plus diſſipés, moins ſolitaires que les auteurs Anglois, ils habitent trop avec les hommes; & comme ils ne les voyent le plus ſouvent que dans le grand monde, où les idées riantes ont ſeules le droit de plaire, ils accommodent leurs ouvrages au goût qu'ils ont cru remarquer dans le plus grand nombre des lecteurs. Mais que ne les ſuit-on, ces lecteurs, au fond de leur cabinet; on verroit que les ouvrages mélancoliques ſont ceux qui plaiſent & attachent le plus!

Le genre triſte eſt d'ailleurs le ſeul qui convienne aux grands objets, & les grands objets ſont les ſeuls qui conviennent aux hommes. On ne peut parler gaiement du tems, de l'eſpace, de l'éternité, de l'immenſité, de Dieu. Toutes ces grandes idées ne peuvent ſe rendre qu'avec des couleurs un peu ſombres: le ſon même des mots qui

les rappelle excite en nous une forte de terreur & de frémissement involontaire, avant que la réflexion nous ait appris à trembler & à nous soumettre.

Il en est de même des tableaux que M. Young trace du malheur, des foiblesses, de la misere & des contradictions de la nature humaine. Ces objets sont grands en eux-mêmes & bien intéressans, par le rapport qu'ils ont avec nous. Quelque sombres qu'ils soient, ils plaisent également aux gens tristes & aux personnes gaies, aux heureux & aux infortunés. Le tableau de la misere humaine fait mieux sentir à ceux qui sont heureux le bonheur dont ils jouissent. Il console en même tems les autres, en leur montrant que les hommes sont égaux dans l'excès du malheur de leur condition naturelle, & que ces mêmes personnes, dont ils envioient tout-à-l'heure la situation, sont réellement si misérables, qu'elles doivent plutôt exciter leur attendrissement & leur pitié, que leur haine & leur jalousie.

Tel est à peu près l'effet que produisent les réflexions sur la condition

des hommes, & tel eſt en partie le but que s'eſt propoſé M. Young, excepté qu'il voudroit un peu troubler le bonheur des gens heureux; & il en convient lui-même, lorſqu'en parlant de la mort de ſon ami Philandre, il dit au commencement de la ſeconde de ſes nuits :

« Pourrai-je chanter ces objets » d'une façon qui puiſſe plaire à ton » eſprit, & cependant troubler un peu » ton cœur ? O qu'alors je ferai con» tent de moi-même ! Mes pinceaux » traceront ſur le nuage noir qui m'en» vironne, un arc-en-ciel un peu pâle, » & cette vue me fera paſſer du cha» grin à la joie ».

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on permît aux traducteurs des poëmes de M. Young tous les écarts qu'il s'eſt permis lui-même. Les expreſſions les moins uſitées, les tranſitions les plus bruſques, les images les plus hardies, ſe trouvent à chaque page de ſon livre. Mais notre langue ne ſouffre pas de pareilles licences : cependant comment exprimer des idées ſublimes, lorſque le ſtyle ſera dans les fers ? Mais c'eſt aux écrivains ſeuls qui ont eu ces

hautes idées, à ſe permettre les expreſſions & les tournures que ces idées exigent; & je craindrois que les traducteurs de l'ouvrage de M. Young, en voulant s'élever avec lui, ne tombaſſent dans des obſcurités impardonnables, n'employaſſent des images & des expreſſions giganteſques. M. Young conſidéroit peu les humains au moment où il a écrit. Ce qu'il aimoit n'étoit plus; *la terre déſenchantée*, comme il le dit lui-même, *n'étoit plus pour lui qu'une vaſte ſolitude;* il venoit de perdre tout ce qui l'attachoit au monde.

Il avoit épouſé une ſœur du Comte de Lichtfield, & en avoit eu une fille, qu'il avoit mariée au fils de Mylord Palmerſton, qu'il déſigne ſous le nom de Philandre. En trois mois il perd ſa femme, ſa fille & ſon gendre. C'eſt dans ces momens de douleur que notre auteur prend la plume. Tout le monde a éprouvé des malheurs: qu'on ſe repréſente donc juſqu'à quel point une telle ſuite d'infortunes peut agir ſur un cœur tendre & ſur une imagination vive, & l'on ne ſera pas ſurpris s'il y a peu d'ordre dans ſes penſées: elles ſont inſpirées par la douleur; la

douleur connoît-elle la méthode ?

Le docteur Young est intimement persuadé de l'immortalité de l'ame : il a puisé beaucoup d'idées & d'images dans les livres saints, & particuliérement dans Job & dans Jérémie, qui étoient les hommes dont la situation convenoit le plus à la sienne. J'oserois dire de ce poëte qu'il est en profondeur, ce qu'Homere & Pindare sont en élévation. Il me seroit difficile de rendre compte de l'effet que fit sur moi la premiere lecture de son ouvrage. Telle seroit à peu près l'impression que j'éprouverois au fond d'un désert pendant une nuit orageuse & sombre dont les éclairs perceroient de tems en tems l'obscurité.

COMPLAINTES ou pensées nocturnes sur la vie, la mort & l'immortalité.

Sunt lacrymæ rerum & mentem mortalia tangunt.
Virgil.

SOMMEIL ! doux restaurateur de la nature épuisée, semblable aux hommes corrompus, tu visites ceux que la for-

tune careſſe ; tu fuis les malheureux : ton aîle légere s'éloigne de l'infortune, & ne s'abat que ſur des paupieres qui ne ſont jamais trempées de larmes. Après un repos court & interrompu je m'éveille. Heureux ceux qui ne s'éveillent plus !... ſi toute-fois les ſonges ne troublent point encore les tombeaux. Je m'éveille, agité de rêves tumultueux & inſenſés. Le ſommeil avoit plongé mes ſens dans l'erreur d'une infortune imaginaire ; le réveil n'eſt pour moi qu'un changement de maux. Le jour ne ſuffit point à mes peines, & la nuit la plus ſombre ne peut me dérober à l'horreur de mon ſort.

O nuit ! ſombre divinité, majeſtueuſe ſans éclat ! de ton trône d'ébene tu étends un ſceptre de plomb ſur un monde aſſoupi. Quel ſilence ! quelle obſcurité ! l'œil ne voit point : l'oreille n'entend rien : le mouvement eſt arrêté. La nature ſe repoſe. Repos terrible, image de ſa fin ! O deſtin ! hâte ce moment ; je n'ai plus rien à perdre.

Silence ! obſcurité ! couple auguſte, enfans de l'antique nuit, vous à qui l'on doit de ſi douces penſées, c'eſt vous que j'invoque en ce jour. Aidez-

moi, inspirez-moi, je vous remercierai dans les tombeaux : c'est là votre véritable empire, & c'est là que chacun de nous doit se rendre, comme une victime dévouée à vos autels épouvantables. Mais qui es-tu, toi qui rompis le premier ce silence éternel, lorsque les étoiles du matin parurent sur cet univers qui sortoit du cahos? O toi, qui d'un mot fis sortir la lumiere du sein de l'impénétrable nuit ! grand Dieu ! fais naître la sagesse en mon ame : elle vole à toi comme à son seul refuge. Daigne conduire mon esprit : il est si foible, qu'il voudroit se dérober au poids de sa misere. Inspire-lui de plus nobles pensées : qu'elles naissent du spectacle de la vie & de la mort. Dirige ma conduite ainsi que mes chants. Montre-moi la raison. Force ma volonté à se porter vers le bien ; & puisque ta vengeance s'est appesantie sur ma tête, qui t'est dévouée, fais que ce ne soit pas en vain.

Minuit sonne... Nous ne remarquons le tems que par sa perte. Est-il donc si vil qu'il faille frapper nos sens pour nous y faire penser? L'industrie des hommes a donné une langue au tems,

& mon ame treſſaille au ſon de la cloche, comme à la voix d'un ange. L'ai-je bien entendu? Eſt-ce donc la derniere de mes heures? Où ſont celles qui ont précédé le moment où j'exiſte? Elles ſont avec les années qui précéderent le déluge. Ce bruit aigu annonce ma fin: il m'appelle. O combien cependant ai-je encore de choſes à faire! Mes eſpérances & mes craintes ſe réveillent avec effroi. Où vais-je?.... Des limites étroites de cette vie je porte mes regards tremblans ſur un avenir ſans fin: je n'y vois qu'un abîme immenſe. Redoutable éternité!.... Eſt-ce que l'éternité peut m'appartenir, à moi qui chaque inſtant peux ceſſer d'être!

Quel être étrange que l'homme! quel étonnant pouvoir raſſembla dans lui tant d'extrêmes! Mêlange biſarre de grandeur & de foibleſſe, anneau remarquable dans la grande chaîne des êtres, il erre entre le néant & l'infini. Rayon céleſte, ſouillé, avili, & cependant divin, image de la toute-puiſſance, fragile enfant de la pouſſiere, rebut de la nature, héritier de la gloire, un ver, un dieu.... je frémis....

mon esprit s'égare, il se trouble ; il s'étonne en se considérant ainsi lui-même. O quel prodige pour l'homme que l'homme ! Il passe rapidement de la tristesse à la joie : mais quelle joie, mais quel trouble le séduit ou l'effraye ? Qui peut conserver sa vie ou qui peut la détruire ? Le bras d'un ange ne peut l'arracher du tombeau, & des légions d'anges ne sçauroient l'y précipiter.

Tandis que la douce puissance du sommeil s'étendoit sur mes sens, mon ame active couroit après des images fantastiques : elle s'égaroit dans les labyrinthes du mensonge, franchissoit des mers idéales ; & s'élevant au-dessus des mondes possibles, elle perdoit de vue les bornes de l'univers. Mais de telles erreurs montrent que lors même qu'elle s'égare, l'ame est d'une autre nature que le corps qu'elle habite. Tout annonce son immortalité : le silence de la nuit proclame un jour éternel. Le sommeil instruit, & les songes ne folâtrent pas en vain. Pourquoi, pourquoi donc pleurai-je la perte de ceux qui ne sont pas perdus ? Pourquoi mes pensées errent-elles autour de leurs tombeaux ? Pourquoi les fatiguer encore

encore des cris de ma douleur impie? Un feu céleste est-il éteint, parce qu'il est enterré sous la cendre ? Non : ils vivent ; ils vivent réellement, mais d'une vie qui nous est incompréhensible. Leurs yeux pleins de tendresse jettent des regards consolans sur moi, sur moi, qu'avec bien plus de raison ils pourroient mettre au rang des morts. C'est ici le désert, c'est ici la solitude ; & les tombeaux sont peuplés & pleins de vie. C'est ici la vallée des morts, le pays des apparitions. Tout est ombre sur la terre : au-delà tout est substance. O que tout est solide où il n'y a plus de changement !

Cette vie, comme le bouton des fleurs, renferme toute notre existence : c'est l'aurore de nos jours ; c'est le passage qui conduit au théâtre de la vie. Mais la mort, la mort puissante peut seule nous en ouvrir l'entrée. Celui qui ne jouit pas encore de la lumiere, l'embrion n'est pas plus loin que nous de la vie : nous en sommes privés jusqu'au moment où cette enveloppe grossiere qui nous environne venant à se rompre, nous fera jouir de la véritable vie ; & cependant

l'homme, l'homme pervers enfouit ici-bas ſes deſirs : il enſevelit ſans regret des eſpérances céleſtes : il laiſſe ramper des idées qu'il avoit reçues du ciel pour s'élancer dans l'infini, pour s'élever vers ce ſéjour où les Séraphins, aſſemblés autour du trône de Dieu, jouiſſent de l'immortalité. Là les âges ne ſont plus. Là meurent le tems, le haſard, les regrets, les peines, le déſeſpoir, la mort même.

Le cours rapide de quelques années peut-il donc éteindre en nous l'idée de l'éternité ? Peut-il étouffer dans la pouſſiere une ame impériſſable ? L'océan ne ſouleve point ſes tempêtes pour enlever une plume ou pour noyer un arbriſſeau ; & l'ame, l'ame immortelle, ſe laiſſe entraîner dans l'orage des paſſions, émue aux moindres apparences ou de joie ou de crainte. Mais ſur qui tombent ces réflexions ? Elles m'accablent moi-même. Mon cœur avili ne fut-il pas toujours l'eſclave du monde ? Semblable au ver à ſoie, mon ame ſe laiſſoit envelopper des tendres & molles penſées qu'enfantoit mon imagination ; & ma raiſon, couverte de nuage, enyvrée du

charme des plaisirs, n'osoit s'élever jusqu'à la contemplation des choses céleſtes. Et cependant qu'admirons-nous, que voyons-nous ici-bas? Sans la puiſſante magie des organes, la terre ſeroit encore un cahos informe & ſans couleurs. L'homme forme l'image que l'homme admire : négligera-t-il donc toujours les merveilles qui ſont renfermées dans ſon être, pour promener ſon imagination ſur les objets qui l'environnent, tandis qu'il eſt lui-même l'ame de tout ce qu'il voit?

Les ſonges de la nuit peuvent être utiles, & les rêves que nous faiſons en veillant nous ſont ſouvent funeſtes. Combien de fois n'ai-je pas ſongé à des choſes impoſſibles? Le ſommeil en feroit-il plus? Les fantômes qu'il produit ſont-ils plus menſongers que ces illuſions de bonheur que créoit mon imagination? Les fantaiſies de ma jeuneſſe ſe peignoient à mes yeux ſous les couleurs les plus riantes; l'avenir ne m'annonçoit que des plaiſirs ſans fin; je me croyois heureux, j'arrangeois les événemens ſuivant mes caprices, & je changeois l'ordre

des destinées, pour les conformer au désordre de mon ame; je formois des plans, j'enfantois des projets; & pour les voir s'accomplir, je reculois les bornes de ma vie; je ne songeois pas à la mort, & cependant je l'entends qui m'appelle chaque jour: elle évoque des milliers d'hommes à ses autels. Où sont maintenant les pompeux ornemens que me présentoit mon imagination frénétique? Une loge tapissée de voiles d'araignée & dont les ais mal assemblés sont enduits d'un frêle argile, est le palais que bientôt je vais occuper. Le fil le plus mince est un cable auprès du lien qui m'attache à la vie; au moindre souffle il peut se rompre: mais qu'il se brise, qu'il ne me retienne plus dans un monde dont les vicissitudes perpétuelles prouveroient seules que le bonheur n'y habita jamais.

Le portrait de la vie est généralement trop flatté, & celui de la mort est peint sous des couleurs trop noires. La crainte trouble l'imagination du peintre. J'avoue que la route de la mort est parsemée des ruines de monumens qui méritoient d'être conser-

vés. Elle n'épargne ni la beauté, ni l'art, ni le génie ; elle détruit ce que le monde a de plus brillant, ce que la race humaine a d'illustre ; elle humilie le potentat, le conquérant : mais la vie est plus barbare encore, elle humilie l'homme. La mort n'a de terreurs que celles que la vie fait naître, & la vie n'a de plaisirs que ceux que la mort promet. La mort ensevelit le corps, & la vie ensevelit l'ame. Je maudirois ma naissance si je n'avois pas à mourir. Ici chaque heure amene des changemens, & rarement pour le mieux ; & ce qui nous paroît avantageux est plus terrible encore que ne le sont les loix ordinaires du destin. Le tems entraîne après lui les débris des systêmes, des erreurs & des vérités ; il renverse les empires, & chaque moment détruit les germes de notre bonheur terrestre.

Félicité ! félicité terrestre ! superbes & vaines paroles ! bonheur ! mot d'orgueil & de vanité ; usurpation hardie des droits du ciel ! j'ai cru vous rencontrer, & je n'ai embrassé que des fantômes.

Dans tous les instans de ma vie,

dans tous les lieux, le ſouvenir de mes malheurs m'accable. La penſée trop active pour mon repos, ſemblable à un aſſaſſin que guide le ſilence de la nuit, ſe gliſſe furtivement dans mon ame & la remplit du fantôme de mes plaiſirs paſſés ; je ne me rappelle même qu'avec effroi le tems où je fus heureux ; je frémis, en me traçant ces biens que je demandai avec tant d'inſtance, ces biens qui me parurent alors ſi précieux & qui maintenant me déchirent le cœur. Mais pourquoi me plains-je, ou pourquoi ne plains-je que moi ? Suis-je donc le ſeul infortuné ? C'eſt le ſort commun des hommes ; les décrets du ciel ont aſſigné des douleurs ſans nombre, des douleurs égales à celles de l'enfantement, à tous ceux qui ſont nés des femmes ; & nous ne ſommes pas plus leurs enfans, que nous ne ſommes les héritiers de leurs peines.

La guerre, la famine, la peſte, les diviſions inteſtines, la tyrannie aſſiegent l'humanité ; des travaux de toute eſpece accablent les hommes. Ici le déſir d'arracher les métaux des entrailles de la terre, exile dans ſon ſein

des malheureux qui oublient que le ſoleil luit : là les orages de l'air renverſent les moiſſons, & le laboureur épuiſé de fatigue ne recueille que le déſeſpoir. Le ſoldat qui pour des maîtres avares a répandu ſon ſang & ſacrifié ſes membres au milieu des batailles, mendie aujourd'hui du pain noir dans ces mêmes pays que ſa valeur a ſauvés tant de fois. Combien d'infortunés, qui nourris autrefois dans le ſein des plaiſirs, implorent aujourd'hui la main froide & lente de la charité, & l'implorent en vain !

Que nous ſerions heureux, ſi les chagrins attaquoient ſeulement ceux que la prudence & la vertu ne défendent pas ! Mais les maladies régnent ſouvent avec la tempérance, & ſouvent l'on eſt puni ſans être coupable. Les inquiétudes viennent, juſqu'au fond des bois, troubler les amis de la paix. Rarement la fortune remplit ce qu'elle ſemble promettre ; nos ſouhaits même accomplis ne nous donnent pas toujours ce que nous avons deſiré ; & ſouvent les idées que nous chériſſons davantage, nous éloignent le plus du bonheur que nous cherchons. Le cours

le plus doux de la nature a ses peines ; & nos amis, sans le vouloir, troublent souvent notre repos. Sans malheurs, que de calamités ! & combien d'hostilités sans ennemis ! Non que sur la terre il manque d'ennemis au meilleur des hommes ; mais les malheurs de l'homme sont innombrables, & nos soupirs s'épuiseront plutôt que leur cause.

Que la partie habitée de ce globe est petite ! le reste est un désert ; des rochers, des mers glacées, des abîmes ou des sables brûlans, sauvage repaire des monstres, des serpens, des poisons & de la mort, voilà, voilà le triste tableau de notre globe : mais, ce qui est plus triste encore, ce tableau est aussi celui de notre vie. O terre ! votre maître altier est, comme vous, entouré d'écueils & d'abîmes ; comme vous, le malheur l'environne ; le trouble, les passions l'agitent ; les calamités le pressent ; il ne sçait où se reposer, il ne sçait à quoi s'arrêter ; chaque jour il se voit mourir, & son dépérissement journalier l'effraye sur sa fin prochaine ; incertain & chancelant sur le bord du précipice, il tremble un moment & tombe.

Dans la vieilleſſe & dans l'enfance, tout notre eſpoir eſt dans le ſecours d'autrui, & cela même nous enſeigne à être bon : c'eſt la premiere & la derniere leçon que la nature a donnée aux hommes. Un cœur qui n'eſt bon qu'à ſoi mérite les peines qu'il endure. En partageant le malheur des autres, on ſent moins la violence de ſes propres maux : ainſi un torrent s'appaiſe en multipliant ſes canaux. Reçois donc, ô monde ! les larmes que je te dois ; que la vue de tes plaiſirs eſt affligeante pour ceux dont les penſées vont au-delà du moment préſent ! La fortune te ſourit, Lorenzo, & ton cœur eſt ouvert aux doux chants des Sirenes. Mais tremble, Lorenzo, & ne me hais pas ; je ne viens point détruire, mais aſſurer ton bonheur. Tu ris ſans ceſſe, mais apprends que tes plaiſirs ſont le garant de tes peines. Le malheur, comme un créancier ſévere qui multiplie ſes demandes en proportion des délais qu'il accorde, augmente nos maux en proportion de nos proſpérités paſſées. Toi heureux ! Ah ! l'eſt-on par ſon aveuglement ? Ne penſe pas que la frayeur ne ſoit deſtinée qu'aux

orages; crains auſſi les ſourires de la fortune. Si le ciel eſt redoutable dans ſa colere, il l'eſt auſſi dans ſa faveur; ſes bienfaits ſont des épreuves, & non des récompenſes. Les plaiſirs, comme des citoyens dans une guerre civile, s'élevent avec impétuoſité, pour porter le trouble dans le ſein même qui les a conçus. Crains, cher Lorenzo, crains ce que le monde appelle bonheur; crains tous les plaiſirs, excepté ceux qui ne mourront jamais. Celui qui ne bâtit pas ſur un fonds immortel, quelqu'amour qu'il ait pour ſon ouvrage, le condamne à périr dès l'inſtant qu'il l'éleve.

Tous mes plaiſirs ſont morts avec toi, mon cher Philandre; ton dernier ſoupir a détruit tous leurs charmes; la terre deſenchantée a perdu ſon éclat. Où ſont ces illuſions ſi tendres? où ſont ces fantômes de bonheur? où ſont-ils? Je ne vois ici bas qu'un déſert; de vaſtes ténebres le couvrent; il eſt inondé de pleurs. Le grand magicien eſt mort: quel changement, quel changement ſubit! Ah! que ce monde eſt différent de ce qu'il étoit hier! Cher Philandre, quel éclat étoit

répandu ſur tes jours ! quelle gloire fut plus grande que la tienne ! quelle ambition plus ſatisfaite ! (Ambition vraiment grande que celle de la vertu !) Mais tandis que ta gloire éclatoit au-dehors, la mort cachée dans ton ſein, comme un mineur perfide & ruſé, travailloit dans l'obſcurité & rioit de tes projets ; le ver ourdiſſoit la trame dont il devoit envelopper cette roſe à peine fleurie, qui s'eſt fanée avant le tems.

La prévoyance de l'homme eſt incertaine, & la ſageſſe ſe change ſouvent en folie. Que notre vue eſt bornée ! L'inſtant préſent en termine l'étendue, des nuages épais nous dérobent l'inſtant qui ſuit. Nous conjecturons, nous prophétiſons en vain. Le tems ne nous eſt diſtribué que par parties ; trop foibles pour réſiſter à l'orage des paſſions, elles s'écoulent ; l'arrêt irrévocable du deſtin s'exécute, & nous mourons ſans avoir ſçu ce que c'étoit que la vie. Selon les loix de la nature, tout ce qui eſt poſſible peut être dans l'inſtant. Il n'y a point de prérogatives dans les heures humaines. Quelle audacieuſe penſée s'éleve

donc dans le cœur de l'homme lorſqu'il compte ſur le lendemain ! Où eſt ce lendemain ? dans un autre monde. Cela eſt ſûr pour bien des hommes, le contraire ne l'eſt pour perſonne ; & cependant, ſur cette incertitude, nous bâtiſſons comme ſur un roc de diamant, des eſpérances infinies ; nous tramons d'éternels projets comme ſi nous tenions le fuſeau des Parques, & nous mourons tous, préoccupés du jour qui fuit.

Philandre lui-même n'avoit-il pas commandé ſon cercueil ? & cependant il n'en avoit aucune raiſon. Une révélation l'avoit-elle averti ? Ah, combien de gens meurent auſſi promptement ! Crains, Lorenzo, crains une mort imprévue. Qu'elle eſt redoutable cette mort inattendue ! Commence donc, dès aujourd'hui, à ſuivre les ſentiers de la ſageſſe. Il y auroit de la folie à différer. Le jour qui vient ne te fourniroit-il pas de nouveaux prétextes pour différer encore ? Les délais abſorbent le tems, ils conſument nos années, & nous ſacrifions à l'appas d'un moment, des eſpérances éternelles. Le tems dont les hommes peu-

vent disposer, ils l'abandonnent à la folie, & destinent à la raison celui qui est au pouvoir du destin. Qui peut produire une négligence si monstrueuse? C'est que les hommes se regardent comme immortels, ils ne songent à la mort que lorsqu'une alarme imprévue vient frapper leurs cœurs d'une terreur soudaine; mais leurs cœurs blessés se cicatrisent bientôt; leur crainte expire avec le danger, & dans le tombeau même où nous renfermons ceux qui nous furent chers, nous ensevelissons l'idée de la mort avec les larmes dont nous avons baigné leurs cendres. Quoi, j'oublierois Philandre! Non, jamais. Eh! comment t'oublierois-je, cher Philandre? Je ne songe qu'à toi. Si je laissois un libre cours à mes pensées les plus longues nuits me sembleroient trop courtes, & l'alouette vigilante me trouveroit encore occupé à déplorer ta perte.

Mais je l'entends qui éveille l'aurore par ses chants vifs & perçans; & moi, l'ame oppressée du poids de ma douleur, je cherche, comme toi, tendre Philomele, à charmer mes

noires pensées par des chants mélancoliques ; comme toi j'éleve mes accens vers les cieux : mais les étoiles s'arrêtent pour t'entendre, & la nature entiere est sourde à ma voix. Il fut cependant des hommes qui comme toi sçurent charmer ; leur mélodie fut aussi touchante que la tienne, & elle enchantera encore les siecles à venir. Environné de ténebres dans ces heures de silence, je répete souvent, pour charmer ma douleur, ce que leur inspira un enthousiasme divin. Je ressens leurs transports, mais je n'ai pas leur génie. O immortel Homere ! ô sublime Milton ! que ne suis-je animé de ce feu divin qui vous inspira ! Que n'ai-je le génie de celui qui se rendit Homere si familier ! Il chanta l'homme, je chante l'homme immortel ; mes chants vont au-delà des bornes de la vie humaine. Et qu'est-ce qui peut plaire, si ce n'est l'immortalité ? Ah ! si Pope avoit suivi l'homme au-delà du théâtre obscur où il l'a considéré, il se seroit élevé sur ses aîles de feu ; & tandis que je ne fais que ramper & réfléchir, il eût étonné les humains, & les eût inondés de lumiere.

ELOGE *de* Richardſon, *auteur des romans de* Pamela, *de* Clariſſe *& de* Grandiſſon.

Il nous eſt tombé entre les mains un exemplaire anglois de Clariſſe, *accompagné de réflexions manuſcrites, dont l'auteur, quel qu'il ſoit, ne peut être qu'un homme de beaucoup d'eſprit, mais dont un homme qui n'auroit que beaucoup d'eſprit, ne ſeroit jamais l'auteur. Ces réflexions portent ſur-tout le caractere d'une imagination forte & d'un cœur très-ſenſible; elles n'ont pu naître que dans ces momens d'enthouſiaſme où une ame tendre & profondément, affectée cede au beſoin preſſant d'épancher au-dehors les ſentimens dont elle eſt, pour ainſi dire, oppreſſée. Une telle ſituation ſans doute n'admet point les procédés froids & auſteres de la méthode: auſſi l'auteur laiſſe-t-il errer ſa plume au gré de ſon imagination. « J'ai tracé des lignes, dit-il lui-» même, ſans liaiſon, ſans deſſein & » ſans ordre, à meſure qu'elles m'étoient » inſpirées dans le tumulte de mon cœur ».*

Mais à-travers le désordre & la négligence aimable d'un pinceau qui s'abandonne, on reconnoît aisément la main sûre & sçavante d'un grand peintre. La flamme du génie brilloit sur son front, lorsqu'il a peint « l'envie cruelle poursuivant l'homme de mérite jusqu'au bord de sa tombe, là disparoître & céder sa place à la justice des siecles ».

Mais nous ne devons ni prévenir, ni suspendre plus long-tems l'impatience de nos lecteurs. C'est le Panégyriste de Richardson *qui va parler.*

PAR un roman on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événemens chimériques & frivoles, dont la lecture étoit dangereuse pour le goût & pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson, qui élevent l'esprit, qui touchent l'ame, qui respirent partout l'amour du bien, & qu'on appelle aussi des romans.

Tout ce que Montagne, Charon, la Rochefoucault & Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. Mais un homme d'esprit qui lit avec réflexion les ouvrages de Ri-

chardson, refait la plûpart des sentences des moralistes, & avec toutes ces sentences il ne referoit pas une page de Richardson.

Une maxime est une regle abstraite & générale de conduite, dont on nous laisse l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image sensible dans notre esprit : mais celui qui agit, on le voit, on se met à sa place ou à ses côtés ; on se passionne pour ou contre lui ; on s'unit à son rôle, s'il est vertueux ; on s'en écarte avec indignation, s'il est injuste & vicieux. Qui est-ce que le caractere d'un Lovelace, d'un Tomlinson n'a pas fait frémir ? Qui est-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique & vrai, de l'air de candeur & de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus ? Qui est-ce qui ne s'est pas dit au fond de son cœur qu'il faudroit fuir de la société & se refugier au fond des forêts, s'il y avoit un certain nombre d'hommes d'une pareille dissimulation ?

O Richardson ! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages, on se mêle à la conversation, on

approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des enfans qu'on avoit menés au spectacle pour la premiere fois, criant, *ne le croyez pas, il vous trompe.... si vous allez là, vous êtes perdu.* Mon ame étoit tenue dans une agitation perpétuelle. Combien j'étois bon! combien j'étois juste! que j'étois satisfait de moi! j'étois au sortir de ta lecture, ce qu'est un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avois parcouru dans l'intervalle de quelques heures un grand nombre de situations que la vie la plus longue offre à peine dans toute sa durée. J'avois entendu les vrais discours des passions; j'avois vu les ressorts de l'intérêt & de l'amour-propre jouer en cent façons diverses; j'étois devenu spectateur d'une multitude d'incidens; je sentois que j'avois acquis de l'expérience.

Cet auteur ne fait point couler le sang le long des lambris; il ne vous transporte point dans des contrées éloignées; il ne vous expose point à

être dévoré par des ſauvages ; il ne ſe renferme point dans des lieux clandeſtins de débauche ; il ne ſe perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons eſt le lieu de la ſcene ; le fond de ſon drame eſt vrai ; ſes perſonnages ont toute la réalité poſſible ; ſes caractères ſont pris du milieu de la ſociété ; ſes incidens ſont dans les mœurs de toutes les nations policées ; les paſſions qu'il peint ſont telles que je les éprouve en moi ; ce ſont les mêmes objets qui les émeuvent, elles ont l'énergie que je leur connois ; les traverſes & les afflictions de ſes perſonnages ſont de la nature de celles qui me menacent ſans ceſſe ; il me montre le cours général des choſes qui m'environnent. Sans cet art, mon ame ſe pliant avec peine à des biais chimériques, l'illuſion ne ſeroit que momentanée, & l'impreſſion foible & paſſagere.

Qu'eſt-ce que la vertu ? C'eſt, ſous quelque face qu'on la conſidere, un ſacrifice de ſoi-même. Le ſacrifice que l'on fait de ſoi-même en idée eſt une diſpoſition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardson seme dans les cœurs des germes de vertus qui y restent d'abord oisifs & tranquilles : ils y sont secrettement jusqu'à ce qu'il se présente une occasion qui les remue & les fasse éclore. Alors ils se développent ; on se sent porter au bien avec une impétuosité qu'on ne se connoissoit pas. On éprouve à l'aspect de l'injustice une révolte qu'on ne sçauroit s'expliquer à soi-même. C'est qu'on a fréquenté Richardson ; c'est qu'on a conversé avec l'homme de bien, dans des momens où l'ame désintéressée étoit ouverte à la vérité.

Je me souviens encore de la premiere fois que les ouvrages de Richardson tomberent entre mes mains : j'étois à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieusement ! A chaque instant je voyois mon bonheur s'abréger d'une page. Bientôt j'éprouvai la même sensation qu'éprouveroient des hommes d'un commerce excellent qui auroient vécu ensemble pendant long-tems & qui seroient sur le point de se séparer. A la fin il me sembla tout-à-coup que j'étois resté seul.

Cet auteur vous ramene ſans ceſſe aux objets importans de la vie. Plus on le lit, plus on ſe plaît à le lire.

C'eſt lui qui porte le flambeau au fond de la caverne ; c'eſt lui qui apprend à diſcerner les motifs ſubtils & déshonnêtes, qui ſe cachent & ſe dérobent ſous d'autres motifs qui ſont honnêtes, & qui ſe hâtent de ſe montrer les premiers. Il ſouffle ſur le fantôme ſublime qui ſe préſente à l'entrée de la caverne ; & le more hideux qu'il maſquoit, s'apperçoit.

C'eſt lui qui ſçait faire parler les paſſions : tantôt avec cette violence qu'elles ont lorſqu'elles ne peuvent plus ſe contraindre, tantôt avec ce ton artificieux & modéré qu'elles affectent en d'autres occaſions.

C'eſt lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonſtances de la vie, des diſcours qu'on reconnoît. S'il eſt au fond de l'ame du perſonnage qu'il introduit, un ſentiment ſecret, écoutez bien, & vous entendrez un ton diſſonant qui le décélera. C'eſt que Richardſon a reconnu que le menſonge ne pouvoit

jamais reſſembler parfaitement à la vérité, parce qu'elle eſt la vérité & qu'il eſt le menſonge.

S'il importe aux hommes d'être perſuadés qu'indépendamment de toute conſidération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux, quel ſervice Richardſon n'a-t-il pas rendu à l'eſpece humaine? Il n'a point démontré cette vérité, mais il l'a fait ſentir : à chaque ligne il fait préférer le ſort de la vertu opprimée au ſort du vice triomphant. Qui eſt-ce qui voudroit être Lovelace avec tous ſes avantages? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas être Clariſſe, malgré toutes ſes infortunes?

Souvent j'ai dit en le liſant: Je donnerois volontiers ma vie pour reſſembler à celle-ci; j'aimerois mieux être mort que d'être celui-là.

Si je ſais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, diſtribuer mon mépris ou mon eſtime ſelon la juſte meſure de l'impartialité, c'eſt à Richardſon que je le dois. Mes amis, reliſez-le, & vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous ſont

utiles ; vous ne déprimerez plus de grands talens qui vous croisent ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie ; venez, nous pleurerons ensemble sur les personnages malheureux de ses fictions, & nous dirons : si le sort nous accable, du moins les honnêtes gens pleureront aussi sur nous. Si Richardson s'est proposé d'intéresser, c'est pour les malheureux. Dans son ouvrage, comme dans ce monde, les hommes sont partagés en deux classes : ceux qui jouissent & ceux qui souffrent. C'est toujours à ceux-ci qu'il m'associe ; &, sans que je m'en apperçoive, le sentiment de la commisération s'exerce & se fortifie.

Il m'a laissé une mélancolie qui me plaît & qui dure ; quelquefois on s'en apperçoit & l'on me demande : qu'avez-vous ? vous n'êtes pas dans votre état naturel ? que vous est-il arrivé ? On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parens, sur mes amis. O mes amis ! Pamela, Clarisse & Grandisson sont trois grands drames ! Arraché à cette lecture par des

occupations sérieuses, j'éprouvois un dégoût invincible ; je laissois là le devoir & je reprenois le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir.

Qui est-ce qui a lu les ouvrages de Richardson sans desirer de connoître cet homme, de l'avoir pour frere ou pour ami ? Qui est-ce qui ne lui a pas souhaité toutes sortes de bénédictions ?

O Richardson, Richardson, homme unique à mes yeux ! tu seras ma lecture dans tous les tems. Forcé par des besoins pressans, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfans les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres, mais tu me resteras ; tu me resteras sur le même rayon avec Moyse, Homere, Euripide & Sophocle, & je vous lirai tour-à-tour.

Plus on a l'ame belle, plus on a le goût exquis & pur, plus on connoît la nature, plus on aime la vérité, plus on estime les ouvrages de Richardson.

J'ai entendu reprocher à mon auteur ses détails qu'on appelloit des longueurs :

longueurs : combien ces reproches m'ont impatienté !

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrieres que l'usage & le tems ont prescrites aux productions des arts & qui foule au pied le protocole & ses formules ! Il s'écoulera de longues années après sa mort, avant que la justice qu'il mérite, lui soit rendue.

Cependant soyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille distractions, où le jour n'a pas assez de ses vingt-quatre heures pour les amusemens dont il s'est accoutumé de les remplir, les livres de Richardson doivent paroître longs. C'est par la même raison que ce peuple n'a déja plus d'opéra, & qu'incessamment on ne jouera sur ses autres théâtres que des scenes détachées de comédie & de tragédie.

Mes chers concitoyens, si les romans de Richardson vous paroissent longs, que ne les abrégez-vous ? Soyez conséquens. Vous n'allez guere à une tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de suite aux vingt dernieres pages de Clarisse.

Les détails de Richardſon déplaiſent & doivent déplaire à un homme frivole & diſſipé ; mais ce n'eſt pas pour cet homme-là qu'il écrivoit ; c'eſt pour l'homme tranquille & ſolitaire, qui a connu la vanité du bruit & des amuſemens du monde & qui aime à habiter l'ombre d'une retraite & à s'attendrir utilement dans le ſilence.

Vous accuſez Richardſon de longueurs ! Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de ſoins, de mouvemens, pour faire réuſſir la moindre entrepriſe, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation. Penſez de ces détails ce qu'il vous plaira ; mais ils ſeront intéreſſans pour moi, s'ils ſont vrais, s'ils font ſortir les paſſions, s'ils montrent les caracteres.

Ils ſont communs, dites-vous ; c'eſt ce qu'on voit tous les jours ! Vous vous trompez : c'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours ſous vos yeux & que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde ; vous faites le procès aux plus grands poëtes, ſous le nom de Richardſon. Vous avez vu cent fois le coucher du ſoleil

& le lever des étoiles, vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiſeaux; mais qui de vous a ſenti que c'étoit le bruit du jour qui rendoit le ſilence de la nuit plus touchant? Eh bien il en eſt pour vous des phénomenes moraux ainſi que des phénomenes phyſiques : les eclats des paſſions ont ſouvent frappé vos oreilles; mais vous êtes bien loin de connoître tout ce qu'il y a de ſecret dans leurs accens & dans leurs expreſſions. Il n'y en a aucune qui n'ait ſa phyſionomie ; toutes ces phyſionomies ſe ſuccedent ſur un viſage, ſans qu'il ceſſe d'être le même; & l'art du grand poëte & du grand peintre eſt de vous montrer une circonſtance fugitive qui vous avoit échappé.

Peintres, poëtes, gens de goût, gens de bien, liſez Richardſon, liſez-le ſans ceſſe.

Sçachez que c'eſt à cette multitude de petites choſes que tient l'illuſion : il y a bien de la difficulté à les imaginer, il y en a bien encore à les rendre. Le geſte eſt quelquefois auſſi ſublime que le mot, & puis ce ſont toutes ces vérités de détail qui préparent

l'ame aux impreſſions fortes des grand
événemens. Lorſque votre impatienc
aura été ſuſpendue par ces délais mo
mentanés qui lui ſervoient de digue
avec quelle impétuoſité ne ſe répan
dra-t-elle pas au moment où il plai
au poëte de les rompre ! C'eſt alo
qu'affaiſſé de douleur ou tranſporté
joie, vous n'aurez plus la force
retenir vos larmes prêtes à couler
de vous dire à vous-même : *mais peu
être que cela n'eſt pas vrai.* Cette pe
ſée a été éloignée de vous peu-à-pe
& elle eſt ſi loin qu'elle ne ſe préſe
tera pas.

Une idée qui m'eſt venue quelqu
fois en rêvant aux ouvrages de R
chardſon, c'eſt que j'avois acheté
vieux château, qu'en viſitant un jo
ſes appartemens, j'avois apperçu da
un angle une armoire qu'on n'av
pas ouverte depuis long-tems, & q
l'ayant enfoncée, j'y avois trou
pêle-mêle les lettres de Clariſſe &
Pamela. Après en avoir lu quelqu
unes, avec quel empreſſement ne l
aurois-je pas rangées par ordre
dates ! Quel chagrin n'aurois-je p
reſſenti, s'il y avoit eu quelque lacu

entre elles ! Croit-on que j'eusse souffert qu'une main téméraire (j'ai presque dit sacrilege) en eût supprimé une ligne ?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardson que dans votre élégante traduction françoise & qui croyez les connoître, vous vous trompez.

Vous ne connoissez pas Lovelace, vous ne connoissez pas Clémentine. vous ne connoissez pas l'infortunée Clarisse, vous ne connoissez pas Miss Howe, sa chere & tendre Miss Howe, puisque vous ne l'avez point vue échevelée & étendue sur le cercueil de son amie, se tordant les bras, levant ses yeux noyés de larmes vers le ciel, remplissant la demeure des Harloves de ses cris aigus, & chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle; vous ignorez l'effet de ces circonstances que votre petit goût supprimeroit, puisque vous n'avez pas entendu le son lugubre des cloches de la paroisse, porté par le vent sur la demeure des Harloves & réveillant dans ces ames de pierre le remords assoupi; puisque vous n'avez pas vu le tressaillement qu'ils éprouverent au bruit

des roues du char qui portoit le cadavre de leur victime. Ce fut alor que le silence morne qui régnoit a milieu d'eux, fut rompu par les san glots du pere & de la mere ; ce fu alors que le vrai supplice de ces mé chantes ames commença & que les ser pens se remuerent au fond de leur cœurs & les déchirerent. Heureu ceux qui purent pleurer !

J'ai remarqué que dans une sociét où la lecture de Richardson se faiso en commun ou séparément, la conve sation en devenoit plus intéressante & plus vive.

J'ai entendu, à l'occasion de cet lecture, les points les plus importan de la morale & du goût, discutés approfondis.

J'ai entendu disputer sur la condui de ses personnages, comme sur d événemens réels, louer, blâmer P mela, Clarisse, Grandisson, comm des personnages vivans qu'on auro connus & auxquels on auroit pris plus grand intérêt.

Quelqu'un d'étranger à la lectu qui avoit précédé & qui avoit ame la conversation, se seroit imaginé,

la verité & à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agissoit d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un frere, d'une sœur.

Le dirai-je ?... J'ai vu de la diversité des jugemens naître des haines secretes, des mépris cachés, en un mot les mêmes divisions entre des personnes unies, que s'il eût été question de l'affaire la plus sérieuse. Alors je comparois l'ouvrage de Richardson à un livre plus sacré encore, à un Evangile apporté sur la terre pour séparer l'époux de l'épouse, le pere du fils, la fille de la mere, le frere de la sœur; & son travail rentroit ainsi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous sortis d'une main toute-puissante & d'une intelligence infiniment sage, il n'y en a aucun qui ne peche par quelque endroit. Un bien présent peut être dans l'avenir la source d'un grand mal; un mal, la source d'un grand bien.

Mais qu'importe, si, graces à cet auteur, j'ai plus aimé mes semblables, plus aimé mes devoirs, si je n'ai eu pour les méchans que de la pitié, j'ai conçu plus de commisération pour

les malheureux, plus de vénérati
pour les bons, plus de circonſpecti
dans l'uſage des choſes préſentes, p
d'indifférence ſur les choſes future
plus de mépris pour la vie & p
d'amour pour la vertu, le ſeul b
que nous puiſſions demander au c
& le ſeul qu'il puiſſe nous accord
ſans nous châtier de nos deman
indiſcretes.

Je connois la maiſon des Harlo
comme la mienne; la demeure de m
pere ne m'eſt pas plus familiere c
celle de Grandiſſon. Je me ſuis f
une image des perſonnages que l'
teur a mis en ſcene; leurs phyſion
mies ſont là : je les reconnois dans
rues, dans les places publiques, d
les maiſons; elles m'inſpirent du pe
chant ou de l'averſion. Un des av
tages de ſon travail, c'eſt qu'ay
embraſſé un champ immenſe, il ſ
ſiſte ſans ceſſe ſous mes yeux quelc
portion de ſon tableau. Il eſt r
que j'aye trouvé ſix perſonnes raſſe
blées, ſans leur attacher quelques-
de ſes noms. Il m'adreſſe aux hon
tes gens, il m'écarte des méchan
il m'a appris à les reconnoître à

ſignes prompts & délicats. Il me guide quelquefois ſans que je m'en apperçoive.

Les ouvrages de Richardſon plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les tems & dans tous les lieux ; mais le nombre des lecteurs qui en ſentiront tout le prix, ne ſera jamais grand : il faut un goût trop ſévere ; & puis la variété des événemens y eſt telle, les rapports y ſont ſi multipliés, la conduite en eſt ſi compliquée, il y a tant de choſes préparées, tant d'autres ſauvées, tant de perſonnages, tant de caracteres ! A peine ai-je parcouru quelques pages de Clariſſe, que je compte déja quinze ou ſeize perſonnages ; bientôt le nombre ſe double. Il y en a juſqu'à quarante dans Grandiſſon ; mais ce qui confond d'étonnement, c'eſt que chacun a ſes idées, ſes expreſſions, ſon ton, & que ces idées, ces expreſſions, ce ton varient ſelon les circonſtances, les intérêts, les paſſions, comme on voit ſur un même viſage les phyſionomies diverſes des paſſions ſe ſuccéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de Madame Norton

pour la lettre d'une des tantes de Clariffe, la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante ou de Madame Howe, ni un billet de Madame Howe pour un billet de Madame Harlove, quoiqu'il arrive que ces perfonnages foient dans la même pofition, dans les mêmes fentimens, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printems, on ne trouve point deux feuilles qui foient d'un même verd! quelle immenfe variété de nuances! S'il eft difficile à celui qui lit de les faifir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver & de les peindre!

O Richardfon! j'oferai dire que l'hiftoire la plus vraie eft pleine de menfonges & que ton roman eft plein de vérités. L'hiftoire peint quelques individus, tu peins l'efpece humaine: l'hiftoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait; tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit & fait: l'hiftoire n'embraffe qu'une portion de la durée, qu'un point de la furface du globe; tu as embraffé tous les lieux & tous les tems. Le

cœur humain, qui a été, eſt & ſera toujours le même, eſt le modele d'après lequel tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur hiſtorien une critique ſévere, y en a-t-il aucun qui la ſoutînt comme toi ? Sous ce point de vue j'oſerai dire que ſouvent l'hiſtoire eſt un mauvais roman, & que le roman, comme tu l'as fait, eſt une bonne hiſtoire. O peintre de la nature ! c'eſt toi qui ne mens jamais.

Je ne me laſſerai point d'admirer la prodigieuſe étendue de tête qu'il t'a fallu pour conduire des drames de trente à quarante perſonnages qui tous conſervent ſi rigoureuſement les caracteres que tu leur as donnés ; l'étonnante connoiſſance des loix, des coutumes, des uſages, des mœurs, du cœur humain, de la vie ; l'inépuiſable fonds de morale, d'expériences, d'obſervations qu'ils te ſuppoſent.

L'intérêt & le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardſon à ceux qui ſont le plus faits pour l'appercevoir. Pluſieurs fois j'ai commencé la lecture de Clariſſe pour me former, autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtieme page ; j'ai ſeulement

été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de ſageſſe & de prudence, qui ne fait pas une ſeule démarche qui ne ſoit fauſſe, ſans qu'on puiſſe l'accuſer, parce qu'elle a des parens inhumains & un homme abominable pour amant; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive & la plus folle, qui ne dit & ne fait rien que de raiſonnable, ſans que la vraiſemblance en ſoit bleſſée; à celle-ci un honnête homme pour amant, mais un honnêie homme empeſé & ridicule que ſa maîtreſſe déſole, malgré l'agrément & la protection d'une mere qui l'appuye; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares & les vices les plus odieux, la baſſeſſe avec la généroſité, la profondeur & la frivolité, la violence & le ſang froid, le bon ſens & la folie; à en avoir fait un ſcélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on mépriſe, qui vous étonne, ſous quelque forme qu'il ſe préſente, & qui ne garde pas un inſtant la même; & cette foule de perſonnages ſubalternes, comme ils ſont

caractériſés ! combien il y en a ! & ce Belford avec ſes compagnons, & Madame Howe & ſon Hickman, & Madame Norton, & les Harloves pere, mere, frere, ſœurs, oncles & tantes, & toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauche ! Quels contraſtes d'intérêts & d'humeurs ! comme tous agiſſent & parlent ! Comment une jeune fille, ſeule contre tant d'ennemis réunis, n'auroit-elle pas ſuccombé ! Et encore quelle eſt ſa chûte !

Ne reconnoît-on pas ſur un fond tout divers la même variété de caracteres, la même force d'événemens & de conduite dans Grandiſſon ?

Pamela eſt un ouvrage plus ſimple, moins étendu, moins intrigué ; mais y a-t-il moins de génie ? Or ces trois ouvrages, dont un ſeul ſuffiroit pour immortaliſer, un ſeul homme les a faits.

Depuis qu'ils me ſont connus, ils ont été ma pierre de touche ; ceux à qui ils déplaiſent, ſont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'eſtimaſſe, ſans trembler que ſon jugement ne ſe rapportât pas au mien,

Je n'ai jamais rencontré perſonne qui partageât mon enthouſiaſme, que je n'aie été tenté de le ſerrer entre mes bras & de l'embraſſer.

Richardſon n'eſt plus. Quelle perte pour les lettres & pour l'humanité ! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frere. Je le portois en mon cœur ſans l'avoir vu, ſans le connoître que par ſes ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ſes compatriotes, un des miens qui eût voyagé en Angleterre, ſans lui demander : avez-vous vu le poëte Richardſon ? enſuite : avez-vous vu le philoſophe Hume ?

Un jour une femme d'un goût & d'une ſenſibilité peu commune, fortement préoccupée de l'hiſtoire de Grandiſſon qu'elle venoit de lire, dit à un de ſes amis qui partoit pour Londres : je vous prie de voir de ma part Miſs Emilie, M. Belfort & ſur-tout Miſs Howe, ſi elle vit encore.

Une autre fois une femme de ma connoiſſance, qui s'étoit engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyoit innocent, effrayée du ſort de Clariſſe, rompit ce commerce tout au commen-

cement de la lecture de cet ouvrage.

Est-ce que deux amies ne se sont pas brouillées, sans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réussi, parce que l'une méprisoit l'histoire de Clarisse, devant laquelle l'autre étoit prosternée ?

J'écrivis à celle-ci, & voici quelques endroits de sa réponse.

» *La piété de Clarisse l'impatiente!* » Eh quoi ! veut-elle donc qu'une » jeune fille de dix-huit ans, élevée » par des parens vertueux & chré- » tiens, timide, malheureuse sur la » terre, n'ayant guere d'espérance de » voir améliorer son sort que dans une » autre vie, soit sans religion & sans » foi? Ce sentiment est si grand, si » doux, si touchant en elle; ses idées » de religion sont si saines & si pures; » ce sentiment donne à son caractere » une nuance si pathétique! Non, non, » vous ne me persuaderez jamais que » cette façon de penser soit d'une ame » bien née.

» *Elle rit, quand elle voit cette en-* » *fant désespérée de la malédiction de son* » *pere!* Elle rit, & c'est une mere. Je » vous dis que cette femme ne peut

» jamais être mon amie : je rougis
» qu'elle l'ait été. Vous verrez que la
» malédiction d'un pere respecté, une
» malédiction qui semble s'être déja
» accomplie en plusieurs points im-
» portans, ne doit pas être une chose
» terrible pour un enfant de ce carac-
» tere ! & qui sçait si Dieu ne ratifiera
» pas dans l'éternité la sentence pro-
» noncée par son pere ?

» *Elle trouve extraordinaire que cette*
» *lecture m'arrache des larmes* ! Et ce
» qui m'étonne toujours, moi, quand
» j'en suis aux derniers instants de cette
» innocente, c'est que les pierres, les
» murs, les carreaux insensibles &
» froids sur lesquels je marche ne
» s'émeuvent pas & ne joignent pas
» leur plainte à la mienne. Alors tout
» s'obscurcit autour de moi, mon
» ame se remplit de ténebres, & il me
» semble que la nature se voile d'un
» crêpe épais.

» *A son avis, l'esprit de Clarisse con-*
» *siste à faire des phrases ; & lorsqu'elle*
» *en a pu faire quelques-unes, la voilà*
» *consolée.* C'est, je vous l'avoue, une
» grande malédiction que de sentir &
» penser ainsi ; mais si grande, que

» j'aimerois mieux tout-à-l'heure que » ma fille mourût entre mes bras que » de l'en sçavoir frappée. Ma fille !.... » Oui, j'y ai pensé & je ne m'en » dédis pas.

» Travaillez à présent, homme » merveilleux, travaillez, consumez- » vous; voyez la fin de votre carriere » à l'âge où les autres commencent la » leur, afin qu'on porte de vos chefs- » d'œuvres des jugemens pareils. Na- » ture, prépare pendant des siecles un » homme tel que Richardson; pour le » douer, épuise-toi; sois ingrate en- » vers tes autres enfans : ce ne sera » que pour un petit nombre d'ames » comme la mienne, que tu l'auras » fait naître; & la larme qui tombera » de mes yeux sera l'unique récom- » pense de ses veilles ».

Et par proscript elle ajoute : « Vous » me demandez l'enterrement & le » testament de Clarisse, & je vous » les envoie; mais je ne vous pardon- » nerois de ma vie d'en avoir fait part » à cette femme. Je me rétracte : lisez- » lui vous-même ces deux morceaux, » & ne manquez pas de m'apprendre » que ses ris ont accompagné Clarisse

» jusque dans sa derniere demeure ;
» afin que mon aversion pour elle soit
» parfaite ».

Il y a, comme on voit, dans les choses de goût, ainsi que dans les choses religieuses, une espece d'intolérance, que je blâme, mais dont je ne me garantirois que par un effort de raison.

J'étois avec un ami, lorsqu'on me remit l'enterrement & le testament de Clarisse, deux morceaux que le traducteur François a supprimés, sans qu'on sçache trop pourquoi. Cet ami est un des hommes les plus sensibles que je connoisse & un des plus ardens fanatiques de Richardson : peu s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un coin & qui lit. Je l'examinois : d'abord je vois couler des pleurs, bientôt il s'interrompt, il sanglote ; tout-à-coup il se leve, il marche sans sçavoir où il va, il pousse des cris comme un homme désolé & il adresse les reproches les plus amers à toute la famille des Harloves.

Je m'étois proposé de noter les beaux endroits des trois poëmes de

Richardson; mais le moyen? Il y en a tant.

Je me rappelle seulement que la cent vingt-huitieme lettre qui est de Madame Harvey à sa niece, est un chef-d'œuvre; sans apprêt, sans art apparent, avec une vérité qui ne se conçoit pas, elle ôte à Clarisse toute espérance de réconciliation avec ses parens, seconde les vues de son ravisseur, la livre à sa méchanceté, la détermine au voyage de Londres, à entendre des propositions de mariage, *&c.* Je ne sçais ce qu'elle ne produit pas: elle accuse la famille, en l'excusant; elle démontre la nécessité de la fuite de Clarisse, en la blâmant. C'est un des endroits entre beaucoup d'autres, où je me suis écrié: *divin Richardson!* Mais pour éprouver ce transport, il faut commencer l'ouvrage & lire jusqu'à cet endroit.

J'ai crayonné dans mon exemplaire la cent vingt-quatrieme lettre qui est de Lovelace à son complice Léman, comme un morceau charmant: c'est-là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruse, tout l'esprit de ce personnage. On ne sçait si l'on doit

aimer ou détester ce démon. Comme il séduit ce pauvre domestique ! C'est *le bon*, c'est *l'honnête Leman*. Comme il lui peint la récompense qui l'attend ! *Tu seras Monsieur l'hôte de l'ours blanc ; on appellera ta femme Madame l'hôtesse.* Et puis en finissant : *Je suis votre ami Lovelace.* Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réussir : tous ceux qui concourent à ses vues, sont ses amis.

Il n'y avoit qu'un grand Maître qui pût songer à associer à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur & de débauche, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries & l'enhardissent au crime. Si Belford s'éleve seul contre son scélérat ami, combien il lui est inférieur ! Qu'il falloit de génie pour introduire & pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts opposés !

Et croit-on que ce soit sans dessein que l'auteur a supposé à son héros cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'intrigue & de la liberté, cette vanité démesurée, tant de qualités & de vices !

Poëtes, apprenez de Richardson à

donner des confidens aux méchans, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la diviſant ; & par la raiſon oppoſée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laiſſer tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace ſe dégrade & ſe releve! Voyez la lettre 175. Ce ſont les ſentimens d'un Cannibale ; c'eſt le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de poſtcript le transforment tout-à-coup en un homme de bien ou peu s'en faut.

Grandiſſon & Pamela ſont auſſi deux beaux ouvrages, mais je leur préfere Clariſſe. Ici l'auteur ne fait pas un pas qui ne ſoit de génie.

Cependant on ne voit point arriver à la porte du Lord le vieux pere de Pamela, qui a marché toute la nuit ; on ne l'entend point s'adreſſer aux valets de la maiſon, ſans éprouver les plus violentes ſecouſſes.

Tout l'épiſode de Clémentine dans Grandiſſon eſt de la plus grande beauté.

Et quel eſt le moment où Clémentine & Clariſſe deviennent deux créatures ſublimes ? Le moment où l'une a perdu l'honneur & l'autre la raiſon.

Je ne me rappelle point, ſans friſſonner, l'entrée de Clémentine dans la chambre de ſa mere, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le ſang coulant le long de ſon bras & dégouttant du bout de ſes doigts, & ſon diſcours: *Maman, voyez, c'eſt le vôtre.* Cela déchire l'ame.

Mais pourquoi cette Clémentine eſt-elle ſi intéreſſante dans ſa folie? C'eſt que n'étant plus maîtreſſe des penſées de ſon eſprit ni des mouvemens de ſon cœur, s'il ſe paſſoit en elle quelque choſe honteuſe, elle lui échapperoit. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur & de l'innocence, & ſon état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

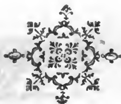
On m'a rapporté que Richardſon avoit paſſé pluſieurs années dans la ſociété, preſque ſans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritoit. Quelle paſſion que l'envie! C'eſt la plus cruelle des Euménides: elle ſuit l'homme de mérite juſqu'au bord de ſa tombe; là elle diſparoît, & la juſtice des ſiecles s'aſſied à ſa place.

O Richardſon! ſi tu n'as pas joui de ton vivant de toute la réputation que

tu méritois, combien tu ſeras grand chez nos neveux, lorſqu'ils te verront à la diſtance d'où nous voyons Homere! Alors qui eſt-ce qui oſera arracher une ligne de ton ſublime ouvrage ? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, & je m'en réjouis. Siecles, hâtez-vous de couler & d'amener avec vous les honneurs qui ſont dûs à Richardſon! J'en atteſte tous ceux qui m'écoutent: je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage; dès aujourd'hui j'étois incliné au pied de ta ſtatue, je t'adorois, cherchant au fond de mon ame des expreſſions qui répondiſſent à l'étendue de l'admiration que je te portois, & je n'en trouvois point. Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées ſans liaiſon, ſans deſſein & ſans ordre, à meſure qu'elles m'étoient inſpirées dans le tumulte de mon cœur, ſi vous avez reçu du ciel une ame plus ſenſible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardſon a étouffé ce que j'en avois. Ses fantômes errent ſans ceſſe dans mon imagination; ſi je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine, l'ombre de Clariſſe m'ap-

paroît, je vois marcher devant moi Grandiſſon, Lovelace me trouble & la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, ſpectre plus doux, Emilie, Charlotte, Pamela, chere Miſs Howe, tandis que je converſe avec vous, les années du travail & de la moiſſon des lauriers ſe paſſent; & je m'avance vers le dernier terme, ſans rien tenter qui puiſſe me recommander auſſi aux tems à venir.



DISSERTATION sur la peine prononcée contre les infracteurs de la paix publique profane, en Allemagne.

SI l'empire de la raison étoit aussi puissant que la plûpart des moralistes le supposent, l'art de la législation ne seroit pas le plus difficile de tous les arts. Dans le calme des passions, on balance aisément les avantages de l'ordre & les inconvéniens d'un état sans loix & sans regles. Aussi n'est-ce point au législateur à prouver que l'ordre est avantageux aux citoyens ; ses vues doivent se porter plus loin ; il faut qu'aux raisons naturelles qui militent en faveur de l'ordre, il ajoute des motifs capables de contrebalancer la supériorité que l'intérêt particulier, les passions & les affections vives ne sont que trop en possession de prendre sur la tranquille & froide raison. Ces motifs ne peuvent être tirés que de l'ordre même des choses qui excitent ces passions. L'empire du sentiment paroît entiérement séparé de celui de

la raison. Il faut donc opposer, non la raison à l'intérêt & à la passion, mais l'intérêt à l'intérêt, la passion à la passion. Un homme puissant sera toujours tenté d'augmenter son pouvoir & d'en abuser, si la loi ne lui fait pas voir que le risque qu'il court est plus considérable que l'avantage qu'il cherche à se procurer. C'est donc avec raison qu'on soutient que la sécurité publique ne peut être maintenue que par des loix pénales, & que les loix pénales ne peuvent la maintenir qu'autant qu'elles sont calculées de maniere à l'emporter, dans l'opinion de chaque citoyen, sur le penchant que les passions, dans un dégré ordinaire, peuvent donner à violer la justice & la sécurité.

Les biens, l'honneur & la vie fournissent au législateur les ressorts dont il a besoin pour produire cet effet. Le législateur le plus habile est celui qui sçait inspirer aux citoyens sur ces trois objets les maximes ou les préjugés les plus conformes à ses vues. Le degré d'habileté le plus voisin de celui-là consiste à profiter avec intelligence des préjugés établis & des ma-

ximes reçues. C'est sur cela principalement que doit être fondée la proportion des peines criminelles, laquelle, selon M. de Montesquieu, constitue le fondement essentiel de toute liberté politique, & par conséquent de toute société civile.

De tous les points de la législation & de la morale, il n'en est peut-être aucun sur lequel les hommes ayent été plus d'accord que sur la punition des crimes qui attaquent la sûreté publique, principe constitutif de toute société quelconque. Je doute qu'on puisse citer l'exemple d'un peuple policé, quel qu'ait été son gouvernement, qui n'ait prononcé dans ce cas la peine de mort.

Comme la législation ne peut jamais être que le fruit de l'expérience, la même remarque n'a pas lieu à l'égard des peuples barbares. Le dépouillement de l'exercice de la liberté naturelle & la soumission aux peines ne peuvent être opérés que par l'épreuve d'une longue suite de calamités.

On juge bien que les anciens peuples Germains, divisés entre eux & errans dans une contrée à peu près semblable

au Canada lorsque les François y aborderent, n'avoient pas poussé bien loin l'art de la législation. Leur barbarie ne fut point adoucie par le voisinage des Romains. Ils envoyoient des essains de Guerriers chercher sous les aigles Romaines des combats & une gloire qu'ils ne trouvoient point chez eux; mais on ne voit pas que ni ces petites émigrations, ni les grandes qui les suivirent ayent influé sur les mœurs ou sur l'état des peuples de la Germanie. Charlemagne les trouva idolâtres, barbares, divisés, sans loix, sans police, tels en un mot que les avoient trouvés César & Julien. L'empire des Francs n'eut pas assez de durée & fut trop turbulent & trop agité pour qu'on pût chasser de ces cœurs entiers la fureur de la liberté. La force fait tout en politique ainsi qu'en religion; mais il n'appartient qu'à la persuasion de changer les mœurs. Lorsque les rênes de l'Allemagne furent ôtées aux descendans de ses anciens conquérans, on ne vit nul établissement fixe, nul ordre certain dans les affaires publiques, nulle trace de police. Le bord occidental du Rhin & le bord méri-

dional du Danube étoient les seules contrées où il y eût des villes, & par conséquent où les arts fussent cultivés & les mœurs adoucies. Henri l'Oiseleur fut le premier qui fit bâtir des villes dans l'intérieur de la Germanie. Ce peuple estimoit qu'il y avoit de la honte à se laisser enfermer dans des murs comme de vils troupeaux. La crainte des Huns qui ravagerent la Germanie, força les Germains de se rassembler dans des villes, & fit par-là dans les mœurs une révolution que la ténacité des anciens préjugés devoit faire croire encore fort éloignée ; mais cette révolution fut lente, ainsi que toutes celles qui arrivent dans les mœurs quand elles attaquent des préjugés sur lesquels l'état public paroît fondé. C'est à cette époque qu'on peut fixer l'établissement des loix en Allemagne, & qu'on doit le germe des progrès que la police, le gouvernement & les arts firent insensiblement, malgré les convulsions violentes que des événemens particuliers & l'ancien esprit d'indépendance firent éprouver encore long-tems à cette vaste contrée. Délivrés du joug des Francs, les Ger-

mains transportés d'avoir recouvré leur liberté, ne s'offenserent point du titre de *Roi ;* ils y étoient accoutumés, ils prirent même des Rois parmi eux ; la satisfaction seule de ne plus obéir à un étranger, eût pu contrebalancer dans leur ame les impressions fâcheuses du despotisme même. Les premiers Rois eurent de l'autorité sans avoir aucun pouvoir. Les Ottons joignirent la considération & le pouvoir personnel à l'autorité de leur couronne. L'esprit d'indépendance s'étonna bientôt des fers dont il se laissoit imperceptiblement charger ; il éclata lorsque les rênes du gouvernement tomberent en de plus foibles mains. Il n'existoit point de loix ; la combinaison des pouvoirs s'étoit faite au hasard ; on n'avoit fait que suivre cette espece d'instinct qui porte les hommes à la paix & à la société toutes les fois que le silence des passions permet à la raison de faire entendre sa voix. Bentôt la jalousie, l'injustice, l'ambition allumerent cent guerres particulieres ; la contagion se répandit avec d'autant plus de promptitude, que les mœurs publiques ne

firent que donner un nouveau degré d'extension aux mœurs privées qui non-seulement reconnoissoient, mais respectoient l'usage des combats particuliers. Enfin il fallut faire des loix : il ne s'agissoit pas de détruire ces désordres, mais d'en suspendre la fureur par des vues passageres d'intérêt commun. Ce fut-là l'époque & le motif des paix publiques temporaires ; mais qu'on juge du respect qu'on est enclin à porter à une loi qui contraint un penchant lié à l'opinion de l'honneur, & qu'une rapide révolution de tems devoit anéantir. On fut bientôt obligé de recourir à l'expédient aussi usité qu'inutile, d'armer les loix qu'on viole le plus aisément, de la sanction des peines les plus séveres. Déja sous les Empereurs Saxons, les perturbateurs du repos public étoient punis par la *Cynophorie* ; c'étoit un châtiment plutôt qu'une peine ; mais il étoit terrible ; il confondoit pour un moment l'homme libre avec l'esclave. Cet usage prouve que la liberté & l'indépendance n'avoient point encore secoué le joug de l'honneur. Dans la suite lorsqu'il fallut fonder la sûreté publique

sur des loix, les mêmes préjugés & les mêmes circonstances qui rendoient la loi nécessaire, ne permirent pas de se porter à prononcer une peine dont l'inexécution n'auroit servi qu'à mettre encore plus à découvert l'impuissance de la loi. On fut restraint à ne dicter des peines que contre ceux qui n'observoient point les formalités prescrites, pour exercer le droit de défi; mais on n'osa point franchir ce pas sans préparation. On eut recours à ce mêlange heureux de préjugés & d'erreurs, qui fournit presque toujours à un législateur habile, contre les abus qu'il veut proscrire, des moyens puisés dans d'autres abus ou dans d'autres préjugés. On arma l'honneur contre la liberté; on eut recours à une fiction. La loi supposa que celui qui violeroit ces formalités devoit être regardé sur le même pied que celui qui, au lieu de défier son adversaire & de l'appeller en champ clos, l'attaquoit par derriere & tomboit sur lui à l'improviste; le peuple se laissa persuader, & dès ce moment ces deux procédés prirent également le nom de trahison.

Ce réglement fait sous Fréderic I.

& renouvellé presque de regne en regne & souvent d'année en année, peut être regardé comme la source de la peine du ban, infligée aux infracteurs de la paix. Avant cette époque on ne punissoit du ban que les criminels de leze-Majesté & les traîtres envers la patrie. Alors on l'appliqua à ceux qui troubloient la tranquillité publique d'une maniere defendue, parce qu'on les compara aux traîtres.

Dans la suite, lorsqu'on multiplia les limitations du droit de défi, la même peine fut étendue à toutes les additions qu'on fit à la loi primitive. Enfin lorsque Maximilien I. abolit pour jamais ce droit, on prononça contre l'infraction même la peine du ban. Ainsi apres avoir été, pendant plusieurs siecles, principalement appliquée à ce qui ne devoit pas en être l'objet, elle se trouva rétablie à sa place naturelle.

Par l'Ordonnance même de la paix publique la peine des infracteurs n'étoit point précisément déterminée. On avoit seulement réglé d'une maniere vague, qu'ils seroient privés des graces, priviléges & droits qu'ils tenoient de l'Empereur & de l'Empire ou d'autrui,

Mais on interpréta cette disposition par une ordonnance particuliere qui fut encore publiée à la même Diete. On déclara que les infracteurs de la paix seroient condamnés à une amende de deux mille marcs d'or pur, & en outre mis au ban de l'Empire.

Les maux auxquels il s'agissoit de remédier étoient trop enracinés pour permettre d'observer dans la dispensation des peines cette proportion qui constitue la justice des loix ordinaires. Par une sévérité peut-être nécessaire dans les premiers momens de l'établissement de la paix publique, elle punit la moindre voie de fait aussi griévement que l'envahissement & l'oppression totale d'un Etat. Mais cette rigueur même, dont l'exécution est impossible, peut être regardée comme une des principales source de ces voies de fait sur des objets peu considérables, dont on voit tant d'exemples dans l'Empire & qui, loin d'être punies, sont si rarement réprimées. N'est-il point à craindre que les esprits s'accoutumant peu à peu à cette licence, ne se portent enfin à ne plus connoître de mesure; & s'il est vrai que

par sa constitution naturelle, l'homme viole plus aisément ses devoirs à mesure que l'intérêt qu'il se propose est plus considérable, l'ambition de quelques particuliers ne pourroit-elle pas rejetter l'Allemagne dans un état de trouble & de confusion plus funeste peut-être que toutes les révolutions qu'elle a essuyées ?

Toutes les loix faites depuis cette époque, & notamment la paix de Westphalie & la capitulation de l'Empereur régnant, ont confirmé la paix publique & réitéré la peine du ban contre les infracteurs.

Examinons à présent quels sont les effets qne le ban entraîne, & pour cela consultons les formules mêmes usitées dans les déclarations de ban.

Anciennement ces déclarations étoient conçues de la maniere la plus effrayante. Depuis un siecle & demi on en a mitigé les expressions, mais la sévérité des peines est restée toujours la même. Voici les termes de la Sentence prononcée en 1706 par l'empereur contre l'Electeur de Baviere. Quoiqu'on ait prétendu qu'elle ne fut pas accompagnée des formalités con-

venables, personne cependant n'en a attaqué la substance.

Nous déclarons que Maximilien jusqu'à présent Electeur & Duc de Baviere... a encouru de fait le ban & le reban de Nous & du Saint-Empire Romain, ainsi que toutes les peines qui sont attachées de droit & par l'usage à de semblables déclarations & publications, ou qui en sont la conséquence : Nous le déposons, le déclarons & dénonçons déposé, privé & déchu des graces, privileges, droits régaliens, dignités, titres, scels, propriétés, expectatives, états, possessions, vassaux & sujets, quels qu'ils soient, qu'il tient de Nous & de l'Empire ; Nous abandonnons aussi le corps dudit Maximilien ci-devant Electeur de Baviere à tous & à un chacun de maniere qu'étant privé de notre part & de celle de l'Empire de toute paix & de toute protection, & ayant été mis, ou plutôt s'étant mis par son propre fait dans un état où il ne devoit avoir ni paix ni sûreté, un chacun pourra tout entreprendre contre lui impunément & sans forfaire.... Défendons aussi à tous & à un chacun dans l'Empire d'avoir

avec lui aucun commerce, de lui donner l'hospitalité, ni prêter secours ou protection, &c.

Je vais, pour plus d'ordre, ranger sous quelques chefs les peines indiquées par cette formule, conformément aux dispositions des divers réglemens qui concernent la paix publique.

Le premier effet du ban, c'est la proscription du coupable, lequel doit sortir des limites de l'Empire où il ne lui est permis de rentrer qu'après avoir été absous.

2°. Il est défendu à tous les membres & sujets de l'Empire d'avoir aucune communication avec le banni ; & même les offices d'humanité ont été jugés punissables, quand ils auroient pour objet un homme qui a violé la loi sacrée de la tranquillité publique. C'est la décision de la paix publique de 1495. Telle est la sévérité que la loi a cru devoir employer contre un citoyen armé, qui attaque à la fois la liberté civile & la liberté politique.

Cette sévérité se trouve néanmoins en contradiction avec un privilege où plutôt un abus qui est fort répandu.

Cet abus consiste dans les concessions que plusieurs Princes & un grand nombre de villes Impériales & de couvents ont achetées à un prix modique de quelques Empereurs avares ou indigens : & en vertu desquelles il leur est permis de recevoir & de protéger les bannis. On dispute sur l'étendue de ces concessions, mais il semble que des privileges qui n'ont pour objet qu'un intérêt particulier destructif du principe fondamental de la sécurité publique, mériteroient d'être entiérement abolis.

3°. Le proscrit perd tous les biens, les honneurs, les fiefs & les dignités qu'il possede en Allemagne, & c'est par cette raison qu'on a coutume de déchirer ses investitures & d'en jetter les morceaux au vent.

Une observation digne de remarque, c'est que le proscrit ne perd pas les biens patrimoniaux qu'il peut avoir. Les Etats que la Maison de Brunswich possede aujourd'hui en Allemagne, sont les débris des biens immenses qu'elle possédoit avant la proscription de Henri le Lion. On les respecta parce qu'ils étoient patrimoniaux, & qu'ils

n'étoient ni à l'Empire ni à personne par le lien de la féodalité.

La capitulation veut qu'avant tout on prenne sur la dépouille du banni ce qui doit former l'indemnité de la partie lésée, & cette indemnité, aux termes de l'ordonnance d'exécution, doit être fixée par la Diete ou par une députation des Etats laquelle, doit prononcer en qualité d'arbitre.

Quant aux fiefs relevans de l'Empire, sa Majesté Impériale promet par sa capitulation de ne se les point approprier ni à sa Maison, mais de les unir au domaine de l'Empire. A l'égard des fiefs relevans de quelques Seigneurs particuliers, la proscription ne peut nuire au droit de directe ; & les Seigneurs demeurent les maîtres d'en disposer selon la loi du fief.

Il faut bien remarquer néanmoins que l'Empereur & les Seigneurs particuliers ne sont pas toujours en droit de disposer des biens des proscrits. La punition de leur crime ne peut point s'étendre sur les personnes qui ne tiennent pas d'eux leurs droits ; par conséquent leurs enfants doivent seuls être enveloppés dans leur disgrace, parce qu'ils

ſont cenſés avoir pris part à l'infraction de leur pere, lequel a toute autorité ſur eux, & parce qu'un penchant naturel porte les enfans à venger leur pere. Mais les agnats, à qui les ancêtres communs ont tranſmis des droits dont un poſſeſſeur momentané ne peut intervertir la progreſſion, ne peuvent point être exclus de l'héritage de la famille. Relativement à eux l'infracteur de la paix & ſes deſcendans ſont ſeulement cenſés morts civilement. Il y a néanmoins une condition eſſentielle à cela, c'eſt qu'il faut que les agnats n'aient point pris part à l'infraction; car s'ils l'avoient ſoutenue de leurs forces ou de leurs conſeils, ils ſeroient ſoumis à la peine de la loi & perdroient eux-mêmes tous leurs droits à l'égal de l'auteur de l'infraction.

4°. Une autre peine que les conſtitutions & la formule de proſcription prononcent contre les bannis, c'eſt que leur corps & leur vie ſont abandonnés à quiconque voudra y attenter. A la permiſſion générale contenue dans la formule qui a été rapportée, les anciennes formules ajoutoient ce qui

suit : *Nous déclarons ta femme dès-à-présent & irrévocablement veuve, tes enfants orphelins ; Nous donnons ton corps & ta chair aux bêtes féroces dans les bois, aux oiseaux dans les airs & aux poissons dans les eaux.*

Malgré cette déclaration qui a toujours été en usage, l'on doute avec raison si la proscription emporte par elle-même la faculté de tuer un banni. On ne peut guere citer qu'un seul exemple d'un Prince proscrit mis à mort. Il semble que si l'esprit de la loi eût été aussi étendu que ses expressions, si elle eût voulu livrer le banni à une mort certaine, elle eût pourvu au cas, où l'on se rendroit maître de sa personne ; elle auroit ordonné qu'on apportât à l'instruction du procés & à l'exécution de cette peine les mêmes formalités & le même appareil judiciaire qu'elle prescrit dans toute la matiere du ban. Mais la loi paroît encore dans ce cas, ainsi que dans un nombre infini d'autres, avoir considéré dans la personne du coupable le souverain plutôt que le citoyen. Son silence paroît un hommage tacite rendu au caractere d'in-

violabilité attaché à la personne des Princes de l'Empire, en tant qu'ils possedent l'espece de souveraineté qu'on nomme supériorité territoriale. Comme il ne se trouve rien d'articulé à ce sujet ni dans la loi, ni dans l'usage, on peut dire que malgré les énonciations positives des loix, leur esprit ne tend qu'à retrancher les infracteurs de la paix, du corps de la société & de les traiter, quant à leur personne, comme des ennemis ordinaires. Cependant, à bien des égards, leur condition est plus avantageuse que celle d'un ennemi étranger. Ce qui confirme cette remarque, c'est qu'il semble, en lisant les anciennes loix, que la permission de tuer les proscrits ne soit accordée que dans le cas où l'on les trouveroit les armes à la main & dans la résolution de se défendre. Mais alors chaque membre & chaque sujet de l'Empire est maître de leur faire tout le mal qu'il peut, en employant toutes les voies autorisées par le droit des gens, qui permet de tuer un ennemi qu'on trouve armé, & qui ne défend point de le tenir dans une prison perpétuelle, au cas qu'on parvienne à se

rendre maître de sa personne. Le Duc Jean-Frédéric de Saxe a subi cette destinée, & rien n'empêche d'affirmer qu'il sera toujours à la libre disposition de l'Empire d'en user dans ces sortes de cas, selon que la prudence & la nature des circonstances l'exigeront.

5°. Le Recès de 1546, ordonnoit que les Evêques excommuniassent ceux qui auroient demeuré pendant un an dans l'état de proscription. Cette peine ecclésiastique, qui d'ailleurs ne pouvoit proprement tomber que sur les catholiques, étoit un surcroît de précaution, dont il seroit difficile & peut-être même dangereux d'user aujourd'hui.

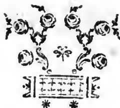
Qu'il me soit permis de terminer ce morceau par quelques réflexions. L'immortel auteur de l'esprit des loix dit que *la nature a donné aux hommes la honte comme leur fleau, & que la plus grande partie de la peine est l'infamie de la souffrir*. En n'envisageant que la vie ordinaire des citoyens, on pourroit étendre cette maxime & dire que cette infamie se communique à l'action défendue, & que l'on sent d'autant plus de répugnance à la commettre que le

degré d'infamie attaché à la punition est plus grand. Tel est le procédé de l'esprit humain ; il identifie ordinairement des choses réellement très-distinctes. Mais cette opération salutaire n'a malheureusement pas lieu dans la matiere qui fait l'objet de nos recherches. Pour enfraindre la paix publique dans l'Empire, il faut avoir de la puissance, & les hommes respectent toujours la puissance même dans ses excès; il faut avoir le courage d'envisager sans frémir tous les dangers où l'on s'expose, il faut courir le hazard de se voir anéanti, se sentir des ressources pour arrêter l'impétuosité de la haine publique, se trouver assuré de pouvoir opposer des forces aux forces combinées de tous ses concitoyens ; les loix mêmes ne font envisager qu'un état de guerre après l'infraction la plus caractérisée. Tout cela suppose de l'audace, & l'audace a malheureusement le droit d'en imposer aux hommes. Elle semble ne pas pouvoir s'associer dans notre esprit à l'idée de la honte & au sentiment du mépris.

Voilà donc le ressort le plus puissant qui manque aux loix d'Allemagne.

La rigueur ne supplée que très-imparfaitement à ce défaut. *L'atrocité des loix au contraire en empêche l'exécution. Lorsque la peine est sans mesure, on est souvent obligé de lui préférer l'impunité* (1).

(1) Esprit des Loix.



DU ſublime & du naif dans les Belles-Lettres. traduit de l'Allemand de M. Moſes.

LE ſeul ouvrage de Longin qui ſoit parvenu juſqu'à nous, ſuffit pour juſtifier les éloges extraordinaires qu'ont accordés à ce critique les grammairiens, les orateurs & les philoſophes. En traçant les loix du ſublime, il s'eſt montré ſublime lui-même. Cependant, quelqu'admirable, quelqu'utile que ſoit ſon ouvrage, nous ne ſaurions nous empêcher de regretter la perte de celui qu'au rapport de Longin lui-même Cecilius avoit compoſé ſur la même matiere. Cecilius, à la vérité, n'avoit ni enviſagé ni traité grandement ſon objet : mais il s'étoit efforcé d'en faire connoître la nature; il avoit expoſé au long ce que c'eſt que le *ſublime*; au lieu que Longin qui ſuppoſoit ſans doute que la définition en étoit connue, s'eſt uniquement attaché à préſenter les moyens par leſquels nous pouvons parvenir à le ſen-

tir, à le discerner & à l'acquérir. Ainsi ce que cet objet a de plus essentiel nous manque encore, je veux dire sa définition exacte. Quelques traducteurs du traité du *sublime* ont essayé de suppléer au silence de Longin, relativement à cette partie; mais que nous ont-ils appris?

Peut-être ce sujet a-t-il été un peu plus éclairci dans les principes généraux que j'ai posés dans ma dissertation sur les sources des beaux-arts; peut-être même y puisera t-on l'idée de ce *sublime* qui, comme dit Longin, met le comble à la perfection dans les ouvrages d'esprit. J'y ai établi que l'*expression parfaite & sensible de la perfection* constituoit l'essence & le principe des beaux-arts: or j'appelle *sublime* une chose qui, par son degré extraordinaire de perfection, est capable d'exciter l'admiration; & dans ce sens, la signification de ce mot s'étend bien loin au-delà de la sphere des belles-lettres. On nomme *Dieu* le plus sublime des êtres; nous appellons *sublime* une vérité, lorsqu'elle concerne un être très-parfait, tel que *Dieu*, l'*ame*, l'*univers*; ou quand sa décou-

verte a exigé des méditations profondes & un grand effort mental.

Il suit de-là que le *sublime*, dans les belles-lettres & les beaux-arts, doit consister dans l'*expression sensible d'une perfection propre à exciter l'admiration.*

Ce sentiment agréable que nous appellons *admiration*, n'est autre chose que la connoissance subite & *contemplative* (1) d'une très-grande perfection dans un objet, à laquelle nous ne nous serions pas attendus dans les circonstances où cet objet est placé. La résolution que prit Regulus de retourner à Carthage, quoiqu'il n'ignorât pas les tourmens qui l'y attendoient, est sublime & fait

(1) Avoir la connoissance contemplative d'une chose, c'est, selon l'auteur, se représenter l'objet plus vivement que le signe. La maniere dont M. Moses définit l'admiration ne nous paroît point exacte. La connoissance subite & contemplative d'une très-grande perfection dans un objet, produit bien l'admiration, mais est-elle l'admiration même? Nous croyons mieux définir l'admiration, en disant que c'est l'état de l'ame, tellement attachée à un objet qu'elle ne peut rien appercevoir de ce qui est étranger à ce même objet.

naître

naître notre admiration, parce que nous n'aurions pas imaginé que l'obligation de remplir la promesse qu'on a faite à son ennemi, pût agir avec tant de force sur le cœur humain. La réconciliation imprévue d'Auguste avec Cinna, dans Corneille, produit le même effet, parce que, d'après le caractere de ce Prince, nous ne nous serions point attendus à tant de générosité.

Les attributs de l'Être suprême, que nous voyons briller dans ses ouvrages, produisent en nous les transports de la plus vive admiration, parce qu'ils sont infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir de grand & de parfait.

Dans les productions des beaux-arts & des belles-lettres, l'admiration peut, ainsi que la perfection qu'elle suppose, se diviser en deux especes; car, ou l'objet est en lui-même digne d'être admiré, & dans ce cas l'admiration de l'objet est la principale idée qui nous occupe; ou l'objet n'a rien en lui-même d'admirable; mais l'habileté de l'artiste a sçu lui donner du prix, en le mettant dans un jour ex-

traordinaire : alors l'admiration retombe sur les talens de l'artiste ; on admire la grandeur de ses idées, son génie, son imagination & les autres facultés de son ame, dont l'empreinte est gravée dans ses ouvrages.

Cette distinction nous conduit à déterminer jusqu'à quel point le *sublime* est susceptible des ornemens de l'expression, & dans quel cas il en rejette l'usage ; nous commencerons par ce genre de *sublime* où l'admiration résulte de l'objet considéré en lui-même.

Les perfections extérieures sont d'une valeur trop légère pour pouvoir exciter l'admiration du sage : ainsi la richesse, le luxe, la considération & le pouvoir, dénués du mérite, seront exclus à juste titre du *sublime* ; car « les choses, au mépris desquelles » quelque grandeur est attachée, dit » très-ingénieusement Longin, ne » peuvent avoir en elles rien de grand ». Aussi admirons-nous bien moins ceux qui possèdent de grandes richesses, ou qui sont revêtus de grandes dignités, que ceux qui pouvant les posséder, les ont rejettées par grandeur d'ame.

Il résulte du peu de valeur de ces perfections extérieures, que dans l'architecture & dans les décorations théâtrales, le *sublime* consiste principalement dans la simplicité.

Les perfections purement corporelles, telles qu'une force extraordinaire sans courage, une physionomie belle mais qui n'annonce qu'un homme ordinaire, une souplesse singuliere dans les mouvemens des membres, peuvent, il est vrai, exciter notre admiration jusqu'à un certain degré, mais jamais elles ne font naître en nous ce ravissement que produit l'admiration des perfections de l'esprit. Un grand génie, des sentimens au-dessus du vulgaire, une imagination vive & féconde jointe à une extrême sagacité, & en général toutes les grandes qualités de l'esprit; tels sont les objets qui s'emparent de l'ame & l'élevent, pour ainsi dire, au-dessus d'elle-même (1); la surprise qu'ils nous causent

(1) « Semblable à la foudre, le *sublime*, » dit Longin, lorsqu'il éclate à propos, a » deja tout renversé ». Nous observerons à ce sujet que dans la traduction de M. Despreaux, ce beau passage est entiérement

enchaîne tellement notre attention ; que nous les considérons quelque tems sans être distraits par aucune autre idée ; car si cette situation de l'ame acquiert de la durée, elle prend le nom d'*étonnement*.

Le feu de l'admiration s'amortit lorsqu'elle n'est pas entretenue par la chaleur d'un sentiment doux & tranquille ; on peut alors la comparer à l'éclair qui brille & disparoît au même instant : mais si nous sommes attachés à la personne qui fait l'objet de notre admiration, ou si elle excite notre compassion par des maux qu'elle n'a point mérités, alors l'admiration & le sentiment remplissent alternativement notre ame ; nous souhaitons, nous espérons, nous craignons pour l'objet de notre amour ou de notre pitié ; nous admirons sa grande ame qui s'éleve au-dessus de l'espérance &

énervé. *Le sublime*, dit-il, *quand il vient à éclater où il faut, semblable à un foudre, renverse tout.* Comment cet excellent critique n'a-t-il pas senti que Longin n'avoit employé le prétérit que pour mieux peindre l'effet puissant & rapide de la foudre ?

de la crainte. L'artiſte dont la magie a ſçu mettre notre eſprit dans cette ſituation, a atteint le but de ſon art. C'eſt, diſoit un ancien philoſophe, un ſpectacle digne des regards & de l'attention de la divinité, que le ſage luttant avec la mauvaiſe fortune : *Ecce ſpectaculum dignum ad quod reſpiciat intentus operi ſuo Deus, ecce par Deo dignum*, VIR FORTIS CUM MALA FORTUNA COMPOSITUS (1).

Tels ſont les principaux genres d'admiration, entant qu'elle eſt produite par l'objet même, ſans qu'il ſoit néceſſaire que l'habileté de l'artiſte y contribue. Examinons juſqu'à quel degré ces genres peuvent admettre les ornemens de l'expreſſion.

Le vrai *ſublime* occupe tellement les facultés de notre ame, qu'il fait diſparoître toutes les idées acceſſoires qui peuvent l'accompagner. Tel le ſoleil brille ſeul dans l'eſpace, & ſa lumiere abſorbe toutes les lumieres. Au moment où le *ſublime* éclate, ni l'eſprit ni l'imagination ne travaillent à nous diriger vers d'autres idées : que

(1) Senec. *de Providentiâ*, c. 11.

celui qui voudroit en douter fasse attention que, d'après ce que nous avons dit, un des caractères essentiels du *sublime* est d'être inattendu, de frapper par la nouveauté, & que c'est-là l'unique source de ce sentiment profond que l'admiration produit dans notre ame.

Le *sublime* de la première espèce ne peut donc admettre en aucune manière les ornemens recherchés de l'expression. Il seroit absurde de chercher à l'étendre par les idées accessoires ; ces idées au contraire doivent être reléguées dans l'ombre la plus obscure du tableau. L'amplification de l'idée principale affoibliroit l'admiration par sa lenteur ; elle ne laisseroit sentir le *sublime* que successivement & peu à-peu ; en un mot, les richesses de l'expression sont d'autant plus étrangères au *sublime* de ce genre, que dès qu'il se montre, l'esprit & l'imagination dont elles sont l'ouvrage, suspendent leurs fonctions & laissent à l'ame tout le loisir dont elle a besoin pour s'attacher avec force à l'idée sublime & la considérer dans toute sa grandeur. Cette idée est précisément, pour nous

servir de l'expression d'un poëte latin,

Judicis argutum quod non formidat acumen.

Ce qui n'a rien à redouter des regards & de l'examen du censeur le plus pénétrant & le plus austere.

C'est d'elle qu'on peut dire : *volet hoc sub luce videri ;* « ceci veut être vu » au grand jour » ; au lieu qu'on peut appliquer, aux idées accessoires, l'*hoc amat obscurum* : « ceci demande l'obs- » curité ». Aussi l'artiste, qui veut peindre le *sublime* de ce genre, doit-il s'exprimer d'une maniere simple, naïve, qui laisse à penser au lecteur ou au spectateur infiniment plus qu'on ne lui dit ou qu'on ne lui présente. Cependant l'expression ne doit ni cesser d'être *contemplative*, ni être négligée dans les parties de détail : il seroit impossible, sans cela, d'émouvoir le cœur & de réveiller des idées.

Eclaircissons ces réflexions par quelques exemples. Ces mots, *ce que Dieu voulut exista*, renferment cette haute & sublime idée que nous admirons dans ce passage si connu : *Dieu dit : que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit.* Mais là chaque mot est abstrait, &

par conséquent privé de mouvement & de chaleur ; au lieu que cette action sensible, *Dieu dit*, & l'objet particulier, *la lumiere*, présentent une image pleine de force & de vie. Dans cette belle & sublime pensée,

Reges in ipsos est imperium Jovis,
Cuncta supercilio moventis.

au mot *supercilio* substituez *mente* ou *voluntate*, au lieu de *moventis* mettez *regnantis ;* en changeant ces idées sensibles en idées abstraites, vous verrez s'éclipser une partie du *sublime*. Ce signe tout-puissant *supercilio*, cet effet sensible *moventis*, peignent à notre imagination la grande image du Jupiter de Phidias ; nous voyons face à face, si j'ose m'exprimer ainsi, le Souverain des dieux & des hommes, qui d'un seul mouvement de tête fit trembler tout l'olympe :

Qui totum nutu tremefecit Olympum.

Dans le passage suivant d'Horace,

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

le danger où se trouve le sage est par-

faitement dépeint; mais l'état de ſon ame, qui doit particuliérement exciter notre admiration, n'eſt exprimé que par un ſeul mot, *impavidum*. Liſez

Si fractus illabatur orbis,
Juſtum & tenacem propoſiti virum
Impavidum ferient ruinæ.

Qu'eſt devenu le ſublime de la penſée & de l'image? Cette circonlocution déplacée a trop long-tems ſuſpendu dans le lecteur l'impatience & la curioſité; elle a laiſſé le feu de l'attente s'amortir.

On trouve la même penſée dans le Pſalmiſte, qui s'eſt peut-être exprimé avec encore plus de dignité qu'Horace:

» Qand la terre s'écrouleroit & que
» les monts ſe précipiteroient dans la
» mer, nous ne craindrons pas ».

Le danger eſt décrit ici avec autant d'étendue, mais avec plus de vérité que dans Horace. Peut-on exprimer d'une maniere plus ſimple & plus naïve l'effet de la confiance en Dieu, que par ces mots, *nous ne craindrons*

pas, pour lesquels l'hébreu n'emploie pas plus de trois syllabes ?

Remarquons en passant le choix des expressions de ces deux grands poëtes, s'il est permis de les mettre en parallele. Horace décrit l'état de l'ame d'un Stoïcien qui, frappé & convaincu de l'enchaînement nécessaire des effets avec les causes, s'est endurci contre tous les malheurs : son sage peut, il est vrai, devenir la victime du mal ; mais il l'endurera sans crainte & sans étonnement ; il verra l'univers se dissoudre & tomber en éclats sur sa tête, mais il ne tremblera pas, il a tout prévu. Le poëte sacré dépeint au contraire l'état du juste qui se repose pleinement en Dieu ; il peut à la vérité s'épouvanter à l'aspect d'un danger imprévu qui le menace, mais il pense à Dieu & il cesse de craindre.

Il est des choses si sublimes & si parfaites de leur nature, qu'aucune pensée finie ne peut y atteindre, & qu'elles ne sçauroient être dignement exprimées par aucun signe, par aucune image : *Dieu*, par exemple, *l'univers*, *l'éternité*, &c. C'est alors que l'artiste doit rassembler toutes les for-

ces de ſon génie pour trouver l'expreſſion la plus propre à exciter *contemplativement* en nous ces idées infiniment ſublimes. Il doit d'autant plus s'y appliquer, que la choſe repréſentée ſera toujours au-deſſus des ſignes dont il ſe ſervira, & que par conſéquent, quelque force, quelque *plénitude* qu'il donne à ſon expreſſion, elle reſtera foible en comparaiſon de l'objet. Le poëte ſacré s'écrie :

» Seigneur, ta miſéricorde s'étend » au-delà des cieux & ta vérité au-» delà des nues ; ta juſtice eſt comme » les montagnes de Dieu ; ta puiſſance » eſt un abîme ſans fond ».

M. de Haller dit, en parlant de l'éternité : « La penſée dans ſon vol ra-» pide, plus prompte cent fois que le » vent, le ſon, le tems, les aîles mê-» mes de la lumiere, ſe fatigue à te » parcourir & déſeſpere d'atteindre » jamais tes limites ». Par cette image ſublime, le poëte ne ſemble-t-il pas avoir trouvé la meſure la moins imparfaite de l'infini même ?

Une grande partie de l'art du poëte

consiste à laisser beaucoup à penser ; à réveiller l'attention par des vers à demi-remplis, par une chûte interrompue, ou au moyen d'un vers qui finit par un monosyllabe. De telles suspensions de cadence émeuvent le lecteur ; il brûle de voir la fin & trouve dans la pensée actuelle de quoi penser lui-même. Les passages suivans en sont un exemple :

Ne dubita, nam vera vides... Æn. III. v. 316.

Constitit Anchisa satus & vestigia pressit,
Multa putans. Ibid. VI. 330.

Hostes crebri cadunt, nostri contrà ingruunt ;
Vicimus vi feroces.
Plaut. Amphytr. act. 1, sc. 1. v. 82.

- - - - *manet imperterritus ille,*
Hostem magnanimum opperiens, & mole suâ
stat. Æn. X. 77.

Supremamque auram, ponens caput, expiravit (1) Vida.

(1) M. Moses cite ici deux passages allemands que nous supprimons, parce qu'il est impossible de rendre l'effet qu'ils produisent dans leur langue originale ; ces sortes de ré-

On trouve un chef-d'œuvre de ce genre dans le cinquieme chant de la Messiade, où le poëte interrompt le vers au milieu de la pensée la plus sublime, pour laisser au lecteur le tems d'en embrasser toute la grandeur; voici comme il s'exprime :

« Dieu tourna ses regards sur lui-» même, sur le monde des esprits, qui » lui restoit fidele, sur le pécheur, sur » le genre humain ; alors entrant en » courroux, il s'éleva sur le Tabor & » étendit sa main sur la terre conster-» née : *de peur qu'en sa présence elle ne* » *s'anéantît* (1) ».

Avec combien d'art & de sagacité le

---

ticences ou de suspensions sont inconnues dans notre langue dont la prosodie est trop peu sensible & la versification trop monotone & trop bornée, pour pouvoir les y admettre. Nous donnerons cependant la traduction du passage de M. Klopstock, que l'auteur va citer, afin de ne faire perdre au lecteur que le moins qu'il sera possible; d'ailleurs il s'y trouve une idée très-sublime, jointe à l'harmonie des vers.

(1) *Dass er nicht vor ihm vergieng.*

poëte a-t-il substitué *vergieng* à *vergehe*, afin de faire mieux sentir l'interruption de la cadence, quoique *vergehe* eût été plus conforme aux loix de la grammaire ?

Le sublime ou l'héroïque dans les sentimens, qui, comme nous l'avons remarqué, forme une sorte de *sublime* appartenant au premier genre, consiste *dans les perfections des qualités de l'ame, capables d'exciter notre admiration.* Si l'on fait parler le héros auquel on prête de pareils sentimens, il doit s'exprimer avec autant de précision & de simplicité qu'il est possible. Une grande ame met de la force & de la dignité dans ses discours, mais elle rejette *le faste des mots*. Nous ne touchons jamais de plus près à la perfection, que lorsque la noblesse des sentimens est devenue, pour ainsi dire, en nous une seconde nature, que la grandeur de nos pensées & de nos actions nous est inconnue à nous-mêmes, & que nous ne cherchons point à nous en faire un mérite. C'est par cette raison que nous sommes si sensibles à l'expressive briéveté de la réponse du vieil Horace, *qu'il mourût*; de celle de

Brutus dans M. de Voltaire, *Brutus l'eût immolé ;* & de ce mot d'Auguſte, dans Corneille, *ſoyons amis, Cinna.*

On connoît dans le même genre la réponſe du Spartiate à ce ſoldat Perſe qui ſe vantoit que les traits & les javelots de l'armée de ſon Roi étoient en aſſez grand nombre pour obſcurcir le ſoleil : *eh bien, nous combattrons à l'ombre*, répondit le Spartiate. L'épitaphe que Simonide fit pour les Lacédémoniens qui périrent au paſſage des Thermopyles, eſt dans le même goût :

Dic, hoſpes Spartæ, nos te hic vidiſſe jacenteis,
Dum ſanctis patriæ legibus obſequimur.

Ces vertueux citoyens ſe tenoient aſſez récompenſés, pourvu qu'on ſût à Sparte qu'ils étoient morts fideles aux ſaintes loix de la patrie.

Mais autant un héros, lorſqu'une fois ſa réſolution eſt priſe, eſt invariable dans ſes ſentimens & les exprime avec force & briéveté, autant la richeſſe & la fécondité de ſes penſées doit-elle éclater, quand il délibere & qu'il eſt encore incertain ſur la

voie que lui prescrit la vertu. Avant de rien entreprendre, il doit peser, comparer, avec une grande circonspection les unes aux autres, les raisons qui favorisent & qui combattent son dessein; & c'est alors que le sublime dans les sentimens est susceptible des plus riches ornemens de l'expression; toutes les ressources de l'éloquence doivent être employées à mettre dans leur plus grand jour les raisons opposées : semblable à un vaisseau battu par les vagues, l'ame irrésolue du héros, poussée tantôt d'un côté tantôt d'un autre, attache vivement notre attention, jusqu'à ce qu'enfin il reconnoisse la voix de la vertu qui l'arrache à son incertitude. Dès-lors tous les doutes disparoissent, tous les obstacles sont vaincus, sa résolution est invariablement prise, & rien ne peut désormais l'ébranler.

De-là l'origine & les grands effets des monologues qui, dans ces derniers tems, ont été substitués aux chœurs de la tragédie ancienne. Les monologues d'Auguste dans *Cinna* (1), de Rodo-

(1) Act. 4, sc. 3.

gune dans la tragédie de ce nom (1), d'Agamemnon dans *Iphigénie* (2), de Caton dans la tragédie d'Addiſon (3), d'Enée dans la *Didon* de Métaſtaſe (4), ſont des chefs-d'œuvres dans leur genre ; mais le fameux monologue d'*Hamlet* dans Shakeſpeare (5) les ſurpaſſe tous. Ce morceau eſt trop connu pour avoir beſoin d'être cité.

Parmi les différentes eſpeces de *ſublime*, celui des paſſions exige l'expreſſion la plus ſimple. Quand l'ame eſt tout-à-coup ſaiſie d'épouvante, de repentir, de colere ou de déſeſpoir, elle eſt toute entiere au ſentiment qui l'affecte ; tout ce qui tend à l'en diſtraire devient pour elle un ſupplice : occupés de la quantité d'idées qui ſe préſentent à nous au moment d'une affection violente, qui ſe preſſent pour chercher une iſſue, & que la bouche ne ſçauroit exprimer toutes à la fois, nous héſitons & nous pouvons à peine

(1) Act. 3, ſc. 3.
(2) Act. 4, ſc. 3.
(3) Act. 5, ſc. 1.
(4) Act. 1, ſc. 19.
(5) Act. 3, ſc. 2.

articuler les mots qui s'offrent les premiers.

Que pourroit dire Œdipe, par exemple, dans l'affreux instant où toutes les horreurs de son sort lui sont révélées, où il sent que l'horrible malédiction qu'il a prononcée sur le meurtrier de Laïus, doit s'accomplir sur lui-même? Le poëte lui fait dire : *Je n'attendois pas moins!* Tel est le langage de la nature ; c'est le premier soupir qui échappe à un malheureux, au moment où son ame devient le théâtre des plus terribles passions.

Combien ce même Œdipe, & le spectateur avec lui, n'est-il pas effrayé, lorsque le Grand Prêtre lui dit :

Vous le voulez.... eh bien, c'est....
(*Œdipe*) Acheve, qui?
(*Le Grand-Prêtre*) Vous.

Ce monosyllabe *vous*, ainsi que le mot de *Médée* dans la tragédie de Corneille qui porte ce nom, produit une émotion bien plus forte que les discours recherchés que le poëte eût pu mettre dans la bouche de ses héros.

Lorsqu'Inkel est sur le point de sacrifier à son avarice inhumaine sa libé-

ratrice Yariko qui l'aimoit ſi tendrement, le Poëte la fait s'écrier :

« Moi, qui ſuis enceinte.... Moi ».

C'eſt la nature même qui parle par la bouche de l'innocente Yariko ; ce *moi* renferme tout à la fois & les reproches les plus amers & les repréſentations les plus pathétiques qu'elle eût pu faire à ſon amant. J'ai lu autrefois une imitation en grands vers de ce conte de Gellert, où l'on ſembloit avoir voulu l'emporter ſur l'original; ces paroles d'Yarico parurent ſur-tout à l'auteur n'être pas aſſez étendues ; il y ajouta, ſi je m'en ſouviens bien, un long diſcours ſur la vertu, la reconnoiſſance, l'humanité, le châtiment du crime, *&c.* en un mot il mit dans la bouche d'Yarico tout ce que Gellert avoit laiſſé à ſentir au lecteur, & peut-être auſſi ce que, d'après le caractere d'Yarico, elle n'avoit pu ſentir elle-même. Je comparai ce paraphraſte à un ſculpteur qui voudroit élargir la bouche du Laocoon antique, afin qu'il parût crier plus fort (1).

(1) Voyez *Gedancken von der nachahmung*

Longin a déja observé que souvent le vrai *sublime* s'exprime par le silence même. « L'élevation de l'esprit, dit-il dans la neuvieme section de son traité, » est une image de la grandeur » d'ame ; de-là vient que nous admi- » rons souvent la simple pensée d'un » homme, lors même qu'il ne parle » pas : tel est le silence d'Ajax dans les » enfers (1) ; silence plus éloquent que » tout ce que ce héros eût pu dire ». Ce trait a été imité par Virgile, lorsque Didon rencontre Enée dans les champs Elisées.

Klopstock, parmi les modernes, a également essayé de le mettre en action dans ce passage où le pénitent Abbadonna aborde l'ange Abdiel dont il étoit l'ami avant sa chûte, mais je n'ose décider avec quel succès.

Cette éloquence muette, si l'on peut la nommer ainsi, alliée à propos avec le *sublime* dans les passions, peut produire les plus grands effets sur l'ame d'un spectateur attentif.

---

der griefchifchen wercke in der Malerey und der Bildhaver-kunst. Page 22.

(1) Odyssée, l. 11, v. 563.

Dans l'*Œdipe* de Sophocle, le pasteur Corinthien dit à Œdipe, en présence de Jocaste, qu'il peut retourner à Corynthe, que Mérope n'est point sa mere, ni Polybe son pere ; mais que lui berger l'ayant trouvé sur le mont Cythéron, l'avoit porté à Corynthe : à cette nouvelle, Jocaste est frappée comme d'un coup de foudre. La voilà pleinement instruite de l'horreur de sa destinée ; c'est sur ce mont qu'elle a fait exposer son fils, de peur qu'un jour, suivant le mot de l'oracle, il ne fût le meurtrier de Laïus son pere ; Œdipe y a été trouvé, & il est actuellement son époux. Les discours obscurs de Tiresias s'éclaircissent tout-à-coup dans son ame ; elle perd l'usage de la parole, la douleur l'accable & la rend immobile. Ce fils devenu son époux, continue à interroger le berger. Quel désespoir farouche doit se peindre dans les regards de la malheureuse Jocaste, pendant tout cet entretien ! Œdipe déchiré par les doutes les plus affreux, se laisse pousser par la curiosité à lui faire quelques questions ; alors réveillée comme d'un profond sommeil, elle s'écrie :

Quoi! qu'a-t-il dit? Au nom des Dieux, Œdipe.... ah! si ton repos t'est cher, cesse d'interroger.... je suis déja assez malheureuse.

(*Œdipe.*) Je vous entends, Jocaste; mais soyez tranquille. Fussé-je descendu du plus vil des esclaves, vous ne devez pas en rougir.

(*Jocaste.*) Ah, Seigneur! si j'ai sur vous quelque empire, je vous en conjure, renoncez à sçavoir....

(*Œdipe.*) Non, j'y suis trop intéressé; il faut que la vérité paroisse.

(*Jocaste.*) Si vous sçaviez les raisons que j'ai pour vous en détourner!

(*Œdipe.*) Eh! voilà ce qui redouble ma crainte & ma curiosité.

(*Jocaste à part.*) Déplorable Prince!.... puisses-tu ignorer éternellement ta destinée!

(*Œdipe.*) Qu'on amene à l'instant l'autre Berger.... Laissons la Reine rougir toujours de ma naissance & tirer vanité de la sienne.

(*Jocaste.*) O le plus malheureux des mortels!.... Eh bien.... Je ne puis parler.... C'est la derniere fois que je te parle. [*Elle sort.*]

Ainſi s'énonce le vrai *ſublime* dans les paſſions. Le ſilence de Jocaſte tant qu'on ne lui adreſſe point la parole, ſes regards pleins d'un déſeſpoir farouche, la contraction & le tremblement convulſif, dont une excellente actrice doit accompagner ce terrible ſilence, jettent dans la derniere épouvante le ſpectateur dont l'impatience d'Œdipe & le développement qui ſe prépare irritent l'inquiete curioſité. Œdipe n'eſt point encore, il eſt vrai, pleinement inſtruit du ſort de Jocaſte; mais les preſſentimens que lui donne ſa conduite, la réponſe de l'oracle, les diſcours de Tiréſias, n'en ſont que plus affreux. Enfin Jocaſte parle, mais quel langage! quel trouble! *Quoi! qu'a-t-il dit? Au nom des Dieux, &c.* En ſortant, elle donne ſuffiſamment à entendre quel projet elle roule dans ſon cœur: *C'eſt la derniere fois que je te parle.* Qui ne tremble alors pour ſa vie? Qui ne la ſuit des yeux & ne ſouhaite qu'on puiſſe la ſouſtraire à ſon déſeſpoir? Œdipe n'eſt occupé que de lui-même. Jocaſte ſort, & au commencement du cinquieme acte nous apprenons que nos alarmes n'étoient que trop fondées.

Voilà ce que nous avions à dire du *sublime* du premier genre, où le principe de l'admiration repose dans la chose même qu'on représente. Peut-être m'y suis-je arrêté trop long-tems; mais le *sublime* dans les sentimens a exigé des détails d'autant plus étendus, que parmi tous les exemples que cite Longin, on n'en trouve presqu'aucun qu'on puisse placer dans cette classe. J'en excepte cependant le silence d'Ajax qui y appartient effectivement, ainsi que l'exclamation connue de ce héros : « O Jupiter! dissipe » les ténebres & fais-nous périr à la » clarté des cieux (2) ».

Le second genre de *sublime* est celui où l'admiration tombe sur le génie & les talens de l'artiste. L'objet peut souvent n'avoir en soi rien d'élevé ni d'extraordinaire; mais nous admirons la grandeur des talens du poëte, la force & la fécondité de son imagination, son coup d'œil sur la nature des choses, sur les caracteres & sur les passions, la maniere grande & noble dont il a sçu exprimer sa pensée. Un

(1) Longin, ch. 9.

mourant

mourant qui se roule sur le champ de bataille n'est pas un objet propre à exciter l'admiration ; mais peut-on ne pas admirer le génie de M. Klopstock dans la peinture qu'il en a tracée ? Pour ouvrir un champ vaste à de grandes pensées, ce n'est pas un homme ordinaire qu'il a peint dans cette affreuse position, c'est un Athée.

« Le vainqueur menaçant qui s'a-
» vance, le coursier fougueux qui se
» cabre, le cliquetis des armes, les
» cris de fureur des mourans, le ton-
» nerre du ciel, tout seme autour de lui
» l'épouvante & la terreur : renversé
» par un coup terrible, sur des ca-
» davres sanglans, il croit toucher au
» néant ; cependant il se releve, il
» existe encore, il pense encore, il
» maudit encore son existence ; de
» ses mains froides & défaillantes il
» jette son sang vers le ciel : *Dieu !*
» s'écrie-t-il en blasphémant, & il
» voudroit encore le nier ». *Mess. tom.* 1, *ch.* 4.

Les traits dont se sert ici le poëte pour dépeindre l'affreux tumulte du

champ de bataille, & ce que les peintres appellent *fracas*, produiſent dans l'ame du lecteur la plus vive émotion; mais au milieu de ce tumulte, la rage & le déſeſpoir de l'Athée qui ſent en ce moment qu'il exiſte un Dieu, attire ſur lui toute notre attention..... Quelle penſée!

« *Dieu!* s'écrie-t-il en blaſphé-
» mant, & il voudroit encore le nier ».

Que la deſcription ſuivante d'un homme expirant eſt ſublime!

« Les yeux d'un mourant ſe terniſ-
» ſent; ils ſont fixes & ne voyent plus
» rien; la face de la terre & des cieux
» s'éclipſe pour lui dans une nuit pro-
» fonde; il n'entend plus ni la voix
» des hommes, ni les tendres gémiſ-
» ſemens de l'amitié; lui-même il ne
» peut parler, ſa langue tremblotante
» peut à peine bégayer un adieu plein
» de trouble; bientôt il reſpire plus
» profondément; une ſueur froide
« coule le long de ſa face; ſon cœur
» bat lentement, ſon cœur ne bat
» plus, il meurt ». *Meſſ. tom.* 1, *ch.* 5.

Cette deſcription a eſſentiellement une grande analogie avec celle de l'amour jaloux de Sapho, que Longin nous a conſervée, fragment précieux & qui, pour nous ſervir de l'expreſſion du *ſpectateur* Anglois, doit être pour les poëtes ce que le *torſe* fut pour Michel-Ange. Tous ces objets peuvent n'avoir rien de ſublime en eux-mêmes, mais l'artiſte a ſçu leur en prêter les traits & le caractere.

Le célebre paſſage de Démoſthene eſt encore de ce genre :

« Voulez-vous, dites-moi, courir » ſans ceſſe çà & là & vous demander » les uns aux autres, que dit-on de » nouveau ? Et que peut-il y avoir » de plus nouveau que ce que vous » voyez ? Un homme de Macédoine » veut envahir toute la Grece. Philippe eſt-il mort ? Non, mais il eſt » malade. Eh que vous importe ſa » mort ou ſa vie ? Quand le ciel vous » en auroit délivré, vous vous ſeriez bientôt vous-mêmes un autre » Philippe ».

Où est le sublime de ce passage ? Que peut-on y admirer, si ce n'est l'art & la finesse de l'orateur qui sait faire un heureux usage des moindres circonstances, pour donner à son discours de la force, de l'ame, de la vie ?

Personne n'a possédé, dans un degré plus éminent que Shakespeare, l'art de mettre à profit les moindres incidens & d'en composer le *sublime* même. L'effet qui résulte de ce procédé doit être d'autant plus énergique, qu'on s'attend moins à voir les plus grandes choses sortir du sein des plus frivoles sujets. Je vais en citer un exemple tiré de la tragédie d'*Hamlet*. Le Roi fait donner un divertissement pour dissiper la mélancolie du Prince ; on joue la comédie : *Hamlet* a vu représenter la tragédie d'*Hécube ;* il paroît assez tranquille. Ceux qui étoient avec lui le quittent.... On s'étonnera du parti que Shakespear fait tirer d'un incident si ordinaire.... Le Prince s'entretient avec lui-même :

« Comment se peut-il que cet Histrion qui n'éprouve qu'une feinte » douleur, plie ainsi son ame à son

» gré ? Les fantômes de son imagina-
» tion enflamment son visage, inon-
» dent ses yeux de larmes, alterent sa
» voix & troublent ses regards ; &
» tout cela pour qui ? .... Pour Hé-
» cube.... Eh ! que lui importe Hé-
» cube ? & il pleure ! ..... Ah ! que
» feroit-il donc, s'il étoit agité par la
» passion qui me dévore, *&c.* » ?
Hamlet, act. 2.

Quel chef-d'œuvre ! L'expérience nous apprend que les personnes affligées trouvent, au milieu même de la dissipation, un passage subit à l'idée qui les accable, & que plus on croit les en avoir détournées, plus promptes elles sont à s'y replonger. Cette observation a guidé le génie de Shakespeare, tant qu'il a eu à peindre la mélancolie. Son *Hamlet* & son *Lear* sont pleins de ces transitions inattendues, qui étonnent & ravissent le spectateur.

Quand l'artiste veut nous faire sentir *contemplativement* dans son ouvrage toute sa supériorité, il doit tourner ses vues du côté des beautés les plus essentielles & les plus suscep-

tibles de grandeur. Les petits détails, les touches ſoignées font honneur, il eſt vrai, à la main du maître & nous prouvent ſon étude & ſon application à nous plaire; mais ce ne ſont pas là les parties qui forceront notre admiration : ce droit, ou plutôt cet empire, n'appartient qu'aux qualités extraordinaires de l'eſprit, priſes dans le ſens le plus rigoureux; ainſi, partout où nous verrons éclater dans un ouvrage de l'art le caractere ſenſible du génie, nous payerons néceſſairement à l'artiſte le tribut d'admiration qui lui eſt dû. Mais le dernier *fini* d'un tableau, des détails acceſſoires de peu d'importance, quoiqu'en effet ils appartiennent à l'art, ſont bien loin d'en former la partie eſſentielle; ils font trop ſentir le ſoin & la peine; & les éloges qu'on accorde à cette eſpece de mérite, ſont toujours pris ſur ceux que nous arrache le génie.

Il eſt donc libre à l'artiſte de déployer dans ce genre de *ſublime* toutes les richeſſes de ſon art, pour mettre dans leur véritable jour les beautés qu'a ſçu produire une imagination heureuſe; & c'eſt par-là que ce genre

eſt diſtingué du premier, où l'on doit préférer une expreſſion ſimple & naïve. Cependant dans ce ſecond genre, l'artiſte ne doit ni juger dignes de ſon attention & de ſon application, ces beautés de détail qui pourroient occuper long-tems un eſprit médiocre, ni les rejetter entiérement quand elles s'offrent d'elles-mêmes. Pour rendre mon idée plus ſenſible, je citerai un ſeul exemple. Le Pſalmiſte ſaint dit du ſoleil, *pſ.* 18, ℣. 6:

« Il s'avance, comme l'époux qui » ſort de ſa couche nuptiale ; il s'em» preſſe, comme un géant, de com» mencer ſa courſe ».

Ces deux images ſont véritablement ſublimes, & Hogarth trouve dans la derniere, une penſée analogue au fameux Apollon antique, à qui l'artiſte a ſi merveilleuſement donné le caractere du Dieu du jour, par la promptitude avec laquelle il paroît s'avancer & lancer ſes traits, ſi toutefois des traits peuvent repréſenter les rayons du ſoleil. Croiroit-on que dans les mains même d'un auſſi

grand maître que Rousseau, ces beautés, si elles ne se sont totalement éclipsées, ont au moins beaucoup perdu de leur sublimité?

Cet astre ouvre sa carriere,
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'univers à sa présence
Semble sortir du néant;
Il prend sa course, & s'avance
Comme un superbe géant.

On trouve ici les huit mots que renferme le texte, paraphrasés en neuf vers; mais qu'ils ont souffert de cette amplification! M. Cramer a conservé à la premiere image toute sa briéveté; mais la seconde a encore moins perdu dans la traduction françoise que dans la sienne.

Au reste, il paroît par notre explication, que ce second genre de *sublime* peut consister dans la pensée ainsi que dans l'expression: en premier lieu, pour ce qui est du ressort de la pensée;

dans le ſens, dans l'imagination, dans l'invention, dans les images, les ſentences, les ſentimens, l'expreſſion des caractères & des paſſions, la peinture des mœurs des hommes & des objets de la nature : ſecondement, pour ce qui regarde l'expreſſion, dans le mouvement & les graces de la diction, dans le choix de certains mots qui déſignent les propriétés les plus ſenſibles, dans l'ordonnance & la liaiſon de ces mots, & enfin dans l'harmonie & la conſonance des périodes; car toutes ces beautés font briller les talens de l'artiſte.

Il ſuit de-là que le *ſublime* de la ſeconde eſpece ne differe que d'un degré, de la beauté ſimple, & qu'ainſi il eſt aiſé de la confondre avec elle; car toutes les beautés de l'art préſuppoſent un exercice des forces plus ou moins grandes de l'ame, capable d'exciter l'admiration dans un degré relatif, & propre par conſéquent à être ſublime.

Je ne rappellerai point ici que dans les productions de l'art on trouve très-ſouvent ces deux genres de *ſublime* unis l'un à l'autre ; j'ai déja remarqué

dans le *traité des principes des beaux-arts*, que l'habileté de l'artiste ajoutoit au plaisir que nous trouvions dans la ressemblance produite par l'imitation, & cela peut s'appliquer en général à toutes les beautés de ce genre. Aussi dans beaucoup de cas la sublimité du sujet est-elle mariée avec celle de l'expression ; mais à mesure que l'admiration portera davantage ou sur l'objet même ou sur les talens de l'artiste, l'expression sera plus ou moins embellie, ce qu'on doit abandonner dans les cas particuliers à la décision des gens de goût. Il ne seroit pas moins superflu d'éclaircir ces réflexions par des exemples : le traité de Longin qui paroît ne s'être uniquement occupé que de ce second genre de *sublime*, est entre les mains de tout le monde. Mon dessein a été simplement de rendre un peu plus claire l'idée du *sublime* dont il est si souvent fait mention dans les ouvrages des beaux-arts & des belles-lettres. Il me suffira d'ajouter encore quelques réflexions.

Longin dit dans le cinquieme chapitre de son traité : « Vous pouvez » être généralement assuré que ce qui

» plaît dans tous les tems & à tous les » hommes, est réellement beau & sublime ». Perrault s'éleve contre la proposition de Longin & dit dans sa réponse à l'onzieme remarque de Boileau sur cet auteur, « que d'après » cette regle on trouveroit bien rare» ment le *sublime*, parce que des hom» mes qui different d'âge, d'éducation » & de mœurs, se représentent la » même chose sous un point de vue » différent ». S'il est question du *sublime* du second genre, il me paroît que Perrault n'a pas tort : il faut souvent, pour pouvoir admirer les talens de l'artiste, avoir pénétré profondément dans les mysteres de l'art; & le nombre des connoisseurs éclairés & profonds est si rare! Mais le *sublime* dans les objets, & sur-tout dans les sentimens, doit nécessairement affecter toutes sortes d'hommes, en supposant qu'ils entendent les mots qui l'expriment. Les ames vulgaires & chez lesquelles le sentiment n'est pas entiérement corrompu, doivent trouver le *sublime* dans les sentimens d'autant plus admirable, qu'il s'éleve davantage au-dessus de leurs idées &

qu'elles auroient moins imaginé que l'eſprit humain fût capable d'une telle perfection. Mais, dira-t-on, les meilleurs critiques n'ont-ils pas élevé des diſputes ſur les paſſages qu'on devoit regarder comme ſublimes? Celui de l'Écriture-ſainte, par exemple, *Dieu dit : que la lumiere ſe faſſe, &c.* appartient inconteſtablement au *ſublime* du premier genre, & néanmoins de ſçavans hommes ont prétendu le contraire. Où eſt donc cet accord, cette unanimité d'admiration, que nous devons regarder comme le ſigne du *ſublime* du premier genre? Je réponds que les adverſaires de Longin n'ont jamais douté que cet ordre de Dieu & la promptitude de ſon accompliſſement, *que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit*, ne fût ſublime en lui-même; mais ils n'ont pas voulu accorder que l'intention du légiſlateur Hébreu ait été de dire par-là quelque choſe de ſublime; c'eſt-à-dire, ils conviennent que ce paſſage eſt ſublime, conſidéré dans le premier genre : mais ils doutent qu'il le ſoit dans le ſecond. On voit, par les ouvrages polémiques que ce paſſage a fait naître, combien

les critiques craignent de s'entendre. Un des partis envisage uniquement la sublimité de la chose & la simplicité de l'expression, tandis que l'autre ne parle que du dessein de Moyse qui, humainement parlant, ne cherchoit point alors à exalter son imagination pour produire quelque chose de sublime.

Longin a également tort d'avancer qu'une chose est véritablement belle & sublime, lorsqu'elle plaît en tout tems & à tous les hommes; mais s'il s'agit du premier genre de *sublime*, on peut renverser la proposition & dire que le *sublime* doit plaire à tous les hommes & dans tous les tems. Ce qu'on lit à la suite du passage de ce critique, nous montre que par cette expression, *ce qui plaît en tout tems & à tous les hommes*, il a eu particuliérement en vue le *sublime* de la premiere espece, quoiqu'il n'ait pas fait précisément cette distinction essentielle. Voici ses paroles : « Quand des gens « d'inclination, de mœurs, de pro- » fession & d'âge différens, sont tous » frappés de quelque chose, cet ac- » cord, cette unanimité est la preuve

» certaine que ce qu'ils admirent a in-
» failliblement en soi de la grandeur &
» de l'élévation ».

Au reste, puisque le *sublime* ne se trouve que dans les facultés grandes & extraordinaires de l'ame, nous exclurons avec justice, tant du premier que du second genre, l'*esprit* vulgairement dit, ou *la faculté de remarquer dans des objets différens quelque rapport qui en soi n'est d'aucune importance.* Les antithèses, les chûtes épigrammatiques, toutes ces tournures artificielles & contraintes peuvent, à la vérité, nous amuser un moment, mais elles ne sçauroient exciter notre admiration; elles y sont même un obstacle, en ce qu'elles caractérisent un esprit borné: car quel autre qu'un esprit médiocre & borné peut mettre de l'importance à avoir apperçu de semblables analogies? Ces petites subtilités sont absolument étrangeres à l'expression des passions; l'ame la plus étroite est alors trop occupée pour remarquer de si futiles rapports : ce n'est que dans l'état d'indifférence que l'ame a assez de loisir pour s'amuser à des bagatelles. Ceci toutefois ne regarde

que les esprits trivialement subtils, car il en est qui s'occupent, non de frivoles analogies, mais de vérités fécondes & de sentimens véritablement grands; & ce genre d'esprit, bien supérieur au premier, est dans les beaux-arts une source abondante de sublime & de merveilleux. La passion même la plus violente n'exclud point une antithese qui renferme un grand sentiment ou une vérité essentielle. Les bons écrivains de l'antiquité connoissoient bien ce vrai genre d'esprit qui satisfait, émeut & instruit tout-à-la-fois, mais auquel quelques-uns de leurs imitateurs ont substitué un brillant frivole qui éblouit plus qu'il n'éclaire. On peut citer pour exemple de pensées sublimes mises en antitheses, les passages suivans :

1°. La réponse d'Alexandre à Parmenion, quand il dit à ce Prince: « Si j'étois Alexandre, j'accepterois « les offres de Darius; & moi aussi, » repartit Alexandre, si j'étois Parme- » nion ».

« 2°. Que celui qui ne veut rien

» craindre, disoit un ancien Philoso-
» phe, apprenne à craindre Dieu ».
C'est probablement de-là que Racine
a tiré ce beau vers:

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point
d'autre crainte. *Athal. act.* 1, *sc.* 1.

Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem bene præparatum
Pectus. Hor. liv. 2, od. 10.

« Tout étoit Dieu, excepté Dieu
» même; & le monde que Dieu avoit
» fait pour manifester sa puissance,
» sembloit être devenu un temple d'i-
» doles ». *Bossuet, hist. univ.*

« Bien au-dessous d'eux (des An-
» ges), le genre humain est tout-à-
» la-fois citoyen du ciel & du néant;
» Dieu l'a destiné, en partie pour l'é-
» ternité, en partie pour la mort: être
» mitoyen entre l'ange & la brute, il
» se survit à lui-même, il meurt & ne
» meurt pas ». *Haller.*

.... « L'homme! d'où vient-il? Trop
» petit pour être Dieu; il est trop

» grand pour être l'ouvrage du hasard ».
Lessing.

« Dans quelle tristesse, dans quels » chagrins ai-je passé mes premieres » années ! trop jeune encore pour être » homme, toujours cependant assez » vieux pour mourir ». *Lessing.*

» La mode & le préjugé partagent » l'empire du monde, l'un gouverne » le dehors & l'autre le dedans ».
Dusch.

Exemples d'antithefes pathétiques & propres à émouvoir :

« Comment cette ville, jadis si peu- » plée, est-elle aujourd'hui si déserte ? » La Maîtresse des nations, la Reine » des provinces, est devenue tribu- » taire ». *Jerem.* ỷ. 1.

Annibalem pater filio meo potui placare. Filium Annibali non possum. - - - - - - Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret Populus Romanus.... tu sustinebis ? - - - - Deterreri hîc sine te potiùs, quàm illic vinci. Valeant apud te mea

preces, sicut pro te hodie valuerunt.
Tit. Liv. l. 23, n. 9.

Le *sublime* en général, & particuliérement celui de la premiere espece, est lié si étroitement à l'expression naïve, ainsi que nous l'avons déja remarqué, qu'il est inutile d'examiner en quoi consiste le *naïf* & jusqu'à quel point on peut en faire usage dans les ouvrages de littérature. Nous n'avons en allemand aucun mot qui désigne cette propriété de l'expression; *natürlich*, *ungekünstelt* (1) disent trop peu: car dans la vie ordinaire on s'exprime naturellement & simplement sans être naïf; *noble simplicité* au contraire dit trop & ne désigne qu'un certain genre de *naïf*. En effet, il y a telles expressions qu'on dit souvent être naïves, quoiqu'elles ne soient rien moins que nobles. Ainsi en nous servant du mot étranger *naïf*, cherchons à fixer l'idée que nous devons y attacher.

La simplicité est, sans contredit, une qualité essentielle du *naïf*; la naï-

(1) Naturel, sans art.

veté finit où commencent les ornemens. Voilà pourquoi le *ſublime* dans l'expreſſion ne ſympathiſe point avec le *naïf.* Mais la ſeule ſimplicité ne ſuffit pas; elle doit renfermer en elle-même une vérité importante, une belle penſée, un ſentiment noble ou une paſſion qui ſe manifeſte ſimplement & ſans art. Une expreſſion purement ſimple ne nous touche point; mais quand une belle penſée l'anime, nous éprouvons un ſentiment délicieux, & nous diſons avec ſatisfaction : *voilà du naïf.* Les mœurs qu'ont de nos jours les habitans de la campagne ſont de la plus grande ſimplicité; mais ſont-elles auſſi naïves que celles des bergers d'Arcadie & des hommes de l'âge d'or, qui n'ont peut-être jamais exiſté que dans l'imagination des poëtes? Quelle eſt la cauſe de cette différence, ſi ce n'eſt la nobleſſe des ſentimens, jointe à cette apparente ſimplicité qu'on prête aux habitans de l'ancienne Arcadie? Ainſi nous croyons qu'on peut définir le *naïf* de la maniere ſuivante : *Quand un objet qui a de la grandeur, de la beauté, ou qui eſt préſenté ſous un aſpect intéreſſant, eſt exprimé par un*

signe simple, cette expression est naïve.

Cette définition s'accorde merveilleusement avec tous les exemples où la personne dans la bouche de laquelle on place le *naïf*, met en effet de la noblesse & de la grandeur dans ses pensées, & la plus grande simplicité dans les signes. Par exemple : Virgile dit dans sa troisieme églogue :

Malo me Galatæa petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

Cela est extrêmement naïf. La fuite de la bergere semble n'être purement qu'un badinage ; mais un tendre amour en est le principe : *lasciva puella*. Elle excite par ce jeu charmant le berger à la suivre derriere les saules : pouvoit-elle lui donner à connoître sa passion secrette plus adroitement ?

Le *Jean* de M. de Hagedorn exprime avec la derniere simplicité le contentement de son ame, sa satisfaction, son application au travail & sa confiance en la providence divine. Il a les sentimens d'un philosophe, sans en avoir le babil fastueux. Il confond son riche voisin sans maximes profondes,

ſans étalage de morale. Toute ſa conduite eſt naïve.

Ces vers-ci ſur la vache d'airain de Myron;

« O Berger! pourquoi retournes-tu
» ſur tes pas & me frappes-tu de ton
» aiguillon pour me faire avancer? Je
» ſuis la vache de l'artiſte Myron, je
» ne vais pas avec toi ».

Ces vers, dis-je, ſont naïfs parce qu'au premier coup-d'œil ils paroiſſent être un ſimple récit, & qu'au fond ils renferment une louange très-flatteuſe pour l'artiſte.

Cependant il eſt des exemples où celui qui dit quelque choſe de naïf, n'étend pas ſa penſée au-delà de la ſignification des mots dont il ſe ſert; mais les circonſtances ont mis l'auditeur en état d'en ſentir la fineſſe. Dans le *George Dandin* de Moliere, Lubin raconte à Dandin lui-même, ſans le connoîrre, les coquetteries de ſa femme & lui défend d'en laiſſer rien venir aux oreilles du mari; en ſortant, il lui répete : *bouche couſue au moins!* La ſituation eſt naïve; Lubin n'a d'autre

dessein que celui de babiller un peu & il réveille, sans y penser, la jalousie de Dandin.

Ce passage si connu de Gellert, *Fables, liv. 2, pag.* 115 :

« Que dites-vous, papa ? Vous vous » trompez ; moi je n'aurois que qua- » torze ans ! non, non, j'ai quatorze » ans & sept semaines ».

Ce passage, dis-je, est extrêmement naïf, parce que la petite fille trahit, sans le sçavoir, le desir secret de son cœur ; elle veut montrer à son pere qu'il s'est trompé de sept semaines & prouver par-là combien elle sçait compter juste. Elle en dit plus qu'elle n'auroit voulu, & par-là sa réponse est naïve.

La définition du *naïf* doit donc s'étendre encore plus loin : *Quand une chose désignée, qui a ou qui peut avoir quelques rapports d'importance, est exprimée par un signe simple, soit que le dessein de celui qui parle ait été de donner à entendre plus qu'il ne dit, soit qu'il l'ait fait sans intention, dans les deux cas l'expression est* naïve.

Ainſi il eſt évident que dans le *naïf* la choſe déſignée eſt au-deſſus du ſigne : auſſi la ſentons-nous bien plus vivement ; nous la connoiſſons alors *contemplativement*, car nous avons une connoiſſance contemplative d'une choſe, quand nous nous repréſentons l'objet plus vivement que le ſigne. L'expreſſion naïve donne une connoiſſance *comtemplative parfaite* & *ſenſiblement parfaite*, lorſqu'elle nous fait appercevoir une foule de caracteres : par conſéquent le *naïf* eſt conforme au but des beaux-arts, puiſque leur principe conſiſte dans une repréſentation *ſenſiblement parfaite*.

Telle eſt la raiſon pour laquelle nous avons appellé *naïve* l'expreſſion du *ſublime* du premier genre ; car les ſignes en ſont ſimples & dépouillés d'ornemens, & la ſublimité ſe trouve, ainſi que la grandeur, dans l'objet même déſigné.

Il faut auſſi remarquer que l'Artiſte n'oſe jamais employer une expreſſion naïve ou tels ſignes qui ſont au-deſſous de la choſe déſignée, ſi les circonſtances, les affections actuelles & le caractere des perſonnes qu'il introduit

ne l'autorisent à préférer ces signes à ceux dont la noblesse égaleroit celle de la chose, ce qui arrive dans les cas suivans : 1°. dans le *sublime* du premier genre, & particuliérement dans les sentimens relevés &, comme nous l'avons dit plus haut, dans les passions ; 2°. dans les pastorales ou poésies champêtres, où l'on peut s'attendre à trouver dans les personnages qu'on y fait parler, des pensées & du sentiment, mais non de l'affectation & des expressions étudiées : 3°. dans les paroles qu'on met dans la bouche d'un enfant innocent, tel que Joas dans l'*Athalie* de Racine, où ce jeune Prince fait à Athalie les reproches les plus amers dans les expressions les plus simples ; ou tel que la petite Arabella dans la *Miss Sara Sampson* de Lessing, où cet enfant parle avec tant de douceur & de tranquillité, dans le moment où l'ame de Mellefond & celle de l'inhumaine Marwood sont en proie aux plus violentes passions. Nous avons encore dans le même genre ce passage admirable d'Homere où le jeune Astyanax effrayé de l'aigrette qui flotte sur le casque de son pere, se

ſe précipite épouvanté dans les bras de ſa nourrice, tandis qu'Hector fait à Andromaque l'adieu le plus tendre; 4°. enfin dans les comédies, & en général dans ces morceaux badins, où le contraſte entre l'expreſſion & l'objet peut devenir plaiſant, comme dans le paſſage que nous avons cité de *George Dandin* ainſi que dans celui de l'*Ecole des femmes* du même auteur, où Agnès raconte avec toute la ſimplicité poſſible, au ſoupçonneux Arnolphe, les libertés qu'elle a permis qu'Horace prît avec elle; libertés qui en elles-mêmes, ou du moins de ſon côté, pouvoient être innocentes, mais qui excitent dans l'ame d'Arnolphe la plus vive jalouſie.

Voilà pourquoi le *naïf* excite ordinairement en nous un ſentiment gai, qui approche beaucoup du rire; car la ſimplicité de l'expreſſion fait avec la dignité de l'objet, ou avec les ſuites qu'il peut avoir, une ſorte de contraſte qui plaît & qui réjouit; & dans certains cas, cet état de l'ame n'eſt pas incompatible avec le ſentiment le plus triſte. Andromaque, les joues baignées de larmes, ſourit de la frayeur naïve du

petit Astyanax. L'innocence de la jeune Arabella excite un sourire général dans les spectateurs, sans que l'émotion que produit la situation violente de Mellefont & de Marvood, perde rien de son effet. Il ne seroit pas difficile de prouver, je crois même l'avoir déja fait en partie dans mes précédens ouvrages, que le *naïf* peut être tantôt comique, tantôt tragique, & tantôt l'un & l'autre à la fois. Tout dépend de l'intérêt que nous prenons aux personnages du drame, d'où l'on sent combien est mal fondée l'opinion de quelques critiques qui veulent bannir du genre tragique tout sentiment qui peut exciter le rire jusqu'à un certain degré. Ce sujet méritoit d'être traité avec plus d'étendue, mais il n'entre pas dans le plan que je me suis proposé.

On demandoit à Melanthius ce qu'il pensoit d'une tragédie de Denys; je ne sçaurois en juger, répondit-il; la grande quantité de mots dont elle est enveloppée m'a empêché de la voir. Il s'en faut bien que la même raison nous empêche de prononcer sur les

ouvrages de M. Moses, & nous les compareriens plutôt à ces monumens de l'ancienne Rome, dont la partie souterraine étoit encore plus considérable que celle qui s'élevoit au-dessus de la surface du sol. Aussi, loin d'abréger ou d'extraire ses productions, nous serions-nous au contraire attachés à les étendre & à les développer, si nous n'avions fait attention que le meilleur moyen d'intéresser le lecteur, c'est de le mettre dans la nécessité de penser, & que pour cet effet il ne faut ni tout prouver, ni tout expliquer, ni tout dire (1).

(1) *Quando io vedo un Autore*, a dit un Italien de beaucoup d'esprit, *che ha più voglie, che non ha mosche l'estate, che non rifina mai, che mi vuol render ragion di tutto, che non ha cosa ch'ei non mi voglia dire e racontare per filo e per segno, oh ch'ei mi fa venire certa stizzetta fina fina, parendomi ch'e' ne voglia giusto giusto ricondure alla scuola.*



DISSERTATION *sur la philosophie des anciens Etrusques, d'après M.* Lampredi, *de l'Académie de Cortone.*

LES Etrusques furent un des plus anciens peuples de l'Italie. Cette nation plus cultivée, plus sçavante & plus célebre que toutes les nations qui l'environnoient, étoit établie & connue avant l'époque des Olympiades, c'est-à-dire, avant les tems historiques & dans les siecles fabuleux : aussi est-il difficile de rien prononcer touchant son origine. La diversité des opinions sur ce point, l'incertitude de la dénomination de ces peuples (1), la perte de leurs livres, le bouleversement produit par les Gaulois dans les villes situées sur la rive du Pô, tout cela fait que de l'ancienne Etrurie, qui s'étendoit peut-être de la mer Tyrrénienne

(1) Les Toscans ne furent pas les seuls que les Grecs appellerent Etrusques ; ils se servoient quelquefois de ce nom pour désigner tous les habitans de l'Italie.

au golfe Adriatique, nous ne connoissons bien positivement que les villes qui prirent part aux guerres des Romains.

Située dans un terrein fertile & sous un beau climat, riche & puissante par mer & par terre, célebre & connue dans les tems les plus reculés, magnifique & livrée au luxe & à la mollesse, elle devint enfin, comme tous les autres peuples, la victime & la proie de l'avidité romaine, & ne laissa pour tout héritage à ses nouveaux habitans que le bruit de son nom, & quelques tristes débris de sa premiere grandeur.

Tout ce qui regarde l'état extérieur des Etrusques, a été éclairci autant que le permettoit l'obscurité des tems, par les sçavantes recherches des Buonarotti, des Dempster, des Olivieri, des Maffei, des Gori & des Académiciens de Cortone; mais ce qui appartient à leur philosophie, n'a été touché qu'en passant & sans dessein, par Buonarotti, Brucker & le Marquis Maffei.

Je m'attacherai donc uniquement à cette partie jusqu'à présent négligée.

La Mythologie des Etrusques n'en-

tre pas dans mon plan; elle a été suffisamment éclaircie par les critiques qui se sont exercés sur les Egyptiens, les Grecs & les Romains, lesquels avoient à peu près les mêmes Dieux, les mêmes Génies, les mêmes héros que les anciens Toscans.

La théologie naturelle des Etrusques, leur Cosmogonie, la *Keraunoskopie* ou doctrine fulgurale, la Médecine, la Botanique, la Méchanique & la Politique : voilà les points sur lesquels roulera ma dissertation.

Théologie naturelle.

Les auteurs de l'histoire universelle & le célebre Cudworth ont assuré que la doctrine des Etrusques touchant la nature & les attributs de Dieu, étoit saine & raisonnable. Je ne suis pas de leur sentiment; je crois que ces savans n'ont pas assez examiné les monumens qui nous restent de la théologie Etrusque. « Ces peuples enseignoient & » croyoient que Dieu gouvernoit, par » sa providence, tous les êtres créés; » que les contempteurs des loix & de » la Divinité encouroient son indigna-

» tion, qu'il préparoit des châtimens » & des récompenses dans une autre » vie ; mais en est-ce assez pour dé» montrer que leur théologie natu» relle étoit conforme aux lumieres » de la raison ? Qui a parlé plus di» gnement de la Divinité que les Stoï» ciens ? En étoient-ils moins fatalis» tes ? En combinant les passages épars » dans Seneque sur la théologie Etrus» que, je trouve qu'elle avoit beau» coup d'analogie avec la doctrine » de Pythagore sur la nature de » Dieu (1) ». Il n'y a qu'à les comparer pour s'en convaincre.

Selon les Etrusques, Dieu étoit le conservateur, le monarque, l'esprit universel du monde. Tous les noms

(1) On pourroit conclure de cette ressemblance, que Pythagore tenant son école dans cette partie de l'Italie qu'on appelloit la grande Grece, avoit transmis ses principes aux Etrusques, ou que né lui-même en Toscane, il y avoit puisé sa doctrine dans sa jeunesse. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que plusieurs nations & plusieurs écoles avoient dans ce tems-là les mêmes opinions, sans se les être communiquées.

lui convenoient également. Il étoit le *Destin* (1), parce que tous les Êtres dépendoient de lui, & qu'il étoit la cause des causes : *la Providence*, parce qu'il conservoit l'équilibre du monde, qu'il en régloit le mouvement, & qu'il le soumettoit à des loix invariables : *la Nature ;* en effet, il étoit le principe de toutes choses, & son esprit vivifioit tous les Êtres : *le Monde*; il étoit l'assemblage des Etres, un tout distribué en diverses parties, & inhérent dans chacune d'elle, un tout qui se

(1) *Eumdem quem nos Jovem intelligunt, custodem rectoremque universi, animum ac spiritum, mundani hujus operis dominum & artificem, cui nomen omne convenit. Vis illum* Fatum *vocare? Non errabis ; hic est ex quo suspensa sunt omnia, ex quo sunt omnes causæ causarum. Vis illum* Providentiam *dicere ? Rectè dices ; est enim cujus consilio huic mundo providetur ut inconcussus eat & actus suos explicet. Vis illum* Naturam *vocare ? Non peccabis ; est enim ex quo nata sunt omnia, cujus spiritu vivimus. Vis illum vocare* Mundum ? *Non falleris ; ipse enim est totum quod vides, totus suis partibus inditus, & se sustinens vi suâ. Idem & Etruscis visum est.* Senec. *Quæst. Natur. Lib.* 2, *cap.* 15.

soutient par sa propre force. Voilà le sentiment des Etrusques sur la nature de la Divinité. Quelle étoit sur ce point la doctrine de Pythagore? Il pensoit, s'il en faut croire Ciceron, Lactance, Minutius Felix, que Dieu étoit l'ame de la nature, l'esprit universel appliqué à toutes les substances & circulant dans tous les êtres (1). L'école Toscane se sert des mêmes expressions. On ne peut pas douter que cette doctrine ne fût celle de Pythagore : ce philosophe avoit reçu de Phérécide les premieres leçons de la sagesse; & Phérécide, grand admirateur de la doctrine d'Orphée, l'avoit développée dans un de ses ouvrages. Or on n'a qu'à lire les vers d'Orphée, on y verra clairement le systême de *l'émanation*, systême qu'il avoit puisé dans l'école Egyptienne. Cette doctrine passa aux Grecs par le canal des Egyptiens. Deux systêmes qui, dans leur origine, ont un principe différent,

---

(1) *Deum esse animum per naturam rerum omnium intentum & commeantem.* Cic. *de nat. Deor. Lib. 1, cap. 11*, Lactant. *Lib. 1, cap. 5*, Minut. Fel. *Lib. 19, cap. 7.*

mais dont les conséquences sont les mêmes, dominoient dans les écoles de ces anciens philosophes. Dieu étoit l'ame du monde, selon les uns; il étoit le monde même, selon les autres.

Aux autorités que nous venons de rapporter pour démontrer que la théologie des Etrusques & de Pythagore fut la même, on peut ajouter celle de Théophile d'Antioche & de Clément d'Alexandrie. Le premier appelle le Dieu de Pythagore, *l'ame du cercle universel des êtres créés* (1); l'autre, *la nature, & l'auteur du mouvement de toutes choses* (2).

Cette doctrine emporte avec elle le fatalisme; elle confond l'être suprême avec la matiere, & sa substance avec celle des êtres créés; elle est enfin nécessairement liée avec le système émanatif des écoles de l'antiquité, système reproduit chez les Modernes, sous le nom de Spinosisme. C'est ainsi qu'en étudiant l'histoire de

(1) Ψύχωσις τῶ ὅλω κύκλω. *Lib. 3 ad Autol.*
(2) Φύσις καὶ αὐτοματισμὸς τῶν Πάντων. *Paraen ad Gent.*

l'esprit humain, on suit la trace des opinions les plus récentes jusques dans les siecles les plus reculés.

Cosmogonie.

La théologie des Etrusques n'a aucun rapport avec leur Cosmogonie, quoiqu'en dise Brucker. Suidas (1) dit avoir appris d'un sçavant historien de cette nation, que selon ces anciens philosophes, le Créateur avoit consacré douze mille ans à la formation & à la conservation de toutes choses. Dans le premier millenaire, Dieu avoit formé le ciel & la terre; dans le second, le firmament visible; dans le troisieme, toutes les eaux de notre globe; dans le quatrieme, le soleil, la lune & les étoiles; dans le cinquieme, tous les animaux, & dans le sixieme, l'homme. Le monde devoit durer six mille ans, & le cercle entier des choses créées étoit compris dans l'espace de douze mille.

Brucker trouve de la ressemblance

(1) *Art.* Τυῤῥηνία. *Tom.* 2, *p. m.* 758.

entre cette Cosmogonie & celle des Stoïciens. Il n'est pas difficile de le réfuter. Zenon expose lui-même en ces termes, dans Diogene Laërce, la génération du monde. « Au commen-» cement, Dieu changea en eau la » matiere qui nageoit dans le vuide; » il laissa dans l'élément humide la se-» mence qui devoit produire les gé-» nérations futures; ensuite il engen-» dra les quatre élémens ».

Cette Cosmogonie differe en tout de celle des Etrusques, dans l'ordre & la distribution des choses créées, dans la matiere & son développement.

Le feu, selon les Stoïciens, est la principale force motrice de l'univers; il pénétre, nourrit & soutient tous les corps, il donne la vie & la forme à tous les êtres. Rien de tout cela dans la Cosmogonie Etrusque; elle auroit plus d'analogie, à la durée près, avec la Genese de Moyse.

Le monde devoit s'éteindre & se renouveller huit fois. A chaque génération il devoit naître des hommes différens des autres. La révolution de la grande année étoit le tems fixé pour la

durée de la nouvelle génération. A la fin de cette année un prodige, dont les Etrusques se croyoient les interprêtes, devoit annoncer le bouleversement de la machine du monde & la destruction de tous les êtres.

Rien n'est plus célebre dans l'antiquité que l'extinction & la régénération du monde. Cette doctrine fut apportée de la Thrace, de l'Egypte & de la Phénicie, dans la Grece & dans l'Italie. On rencontre à chaque pas dans l'antiquité les traces de cette opinion. Orphée, un des premiers Théologiens de la Grece, enseignoit qu'un embrâsement universel devoit consumer la matiere, & que de ses cendres sortiroit un monde nouveau. Les termes de *destruction*, de *régénération*, de *déluge*, d'*incendie* se trouvent en mille endroits dans Aristote, Plutarque, Laërce, Philon, Clément d'Alexandrie, Eusebe, &c. Nous lisons, dans les Épîtres de Saint Pierre, que ce globe qui a été submergé autrefois, doit être à la fin des siecles dévoré par les flammes.

Ce fut dans l'école de Zénon que

ce sentiment sur la destruction & la régénération du monde eut le plus de crédit (1).

Les philosophes qui admettoient les générations successives, admettoient aussi la période de la grande année, dont la fin devoit être l'époque du bouleversement général. Censorin (2), en rapportant les opinions de plusieurs anciens, dit qu'Aristote entend par la grande, ou plutôt la très-grande année, la révolution entiere du soleil, de la lune & des cinq planetes, lorsque ces corps célestes seront revenus au même point d'où ils étoient partis. L'hyver de cette année est le déluge, l'incendie du monde en est l'été. Le même Censorin affirme que la *grande année* d'Orphée étoit de vingt mille ans, & celle de Cassandre de plus de trois mille siecles. Quant aux Etrusques, il paroît que leur grande période étoit de douze mille ans, & la durée totale, de huit générations de quatre-vingt-seize ans.

---

(1) Senec. *Quæst. Natur. Lib.* 3, *cap.* 11.
(2) *De Die natal. Cap.* 16.

Kéraunoscopie.

La doctrine fulgurale des Etrusques n'est pas purement philosophique, elle est liée à l'art des augures & de la divination qui la défigurent. Ils regardoient ces phénomenes naturels comme autant de signes de la volonté des Dieux. Aussi le poëte philosophe des Latins reproche-t-il à l'Etrurie la puérilité de ses superstitions (1).

Les Etrusques distinguoient deux sortes de foudres, les uns célestes & les autres terrestres. Les premiers tomboient des nues obliquement & en serpentant, les autres s'élevoient en

---

(1) *Hoc est igniferi naturam fulminis ipsam*
Perspicere, & quâ vi faciat rem quamque videre;
Non Tyrrhena retrò volventem carmina frustra
Indicia occultæ Divûm perquirere mentis,
Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se
Verterit hic partem, quo pacto per loca septa
Insinuavit & hinc dominatus ut extulerit se;
Quidve nocere queat de cælo fulminis ictus.

ligne droite (1). Ce systême sur la foudre fut renouvellé, il n'y a pas longtems, par Maffei. On s'en mocqua, sans se douter qu'il appartenoit à l'antiquité, comme presque toutes les opinions modernes.

Jupiter tenoit dans sa main trois sortes de foudres, disoient les philosophes de l'Etrurie. Les premiers avertissoient sans frapper, & le Dieu les lançoit de son propre mouvement. Les seconds étoient à la fois un avertissement & une punition; Jupiter assembloit un conseil de douze Dieux, & c'étoit d'après leur avis qu'il foudroyoit la terre. Les derniers ravageoient & bouleversoient tout ce qui se trouvoit sur leur passage, mais ils n'étoient lancés que du consentement des Dieux supérieurs.

Il est vraisemblable, & Seneque

---

(1) *Etruria erumpere terra quoque fulmina arbitratur, quæ infera appellant brumali tempore facta sæva & execrabilia.... Argumentum evidens, quòd omnia à superiore cœlo decidentia, obliquos habent ictus; hæc autem quæ vocant terrena, rectos.* Pline, *Hist. nat. Lib. 2, cap. 33.*

est de ce sentiment, que cette doctrine étoit symbolique. Les Etrusques avoient adopté le procédé des Egyptiens & de Pythagore, qui cachoient leurs préceptes sous des emblêmes & des allégories. Ils vouloient donc enseigner aux petits & aux grands qu'il y a un souverain vengeur des forfaits, & que le crime ne reste jamais impuni. Ils vouloient apprendre aux Souverains & aux Juges qu'ils doivent être lents à punir, & plus enclins (1) au pardon qu'à la rigueur; que lorsqu'il s'agit de la vie & des biens des sujets, il est d'un homme sage de ne pas s'en rapporter à ses propres lumieres, & de consulter des Juges éclairés, libres de passions & de tout intérêt. Ils vouloient avertir les hommes en place qu'il faut proportionner avec équité le châtiment à la faute : *voluerunt admonere*, dit Seneque en parlant des Etrusques, *non eodem modo omnia esse percutienda.*

---

(1) *Quia Jovem, id est Regem, prodesse solum opportet, nocere nonnisi*, &c. Senec. *loc. cit. cap. 33.*

Médecine.

Le Marquis Maffei, trompé par un passage de Macrobe défiguré dans une citation, a cru que les Etrusques étoient versés dans l'anatomie. Cette assertion n'est pas prouvée. Ce qui est certain, c'est qu'ils étoient célebres chez les peuples voisins pour la bonté de leurs remedes. Ils faisoient un grand usage des eaux Thermales, très-abondantes dans leur pays, & dont en général les anciens usoient beaucoup, soit pour la propreté, soit pour la santé. Denis d'Halicarnasse fait l'éloge de ces bains chauds de la Toscane, & les Etrusques en connoissoient la vertu médecinale.

Botanique.

Ils s'appliquoient également à la Botanique; ce n'étoit pas chez eux une science de nom & de parade. Ils étudioient les vertus des plantes, & les combinoient avec la nature des maladies. Un passage de Pline prouve très-bien les connoissances des Etrus-

ques sur la nature & les propriétés des simples.

Méchanique.

Selon Diodore de Sicile & Athenée, ils furent les inventeurs de la trompette guerriere; ils perfectionnerent la navigation. Ce fut d'eux que les anciens emprunterent l'ancre, qu'ils graverent sur quelques-unes de leurs monnoies, comme pour attester qu'ils l'avoient inventée. L'ordre Toscan, le plus simple, le plus fort & le plus solide de tous les ordres d'architecture, est dû à ces peuples, comme son nom le prouve. Le hasard a fait imaginer les triglyphes, les metopes, les feuilles d'acanthe & les volutes, qui sont les ornemens des autres ordres, tous formés d'après l'ordre Toscan. Ils inventerent plusieurs machines trés-commodes, & ils cultiverent les arts utiles & agréables.

Politique.

Les Rois, les Princes, les Lucumons, les Lartes Etrusques, dont les historiens Romains font mention, ont

induit en erreur plusieurs critiques ; qui se sont imaginés que les peuples Toscans vivoient sous la domination d'un seul Souverain.

Dans les monarchies, quelque mitigées qu'elles soient, le pouvoir de faire la paix ou la guerre est dans les mains du Monarque. Or on voit dans tous les historiens des guerres faites par les Toscans ; que chaque cité, indépendamment des autres, ou plusieurs cités liguées ensemble, traitoient de la guerre & de la paix, faisoient des alliances & des treves, exerçoient enfin toutes les fonctions de la souveraineté.

Les Véïens élurent un Roi ; les Etrusques en furent indignés au point, que dans une assemblée générale ils déciderent de ne leur donner aucun secours, tans qu'ils seroient gouvernés par un Roi.

Le Roi que les anciens Toscans élisoient quelquefois, ne jouissoit pas de la souveraine puissance ; c'étoit une espece de Général auquel ils confioient pour un tems la puissance exécutrice, lorsqu'ils se réunissoient pour quelque entreprise.

Quelle étoit donc la forme de gouvernement de ces peuples ? C'étoit, selon toutes les apparences, une république fédérative. L'amour de la liberté a fait imaginer cette constitution à plusieurs nations anciennes & modernes, trop foibles pour résister seules aux forces d'un ennemi puissant. Les villes de la Toscane étoient dans ce cas par rapport aux Romains ; chaque cité se gouvernoit par ses propres loix, & toutes ensemble étoient soumises à des loix générales.

Les historiens de Rome ne parlent jamais des anciens Toscans, sans faire mention de la ligue confédérative de toutes les cités. S'agit-il de faire la guerre ou la paix, des alliances ou des treves, il n'est pas question des Lucumons ou des Lartes ; ce sont les peuples de la Toscane qui sont nommés. Les traités de paix se font en leur nom, & jamais au nom d'un Roi. Cinq villes de la Toscane sont-elles vaincues par Tarquin l'ancien, toute la nation s'empresse à réparer leurs pertes, & l'assemblée générale décide que toute cité qui n'entrera pas dans la ligue formée contre les Romains,

sera exclue de la confédération générale. Les Lartes, les Lucumons, les Princes & les Rois des Toscans n'étoient donc que des Magistrats dont la puissance étoit limitée, & qu'on changeoit tous les ans.



ODE sur la vie humaine, traduite du Hollandois de M. Guillaume Van-Haaren.

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit, subeunt morbi tristisque senectus,
Et labor, & duræ rapit inclementia mortis.

HELAS ! que nos jours s'écoulent rapidement ! Chaque instant nous enleve une partie de notre être. Que nos joies sont foibles ! que nos maux sont amers ! par combien de larmes nous expions le moindre plaisir !

L'heureux âge que celui de la premiere enfance ! Tout alors réjouit les sens, tout flatte le cœur. Pourquoi ce tems fortuné ne dure-t-il pas toujours ? ce tems où tout rit, où tout est un jeu !

Joue, aimable enfant, joue ; tous les plaisirs attachés aux grandeurs de ce monde ne valent pas celui que te

procure ton chariot de bois & ton château de cartes.

Bientôt des maîtres sévères t'apprendront la langue dans laquelle Démosthene haranguoit les citoyens de la Ville consacrée à Pallas, & celle que Ciceron parloit aux Souverains du monde.

O que ce travail est dur! que ces heures sont pénibles! Ces verges dont on te châtie ne sont que l'emblême des coups que le sort barbare te fera sentir dans un âge plus avancé.

Quel vaste champ se découvre à nos yeux! Jeune homme, que ton esprit est agité! comme ton sang bouillonne dans tes veines! Les passions qui se sont séparées de ton cœur, y allument un feu que rien ne peut éteindre.

Non, quand tu y verserois les flots de l'Océan, tu n'éteindrois point ce feu: comment la raison, dont l'œil s'ouvre à peine, parviendroit-elle à en tempérer l'ardeur!

Semblable

Semblable à l'aurore qui brille à l'Orient, & bien plus belle encore, la volupté se montre dans tout son éclat; mais son souffle est empoisonné, & ses regards donnent la mort aussi promptement que la foudre.

Au milieu de ces combats tu vois tes jours s'avancer; devenu homme, tu es semblable à la fleur vermeille qui éleve sa tête au milieu d'un jardin: mais hélas! quels nouveaux troubles enveloppent ton ame!

Le sommeil fuit tes paupieres dès le matin; souvent même la nuit t'a refusé le repos. Les craintes, les inquiétudes, les soucis, la défiance, l'envie, l'avarice te tiennent éveillé.

C'est alors que tu vois clairement la vanité de tout; tu sens que la fortune légere ne connoît aucun frein; tu t'apperçois que la condition des mortels n'est qu'un songe qui se dissipe.

Tandis que la joie semble te présenter des fleurs, on t'annonce un événement funeste: le sort t'arrache

un ami, une épouse plus chere que la vie, un enfant, gage de tes amours.

Fuis donc, cours dans des pays lointains, va, traverse la zone brûlante, pour chercher les régions du midi; leur image te suivra par-tout; elle t'attend déja sur le rivage.

La douleur est semblable aux bêtes féroces; elle est plus furieuse qu'un lion enlacé dans des filets; elle ronge comme le ver; comme le vautour elle déchire le cœur.

Qui est-ce qui s'avance d'un pas lent, & courbé vers la terre? Son front est triste comme l'entrée de la nuit; l'éclat pâle de la lune est moins foible que la lumiere de ses yeux; sa tête est comme un tems couvert & chargé de neige.

C'est la vieillesse. Mais que montrent ses mains? Qu'est-ce quelle trace avec son doigt? Que veut dire ce monceau de terre qu'elle éleve? C'est le terme de tout, c'est le tombeau.

Combien en eſt-il pour qui le ſort a été plus rigoureux encore ! La dure pauvreté leur fait ſentir ſes dents de fer ; ils entendent nuit & jour les gémiſſemens de tendres enfans qui demandent du pain.

Quoi ! la terre n'a-t-elle donc pas de quoi nourrir tous ſes enfans ? O Ciel !... D'autres ſont accablés par la maladie ; elle leur rend la vie inſupportable au ſein même de l'abondauce.

Souvent avant la fin de tes jours, la fortune te renverſe, & l'on te voit comme un chêne élevé que la fureur des vents a déraciné & renverſé par terre.

Un homme indigne monte à ta place ; la violence détruit ton héritage ; le crime & la calomnie teignent tes vêtemens ; aucun ami n'oſe entrer dans ta maiſon, devenue le ſéjour du beſoin.

Qu'eſt-ce que l'homme ? Que de puiſſance & que de foibleſſe ! Lorſque

l'heure frappe, fût-il entouré d'une armée, un Roi tombe de son trône & se change en un monçeau de cendres & de poussiere.

Toi, toi seul, Etre suprême & infini ! toi, Pere & Monarque de tout ce qui a été & sera ! tu n'as point de changement à craindre ; jamais le pouvoir de ton sceptre ne sera diminué.

Les siecles anciens qui sont entiérement évanouis pour les hommes, les siecles qui viendront dans les derniers périodes des tems, tu les appelles & ils comparoissent devant ta face.

Tu les vois flotter aux pieds de ton trône, semblables à des quilles de vaisseaux battus par les vents & les flots ; l'une est couronnée de l'olivier de la paix, l'autre est souillée de sang.

Tu as séparé le tems de l'éternité ; c'est ta main qui modére l'essor de ses aîles, afin qu'il ne fût ni trop tardif ni trop prompt à s'envoler.

Le destin se tient à genoux à tes pieds; il lit dans ton livre sacré les décrets irrésistibles de ta volonté; mais lorsque tes yeux le rencontrent, ou tout change ou tout s'arrête.

Où la lumiere éternelle répand à toute heure un océan de délices qui jaillit du sein du Très-Haut; là il ne peut y avoir ni deuil ni tristesse; la douleur fuit, & la mort meurt elle-même.



DISSERTATION sur le droit de défi ou de guerre en usage dans l'Empire d'Allemagne.

L'AMOUR de la liberté naît avec l'homme, & ce sentiment naturel sembloit devoir s'opposer à la formation des sociétés, si des besoins multipliés & pressans n'eussent porté invinciblement l'homme à s'unir avec ses semblables. Alors chaque individu a dû sacrifier une portion de sa liberté naturelle, pour la sûreté réciproque de tous, & a senti la nécessité d'acheter, d'une partie de ses droits, la possession tranquille des autres. C'est-là le fondement & le vrai lien de toutes les sociétés civiles. Elles ne peuvent subsister, si le droit de la vengeance n'est réuni à la puissance publique, & si cette puissance ne se charge de procurer la sûreté politique & civile aux particuliers, lesquels doivent se dépouiller entre ses mains du droit que l'égalité naturelle & le principe sacré de la conservation de soi-même, donne à tout homme d'opposer la

force à la force, & de se rendre à soi-même par des voies de fait, la justice qu'on lui refuse. L'administration se charge de pourvoir à ce double objet, par une juste application du pouvoir législatif. Jamais peuple policé n'a manqué de constituer des Juges pour l'administration de la justice, ni d'Officiers pour le maintien de la police dont le principal objet est la sûreté publique. Chez les nations même les plus barbares, dès qu'elles ont vécu en société, la nature des choses semble avoir indiqué des établissemens propres à remplir ces vues. Le droit inaliénable de sa propre conservation borne seul l'étendue de l'obligation du citoyen; & le seul cas où il rentre dans le plein exercice de sa liberté primitive, est celui où le pouvoir de la loi étant enchaîné ou anéanti par la violence ou l'injustice, il ne peut attendre de secours de cette même loi, sans être manifestement exposé à périr.

L'amour, peut-être excessif, des anciens Germains pour la liberté, est célébré dans les annales de leurs ennemis. Lucain appelle la liberté *Germanum Scythicumque bonum.* Le desir de

consacrer un bien si précieux ne les aveugla pas. Ils sentirent le danger des abus qu'on en pouvoit faire, & ils connurent l'intérêt réel & essentiel que tout homme, vivant en société, a de renoncer à l'exercice d'un droit, qui, après tout ne lui donne que le même pouvoir de nuire, que tous les autres conservent également. L'homme le plus fort & le plus méchant d'une société est le seul qui n'y gagne pas.

Les Germains, au rapport de Tacite, ne se rendoient pas justice à eux-mêmes. Il étoit d'usage de choisir des Juges, ou plutôt des arbitres, entre les hommes de la nation, qu'un grand âge & l'expérience avoient instruits de ses mœurs & de ses coutumes. Toutes les violences particulieres étoient réprimées par l'autorité des Princes & de la nation. La superstition de ces tems grossiers fournit un prétexte à l'humeur guerriere & indépendante des Germains, pour éluder, dans certains cas, des réglemens aussi sages. Les dogmes de la providence & de l'immortalité de l'ame étoient en grande vénération chez ces

peuples, d'ailleurs groſſiers & ignorans. Ils tomberent avec la plûpart des autres peuples dans l'erreur de croire que la Divinité eſt toujours acceſſible aux conſultations des humains, & qu'elle emploie, au commandement des plus vils mortels, ou au moins des Prêtres, des moyens viſibles pour faire connoître ſa volonté. Une confiance aveugle aux oracles & à la divination porta les Germains à employer ces moyens pour décider de leurs querelles. D'abord on n'y eut recours que dans les cas douteux, & lorſque les deux parties manquoient de preuves. Il paroiſſoit alors naturel de conſulter la Divinité à qui ils étoient perſuadés qu'aucune vérité n'étoit cachée, & qu'ils ſe croyoient en droit d'interroger. Le combat judiciaire & les épreuves de l'eau & du feu furent les moyens dont ils ſe ſervirent, mais ſur-tout le combat, parce qu'ils tenoient pour une maxime religieuſe, que la Divinité diſpoſoit à ſon gré du ſort des armes.

Les abus de la liberté Germanique & des effets de la ſuperſtition furent, pendant long-tems, réduits à ces pra-

tiques. La société subsistoit, parce qu'il y avoit un Juge, & que d'ailleurs la puissance publique régloit la forme & l'issue des combats, & décidoit s'ils étoient admissibles. La crainte des jugemens divins contenoit même plus puissamment que toute la rigueur des loix humaines. L'habitude de la guerre & les expéditions continuelles des Germains augmenterent le pouvoir de leurs Princes, qui étoient tout-à-la-fois leurs généraux & leurs Magistrats. Mais plusieurs siecles se passerent, sans que cette autorité nouvelle parût tendre à changer ou à détruire les mœurs de la nation. Les Germains allierent la liberté la plus étendue à la soumission la plus exacte envers la puissance publique, tant que le peuple entier conserva quelque influence dans le gouvernement. Une espece d'instinct porte toujours la multitude à son vrai bien, lorsqu'elle n'est point préoccupée ou séduite; mais lorsque la foiblesse de quelques loix, l'insolence & le pouvoir de quelques particuliers eurent rompu l'équilibre que l'amour de la patrie maintenoit entre l'autorité & la liberté, on ne vit plus qu'une

fermentation générale, qui produisit l'esclavage d'un côté, la tyrannie de l'autre, la licence & le désordre partout.

Il se forma des hommes puissans, qui se donnerent des vassaux, lesquels étoient leurs sujets, avant d'être ceux du Prince ou de la nation. Un pouvoir nouveau, mal affermi & illégitime penche toujours vers la violence & l'injustice. Les Seigneurs puissans crurent qu'il étoit au-dessous de leur dignité de se soumettre au sort d'un combat particulier; c'étoit renoncer aux avantages que mettoit entre leurs mains la puissance féodale. Ils commencerent donc à ne plus combattre qu'à la tête de leurs vassaux. Dès-lors l'événement, qui favorisa plus visiblement le grand nombre ou l'habileté décrédita peu-à-peu l'opinion de l'influence directe de la Divinité. Il passa alors en maxime, que les Princes Allemands ne reconnoissoient de Juge que leur épée. Le peuple adopta bientôt les mêmes principes. Les Jugemens de Dieu ne subsisterent plus que pour des ames foibles ou timides, qui recouroient très-souvent en vain, à des

Juges sans pouvoir & sans autorité.

Les premiers Rois Allemands trouverent les Princes en possession de ces droits, si l'on peut donner ce nom à des abus aussi destructeurs. La liberté de choisir son Souverain donnoit de nouvelles prétentions à ceux qui s'arrogeoient le droit de l'élire. C'est surtout dans cette circonstance qu'il faut chercher l'origine de la différence étonnante qui s'introduisit insensiblement entre les mœurs des François & celles des Germains. Elles furent les mêmes à-peu-près, tant que les Carlovingiens regnerent sur la Monarchie, formée par le fondateur de leur maison. Mais les Allemands s'étant, à leur préjudice, donné des Rois de leur nation; ces Rois ne furent que des particuliers couronnés. Les Ducs de Saxe & de Franconie, qui furent décorés de cette dignité, n'eurent, pour la soutenir, que la puissance de leur maison. Souvent la Royauté ne faisoit qu'augmenter le nombre de leurs ennemis. Chaque Duc ou Prince vivoit dans une entiere indépendance. Les grandes qualités ou l'habileté personnelle pouvoient uniquement sou-

mettre la nation au Roi, & lui procurer l'autorité néceſſaire pour la gouverner. Cette autorité étoit toujours combattue par l'eſprit d'indépendance, & l'hiſtoire nous fournit à peine quelques exemples qu'un Empereur ou qu'un Roi ait pu la conſerver pendant tout le cours de ſon regne.

En France, au contraire, les déſordres du gouvernement féodal reſtreignirent, ſans la détruire, la force d'une puiſſance permanente, laquelle, au moyen de l'hérédité, n'alloit pas à la mort de chaque Roi, ſe perdre, pour ainſi dire, dans la puiſſance des Grands, ainſi qu'il arrivoit en Allemagne, & comme il arrive néceſſairement dans toutes les Monarchies électives. Par une ſuite de cette différence, le tems facilita en France le retour de l'autorité légitime, & mit les Souverains en état de proſcrire les abus qui avoient ſi longtems gêné & reſtreint ſon activité. En Allemagne, au contraire, le mal ne fit qu'empirer, parce qu'à chaque pas les Grands trouvoient de nouvelles occaſions d'ajouter à leurs prérogatives,

où plutôt à la licence qui ne les faisoit dépendre que d'eux-mêmes.

Elle fit dégénérer le Gouvernement de l'Allemagne en une véritable Anarchie : car quel autre nom peut-on donner à une société où l'état de guerre est l'état naturel ; où la raison & la justice ne trouvoient aucun appui auprès de la puissance publique ; où chacun osoit tout ce qu'il vouloit, pourvu qu'il fût assez fort pour l'exécuter, & pour se mettre à l'abri de la vengeance de ceux qu'il offensoit ? Telle est la situation où l'Allemagne se trouva réduite.

Il étoit libre à chacun de poursuivre son droit par l'invasion, la rapine, l'incendie, le meurtre. Ce droit n'étoit soumis qu'à sa propre détermination, c'est-à-dire, que chacun n'avoit d'autre regle à suivre que sa passion ou son injustice. Les Seigneurs, ainsi que les particuliers, avoient également ce droit, qu'on appelle *Droit de défi*, sans doute parce que les loix de l'honneur vouloient qu'on avertît ou qu'on défiât celui qu'on vouloit attaquer. Mais cette loi ne fut pas toujours ob-

servée ; bientôt on s'abandonna presque généralement à l'impétuosité naturelle, qui ne connoît pas ces ménagemens, & on chercha dans la surprise un nouvel avantage contre son adversaire. Les Empereurs & la plus saine partie de la nation s'éleverent contre une coutume barbare, qui détruisoit presque les seules barrieres qui séparoient encore le Gouvernement de l'Allemagne, d'avec la confusion de l'état de nature. La puissance publique continua à être nulle; elle n'osa pas s'armer du secours de la loi, parce que ce secours devenant impuissant contre la force, n'auroit fait que mettre son insuffisance dans un plus grand jour. Dans l'impossibilité de détruire le mal, on chercha du moins à le resserrer dans quelques bornes; on fut réduit à faire renaître, au moyen des constitutions, le sentiment de l'honneur, que la licence & l'abus de la liberté avoient presque éteint dans tous les cœurs.

On ordonna que déformais il ne seroit plus permis de piller, de brûler, d'assassiner, qu'après avoir prévenu son adversaire, & lui avoir

donné un délai de trois jours, pour ſe mettre en état de défenſe. On invoqua les reſtes de l'ancienne ſuperſtition, pour concilier un nouveau reſpect à ces réglemens. Les Papes & le Clergé concoururent, par toutes ſortes de moyens, à les rendre ſacrés & inviolables. On appella ce délai *la Treve* ou *la Paix de Dieu*. Celui qui violoit cette loi, étoit réputé parjure & traître, & comme tel, il ne pouvoit ni monter à cheval, ni faire couper ſa barbe, ni porter les armes, enfin il étoit privé de tout droit de ſociété & d'alliance.

Mais la crédulité & l'honneur ne reconnoiſſent pas l'empire des loix. Le grand nombre des loix faites & ſouvent renouvellées à ce ſujet, ne font que prouver combien elles étoient inutiles. Il feroit peut-être plus honorable qu'une pareille licence n'eût pas été, pour ainſi dire, conſacrée ; le tems & l'expérience des maux qu'elle entraînoit ſeroient vétitablement parvenus à la détruire plutôt.

Ces défenſes ne furent exécutées que lorſque l'Empereur eut acquis perſonnellement l'autorité néceſſaire pour

les faire respecter. Quelquefois la nation, par des raisons particulieres, convenoit de suspendre l'exercice de ses droits pour un tems limité; c'est ainsi que les guerres étrangeres suspendirent quelquefois la guerre intestine, & donnerent à l'Allemagne un repos dont elle eût dû mieux connoître le prix.

Conrad II, Henri IV & Lothaire II s'occuperent du soin d'établir la paix; mais cet ouvrage salutaire fut inutilement tenté par eux & par leurs successeurs. Frederic I ordonna en 1187, qu'on prévînt son adversaire trois jours avant l'attaque. Les troubles qui survinrent après sa mort augmenterent ce désordre, & un long interregne le porta au comble. Otton IV établit une paix éphémere, & la fit jurer à tous les Princes; mais on a dit de lui: *Pacem omnibus pronunciavit, nemini dedit.*

C'est sur-tout à cette époque qu'on vit s'établir l'usage de se rendre justice par des voies de faits. Nous nous y arrêtons, pour donner une idée plus distincte de la maniere dont il s'exerçoit.

Lorſque quelqu'un avoit des biens à revendiquer, ſon honneur à venger, une injure à repouſſer, la loi vouloit qu'il commençât par dénoncer ſa demande, afin de donner à ſon adverſaire le tems de ſe conſulter & de lui donner ſatisfaction. Mais l'attention qu'on eut de renouveller preſque chaque année ce réglement prouve ſuffiſamment combien il étoit mal obſervé.

Après l'écoulement d'un certain délai, ceux qui ſe piquoient de nobleſſe dans les procédés, défioient leurs ennemis en perſonne ; on leur envoyoit un Cartel, par le miniſtere d'un Pair de la Cour de l'aggreſſeur, ou par un Héraut. La formule portoit à-peu-près ce qui ſuit : « Nous.... » n'ayant pas obtenu ce qui nous ap» partient, nous dénonçons que toute » paix eſt rompue entre nous, & que » nous vous pourſuivrons par rapine, incendie & meurtre. Nous » attendrons trois jours & trois nuits, » afin de mettre notre honneur à » couvert ».

Il n'y avoit aucune autre eſpece de préliminaire, nul examen de la réa-

lité des prétentions, nul terme posé aux violences, nul objet fixe pour l'issue. Le droit de défi étoit plus barbare que les duels ou combats judiciaires. Ceux-ci empruntoient au moins l'image de la justice ; ils étoient accompagnés de certaines formalités prescrites. Celui qui succomboit, recevoit, par le ministere du Juge, le prix de sa mauvaise foi, ou plutôt de sa foiblesse & de sa témérité. Le combat étoit borné ; & il étoit rarement permis de le recommencer.

Le droit de défi, au contraire, entraînoit une véritable guerre ; ce mot est même particuliérement consacré à cet objet dans les anciens documens Allemands. Cette guerre n'avoit ni bornes ni mesure. Le défi acquéroit à quiconque le vouloit, un pouvoir illimité de nuire à son concitoyen & de le détruire, & il n'y avoit aucune trace de justice pour terminer la querelle ; le plus foible recevoit du plus fort la loi, qu'il étoit maître d'enfreindre, dès qu'il sentoit ses forces réparées. Tout Seigneur, tout particulier, le vassal même pouvoit l'exercer contre son Seigneur, pourvû qu'il renon-

çât aux fiefs qu'il tenoit de lui, où qu'il les mît en sequestre. Les foibles contractoient des alliances pour se fortifier contre les puissans. Quelquefois ils leur offroient leurs possessions en fief, pour jouir de leur protection; en retour de la sujétion dont ils se chargeoient. Toutes les vues, toutes les démarches ne tendoient qu'à augmenter les moyens d'attaque & de défense; ceux-mêmes qui masquoient leurs alliances du beau pretexte de la paix, n'étoient, au fond, que des brigands plus honnêtes ou plus adroits. Tel étoit l'état de l'Allemagne, qu'on ne pouvoit qu'ajouter aux maux publics, par les moyens mêmes qu'il falloit employer pour n'en être pas la premiere victime.

Il y eut des nobles, possesseurs de fiefs, qui imitant les enfans d'Ismaël, dresserent leurs tentes contre toutes les tentes, & défioient toute l'Allemagne. De l'enceinte d'un château inaccessible, assurés toujours de trouver des vagabonds prêts à s'associer à leurs rapines, ils faisoient la guerre à tous ceux dont les dépouilles les tentoient; leurs expéditions avoient

ſur-tout pour objet de détrouſſer les voyageurs mal eſcortés. Le plus fort étoit toujours aſſuré de leur aſſiſtance contre le moins puiſſant.

Tel eſt le tableau fidele de l'Allemagne vers le tems de l'interregne. Il peut, à quelques nuances près, ſervir à peindre les ſiecles qui le ſuivirent.

Rodolphe de Habsbourg engagea à la vérité, en 1287, les Princes à dreſſer une paix publique limitée; mais les efforts même de Louis IV & de ſes ſucceſſeurs ſe bornerent encore à ramener les états à l'obſervation des formalités qui adouciſſoient le droit de défi. Aucun n'oſa entreprendre de l'abolir. Charles IV même, dont le regne devint une époque ſi célebre par la publication de la Bulle d'or, n'alla pas plus loin que ſes prédéceſſeurs. (Le chapitre *de diffidationibus* renouvelle ſimplement les anciennes ordonnances pour le défi & l'avertiſſement préalable.) Il reſtreignit en quelques points la licence des Feudataires, il défendit les guerres & les pourſuites injuſtes: mais on ne reconnoiſſoit pour telles que celles qui n'a-

voient été précédées d'aucune formalité. Son fils Wenceslas forma plusieurs projets pour convertir les paix publiques temporaires en paix stables & perpétuelles. Il y trouvoit l'avantage d'affermir la couronne Impériale sur sa tête. La multitude des confédérations & des associations particulieres avoit toujours gêné ses prédécesseurs, forcés de les excepter de leurs paix publiques. Wenceslas les trouva si bien établies qu'il en conçut de l'inquiétude. Ce fut dans la vue de rompre l'union d'un grand nombre de Princes & de villes, qu'il proposa de réunir tous les membres de l'Empire par une alliance universelle. Les villes liguées de Souabe & du Rhin pénétrerent ses vues, & s'y opposerent. La paix publique n'en fut que plus mal observée. Wenceslas changea alors de maximes ; il sema les soupçons & la défiance entre les diverses confédérations, chercha à désunir les associés, & à détruire une ligue par une autre. Les Princes le seconderent avec empressement ; les villes succomberent. Wenceslas rejetta alors sur elles la cause de tous les désor-

dres, & leur reprocha que leurs confédérations en étoient la source; il parvint, à la Diette de 1389, à les faire abolir; il sçut habilement faire tomber le même coup sur les confédérations des Princes.

Après la déposition de Wençeslas, l'Empereur Robert travailla à établir une paix publique; il sentoit que sans cela, il ne pouvoit attendre aucune assistance de la part des Etats, occupés de leurs propres querelles. Des paix particulieres furent encore le seul fruit qu'il retira de ses soins.

L'Empereur Sigismond s'occupa constamment des moyens d'achever ce grand ouvrage. Il fit aux Etats les remontrances les plus pathétiques, pour les engager à entrer dans son projet. La terreur qu'inspiroient les tems & la haine qu'on avoit conçue contre les Hussites, furent de puissans ressorts qu'il sçut mettre en mouvement. Mais le moment n'étoit pas arrivé, & la mesure des maux que l'Allemagne avoit à souffrir, n'étoit pas comblée; Sigismond poussa le zele à un dégré inoui. Il déclara dans la Diette de Presbourg en 1429, qu'il aimoit mieux

abdiquer l'Empire, que de voir plus long-tems l'Allemagne en proie à tant de désordres.

Les réflexions de Sigiſmond faiſoient cependant des impreſſions ſourdes, qui devoient produire leur effet. Frederic III étoit trop foible pour arracher les armes à la nobleſſe. Il y trouva pourtant bien moins d'oppoſition avec le tems. Les Allemands étoient plus généralement perſuadés, que leur intérêt perſonnel exigeoit qu'on fît une paix univerſelle & perpétuelle.

Il avoit fallu pluſieurs ſiecles pour y diſpoſer les eſprits; on avoit fait un grand pas vers la tranquillité publique, lorſqu'on oſa défendre aux nobles de voler ſur les grands chemins, aſſujettir leurs vengeances & leurs brigandages à quelques formalités, & procurer quelque répit contre le droit de défi. On excepta certains tems & certains lieux. Ce fut un ſacrilege que d'attaquer ceux qui ſe faiſant vaſſaux de quelque Egliſe, s'enveloppoient du titre de *Peterman*, de *Martininen*, c'eſt-à-dire, d'hommes de Saint Pierre ou de Saint Martin, *&c.* La crainte de s'attirer

s'attirer la colere des Saints fit ce que l'amour de l'ordre & l'humanité ne pouvoient opérer. Les Empereurs hasarderent des exemptions pour certaines villes ; l'intérêt commun les fit souvent respecter. On établit de grandes associations pour le maintien de la paix. On ne consulta pas le voisinage & la situation, sources de discorde, plutôt que de bonne intelligence. Les intérêts réciproques guiderent cette division, dont le fondement garantissoit l'utilité. L'accroissement de la puissance des villes & l'affranchissement des habitans de la campagne contribuerent aussi beaucoup à cette heureuse révolution. Le nombre des combattans qui pouvoient entrer en lice, se trouva augmenté pour un tems ; mais peu-à-peu les nobles, dont l'orgueil & l'avidité étoient la source du mal, eurent à redouter ces puissances nouvelles, qui se formoient à leurs dépens, & dont les ressources étoient plus assurées. Ils comprirent enfin qu'ils succomberoient, si la force & la violence décidoient de tout. Fiere de son indépendance & de sa liberté, la noblesse ne s'étoit

jusques-là soumise aux paix publiques, que parce qu'elles n'étoient faites que pour un tems. Eclaircie sur ses propres intérêts, elle commença alors d'en desirer une perpétuelle. On établit des Juges de paix, & des Austreques ou arbitres; mais ils ne tenoient leur autorité que du libre choix de ceux qui les élisoient. Il n'y avoit encore aucun Juge revêtu de la puissance publique, & qui fût en droit de contenir ceux que leur penchant ne portoit pas à la tranquillité. Aucun moyen légitime de maintenir l'observation de la paix n'étoit établi; les peines prononcées par les loix demeuroient presque toujours sans effet, parce que la guerre pouvoit seule fournir le moyen de les faire subir aux infractaires.

L'introduction du droit Romain éclaira les esprits. La maxime que ces loix enseignent, concernant la violence & les voies de fait, *vis publica & privata*, fut connue; les Allemands renoncerent à une prérogative qu'ils avoient faussement cru essentielle à leur liberté; ils n'eurent plus honte de n'être pas plus libres que l'étoient autrefois les Romains, lorsqu'ils se gou-

vernoient par la loi des douze tables. L'établissement de l'Université de Prague par Charles IV, & l'étude des lettres, qui en fut le fruit, acheverent d'adoucir les esprits & les mœurs. Les voies furent ainsi préparées par le concours d'une multitude de circonstances heureuses. Le germe de la révolution ne se développa cependant que peu-à-peu ; la barbarie, qu'il s'agissoit de déraciner, étoit ancienne, & tenoit aux fondemens de l'Etat; je veux dire, à l'amour de la liberté & de l'indépendance. La paix publique, universelle & perpétuelle étoit desirée de toute la nation ; on conçut qu'elle devoit faire la base de tout ce qui s'appelle ordre civil & sécurité. Plusieurs obstacles demeuroient encore ; la gloire de les surmonter étoit réservée à l'Empereur Maximilien I. Il fit agréer aux États assemblés à Worms en 1495, un réglement qui fut appellé la paix publique - royale - profane. C'est à cette ordonnance, que l'Allemagne doit le repos dont elle a joui depuis, & ce n'est qu'en l'observant qu'elle pourra maintenir sa constitution & sa liberté.

NOUVELLE traduction du dialogue de Lucien, intitulé : Jupiter le tragique ; *avec des réflexions sur la traduction de cet auteur par d'Ablancourt.*

CEUX qui n'ont vu Lucien qu'à travers la traduction que nous en avons, ne le connoissent que très-imparfaitement. Les éloges qu'on a donnés au style de d'Ablancourt, & sur-tout la maniere dont a parlé de ses versions le plus sévere & le plus judicieux critique qu'ait eu notre littérature, ont fait croire que ses infidélités tournoient à l'avantage du texte, & qu'il n'abandonnoit de tems en tems ses modeles que pour leur prêter plus de charmes. Mais remontez jusqu'aux sources, lisez Lucien dans sa langue, & vous verrez que les libertés que le traducteur s'est données & qu'il a jugées si nécessaires, nous privent d'une infinité de finesses, de beautés & d'agrémens que sans doute il n'a pas sentis puisqu'il ne les a pas rendus.

Avant que d'Ablancourt entreprît de faire paſſer dans ſa langue les commentaires de Ceſar, les dialogues de Lucien, &c. nous n'avions encore qu'une traduction eſtimable; c'étoit celle de *Quinte-Curce*, donnée par Vaugelas, & qui coûta vingt ans de travail à ce patient Académicien. D'Ablancourt mit dans ſes verſions plus d'aiſance, de vie & de grace qu'on n'en remarquoit dans celle de Vaugelas. C'en fut aſſez pour exciter les applaudiſſemens des gens de lettres de ſon tems, qui penſoient avec raiſon qu'un des meilleurs moyens d'étendre les connoiſſances d'une nation & de rectifier ſes idées, étoit de travailler à perfectionner ſa langue. On étoit cependant encore bien éloigné de connoître en quoi conſiſte l'harmonie & l'ame du ſtyle françois. Pour prouver ce que nous avançons il nous ſuffira de citer le commencement de l'épître que d'Ablancourt a miſe à la tête de ſa traduction (1).

« *Comme* les choſes retournent à » leur principe, & finiſſent ordinaire-

(1) Elle eſt adreſſée à M. Conrart.

» ment par où elles ont commencé ;
» il étoit juste de consacrer la fin de
» mes traductions à celui qui en avoit
» eu les prémices ; & Minucius Felix
» ayant donné naissance à notre ami-
» tié, Lucien en devoit faire comme
» l'accomplissement ; *d'ailleurs* il fal-
» loit mettre au frontispice de cet
» ouvrage un nom qui bannît toute la
» mauvaise opinion *que* l'on en pour-
» roit avoir ; & *que* le libertinage de
» cet auteur fût effacé par la vertu de
» M. Conrart. *Ajoutez à cela*, que ce
» livre ne pouvoit paroître en public
» sous d'autres auspices que de celui
» de qui les soins ont tant contribué
» à sa production, & *de qui* les bons
» avis font maintenant qu'il se montre
» au jour en un état plus parfait. Ce
» n'est *donc* pas tant ici un présent
» qu'un acte de reconnoissance inté-
» ressée, *puisqu'*elle mendie la protec-
» tion de celui qu'elle reconnoît pour
» son bienfaiteur ; & *véritablement*,
» Monsieur, *puisque* c'est vous prin-
» cipalement qui m'avez fait entre-
» prendre cette version, vous devez
» avoir part au blâme ou à la louange
» qui en peut revenir ; *outre* qu'elle

» trouvera assez de monstres à com-
» battre, pour chercher un protec-
» teur. *Mais*, &c. Et quelques lignes
» après, Suidas veut que LUCIEN ait
» été déchiré par les chiens ; *mais*
» c'est apparemment une calomnie
» pour se venger de ce qu'il n'a pas
» épargné dans ses railleries les pre-
» miers chrétiens, non plus que les
» autres ; *toutefois* ce qu'il en dit se
» peut rapporter, à mon avis, à leur
» charité & à leur simplicité, *qui* est
» plutôt une louange qu'une injure :
» *joint* qu'on ne doit pas attendre
» d'un païen l'éloge du christia-
» nisme ».

Qui supporteroit aujourd'hui cette maniere d'écrire ? Elle étoit cependant modelée sur celle de l'antiquité; on croyoit avoir rendu la diction bien périodique, parce qu'on y avoit transporté toutes ces particules conjonctives & quelquefois purement harmoniques qui donnent tant de grace à l'élocution grecque ou latine. On ne voyoit pas que dans les langues anciennes, où chaque syllabe avoit une valeur déterminée & connue, ces formules mettoient dans la phrase plus

de nombre & d'harmonie, en même tems qu'elles servoient à lier les mouvemens marqués & sensibles qu'elle recevoit de l'inversion ; & qu'au contraire dans la nôtre, qui n'a ni les libertés de l'inversion, ni les avantages d'une prosodie fixe, elles ne faisoient qu'embarrasser & appesantir le style. C'est en partie la privation de ces différentes ressources, si nombreuses dans les langues grecque & latine, qui a rendu très-pénible & très-difficile l'art de bien écrire en françois. Mais si l'oreille y a perdu beaucoup, l'esprit y a peut-être gagné ; il a fallu renfermer plus de choses en un moindre nombre de mots ; arranger ses pensées & présenter leur enchaînement avec plus de clarté & de précision ; exposer les idées principales de maniere à faire naître les idées intermédiaires & accessoires, sans avoir besoin de les énoncer. En un mot, chez toutes les nations étrangeres cultivées, on trouve de bons écrivains qui n'ont eu d'autre mérite que celui de la correction & de l'élégance, au lieu que dans notre langue, qui dit un grand écrivain, dit

néceſſairement un tres-bon auteur (1). Mais revenons à Lucien.

Un homme de lettres, déja très-avantageuſement connu par des ouvrages ingénieux & bien écrits, a eſſayé de rendre à cet agréable auteur les fineſſes & les graces que lui a fait perdre d'Ablancourt. Il en a déja traduit pluſieurs dialogues qu'il nous a communiqués. Nous nous bornerons à publier le ſuivant, en invitant nos lecteurs à comparer cette nouvelle verſion, ſoit avec celle de d'Ablancourt, ſoit avec le texte même.

Jupiter le Tragique.

Dialogue de Lucien.

Mercure. Jupiter, quelles ſont donc les penſées qui vous occupent ? Je vous vois vous promenant & parlant tout ſeul, le viſage altéré & le regard fixe comme un philoſophe. Faites-moi part de vos chagrins & re-

(1) Nous prenons ici ce mot dans ſa vraie ſignification.

cevez mes conseils. *Jupiter*. Non, il n'y a point de malheur, aucune de ces calamités que les poëtes tragiques imaginent, auxquels les Dieux ne soient sujets. *Minerve à Apollon*. Mon frere, quel exorde effrayant! *Jupiter*. La détestable race que celle des hommes! O Prométhée, que de maux tu nous a faits! *Minerve*. Dites-nous donc ce que vous avez? Vous ne devez pas nous le cacher, à nous qui sommes de la famille. *Jupiter*. A quoi servira désormais le bruit effrayant du tonnerre? *Minerve*. Pardonnez-nous, mon pere, si nous ne pouvons pas parler en beaux vers comme vous, & si nous ne sçavons pas assez bien notre Euripide pour soutenir la conversation. *Junon*. Bon, croyez-vous que j'ignore la cause de votre chagrin? *Jupiter*. Oui, vous l'ignorez, car si vous la connoissiez vous verseriez des larmes & vous pousseriez des cris. *Junon*. Allez, je sçais ce que c'est. Vous êtes amoureux, mais je ne m'en chagrine plus; vous m'avez accoutumée à cette espece d'outrage: vous avez sans doute trouvé quelque nouvelle Danaé ou une autre Semelé,

une autre Europe, & vous délibérez si vous prendrez la forme d'un taureau, d'un satyre ou d'une pluie d'or, pour jouir de vos amours. Ces soupirs, ces larmes sont autant de symptômes de votre nouvelle passion. *Jupiter.* Plût au destin que mes inquiétudes n'eussent pour objet que ces miseres-là! *Junon.* Et quel autre sujet de chagrin Jupiter peut-il avoir? *Jupiter.* Les intérêts de tous les Dieux, ô Junon, sont dans un extrême danger. Il ne s'agit de rien moins que de sçavoir si nous recevrons encore quelques honneurs & quelques offrandes des hommes, ou si nous serons désormais entierement négligés & comptés pour rien. *Junon.* Quoi! la terre a-t-elle enfanté de nouveaux géans, ou les Titans ont-ils brisé leurs chaînes & se préparent-ils à nous déclarer une nouvelle guerre? *Jupiter.* Non, nous n'avons rien à craindre de ce côté-là. *Junon.* Si nous sommes à l'abri de ce danger, je ne vois pas pourquoi vous êtes si troublé, ni pourquoi vous avez pris avec nous le ton d'un (1) héros

(1) D'Ablancourt traduit : *Pourquoi viens.*

de tragédie. *Jupiter*. Le Stoïcien Timoclès & Damis l'Épicurien ont eu hier une grande dispute sur la providence, & ce qui m'inquiete le plus, l'assemblée étoit nombreuse & bien choisie. Damis prétendoit qu'il n'y avoit point de Dieux qui prissent soin des affaires du monde. Timoclès soutenoit notre parti de toutes ses forces. La dispute a été rompue sans être terminée, & ils se sont séparés en se donnant rendez-vous pour la reprendre aujourd'hui. Maintenant tous les auditeurs ont l'esprit suspendu & se décideront pour l'opinion de celui qui apportera les meilleures preuves. Vous voyez le danger, & vous comprenez à quelles extrémités nous sommes réduits. Nous serons méprisés ou honorés encore, selon que l'un ou l'autre des deux philosophes l'emportera dans

---

tu faire ici le comédien? Nous ne releverons pas toutes les mal-adresses semblables de cet écrivain. Il n'y a pas dans sa traduction deux phrases de suite où il n'y ait quelque contresens ou quelque expression gauche, ou du moins quelque finesse manquée. On n'a qu'à confronter sa version avec celle que nous donnons ici.

la dispute. *Junon.* Vraiment l'affaire est grave, & je ne m'étonne plus que vous y ayez mis tant d'importance. *Jupiter.* Eh bien, vous pensiez qu'il s'agissoit d'une Danaé, d'une Antiope. Mais Mercure, Junon, & vous Minerve, que pensez-vous que nous ayons à faire ? Que me conseillez-vous ? *Mercure.* (1) Pour moi, dans une affaire qui nous intéresse tous, j'opine qu'il faut convoquer le conseil des Dieux & y mettre la chose en délibération. *Junon.* Je suis de même avis. *Minerve.* Et moi, je pense autrement. Je crois, mon pere, qu'il seroit mieux de ne pas répandre l'allarme dans le ciel, & de ne pas montrer si publiquement l'inquiétude que vous cause l'événement de cette dispute. Tâchez plutôt de faire tout seul, sans que les autres Dieux le sçachent, que Damis succombe & que Timocles soit victorieux.

---

(1) D'Ablancourt fait dire ici gratuitement à Mercure : *il ne faut quelquefois qu'un sot pour ouvrir un bon avis.* Il n'y a rien de semblable dans Lucien, & ce n'est pas la seule plaisanterie de ce genre que son traducteur lui prête.

Mercure. Cela ne se peut pas, puisque la dispute doit être publique ; & les autres Dieux vous accuseront de despotisme si vous décidez, sans leur avis, une affaire qui les intéresse tous. *Jupiter.* Eh bien, à la bonne heure ; convoquez donc l'assemblée & que tous se rendent ici promptement. *Mercure.* Cela sera beaucoup mieux. Hola, Messieurs les Dieux, venez au Conseil ; dépêchez-vous, venez tous, venez, nous avons de grandes affaires. *Jupiter.* Comment, Mercure, quelle maniere est-ce-là de convoquer les Dieux ? Point de dignité, point d'harmonie dans vos expressions, de la prose toute pure, & cela lorsqu'il s'agit de les assembler pour une affaire de la plus grande importance. *Mercure.* Et comment voulez-vous donc que je parle ? *Jupiter.* Comment je veux que vous parliez ! belle demande ! En vers, & vos expressions doivent être poétiques & relevées pour faire sur eux une impression plus forte. *Mercure.* Oh, je laisse ce style aux poëtes. Quant à moi je n'y entends rien. Je ne manquerois pas de faire de mauvais vers, & on se moqueroit de moi comme je vois qu'on

tourne Apollon en ridicule pour quelques oracles, quoiqu'il les fasse obscurs à dessein, afin que les auditeurs n'ayent pas le temps d'examiner si la mesure en est bien correcte. *Jupiter.* Vous pouvez au moins vous servir des vers dont se sert Homere pour décrire la convocation de l'assemblée des Dieux. Je pense que vous devez les sçavoir. *Mercure.* Je ne m'en souviens pas trop bien, mais enfin j'essayerai : Qu'aucun des Dieux, ni mâle, ni femelle, qu'aucun fleuve & qu'aucune nymphe ne manque à l'assemblée. Que ceux à qui on immole des Hécatombes & ceux qui ne vivent que de la fumée d'un peu d'encens ; que les grands Dieux, les Dieux moyens, ceux du dernier ordre & ceux dont le nom est à peine connu, se rendent en diligence au conseil de Jupiter. *Jupiter.* Fort bien, Mercure, vous vous êtes acquitté à merveille de votre emploi de héraut. Les voilà qui viennent. Recevez-les & placez-les chacun à leur rang selon le mérite de la matiere dont ils sont formés, ou selon l'habileté de l'artiste qui les a faits. D'abord les Dieux d'or, ensuite ceux d'ar-

gent, ceux d'ivoire, ceux d'airain, & enfin ceux qui ne sont que de pierre. Parmi ceux qui sont de la même matiere vous donnerez les premieres places à ceux qu'ont faits Phidias, Alcamene, Myron, Euphranor & les artistes les plus célébres. Pour tous les Dieux communs & mal travaillés, faites-les asseoir aux derniers rangs, loin de mon trône, & qu'ils se tiennent là en silence, seulement pour rendre l'assemblée plus complette. *Mercure.* Vos ordres seront exécutés. Il y a cependant un embarras. Dois-je placer un Dieu d'or grossierement travaillé avant des Dieux d'airain faits par Myron, & avant ceux de pierre qui sont l'ouvrage de Polyclete, de Phidias & d'Alcamene ; & ne devrions-nous pas plutôt donner la préférence à l'excellence du travail ? *Jupiter.* Cela seroit mieux en effet. Cependant, tout bien considéré, placez toujours les Dieux d'or les premiers. *Mercure.* J'entends. Vous voulez que dans la distribution des places on préfere les richesses au mérite. A la bonne heure. Allons, Messieurs les Dieux d'or, placez-vous. Oh ! oh ! Jupiter, remar-

quez-vous que les premiers ſieges vont être remplis par les Dieux des barbares? Vous voyez que ceux des Grecs ſont beaux & faits ſelon toutes les regles de l'art; mais preſque tous de pierre ou de cuivre, ou tout au plus d'ivoire, quelques-uns même ſont de bois, revêtus à la vérité d'une légere couche d'or, mais rongés en dedans par les vers. Cette Beudis, au contraire, & cet Anubis, & Attis, & Mithras ſont de bel & bon or, bien peſans & véritablement d'un très-grand prix. *Neptune.* En vérité, Mercure eſt-il juſte de placer avant moi cet Egyptien à tête de chien? *Mercure.* Aſſurément, Neptune, Lyſippe ne vous a fait que de cuivre; celui-ci eſt du plus précieux de tous les métaux; il faut, s'il vous plaît, que ce muſeau d'or prenne place avant vous. *Venus.* Mercure, je dois avoir un des premiers ſieges, car je ſuis d'or. *Mercure.* Vous, point du tout. Si je ne me trompe, vous êtes de marbre de Paros, comme il a plu à Praxitele de vous faire, & vous avez été livrée comme telle aux Gnidiens. *Venus.* Croyez-en l'autorité d'Homere, qui

dans ses poëmes m'appelle toujours dorée. *Mercure.* Bon, ne dit-il pas aussi qu'Apollon est riche & possesseur de beaucoup d'or & d'argent? Vous le verrez cependant assis aux derniers rangs, sans couronne & sans chevilles à sa lyre, parce que les voleurs lui ont pris tout l'or qu'il avoit. Contentez-vous donc de la place que je vous donne, puisqu'elle n'est pas des dernieres. *Le Colosse de Rhodes.* Qui osera disputer avec moi de la préséance, moi qui suis le soleil & qui suis d'une si énorme grandeur? Les Rhodiens auroient pu, avec ce qu'il leur en a coûté pour me donner cette taille démesurée, faire une quinzaine de Dieux d'or de la taille ordinaire. D'ailleurs, quoique gigantesque, je suis de la plus belle proportion & d'un travail très-recherché. *Mercure.* Jupiter, que faut-il que je fasse, car voici un cas très-embarrassant? Si je ne regarde qu'à la matiere, ce Dieu n'est que de cuivre; mais si j'estime ce qu'il en a coûté pour le faire, je le trouve d'une très-grande valeur. *Jupiter.* Aussi pourquoi celui-là vient-il ici? Les autres Dieux, auprès de lui, vont paroître des Pyg-

mées, & il lui faut tant de place qu'il nous mettra fort à l'étroit. Je vous prie, mon cher Colosse, de considérer qu'en vous accordant la préséance sur les Dieux d'or, comme j'y consens volontiers, si vous vous asséyez, personne que vous ne pourra s'asseoir, car votre derriere occupera tous les siéges. Assistez donc debout au Conseil, en baissant la tête pour entendre les avis. *Mercure.* Voici encore une autre querelle entre Hercule & Bacchus. Ils sont tous deux vos enfans, tous deux de bronze & tous deux l'ouvrage de Lysippe; qui des deux aura le pas sur l'autre? vous les voyez se disputer. *Jupiter.* Mercure, nous perdons le tems. Le Conseil devroit déja être commencé. Que chacun se place comme il voudra & comme il pourra. Une autre fois nous assemblerons un conseil exprès pour régler les rangs. *Mercure.* Entendez-vous le bruit qu'ils font & comme ils demandent leur portion de nectar & d'ambroisie, l'hécatombe & les sacrifices communs? *Jupiter.* Imposez-leur silence & qu'ils sçachent pourquoi je les ai assemblés. *Mercure.* Ils n'enten-

dent pas tous le grec, & quant à moi (1) je ne ſçais pas un aſſez grand nombre de langues pour me faire entendre des Dieux des Scythes, des Perſes, des Thraces & des Celtes. Je vais leur faire ſigne qu'ils ſe taiſent. *Jupiter.* A la bonne heure. *Mercure.* Fort bien. Les voilà devenus taciturnes, comme des Pythagoriciens. Vous pouvez parler. Leurs regards ſont fixés ſur vous & ils attendent ce que vous avez à leur dire. *Jupiter.* Ma foi, mon fils, je n'ai pas honte de vous avouer ce qui m'arrive. Vous ſçavez que je ne ſuis pas timide quand il s'agit de haranguer, & que je parle en public avec aſſez de majeſté. *Mercure.* Je le ſçais & vous m'avez quelquefois fait une belle peur en parlant ainſi, ſurtout le jour où vous nous menaçâtes de tirer à vous, avec votre chaîne d'or, la terre, la mer & les Dieux.

(1) D'Ablancourt traduit : *je ne ſais comment me faire entendre à tant de peuples différens ;* il n'a pas ſenti combien il étoit plaiſant de mettre ſur la ſcene des Dieux qui ne ſavent pas le grec & à qui Mercure, Dieu grec, eſt obligé de parler par ſignes.

Jupiter. Eh bien, en ce moment, mon fils, l'idée des malheurs qui nous menacent, ou bien la grandeur de l'assemblée, me troublent l'esprit & me lient la langue, de sorte que j'ai oublié tout le bel exorde que j'avois préparé. *Mercure.* Jupiter, vous gâtez tout si vous ne parlez promptement; votre silence inquiete toute l'assemblée. *Jupiter.* Mercure, ne ferois-je pas bien de commencer par ces vers d'Homère: *Dieux & Déesses, soyez attentifs à ma voix? Mercure.* Fi donc, n'avez-vous pas déja épuisé avec nous cette fureur poétique qui vous a pris? Empruntez plutôt l'exorde de quelqu'une des Philippiques de Démosthene, en y faisant quelques légers changemens comme font beaucoup d'Orateurs de notre tems. *Jupiter.* Vous me fournissez-là une méthode facile de faire des harangues & une fort bonne ressource pour un orateur embarrassé. Je vais donc commencer. Hommes-Dieux, il vous est important sans doute de sçavoir pourquoi vous êtes assemblés. Vous devez donc me prêter toute votre attention. Le tems, les circonstances présentes nous crient fortement

qu'il nous faut prendre en main le soin des affaires que nous négligeons depuis trop long-tems. Mais Demosthene me manque ici. Je vais vous dire tout simplement la raison pour laquelle je vous ai fait appeller. Hier, comme vous sçavez, Mnesithée ayant sauvé son vaisseau du naufrage, nous avoit invités à un sacrifice sur le port de Pyrée. Les offrandes & les libations achevées, chacun de nous s'en alla de son côté. Pour moi, comme il étoit encore de bonne heure, je rentrai dans la ville pour me promener dans le *ceramique*, en songeant à l'avarice de ce Mnesithée qui, après nous avoir promis dans le danger une hécatombe entiere, nous a immolé seulement un vieux coq malade & ne nous a brûlé que quatre méchans grains d'encens qu'à peine sentoit-on, & cela à seize Dieux que nous étions. Comme j'étois occupé de ces idées, j'arrivai au *pœcile* & je vis une grande multitude assemblée sous le portique même, d'autres sur la place, les uns assis, les autres debout, criant & disputant de toute leur force. Je vis bien que c'étoit de ces braillards de philosophes, & je

résolus de m'approcher pour entendre ce qu'ils disoient. Pour cela je m'enveloppai d'un nuage, je me revêtis d'une méchante robe & d'une longue barbe, en un mot, je me rendis semblable à l'un d'entr'eux. Alors je me jette dans la foule & je me fais faire place à coups de coude. Je trouve ce (1) coquin de Damis, l'Epicurien, & cet honnête homme de Timoclès, le Stoïcien, disputant avec la plus grande chaleur. Timoclès suoit à grosses gouttes & la voix lui manquoit, tant il avoit crié. Damis, avec son ris moqueur, l'irritoit encore davantage. Il étoit question de nous. Cet exécrable Damis prétendoit que nous ne nous mêlons point de choses humaines, que nous ignorons ce qui se passe sur la terre. Enfin il alloit jusqu'à dire que nous n'existions point, & c'étoit même

(1) D'Ablancourt a supprimé dans ce récit les épithetes de *braillards* que ce Dieu donne aux philosophes, ainsi que celle de *coquin* qu'il donne à Damis & d'*honnête homme*] qu'il donne à Timoclès ; ces traits marquent cependant très-bien l'humeur que toute cette affaire cause à Jupiter.

à ce but qu'étoit dirigé tout ſon diſcours qui étoit fort goûté de pluſieurs perſonnes. Timoclès, d'un autre côté, nous défendoit courageuſement & avec chaleur en célébrant notre providence & le bel ordre que nous mettons dans l'univers, & il avoit auſſi des approbateurs. Mais il étoit ſur les dens & ne pouvoit preſque plus parler, & le plus grand nombre des auditeurs ſe laiſſoient aller aux ſentimens de Damis. Je vis le danger. Je hâtai l'arrivée de la nuit. L'aſſemblée ſe ſépara en ſe donnant rendez-vous aujourd'hui pour continuer & terminer la diſpute. Pour moi je me mêlai parmi ces gens qui retournoient chez eux, & j'entendois le plus grand nombre d'entre eux qui paroiſſoient perſuadés par les diſcours de Damis, d'autres qui diſoient qu'il ne falloit pas condamner Timoclès ſans avoir entendu ce qu'il avoit encore à dire. Telle eſt l'affaire pour laquelle j'ai cru devoir vous aſſembler. Vous voyez combien elle eſt intéreſſante. C'eſt des hommes ſeuls que nous attendons des honneurs & tout notre profit. S'ils viennent à ſe mettre dans la tête qu'il

n'y

n'y a, point de Dieux, ou que s'il y en a ils ne se mêlent point des choses du monde, nous n'aurons plus ni prieres, ni offrandes, ni sacrifices. Nous demeurerons dans notre ciel, mourans de faim, sans qu'on fasse désormais en notre honneur ni fêtes, ni combats, ni jeux, ni cérémonies nocturnes. Je pense donc qu'en une telle extrémité nous devons consulter entre nous sur les moyens d'écarter le malheur qui nous menace, & de faire en sorte que Timoclès demeure vainqueur & Damis confondu. Car je vous avoue que je ne suis pas sûr que Timoclès triomphe tout seul, si nous ne venons à son secours. Annoncez, Mercure, qu'on ait à délibérer là-dessus, & que ceux qui voudront parler se levent, selon l'usage. *Mercure.* Cela suffit, mon pere. Laissez-les faire ; ne les troublons point. Qui des grands Dieux veut parler ?.... Quoi ! qu'est-ce ! personne ne se leve ? Vous voilà tous stupéfaits, & l'importance de l'affaire vous épouvante & vous rend muets ? *Momus.* Voilà de sots Dieux. Pour moi, Jupiter, s'il m'é-

toit permis de parler, j'aurois bien des choses à dire. *Jupiter.* Parlez avec confiance, puisque vous avez quelque chose à proposer pour l'avantage commun. *Momus.* Qu'on m'écoute donc très-sérieusement. Je m'attendois bien que tôt ou tard nos affaires se gâteroient, & que nous verrions s'élever un grand nombre de ces Sophistes qui nous attaqueroient avec les armes que nous leur aurions fournies. En bonne foi, pouvons-nous avec justice nous emporter contre Epicure & ses disciples pour l'idée qu'ils ont prise de nous? Que voulons-nous qu'ils pensent, lorsqu'ils voyent tout le désordre qui regne dans les choses humaines? d'honnêtes gens consumans leur vie dans le mépris, la pauvreté, la maladie & l'esclavage, & des scélérats, souillés de mille crimes, riches, honorés & puissans! des sacrileges impunis, des innocens expirans dans les supplices! Témoins de ces choses, comment peuvent-ils croire qu'il y a des Dieux? L'ambiguïté de nos oracles sur-tout ne doit-elle pas les confirmer dans leur impiété? L'un an-

nonce à Cresus qu'en passant le fleuve Halys il détruira un grand Empire, sans expliquer si ce sera l'Empire de Cresus même ou celui de son ennemi. L'autre dit que Salamine verra les meres pleurer la perte de leurs enfans, sans qu'on sçache si ces enfans seront les Perses ou les Grecs, qui les uns & les autres sont sans doute enfans de leurs meres. Ils entendent aussi dire aux poëtes que nous sommes amoureux, qu'on nous blesse, qu'on nous enchaîne, que nous sommes en servitude, sans cesse en guerre les uns avec les autres, en un mot exposés à un nombre infini de calamités, tandis que nous nous prétendons immortels & souverainement heureux. Peuvent-ils s'empêcher de se moquer de nous & de nous mépriser? Nous nous indignons cependant si quelques hommes, qui ne sont pas tout-à-fait imbécilles, remarquent ces choses & nient notre providence, lorsqu'en nous conduisant, comme nous faisons, nous sommes trop heureux d'avoir conservé encore quelques autels dans le monde. Vous même, Jupiter, répondez-moi: nous ne sommes qu'entre nous, & il

n'y a point d'hommes ici (1) qu'Hercule, Bacchus, Ganimede & Esculape, qui ont avec nous des intérêts communs depuis que nous les avons reçus parmi les Dieux; avez-vous jamais fait la différence d'un honnête homme à un scélérat? Si Théfée, allant de Trefene à Athene, n'avoit pas exterminé les brigands qui infestoient l'Attique, il ne tiendroit pas à vous & à votre providence que Sciron, Pityocamptes, Cercyon & tant d'autres ne massacrassent encore les voyageurs. Si Euristhée, homme juste & plein d'humanité, n'eût pas employé Hercule à purger la terre de monstres, l'hidre & les oiseaux du lac Stimphalide & les chevaux de Thrace, & les centaures vous donnoient fort peu de souci. Si nous voulons dire la vérité, nous vivons tous dans l'oisiveté, sans nous soucier d'autre chose que d'observer si celui-ci ou celui-là nous font des sacrifices & brûlent des parfums sur nos autels; du reste, nous laissons aller le monde au gré de la

(1) Excellente plaisanterie que d'Ablancourt a jugé à propos de supprimer.

fortune & du hasard. Nous n'avons donc que ce que nous méritons, & je vous avertis qu'il nous arrivera pis encore lorsque les hommes s'éveillant peu à peu du sommeil de l'ignorance, observeront que les sacrifices & les offrandes qu'ils nous font ne leur servent absolument à rien. Alors nous verrons se multiplier les Epicures, les Metrodores, les Damis, & ces incrédules, se jouant de nous & terrassant le peu de défenseurs qui nous seront restés. Il faut donc que nous pensions sérieusement à empêcher que le mal ne fasse des progrès & à remédier à celui que ces philosophes ont déja fait. Quant à moi, je n'ai pas un grand intérêt à la chose. Autrefois, lorsque vos affaires étoient en bon état, je n'étois pas au nombre des Dieux qui avoient un culte & des autels, & vous étiez seuls à partager les profits des sacrifices. Je suis donc tout accoutumé à cette privation, & il m'est assez indifférent qu'on m'honore ou qu'on ne m'honore point. *Jupiter.* Laissons dire ce fou qui est toujours occupé à critiquer & à censurer amerement. Le grand Demosthene dit fort bien qu'il

eſt aiſé de blâmer & de reprendre, & difficile de donner un conſeil bon & utile. C'eſt de vous autres que je l'attends; & Momus n'a qu'à ſe taire.
Neptune. Vous ſçavez, Meſſieurs, que je paſſe ma vie au fond des mers & que je les gouverne de mon mieux, ſauvant les navigateurs & les vaiſſeaux, & appaiſant les tempêtes; en un mot que je ne me mêle guere que de mes affaires; cependant, comme je m'intéreſſe à vous tous, mon avis eſt qu'il faut exterminer ce Damis avant que la diſpute recommence, ou d'un bon coup de foudre, ou par quelqu'autre expédient; car s'il eſt eloquent, comme nous le dit Jupiter, il eſt à craindre qu'il ne ſoit vainqueur. Ce ſera même une belle occaſion de montrer que nous puniſſons ceux qui parlent de nous avec ſi peu de reſpect.
Jupiter. Vous plaiſantez, Neptune, ou vous oubliez que ce que vous propoſez-là n'eſt pas en notre pouvoir. C'eſt aux Parques qu'il appartient de terminer la deſtinée de chaque homme & de décider s'il doit mourir d'un coup de tonnerre ou par l'épée, de la fievre ou de la conſomption. Vrai-

ment croyez-vous que s'il avoit dépendu de moi de punir les facrileges qui ont pillé dernierement mon temple à Olympe, & qui m'ont coupé deux boucles de ma chevelure, pesant plus de six marcs, je ne les aurois pas foudroyés fur le champ ? Et vous-même vous feriez-vous laiffé prendre votre trident par ce pêcheur qui l'a attiré dans fes filets ? D'ailleurs, ne feroit-ce pas donner prife fur nous que de paroître inquiets de l'événement de cette difpute, & ne dira-t-on pas que nous avons craint les argumens de Damis; que c'eft pour cela que nous nous en fommes défaits avant qu'il rentrât dans la lice avec Timoclès; & que nous ne gagnons notre caufe que parce que perfonne ne plaide contre nous ? *Neptune.* Ma foi, j'ai cru que c'étoit le moyen le plus court pour obtenir une victoire certaine. *Jupiter.* Votre confeil eft impraticable, & nous ne devons pas laiffer la difpute indécife en faifant mourir notre adverfaire fans l'avoir auparavant vaincu. *Neptune.* Imaginez donc quelque chofe de mieux, puifque vous ne voulez pas vous en tenir

à mon avis. *Apollon*. Si ma jeuneſſe ne m'ôtoit pas le droit de parler, je donnerois peut-être un conſeil utile. *Momus*. Aſſurément, Apollon, l'affaire dont il s'agit eſt trop intéreſſante pour qu'on doive s'arrêter à l'âge & rejetter l'avis d'un jeune homme lorſqu'il s'agit du bien de tous : il ſeroit fort ridicule qu'en un danger ſi preſſant nous fuſſions eſclaves des formes ; d'ailleurs, vous êtes bien en âge de parler en public. Il y a long-tems que vous êtes ſorti de page & que vous êtes parmi les douze grands Dieux, & depuis le tems de Saturne vous aſſiſtez au conſeil. Ne rougiſſez donc point de donner votre avis quoique vous n'ayez point encore de barbe, d'autant plus que votre fils Eſculape en a une aſſez belle & pour vous & pour lui. Parlez avec confiance & ſans vous défier de votre jeuneſſe ; c'eſt ici une belle occaſion de montrer votre ſageſſe & de faire voir que vous ne perdez pas votre temps à philoſopher avec vos muſes ſur l'Hélicon. *Apollon*. Ce n'eſt pas à vous, Momus, à donner ces ordres ici, mais à Jupiter ; & s'il veut me l'ordonner, peut-

être parlerai-je assez bien pour montrer que j'ai profité de mes études. *Jupiter.* Parlez, mon fils, je vous l'ordonne. *Apollon.* Ce Timoclès est un honnête homme, fort pieux & fort instruit de la doctrine des Stoïciens. Il s'attache à enseigner la philosophie aux jeunes (1) garçons, & il en est bien récompensé. Il est fort éloquent avec eux dans le tête-à-tête; mais lorsqu'il est question de parler devant une multitude il s'exprime mal, il se trouble facilement & balbutie plutôt qu'il ne parle; ce qui fait qu'il apprête souvent à rire à ses dépens, sur-tout lorsqu'il veut donner un échantillon de son éloquence. Ce n'est pas qu'il n'ait l'esprit très-délié & une grande pénétration, selon ce que disent ceux qui entendent le mieux la doctrine des Stoïciens; mais quand il veut s'énoncer en public il gâte & confond tout,

(1) D'Ablancourt fait dire à Apollon que Timoclès tire *un grand profit de sa piété & de son érudition dans l'institution de la jeunesse.* Ce profit n'est pas assurément ce dont il est question ici; la traduction littérale que nous donnons fait assez sentir le trait malin qui tombe sur le philosophe stoïcien.

& ne répond pas bien nettement à ce qu'on lui dit. Il arrive delà que les auditeurs qui ne l'entendent pas se moquent de lui ; & au fond, il faut parler clairement, puisque le premier objet de celui qui parle est de se faire entendre. *Momus.* Vous avez raison, Apollon, de louer la clarté dans le discours, quoique vous rendiez vous-même des oracles si obscurs qu'on auroit besoin du secours d'un autre Apollon pour les entendre. Mais comment remédierez-vous à ce défaut de talens de Timoclès ? *Apollon.* Ne pourroit-on pas lui donner un Avocat qui sçût recueillir ses raisons & les présenter avec éloquence & avec dignité. *Momus.* Voilà un conseil qui sent bien son écolier, de vouloir introduire un pédant dans une assemblée de philosophes, un interprete expliquant aux assistans ce que Timoclès aura pensé, lui servant de truchement & rendant souvent sans l'entendre ce qu'on lui aura dit à l'oreille, tandis que Damis parleroit lui-même contre nous avec beaucoup de promptitude & de chaleur. Ne voit-on pas combien cette farce seroit ridicule aux

yeux des aſſiſtans ? Il faut donc prendre quelqu'autre parti. Mais, vous, Apollon, qui êtes devin & qui gagnez aſſez d'argent à ce métier, pourquoi ne nous montrez-vous pas ici votre ſçavoir-faire ? Apprenez-nous qui des deux philoſophes demeurera vainqueur dans la diſpute ; car vous devez le ſçavoir. *Apollon.* (1) Je ne ſçaurois à préſent ; je n'ai ni mon trépied, ni mes parfums, ni l'onde caſtalienne. *Momus.* Vous voilà ; lorſqu'on vous ſerre de près, vous vous gardez bien de vous expoſer à voir vos oracles examinés & convaincus de faux. *Jupiter.* Allons, mon fils, prophétiſez toujours pour ne pas donner occaſion à ce médiſant de Momus de décrier

(2) D'Ablancourt a omis le reproche que Monus fait à Apollon de vendre ſes oracles, ainſi que l'excuſe d'Apollon, l'inſtance de Momus & les ſollicitations du Jupiter. Il eſt cependant aſſez plaiſant de voir Apollon embaraſſé de prophétiſer, parce qu'il n'a pas tous les outils dont il a beſoin, & Jupiter qui lui dit : *prophétiſe toujours.* Dans toute cette partie du dialogue, d'Ablancourt a retranché, mutilé & altéré un très-grand nombre de paſſages du texte, & aſſurément ce n'eſt pas à l'avantage de Lucien.

vos talens, comme s'ils dépendoient absolument d'un trépied, d'un peu d'eau & d'encens. *Apollon.* Il feroit bien plus convenable de m'interroger à Delphes ou à Colophone, où j'ai tout ce qu'il me faut pour rendre mes oracles commodément. Cependant quoique je n'aie pas ici mes outils, je tâcherai de vous annoncer qui des deux remportera la victoire, & vous m'entendrez bien, quoique je parle en vers. *Momus.* Parlez-nous clairement, au moins; & que nous n'ayons pas besoin d'interprete. Après tout, nous ne cherchons pas à vous tendre des pieges comme ce Roi de Lydie avec sa chair de tortue; vous sçavez de quoi il s'agit. *Jupiter.* Que va-t-il nous dire? Voilà son visage qui s'altere; ses yeux se tournent, sa chevelure se hérisse, ses mouvemens sont furieux; il est dans une disposition tout-à-fait prophétique; la divinité l'inspire; la terreur & le mystere l'environnent. *Apollon.* Dieux! écoutez mes oracles sur la grande querelle qui s'est élevée entre deux philosophes armés l'un & l'autre d'argumens de pied en cap. Quels cris! quel tumulte!

Je vois les manches des charrues effrayer les enſeignes militaires ; le vautour emporte la ſauterelle dans ſes ſerres cruelles ; les corneilles, meſſageres des orages, annoncent les derniers malheurs ; les mulets triomphent & l'âne frappe de ſes cornes ſes enfans au pied léger. *Jupiter.* Eh bien, Momus, qu'avez-vous à rire ? Les malheurs qui nous menacent ne ſont pourtant pas riſibles. Finiſſez donc, le rire vous étouffera. *Momus.* Comment un oracle ſi clair ne me feroit-il pas rire ! *Jupiter.* Expliquez-le nous donc puiſque vous l'entendez. *Momus.* Rien de plus aiſé. Il ſignifie qu'Apollon eſt un charlatan, que nous ſommes plus bêtes que des ânes & des mulets, & que nous n'avons pas plus de ſens qu'une ſauterelle ſi nous avons quelque confiance en lui. *Hercule.* Pour moi, mon pere, quoique je ne ſois qu'un Dieu nouveau, je dirai mon avis ſur tout ceci. Lorſque l'aſſemblée ſera formée, ſi Timoclès a l'avantage, nous laiſſerons la diſpute ſe continuer ; ſi nos affaires vont mal, j'ébranlerai les colonnes du portique & je le ferai écrouler ſur ce ſcélérat de

Damis, pour lui apprendre à nous manquer de respect. *Momus.* Hercule, quel avis brutal ! Quoi ! vous voulez faire périr tant d'honnêtes gens avec un impie ? Vous voulez détruire avec le portique les trophées de Marathon, la statue de Miltiade & le Cynœgire, & ôter à tous nos orateurs ces beaux sujets de déclamation ? D'ailleurs, pendant votre vie vous pouviez croire que vous étiez le maître de faire ces choses-là ; mais depuis que vous êtes Dieu vous devez avoir appris que la vie & la mort des hommes sont entre les mains des Parques & que nous n'y pouvons rien. *Hercule.* Quoi ! lorsque j'ai étouffé le lion de Nemée & tué l'hydre de Lerne, je n'étois que l'instrument des Parques ? *Jupiter.* Sans doute. *Hercule.* Et maintenant si quelqu'un m'insulte, pille mon temple, renverse ma statue, je ne pourrai pas l'exterminer, à moins que les Parques ne l'aient résolu de toute éternité ? *Jupiter.* Assurément. *Hercule.* Voulez-vous, Jupiter, que je vous parle avec franchise ; car, comme dit un poëte comique, je suis un homme grossier qui appelle un rateau un rateau. Si vos

affaires sont sur ce pied-là, je dis adieu à vos honneurs, au fumet des sacrifices, au sang des victimes ; je descends aux enfers où les ombres des morts auront quelque respect & quelque crainte pour moi, en me voyant à la main seulement l'arc qui m'a servi à détruire les monstres dont j'ai délivré la terre. *Jupiter.* En vérité, Messieurs, nous parlons nous-mêmes contre nous avec trop de liberté ; au moins n'allez point communiquer à Damis ces belles réflexions. Mais qui vois-je s'avancer avec tant de vîtesse ? C'est un Dieu d'airain chargé d'inscriptions en beaux caracteres avec une chevelure à l'antique. Mercure, c'est votre frere Hermagoras, celui qui est au Pœcile. Il est tout barbouillé de poix par les statuaires qui le modelent tous les jours. Que voulez-vous, mon enfant ? qu'y a-t-il de nouveau ? *Hermagoras.* Un événement qui demande toute votre attention & la plus grande diligence. *Jupiter.* Sçachons ce que c'est. *Hermagoras.* Comme on me modeloit sous le portique pour me faire en bronze, j'ai vu s'avancer une troupe en tumulte, à la tête de la

quelle étoient deux Sophistes, de ceux que je vois là disputans tous les jours, prêts d'entrer en lice, & le visage pensif, Damis &.... *Jupiter.* Je sçais ce que c'est. La dispute est-elle commencée? *Hermagoras.* Non, pas encore. On ne s'est jusqu'à présent servi que des armes de trait; on se dit des injures de loin. *Jupiter.* Messieurs les Dieux (1), il ne nous reste qu'un parti à prendre, c'est de les écouter. Que les heures ouvrent la trape des cieux & dissipent les nuages. Que de monde assemblé pour entendre! Ah! je n'aime pas à voir ce trouble & cette crainte dans Timoclès. Cet homme-là va nous perdre. Faisons au moins des vœux pour lui tout bas, de crainte que Damis ne nous entende. *Timoclès.* Que dites-vous, sacrilege? Il n'y a point de providence? point de Dieux? *Damis.* J'en suis convaincu. Voyons les raisons que vous avez de croire le contraire. *Timoclès.* Ce n'est point à moi à prouver mon opinion; mais vous, scélérat, répondez-moi. *Jupiter.* No-

(1) Tout cet endroit est inhumainement défiguré dans d'Ablancourt.

tre champion a cela de bon qu'il crie plus fort & qu'il s'échauffe bien davantage. Courage, Timocles, des injures ſur-tout. *Damis.* Eh bien, Timoclès, je vous répondrai puiſque vous le voulez, mais point d'injures, s'il vous plaît. *Timoclès.* A la bonne heure. Vous prétendez donc (1), ſcélérat, que les Dieux ne prennent aucun ſoin des choſes de ce monde ? *Damis.* Aucun. *Timoclès.* Qu'il n'y a point de providence ? *Damis.* Nulle. *Timoclès.* Que tout eſt emporté au haſard ? *Damis.* Aſſurément. *Timoclès.* Quoi ! Meſſieurs, vous entendez ces blaſphêmes de ſang froid & vous ne lapidez pas cet impie ! *Damis.* Timoclès, pourquoi cherchez-vous à exciter le peuple contre moi ? Qui êtes-vous pour prendre en main la vengeance des Dieux ? Que ne leur laiſſez-vous à eux-mêmes le ſoin de ſe venger ? Vous voyez que, quoiqu'ils

(2) Timoclés traite Damis de ſcélérat au moment même qu'il lui promet de ne plus dire d'injures. La plaiſanterie eſt perdue dans d'Ablancourt, qui a jugé à propos de ſupprimer cette promeſſe de Timoclès.

m'entendent depuis long-tems parler d'eux avec la même liberté, si tant est qu'ils entendent, jusqu'à présent ils ne m'en ont pas puni. *Timoclès.* Ils vous entendent, malheureux, & leur vengeance n'est que différée. *Damis.* Bon! ils n'auront jamais le tems de penser à moi, avec tant d'affaires que vous leur mettez sur les bras & le soin de cet univers qui les occupe. C'est pour cela qu'ils ne vous ont pas encore puni, vous-même, de toutes vos friponneries, que je passe sous silence pour ne pas violer les conventions que nous avons faites de ne pas dire d'injures. Car au fond, ce seroit un grand argument en faveur de leur providence, que la punition qu'ils feroient de vous. Mais ils sont, sans doute, partis pour quelque grand voyage. Ils auront été au-delà de l'océan ou chez les Ethiopiens, ce peuple juste, chez lesquels ils vont souvent dîner, même sans être invités. *Timoclès.* Que répondre, Damis, à de pareilles insolences? *Damis.* Que répondre à ce que je vous demande depuis long-tems? Donnez-moi les preuves sur lesquelles vous fondez

cette prétendue providence des Dieux.
Timoclès. Des preuves ! Ces preuves sont le bel ordre du monde, le cours réglé du soleil & de la lune, le retour périodique des saisons, la génération des plantes & des animaux, l'organisation merveilleuse de l'homme qui le rend capable de se nourrir, de se mouvoir, de penser, d'exercer les arts de toute espece. Ce sont ces merveilles & une infinité d'autres qui démontrent la providence des Dieux.
Damis. Vous allez bien vîte, Timoclès. Vous citez des phénomenes ; mais vous ne prouvez pas qu'ils soient l'ouvrage de la divinité. Je ne nie pas que ces phénomenes existent ; mais de leur existence, vous n'êtes pas en droit de conclure qu'ils sont produits par le pouvoir d'une cause intelligente qui ait eu un plan, un dessein. Ils continuent parce qu'ils ont commencé & par les mêmes causes. Vous donnez mal-à-propos le nom d'ordre à la nécessité qui les amene & qui les fait succéder les uns aux autres. Vous vous emportez contre ceux qui ne voyent point comme vous cet ordre prétendu. Par une simple énumération

de faits dont nous convenons comme vous, vous croyez nous prouver que leur succession est l'ouvrage de la providence, ce qui est la question même dont il s'agit entre nous deux. C'est-là un pur sophime; dites-nous quelque chose de mieux. *Timoclès.* Je crois bien qu'il n'est pas besoin d'autre démonstration après celle-là; mais je vais cependant vous presser d'une autre maniere. Répondez-moi: Homere vous paroît-il un grand poëte? *Damis.* Assurément. *Timoclès.* Croyez-l'en donc lorsqu'il chante la sagesse & la providence des Dieux. *Damis.* Vous êtes admirable, mon cher Timoclès, tout le monde conviendra avec vous qu'Homere est un excellent poëte; mais personne ne le prendra pour juge dans une affaire de cette nature, ni lui, ni aucun de ses confreres. On sçait que ces Messieurs ne tiennent pas grand compte de la vérité, & qu'ils ne se proposent que de charmer les oreilles de leurs auditeurs & de leurs lecteurs par l'harmonie de leurs vers. Voilà pourquoi ils employent un langage mesuré, des fictions agréables & tout ce qui peut embellir leurs écrits; mais

je vous demanderois volontiers dans quels passages d'Homere vous avez puisé les idées avantageuses que vous vous faites des Dieux. Est-ce dans ceux où ce poëte nous peint Jupiter lié par sa fille & son fils, & Thétis appellant Briarée pour le délivrer, sans quoi le *Deus Optimus Maximus* seroit encore esclave ? Jupiter vous paroît-il digne de vos respects lorsque, pour reconnoître le service que lui a rendu Thétis, il envoie à Agamemnon un songe funeste, en conséquence duquel des milliers de Grecs sont dévoués à la mort ? & pourquoi prend-il ce moyen honteux ? sans doute parce qu'il ne pouvoit pas frapper Agamemnon lui-même de la foudre sans manquer trop ouvertement à la parole qu'il avoit donnée à Junon. Votre croyance aux Dieux est-elle soutenue par les contes qu'Homere nous a faits de Venus & de Mars, blessés par Diomede, à l'instigation de Minerve ; des combats des Divinités entr'elles, de Mercure contre Latone, de Pallas contre Mars, où la Déesse est victorieuse parce que Mars est affoibli par sa blessure ? Diane mérite-t-elle votre

encens, lorſque pour ſe venger de ce qu'elle n'a pas été invitée au feſtin d'Enée, elle envoie ſur ſes terres un ſanglier affreux qui ravage tout ? En croyez-vous Homere ſur tout cela ? *Jupiter*. Quels applaudiſſemens s'élevent pour Damis ! Notre Timoclès héſite & tremble; je crains bien qu'il ne jette ſon bouclier pour trouver ſon ſalut dans la fuite. Il regarde autour de lui & cherche par quel endroit il pourra s'échapper. *Timoclès*. Euripide vous paroît-il donc un inſenſé lorſqu'amenant les Dieux ſur la ſcene, il leur fait dire qu'ils aiment & protegent les bons & qu'ils puniſſent les méchans & les impies comme vous ? *Damis*. Mon cher Timoclès, ſi votre religion eſt établie ſur l'autorité des poëtes tragiques, il faut que vous regardiez Polus, Ariſtodemus, Satyrus & nos autres Comédiens comme des Dieux, ou que vous penſiez que les Dieux eux-mêmes ſont venus ſur la ſcene en perſonne, avec le cothurne & la robe traînante, le manteau, la ceinture, &c. & les autres ornemens de nos acteurs, & je vous avoue que je ne puis croire ni l'un ni l'autre.

Quoiqu'il en ſoit, écoutez ce même Euripide lorſqu'il parle de ſon chef, & vous l'entendrez dire : *voyez les cieux & cette atmoſphere immenſe qui embraſſe la terre, c'eſt Jupiter, c'eſt-là Dieu.* Et dans un autre endroit : *Jupiter, ce Jupiter dont nous ne connoiſſons que le nom. Timoclès.* Voulez-vous donc que toutes les nations ſoient dans l'erreur lorſqu'elles penſent qu'il y a des Dieux & qu'elles célebrent des fêtes en leur honneur? *Damis.* Vous n'êtes pas adroit, Timoclès, en me rappellant les opinions des peuples ſur la Divinité; car elles prouvent plus fortement que toute autre choſe l'incertitude & l'abſurdité de tout ce qu'on dit des Dieux. Toutes ces opinions ſont diférentes entre elles ou oppoſées. Les Scythes ſacrifient à un ſabre ; les Thraces, à Zamolxis, exilé de Samos; les Phrygiens, à la lune; les Ethiopiens, au jour; les Cylleniens, à Phales; les Argyriens, à une colombe; les Perſes, au feu; les Egyptiens, à l'eau. Parmi ceux-ci, quoique l'eau ſoit chez tous une Divinité, il y en a cependant d'autres locales & particulieres : à Memphis, un bœuf; à

Peluse, un oignon; ailleurs un ibis; un crocodile, un cynocephale, un chat, un singe. D'autres adorent une épaule droite, ailleurs c'est l'épaule gauche, ici une moitié de tête, là un plat ou un pot. Mon cher Timoclès, est-ce que vous ne trouvez pas tout cela bien ridicule? *Momus.* Ne l'avois-je pas bien dit (1) que toutes ces choses se découvriroient un jour? *Jupiter.* Vous avez raison, nous tâcherons d'y mettre ordre dans la suite, pourvu que nous nous tirions du danger présent. *Timoclès.* Ennemi de la Divinité, & les oracles ne sont-ils pas dus aux Dieux? les prédictions de l'avenir ne sont-elles pas l'ouvrage de leur providence bienfaisante? *Damis.* Ah ne parlez pas des oracles; car je vous demanderai de me citer ceux qui vous touchent le plus; est-ce la réponse

(1) D'Ablancourt fait dire à Momus: *ne disois-je pas bien qu'on examineroit un jour ces fadaises.* N'est-il pas bien ridicule de mettre dans la bouche d'un dieu ce mot de *fadaises*, pour désigner les opinions des hommes sur le culte des dieux. Lucien n'est pas si mal-adroit

d'Apollon

d'Apollon au Roi de Lydie ? réponse à double sens & à double face, comme les images de Mercure, & que ce pauvre Prince acheta pourtant bien cher. *Momus.* Ce diable d'homme met le doigt sur tout ce que je craignois le plus qu'il ne découvrît. Où est donc le bel Apollon ? que ne descend-il avec sa lyre & son trépied pour le réfuter & lui répondre ? *Jupiter.* Vous nous excédez, Momus, avec vos plaisanteries hors de saison. *Timoclès.* Voyez, malheureux Damis, voyez le mal que vous faites aux hommes. Vous renversez par vos discours impies les temples & les autels des Dieux. *Damis.* Ah, Timoclès ! il y a des autels qu'on peut laisser subsister. Les temples où l'on ne brûle que des parfums agréables ne font point de mal aux hommes, mais je verrois avec plaisir détruits jusqu'aux fondemens les temples & les autels de Diane en Tauride, où des hommes sont les victimes qu'on offre à cette affreuse Divinité. *Jupiter.* Cet homme n'épargne rien & nous passe tous en revue, innocens & coupables. *Momus.* Innocens ! Il y en a bien peu parmi nous, & je

vous assure qu'il n'épargnera pas les plus grands Dieux. *Timoclès.* Incrédule Damis, entendez-vous Jupiter tonner? *Damis.* J'entends le tonnerre; mais il n'y a que vous, qui venez sans doute de chez les Dieux pour plaider leur cause ici, qui puissiez sçavoir si c'est vraiment Jupiter qui tonne; car ceux qui ont été en Crete nous disent qu'on y montre son tombeau & son épitaphe, qui attestent qu'il ne peut lancer son tonnerre puisqu'il est mort. *Momus.* Je sçavois bien qu'il n'oublieroit pas ce trait-là. Mais quoi, Jupiter, vous pâlissez de colere! Fi donc, ne vous troublez point. Il faut mépriser ces gens-là & leurs discours. *Jupiter.* Les mépriser! cela est bien facile à dire. Voyez-vous comme les auditeurs se laissent presque tous entraîner à l'avis de Damis? *Momus.* Que vous importe? Quand vous le voudrez, vous n'aurez qu'à les lier avec votre chaîne d'or & vous les enleverez avec la terre & l'océan. *Timoclès.* Dites-moi, scélérat, avez-vous jamais navigué? *Damis.* Plus d'une fois. *Timoclès.* Etoit-ce le vent ou les rameurs & le pilote qui vous conduisoient & qui vous sau-

voient du naufrage ? *Damis.* Les rameurs & le pilote. *Timoclès.* Quoi ! un navire ne peut marcher ſans pilote & vous croirez que cet univers n'eſt ni gouverné ni conduit ? *Damis.* Fort bien, Timoclès, j'adopte votre comparaiſon. Mais, mon cher, dans un vaiſſeau vous voyez le conducteur & le pilote occupés du bien commun & de tout ce qui doit être mis en œuvre pour la conſervation du navire ; vous les voyez préparant de loin les manœuvres contre les tempêtes & donnant des ordres aux matelots ; vous ne trouvez dans le vaiſſeau rien d'inutile, rien de déplacé ; mais votre prétendu pilote & ſes matelots qui conduiſent le grand vaiſſeau dans lequel nous ſommes emportés, ne font rien de raiſonnable, ne diſpoſent rien avec ſageſſe. Les cables ſont jettés négligemment & embarraſſent les manœuvres ; les ancres ſont dorés, la proue ne l'eſt point ; la partie inférieure du vaiſſeau eſt peinte, & ce qu'on en voit eſt négligé & mal-propre ; des matelots les plus timides & les plus pareſſeux ont double & triple paye ;

& les coquins ; il diſtribueroit les emplois & les places ſelon le mérite ; il admettroit à ſa ſociété & prendroit pour ſon conſeil les plus habiles & les plus honnêtes, il confieroit le ſoin des manœuvres les plus importantes aux plus intelligens & aux plus actifs, & feroit donner vingt coups de corde par jour aux pareſſeux & aux fripons. Ainſi, mon cher, l'argument que vous avez mis ſur votre vaiſſeau court riſque de faire naufrage, parce que vous avez un mauvais pilote. *Momus.* Damis l'emporte & la victoire lui eſt aſſurée. *Jupiter.* Je crois qu'oui ; auſſi ce Timoclès ne dit rien de bon ; il n'employe que des lieux communs & des argumens uſés, auxquels on répond facilement. *Timoclès.* Eh bien, puiſque vous ne voulez pas de ma comparaiſon de vaiſſeau, voici un raiſonnement plus ſolide & que vous ne renverſerez pas. *Jupiter.* Que va-t-il dire ? *Timoclès.* Peſez bien cet argument-ci ; voyez comment les parties en ſont étroitement liées, & convenez qu'il n'eſt pas poſſible de s'y refuſer. S'il y a des autels il y a des Dieux ; or il y a des autels, donc il y a des

Dieux. Eh bien, que dites-vous à cela? Répondez. *Damis.* Laiſſez-moi le tems de rire & puis je vous répondrai. *Timoclès.* Mais vous me paroiſſez avoir envie de rire long-tems; dites-nous donc ce que mon argument a de ridicule. *Damis.* Vous avez jetté votre derniere ancre pour vous ſauver du naufrage, & vous ne voyez pas qu'au lieu de cable elle ne tient qu'à un fil. Ces deux propoſitions : il y a des autels, donc il y a des Dieux, ne tiennent point l'une à l'autre, & ſi vous n'avez rien de mieux à me dire nous pouvons nous ſéparer. *Timoclès.* Ah, vous quittez le champ de bataille le premier, vous vous avouez donc vaincu. *Damis.* Aſſurément Timoclès. Auſſi que voulez-vous que je faſſe à un homme qui court embraſſer l'autel comme ceux à qui on fait violence. Eh bien, ſur cet autel même je jure que je ne diſputerai plus avec vous. *Timoclès.* Tu railles, ſcélérat, impie, homme exécrable, ſouillé de tous les crimes. On ne ſait qui eſt ton pere, car ta mere étoit une P.... Tu as tué ton frere, tu pilles les tombeaux des

morts, tu es un adultere, un **, un impudent. Oh, tu ne t'en iras pas que je ne t'aye moulu de coups & caſſé la tête avec cette tuile. *Jupiter.* Damis s'en va en riant, l'autre le ſuit en l'accablant d'injures; mais que ferons-nous? *Mercure.* Bon, ce n'eſt rien que cela. Souvenons-nous de la maxime d'un poëte qui dit : (1) *on ne vous a point inſulté ſi vous ne croyez pas l'être.* Les inſultes ne vous feront point de mal ſi vous ne les prenez pas pour vous. D'ailleurs il n'y a pas d'inconvéniens à ce qu'un petit nombre de philoſophes penſent comme Damis. Nous aurons toujours pour nous le vulgaire, le peuple, & au moins les nations barbares, qui ſont bien plus nombreuſes que les Grecs. *Jupiter.* Oui, mais, Mercure, nous pouvons dire de Damis ce que Darius (1) di-

(1) D'Ablancourt traduit ainſi cette maxime : *on n'a de mal que ce qu'on s'en fait.*

(2) D'Ablancourt couronne toutes ſes mal-adreſſes en ſupprimant cette application de Jupiter, qui eſt pleine de grace & de fineſſe. Encore un coup il faudroit citer

soit de Zopyre : *J'aimerois mieux avoir ce brave homme pour défenseur & pour ami que d'avoir mille Babyloniens à ma solde.*

---

le trois quarts de cette traduction pour en faire connoître tous les défauts ; cependant ceux qui ne connoissent pas le texte la lisent avec plaisir. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de Lucien.



HISTOIRE des ours marins, par M. Steller, *de l'académie des ſciences de Petersbourg.*

LES ours marins changent de climat comme les oyes, les cignes & les hirondelles parmi les oiſeaux, les truites parmi les poiſſons, les lievres & les rats parmi les quadrupedes. Certains animaux ne changent de demeure que pour chercher de la nourriture quand elle commence à leur manquer. Les oiſeaux cherchent les lieux ſolitaires, & les poiſſons les mers tranquilles, pour y dépoſer plus ſûrement leurs œufs, pour peupler ſans être inquiétés, & pour réparer leurs forces. La nature a donné le même inſtinct aux ours marins : ils cherchent les mers ſeptentrionales & les iſles déſertes qui ſont en grand nombre entre l'Amérique & l'Aſie, depuis le cinquantieme degré de latitude, juſqu'au cinquante-ſixieme. Ils s'arrêtent dans les parties du continent qui leur paroiſſent les plus tran-

quilles. Les femelles y mettent bas leur portée, nourrissent leurs petits & s'en retournent avec eux, au bout de trois mois, dans leur premiere demeure.

Les meres alaitent leurs petits pendant deux mois : elles ont deux mammelles situées comme celles des loutres, près de la vulve, de la même forme & de la même grandeur. Après qu'elles ont mis bas, elles coupent avec leurs dents le cordon ombilical, & à force de le lécher, elles arrêtent le sang, & dessechent le cordon. Quant à l'arriere-faix, elles l'avalent. Les petits naissent avec les yeux ouverts, & trente-deux dents hors de leurs alvéoles : mais les quatre canines, qui sont les plus grandes, & dont ils se servent dans leurs combats, ne paroissent qu'au quatrieme jour. Au moment que leurs meres les mettent bas, ils sont d'un noir très-brillant : mais quatre ou cinq jours après, les poils sous les pieds de devant changent peu-à-peu de couleur, & prennent celle de la chevre de Pline dans l'espace d'un mois ; le ventre & les côtés sont bigarrés, & entremêlés de

poils de cette même couleur. Les mâles à leur naiſſance ſont beaucoup plus grands, plus forts que les femelles, & leur peau devient de jour en jour plus noire, au lieu que celle des femelles eſt conſtamment de couleur cendrée, avec quelques taches rouſſes ſous les pieds. Les mâles en different tellement par la grandeur & la force du corps, qu'on les prendroit pour une autre eſpece. Les femelles ſont plus timides & moins féroces. Ces animaux ont la glande du thymus très-groſſe, formée de pluſieurs glandes, & enveloppée d'un ſac membraneux. Des obſervateurs ont coupé un rameau de l'artere pulmonaire; & l'ayant ſoufflé avec un tuyau, ils ont remarqué que non-ſeulement les oreillettes du cœur, mais encore cette glande, s'enfloient conſidérablement.

Les femelles ont pour leurs petits une tendreſſe vraiment maternelle, elles ne les quittent jamais; pendant les premiers jours les petits folâtrent entre eux comme des jeunes chiens, imitent les poſtures des peres & meres quand ils s'accouplent, & s'exercent déja au combat.

Si l'un d'eux renverſe l'autre, le pere ſurvient en murmurant, les ſépare, careſſe le vainqueur, le leche amoureuſement, l'oblige quelquefois à ſe coucher ſur la terre ; & s'il réſiſte, le pere paroît l'en aimer davantage, il ſemble s'applaudir & ſe féliciter d'avoir un fils digne de lui : mais il néglige les pareſſeux & les foibles. Ceux-ci ſont toujours à la ſuite de leur mere, tandis que les courageux & les forts accompagnent leur pere par-tout.

Chaque mâle a pluſieurs femelles, huit, quinze, & juſqu'à cinquante, qu'il garde avec beaucoup de ſoin & d'inquiétude. Si quelqu'autre mâle en approche, il entre en fureur, & les deux rivaux ſe livrent un combat ſanglant. Quoiqu'ils ſoient raſſemblés par milliers, les familles forment toujours des troupeaux ſéparés. Une famille eſt ſouvent compoſée de 120.

Les ours de l'année qui ſont appariés paroiſſent vigoureux & robuſtes. Les vieux menent une vie oiſive & ſolitaire : ils ſont gras & répandent une odeur infecte ; mornes, chagrins & très-féroces, ils reſtent pendant un

mois entier dans le même endroit ſans prendre de nourriture, paſſent la plus grande partie du tems à dormir, & ſe jettent avec fureur ſur ceux qui paſſent près d'eux : enfin chaque ours a ſa place marquée, & il eſt prêt à combattre & à verſer juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour la défendre contre tout uſurpateur.

Ces animaux couvent ou plutôt ſe précipitent avec cette ardeur qu'on remarque dans les chiens, ſur les pierres que leur lancent les voyageurs afin de les écarter.

L'ours, quoique couvert de bleſſures, ne quitte jamais ſa place, parce que, s'il s'en éloigne d'un pas, les autres ſe fondent ſur lui, l'obligent à coups de dents à la reprendre, & quelquefois le mettent en pieces; ſi, pour l'empêcher de fuir, quelques-uns d'entre eux accourent, d'autres ſoupçonnant ceux-ci de vouloir fuir eux-mêmes, ſe jettent avec fureur ſur eux, ce qui donne lieu à pluſieurs combats particuliers, & forme un ſpectacle tout-à-la-fois plaiſant & horrible. Une choſe ſinguliere, c'eſt que ſi deux

ours en attaquent un seul, les autres viennent au secours de l'opprimé, comme indignés de l'inégalité du combat : ceux qui sont encore dans la mer levent la tête pour contempler ce spectacle ; ensuite ils s'animent, sortent de l'eau, & viennent tous furieux se jetter dans la mêlée & augmenter le carnage. Pendant qu'ils se battent ainsi, les voyageurs peuvent suivre tranquillement leur chemin.

J'ai quelquefois provoqué à dessein quelques-uns de ces animaux. Après avoir crevé les yeux à un d'entre eux, nous en attaquions quatre ou cinq autres à coups de pierres, & lorsqu'ils nous poursuivoient, nous nous retirions derriere celui qui étoit aveuglé, & qui ne sçachant si les ours qu'il entendoit nous fuyoient ou nous poursuivoient, se jettoit indifféremment sur ceux-qui venoient le secourir ou l'attaquer : tous les ours se réunissoient contre lui comme contre l'ennemi commun. La mer n'est pas pour lui un asyle contre leur animosité ; ils l'en arrachent & le déchirent à coups de dents sur la terre, jusqu'à ce qu'il tombe sans force & qu'il expire en-

ragé, & pouſſant d'affreux mugiſſemens. J'en ai vu quelquefois deux ſe battre pendant une heure entiere, ſe tendre des pieges, ſe coucher de laſſitude l'un auprès de l'autre, haletans & immobiles, puis ſe relevant tout à coup s'exciter & recommencer un nouveau combat. En ſe battant ils prennent chacun une place qu'ils n'abandonnent jamais : ils tournent la tête de côté, & ſe frappent de bas en haut, chacun tâchant d'éviter le coup de ſon adverſaire : tant qu'ils ſont d'égale force, ils ne peuvent frapper que des pieds : mais bientôt le plus fort ſaiſit l'autre avec les dents & le terraſſe : les autres ours, ſpectateurs du combat, accourent alors au ſecours du plus foible, & terminent la querelle.

Ces animaux ſe font réciproquement de ſi larges bleſſures, qu'elles reſſemblent à de grands coups de ſabre; on n'en voit aucun à la fin de juillet qui n'en ſoit couvert : d'abord après le combat ils ſe jettent à la mer pour les laver.

Les ſujets de leurs combats ſont de trois eſpeces :

Le premier, & celui qui les anime

le plus, c'est la jalousie. Si l'un d'eux enleve à l'autre sa femelle, ou fait mine de la détourner seulement de sa famille, il y a combat, à la fin duquel celle qui en a été le sujet suit toujours le vainqueur.

La place que chacun veut occuper est encore parmi eux un sujet de querelle : si l'espace est trop étroit, ou que l'un d'eux s'approche de trop près, & donne lieu à son voisin de soupçonner qu'il en veuille à ses femelles, sujet de duel, ils se battent.

Troisieme sujet de combat s'il s'agit de séparer ceux qui sont acharnés l'un contre l'autre, & de secourir le plus foible & l'opprimé.

Les ours marins aiment extrêmement leurs femelles & leurs petits, dont ils sont fort redoutés, & sur lesquels ils exercent un empire absolu; ils sont à leur égard, pour le plus léger sujet, d'une sévérité singuliere. Lorsqu'on attaque leur sérail & qu'on leur enleve leurs petits, si la mere prend la fuite & les abandonne, le mâle quitte le combat, saisit la femelle avec les dents, & l'élevant fort haut, la jette deux ou trois fois à terre avec

violence : elle y reste comme morte pendant quelque temps ; après quoi reprenant ses forces, elle se traîne en suppliante aux pieds du mâle & le baise en répandant des larmes. Le mâle, loin d'être attendri par ce spectacle, se promene fierement à droite & à gauche, les yeux étincelans de rage, & branlant la tête de côté & d'autre, comme font tous les ours. Enfin quand il voit emporter ses petits, il verse des pleurs comme la femelle. Cet animal ne manque jamais de pleurer lorsqu'il est mortellement blessé, ou qu'il ne peut se venger des insultes qu'il a reçues. On a remarqué la même chose dans le veau marin.

Ce qui oblige les ours à chercher des isles désertes, c'est probablement qu'ils veulent se décharger d'une graisse incommode, en faisant une diete de trois mois, comme on voit ceux de terre passer les mois de juin, de juillet & d'août à dormir ou à se reposer sur les rocs, où ils se regardent mutuellement, s'étendent, mugissent ou baillent sans prendre aucune nourriture.

Quelques voyageurs ayant observé des ours marins qui demeuroient un

mois entier dans la même place sans la quitter un seul moment, les ont tués, & après les avoir ouverts, ils n'ont trouvé dans l'estomac & les intestins que de l'écume sans excrémens. On a remarqué que le pannicule adipeux diminuoit tous les jours, ainsi que la circonférence de leur corps, & que leur peau devenoit si flasque & si lâche, qu'elle pendoit de tous les côtés comme un sac. Les plus jeunes qui, dans le mois de juin, ne sont pas si gras, travaillent à la propagation ; ils sont extrêmement agiles, passent continuellement de la mer au continent & du continent à la mer.

Quand ces animaux s'accouplent, la femelle se couche sur le dos, & le mâle sur elle. Cette opération se fait ordinairement vers la fin du jour : une heure avant de s'accoupler, le mâle & la femelle nagent tranquillement à côté l'un de l'autre & reviennent ensemble sur le continent. Ensuite le mâle appuyé sur ses pieds de devant, se livre ardemment à son instinct ; ses pieds sont entiérement cachés dans le sable, où son poids fait enfoncer tout le corps de la femelle, à l'exception

de la tête. Ils sont tellement occupés de leur ouvrage, qu'on est souvent long-tems à les examiner avant qu'ils vous apperçoivent. Si vous vous avisez de les troubler & de les distraire, ils quittent leur femelle, se jettent sur vous & vous dévoreroient, si vous ne vous dérobiez à leur rage par la fuite.

Les ours marins ont quatre especes de cris. Lorsqu'ils sont couchés & dans l'inaction sur le continent, ils meuglent comme les vaches qui ont perdu leurs petits : dans la fureur de leurs combats, ils hurlent & crient comme les ours ; les vainqueurs jettent à divers reprises des cris fort aigus & redoublés, semblables à ceux des grillets domestiques : ceux qui sont blessés, gémissent & se plaignent comme les loutres marines.

Quand ils sortent de l'eau, ils secouent tout le corps, se frottent la poitrine & arrangent leurs poils avec les pieds de derriere. Le mâle appuye amoureusement l'extrémité de ses levres sur celles de sa femelle, comme s'il vouloit la baiser. Lorsqu'ils sont

couchés à quelqu'abri au ſoleil, ils élevent les pieds de derriere en haut & les remuent ſans ceſſe, comme les chiens remuent la queue. Ils ſe couchent tantôt ſur le dos, tantôt ſur le ventre, tantôt tout le corps ployé en cercle; quelquefois couchés ſur le côté, ils appuyent leurs pieds de devant contre leurs flancs. Quelque profond que ſoit leur ſommeil, avec quelque précaution qu'un homme puiſſe marcher, ils s'en apperçoivent & s'éveillent: le ſentent-ils? l'entendent-ils? C'eſt ce qu'on n'a point encore découvert.

Les plus grands & les plus vieux ne fuyent jamais devant un homme, ni même devant pluſieurs; ils ſe préparent d'abord au combat: cependant on a remarqué que des troupeaux entiers prenoient la fuite dès qu'ils entendoient ſiffler. De ce nombre ſont ſur-tout les jeunes & les femelles; lorſqu'ils ſont ſurpris par de grands cris, on en voit des milliers ſe jetter à la mer avec précipitation: ils ſuivent toujours, en nageant le long des bords, les voyageurs qu'ils regardent avec étonnement.

Ces animaux peuvent faire, en nageant, deux milles d'Allemagne par heure. Si quelqu'un d'entre eux est blessé par les pêcheurs, ils entraînent la barque avec tant d'impétuosité qu'elle semble voler, & la renversent si l'on n'est pas attentif à la conduire. Quand ils nagent sur le ventre, l'on ne voit jamais leurs pieds de devant, mais ceux de derriere paroissent souvent hors de l'eau où ils peuvent demeurer très-long tems parce qu'ils ont le trou ovale ouvert. Lorsqu'ils se jettent du continent à la mer, ils plongent la tête la premiere, ainsi que tous les grands animaux marins, les loutres, le lion, la baleine, le veau. S'ils montent sur quelque roc, ils se servent de leurs pieds de devant, comme les veaux marins, en traînant les parties postérieures de leurs corps, le dos voûté en arc & la tête baissée, pour se donner plus d'action & de ressort. Sont-ils suivis à la course, le plus agile coureur ne peut les devancer.

On courroit risque de la vie, s'ils avoient autant de facilité sur terre que sur l'eau; mais comme ils ne peuvent

monter les endroits escarpés qu'avec beaucoup de peine, on échappe aisément à leur fureur. On en voit surtout une grande quantité dans l'isle de Bering ; les bords de la mer en sont quelquefois couverts, & le voyageur est souvent obligé de les abandonner pour prendre les hauteurs.

Les loutres marines craignent beaucoup les ours : elles ne se mêlent point avec eux, non plus que les veaux marins ; mais il y a parmi eux de grands troupeaux de lions qu'ils redoutent & qu'ils respectent au point de n'oser se battre en leur présence, de peur qu'ils ne se mêlent du combat, comme cela arrive assez souvent. Les lions occupent toujours les meilleures places : c'est le droit du plus fort. Les ours n'osent les empêcher d'approcher de leurs femelles, avec lesquels les lions s'accouplent volontiers.

Les voyageurs qui veulent s'amuser à la chasse de ces animaux dans le continent, commencent par les aveugler à coups de pierres & les assomment ensuite à coups de bâton ; mais ils sont si durs, que deux ou trois hom

mes armés de maſſues n'en peuvent ſouvent venir à bout, même en les frappant ſur la tête de pluſieurs coups redoublés. Quoiqu'il ait le crâne briſé en pluſieurs morceaux, une partie de la cervelle répandue & les dents toutes caſſées, cet animal ſe défend encore & demeure quelquefois plus de quinze jours vivant & immobile à la même place.

Les ours marins viennent rarement ſur terre. Les Kamſchadales les attaquent & les bleſſent avec une eſpece de javelot troué qu'ils appellent *noſok*, dont le fer abandonnant le bois, reſte dans le corps de l'animal. Le fer eſt arrêté à une corde très-forte, dont les pêcheurs tiennent l'autre extrémité. L'animal bleſſé fuit avec la vîteſſe d'une fleche, entraîne avec lui la barque juſqu'à ce qu'il s'arrête fatigué par la courſe & épuiſé par la perte de ſon ſang; alors les pêcheurs tirent à eux la corde, percent l'ours de leurs lances; & s'il fait quelques mouvemens pour renverſer la barque, ils lui coupent les pieds de devant avec des haches & lui caſſent la tête à coups de maſſue.

Ils s'attachent parriculiérement aux femelles qui viennent mettre bas leurs petits au printems ; & entre les mâles, aux plus jeunes ; mais ils n'osent attaquer les vieux & les plus grands, & dès qu'ils en voyent, ils disent *sipung*, qui est une espece de conjuration.

Toutes les années un grand nombre d'ours marins meurent de vieillesse dans cette isle, & sur-tout des blessures qu'ils ont reçues dans les combats. Quelques endroits de ces bords sont tout couverts d'ossemens & de crânes. Dampierre dit avoir trouvé dans l'isle de Jean Fernandès, située au trente-sixieme degré de latitude, tous les bords couverts de veaux, d'ours & de lions marins : ce qui doit paroître surprenant, si l'on veut s'imaginer que ces animaux ayent passé de la partie australe. Il est plus naturel de penser que les mers australes sont peuplées d'animaux de la même espece que l'hémisphere boréale, sous la même latitude ou à-peu-près. Il paroît vraisemblable que nos ours marins passent l'hiver dans

cette derniere partie. On a découvert leur retraite d'été ; peut-être qu'un jour nous découvrirons celle d'hiver, qu'on croit être la terre appellée *de la Compagnie*, ou quelqu'autre terre peu éloignée.



REFLEXIONS de M. l'Abbé Orfei, ſur les drames en muſique ; traduites de l'Italien.

TOUT ce qui exiſte autour de nous peut devenir une ſource d'inſtruction & de lumieres ; mais plus les objets nous ſont familiers, moins il nous eſt poſſible de démêler & de ſaiſir tous les caracteres de vérité qu'ils renferment. L'habitude émouſſe nos ſens ; à peine ſont-ils ébranlés par les choſes dont ils ſont continuellement environnés : l'ame ſe trouvant répandue ſur une infinité d'images à la fois, ſe partage néceſſairement entre elles, & devient incapable d'en fixer fortement aucune en particulier. Que fait le poëte ? Il répand ſur la matiere le coloris puiſſant du merveilleux & de la nouveauté, Par-là il arrache notre ame à la foule des objets qui diviſent ſon attention, & l'attache uniquement à celui qu'il lui préſente. Il aggrandit, il éleve, il altere tous les êtres,

en les transportant de la vérité à la fiction. Ainsi ce qui se trouvoit très-commun & très-ordinaire dans sa maniere d'exister naturelle, devient, au moyent de l'art, curieux, intéressant & nouveau. Eh! comment toute notre attention ne se porteroit-elle pas sur des êtres créés une seconde fois par de tout autres instrumens que ceux qu'employe la nature! Est-il rien de plus surprenant & de plus propre à fixer toutes nos facultés, que de voir sortir des mains des arts un nouvel ordre de choses, un nouvel univers, produit, engendré au moyen des lignes, des couleurs, du ciseau, des sons, des paroles? Nos observateurs & nos critiques modernes semblent ignorer ou avoir perdu de vue ces grands principes de toute poésie. Ces hommes froids n'ont jamais senti toute l'énergie des arts, ou ne les jugent que hors du moment où ces arts agissent: à force d'exiger qu'on se rapproche de la vérité, ils tendent, sans y prendre garde, à confondre l'imitation avec la chose imitée, & conséquemment à détruire l'essence même de tous les arts imitateurs. Les *ré-*

flexions, que nous allons traduire nous ont conduits à ces observations générales, dont l'application pourra servir à développer & à rectifier quelquefois celles de l'auteur.

On entend par opéra, la représentation d'une action merveilleuse, à laquelle l'imagination ajoute les graces de la poésie, l'expression de la musique & de la danse, les ornemens de la méchanique & de la peinture. Le but de l'opéra est d'affecter plus agréablement & d'émouvoir plus efficacement les passions, que ne le peuvent faire les autres représentations théâtrales, dénuées des mêmes ressources.

Pour se faire une idée de la nature du plaisir que produit ce genre de spectacle, il faut se permettre quelques considérations sur le théâtre en général, & d'abord secouer le préjugé presque universel où l'on est, que les représentations théâtrales doivent être une imitation exacte des actions ordinaires de la vie. Mais alors, pour jouir d'un tel spectacle, il suffiroit de bien observer ce qui se dit, ce qui se passe dans un caffé, dans une sale de jeu ou dans une place publique. Le plaisir

qu'on trouve au spectacle ne consiste pas dans la peinture fidelle des actions humaines, mais dans l'exagération (1) de ce qui peut arriver & de ce qui arrive effectivement quelquefois. Cette imitation exagérée peut seule procurer du plaisir : en effet, si dans les lieux dont j'ai parlé, il se rencontre quelqu'un de remarquable par un caractere plus distingué, il attire les yeux & l'attention, & devient un objet de curiosité.

Pour se faire une idée de la nature de cette exagération, de son origine & de la cause du plaisir qu'elle procure, il faut considérer que tout homme sent intérieurement qu'il est égal à un autre, & qu'il est sujet aux mêmes passions, avec cette différence, que le caprice ou la nécessité a fait naître quelques circonstances, au moyen desquelles l'un paroît différent de l'autre, & se trouve obligé de cacher &

(2) Le mot italien est *caricatura*, que nous ne pouvons pas rendre par *charge* ni *caricature* : ces deux mots n'expriment en françois qu'une exagération dans le bas & le ridicule; en italien il exprime toute exagération, dans le noble comme dans le burlesque.

de diſſimuler ſes paſſions de mille manieres différentes ; ces circonſtances produiſent différens caracteres, & chaque homme ſoutient d'autant mieux le ſien, qu'il en garde mieux les apparences, ou qu'il maſque ſes paſſions & regle ſa conduite conformément à ce caractere. Or tant qu'un homme ſe tient dans les bornes de ſon caractere, & qu'il ſe conduit comme tout le monde, il n'attire aucunement l'attention ; mais ſi au contraire il ſe fait remarquer par une façon de vivre particuliere, alors il devient *caricature*, & l'on en peut faire un ſujet de théâtre.

Ou cette exagération tient uniquement aux mœurs extérieures, ou elle tombe ſur les actions & ſur les devoirs. Le premier cas fournit le ridicule néceſſaire à la comédie : le ſecond conſtitue le merveilleux, objet principal de la tragédie. Chacune de ces exagérations, ſi elle eſt ſoutenue & conforme à l'idée que l'on a du caractere exagéré, plaît, & produit ce qu'on appelle hors du théâtre *le vrai*, & ſur le théâtre *le vraiſemblable*. Si le même ridicule au contraire eſt mal ſoutenu,

il déplaît & produit le faux hors de la scene, & l'invraisemblable sur le théâtre. Ceci explique comment les représentations théâtrales sont plus fréquentés dans les pays où les caracteres sont plus abondans, & pourquoi chacun dans les mêmes lieux trouve à la même représentation plus ou moins de plaisir, à proportion du talent qu'il a pour se former une juste idée des caracteres, & pour saisir en conséquence el'exagération qu'on y ajoute. Le ridicule pouvant s'augmenter à l'infini, puisqu'il n'est autre chose que l'excès, & que l'excès n'a point de bornes, c'est au jugement à prescrire des limites & à distinguer ce qui convient d'avec ce qui n'est pas convenable.

Tout le monde connoît l'accident arrivé à ce ministre dont parle Pope, qui se présentant au Roi pour la premiere fois, au retour d'une expédition importante, changea en ridicule tout le sérieux de sa fonction, parce qu'un bouton, échappé mal-à-propos, avoit découvert indiscretement deux ou trois doigts de sa chemise. Cela me rappelle que dans un drame italien, pour intéresser un pere en

faveur d'une fille coupable, on fait paroître un enfant de cette fille, à la vue duquel le pere ému ne peut refuser le pardon. La même chose se trouve dans une piece françoise; mais le poëte, pour augmenter la compassion, au lieu d'un enfant, en fait paroître deux : j'ignore si cela réussit; mais si, pour accroître cette même compassion, au lieu de deux enfans il en eût mis sur la scene trois, quatre ou plus, il n'est pas douteux que cette file d'enfans n'eût fait rire. C'est ainsi qu'un bouton ou un enfant de plus ou de moins, peut changer la scene la plus grave en une scene ridicule. C'est donc au jugement à déterminer si c'est au premier ou au second bouton, au troisieme ou au quatrieme enfant, qu'il faut s'arrêter.

Le genre d'exagération théâtrale, change suivant le caractere des différentes nations. On sçait que les hommes sont à-peu-près les mêmes par-tout, parce qu'ils sont sujets aux mêmes passions; cependant on ne peut disconvenir que dans un grand nombre d'hommes de différentes nations, on ne découvre quelques diversités qui mar-

quent le caractere de chaque nation en particulier. Cette diverſité de caracteres ſe montre de différentes façons : le *changement* eſt le caractere du François, la *conſtance* celui de l'Anglois ; *la premiere impreſſion* détermine les Italiens, les Allemands ſont ſenſibles à *la derniere.*

De ces nations ne conſidérons que les trois qui ont un théâtre qui leur ſoit propre, & voyons comment elles accommodent leurs ſpectacles à leurs goûts particuliers. La ſenſibilité des Italiens à la premiere impreſſion, eſt produite, ainſi que la conſtance des Anglois, par l'imagination ; & l'inconſtance des François eſt le fruit de leur raiſon : de-là vient que les François chargent les penſées qui parlent à la raiſon, tandis que les Italiens & les Anglois chargent l'action qui parle à l'imagination ; avec cette différence, que tandis qu'en Angleterre on choiſit des ſujets atroces, capables d'inſpirer des actions hardies & courageuſes qui ſont propres à la conſtance, en Italie on recherche davantage les ſujets qui, par le ridicule ou la magnificence, flattent la molleſſe & l'oiſiveté

dans laquelle on y vit. Ainsi en Italie & en Angleterre on exige plus de force dans l'expression, plus de vivacité dans le dialogue & plus de comique; & pourvu que les caracteres & les actions plaisent à l'imagination, on s'embarrasse peu si elles sont multipliées & contradictoires, & si elles ont moins de vérité. En France au contraire on exige plus de simplicité dans le sujet, plus d'exactitude dans le costhume, & plus de force de sentiment; & pourvu que l'on s'asservisse à la décence qui plaît à la nation, on n'examine point si la compassion & l'horreur naissent de motifs qui ne le méritent pas, & si les caracteres, au lieu de se manifester par des actions, ne se peignent que par les discours.

Cette différence de génie fait encore qu'en Angleterre & en Italie le poëte est soumis à l'acteur, tandis qu'en France au contraire l'acteur est entiérement subordonné au poëte: delà vient qu'en Italie, où l'on donne plus à l'acteur qu'au poëte, les drames sont insipides à lire, & peuvent souffrir à peine deux ou trois représentations, tandis qu'en France

on joue pendant des siecles entiers, la même piece avec un succès toujours égal.

Il résulte de-là que les poëtes & les acteurs François doivent se croire d'autant plus supérieurs aux Anglois, qu'il est plus facile de raconter un fait, que de le représenter. Au reste, quand je dis que le théâtre Anglois, Italien ou François est supérieur aux autres, cela ne peut s'entendre du théâtre en général : la comparaison ne pourroit avoir lieu qu'autant qu'il y auroit des regles applicables également à chacun de ces théâtres ; mais le génie dramatique suit celui de chaque nation. Ainsi ce seroit en vain qu'on voudroit se prévaloir des regles qu'Aristote établit jadis bien ou mal sur le théâtre Grec ; en vain l'on opposeroit Aristote au génie des nations & à l'expérience.

Je dirai, avant que d'abandonner cet examen de la diversité de génie des nations, que les actions qui élevent le plus l'esprit de liberté, sont celles qui plaisent le plus en Italie ; que celles où l'amour domine, sont les plus agréables aux François, & que celles

qui présentent le plus de fantômes, de revenans & de magiciens, sont préférées en Angleterre. On pourroit conclure de-là, que chacune de ces nations se plaît à voir sur son théâtre les passions contraires aux siennes, puisque les Italiens passent pour les peuples les plus dociles dans la servitude, les François pour les plus légers en amour, & les Anglois pour les moins superstitieux. Cependant, en portant plus loin la réflexion, on s'appercevra que l'erreur est dans l'opinion commune ; le théâtre découvre l'esprit des nations, mieux que leurs actions mêmes ; personne ne peut paroître plus esclave que les autres, sans aimer davantage la liberté : on ne traite l'amour de bagatelle, que lorsqu'on craint de le traiter sérieusement, & l'on ne proteste pas contre les revenans, sans en avoir peur.

On s'apperçoit aisément que si c'est l'exagération qui plaît dans toutes les représentations théâtrales, elle est d'autant plus agréable qu'elle est plus forte, plus ressentie. En partant delà, aucune représentation théâtrale

ne peut plaire autant que les ſpectacles lyriques, ſoit tragiques, ſoit bouffons ; puiſque pour produire le ridicule dans les uns, & le merveilleux dans les autres, l'exagération y eſt portée au plus haut degré ; il eſt vrai que par cette raiſon la réuſſite des uns & des autres eſt d'autant plus incertaine, qu'il eſt plus difficile de ſoutenir une forte exagération qu'une moindre ; c'eſt ce qui fait que ces repréſentations ne parviennent preſque jamais à la perfection ; enſorte que les auteurs, déſeſpérant de réuſſir, ont donné à leurs poëmes une forme tout-à-fait différente de celle qu'ils devroient naturellement avoir. Le point principal eſt de bien diſtribuer la *caricature* pour toutes les circonſtances de la repréſentation : ces circonſtances peuvent ſe réduire à quatre ; ſçavoir, *le ſujet* donné par la poéſie ; *l'expreſſion* qui appartient à la muſique, *l'action* exécutée par la danſe, & les *décorations* fournies par la peinture ; ces quatre parties bien combinées, chacune en particulier fût-elle médiocrement traîtée, feront plus d'effet, qu'une ou deux de ces parties traitées

d'une maniere ſupérieure, tandis que les autres ſeroient négligées.

Le ſujet ſera d'autant plus exagéré qu'il ſera plus extraordinaire, plus prodigieux, & qu'il produira des enchantemens, des transformations, des apparitions, &c. Il importe peu que ces merveilles ſoient incroyables, pourvu qu'elles ſoient fondées ſur la paſſion qu'on veut exciter : c'eſt-là le point important. Il faudra cependant, pour le rendre plus croyable, l'éloigner de nos jours ; car ce qui ſeroit abſurde dans le Comte d'Eſſex, dans le Duc de Guiſe, devient vraiſemblable dans Jaſon & dans Œdipe. Le peuple ſe prête à toutes ſortes d'extravagances, pourvu qu'elles ſoient éloignées, & le philoſophe ne s'offenſe point de ce défaut de vraiſemblance, s'il voit que le peuple n'en eſt pas offenſé

Quant à l'expreſſion, il faut remarquer que, comme en parlant on employe, pour donner de la force à ce qu'on dit, différentes inflexions de voix, l'exagération néceſſaire au théâtre exige que cette expreſſion ſoit plus forte ; auſſi emploie-t-on avec

ſuccès les vers ; mais cette exagération devant être encore portée plus loin dans les poëmes lyriques, deviendra néceſſairement muſique. En effet, comme dans l'harmonie du diſcours le vers eſt l'exagération de la proſe, la muſique eſt celle du vers ; & comme une piece en vers plaît communément plus qu'une en proſe, parce qu'elle exprime plus vivement la compaſſion, la triſteſſe, l'horreur ; de même, une piece en vers peut acquérir de la force, à l'aide de l'expreſſion muſicale, & peindre mieux les mêmes paſſions. Si dans le Venceſlas de *Zeno*, Caſimir plein de remords, diſoit en proſe : *Je pars, ô mon Juge, ô mon Souverain, que je n'oſe appeller mon pere !* cette ſéparation produiroit une émotion, que la poéſie augmenteroit, en diſant :

Da te parto, e parto afflitto,
O mio Giudice, ô mio Re,
Volea dir mio genitor.

Mais la muſique ajoutée à la poéſie, en augmente encore l'expreſſion. L'exagération du geſte doit excéder

l'action ordinaire, comme la musique excede la déclamation ; aussi comme la déclamation devient musique, de même le geste exagéré devient danse.

Les décorations, dans lesquelles il faut comprendre tout l'appareil extérieur de la scene, doivent suivre la même marche ; & pour répondre à l'exagération des trois autres parties, il faut que les habits & les édifices qu'on y présente, soient aussi supérieurs aux édifices & aux habits que l'on voit hors de la scene, que la musique est supérieure au discours ordinaire.

On voit que jusqu'ici j'ai parlé des drames, tels qu'ils devroient être, & non pas tels qu'ils sont ; car on exige seulement aujourd'hui qu'ils soient un mêlange de musique (1) artificielle,

(1) L'auteur distingue la musique *artificielle* de la musique *expressive.* Celle-ci, dit-il, abandonnée aujourd'hui, s'attache à animer les images de la pöésie, & à embellir les modulations de la voix par les charmes de l'harmonie. La musique *artificielle*, la seule que les artistes modernes emploient, n'est qu'une combinaison méchanique de

coupé par des danses artificielles aussi. L'auteur d'un poëme n'a donc plus en vue que de faire un mêlange propre à introduire des ariettes qui dévelop-pent le génie du musicien; la danse subit le même sort, & l'on n'a en vue dans les décorations & dans les habits, que ce qui peut être avantageux aux actrices; ensorte que, si après avoir joué Armide, on demandoit au spectateur ce qu'il a retenu du drame, il répondroit qu'il s'en inquiete peu, & qu'il ne vient au spectacle que pour entendre quelques passages du virtuose à la mode, & pour voir la Signora *Rosina*, ou la Signora *Barbarina*, plus parées qu'à l'ordinaire.

L'amusement que procurent les drames modernes, prouve bien qu'une musique gaie peut plaire & amuser l'oreille, & qu'une disposition agréable de lumieres & d'ornemens, peut récréer la vue du spectateur, qui ne cherche dans ce mêlange de musique

---

sons des voix & des instrumens, qui peut frapper agréablement l'oreille, mais qui s'arrête aux sens, & ne pénetre jamais jusqu'à l'âme.

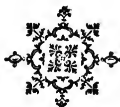
& de danse artificielles, qu'un soulagement à l'ennui; mais cela fait connoître, d'un autre côté, que le plaisir qu'on éprouve à l'opéra est d'un tout autre genre qu'il ne devroit être, & qu'il ne peut convenir au théâtre, où l'on ne doit avoir en vue que d'émouvoir les passions. L'usage où l'on est aujourd'hui d'introduire par-tout des ariettes, détruit absolument l'idée de représentation, & les repliques perpétuelles & les ritournelles interrompent sans cesse l'action. Ce mauvais goût s'est soutenu, parce qu'il est plus aisé de rencontrer des oreilles que des ames. D'ailleurs, le luxe ayant répandu dans les différentes Cours de l'Europe l'opéra Italien, les Princes & les Grands occupés d'affaires sérieuses, ont préféré un genre de spectacle qui n'exigeât pas beaucoup d'attention; & les poëtes & les musiciens Italiens, plus curieux de s'enrichir que de renfermer leur art dans ses véritables regles, ont suivi le goût de ceux qui les appelloient.

Pour rappeller l'opéra à la vérité, il faudroit donc rassembler quelques acteurs, qui, réunissant l'agrément de

la voix à la force du ſentiment, perſuadaſſent enfin que la perfection de la repréſentation ne conſiſte pas à copier une ſcene d'après la *Romanina* ou *Nicolino*, ou d'après la *Teſi* & *Barnachi*, mais à animer le ſentiment par l'expreſſion; comme la peinture d'une action par la muſique ne conſiſte pas dans une douzaine de paſſages, qui ne parurent jamais naturels que dans le goſier d'une *Fauſtina* ou d'un *Farinelli*.

De tout cela il faut conclure que tout ce qui eſt amuſement, dépend plus de l'humeur que de la raiſon, & qu'ainſi vouloir ramener le théâtre à des regles de raiſon, ſera toujours la vaine occupation de ceux qui, ne trouvant pas de plaiſir au ſpectacle, veulent détruire le plaiſir que les autres y prennent, & montrer de l'eſprit hors de propos. Le peuple, ſeul vrai juge des ſpectacles, ne conſulte dans ſes amuſemens que ſes ſens, qui lui parlent autrement que la raiſon. Quand il eſt de bonne humeur, il ne cherche que l'occaſion de s'amuſer; ſi les ſpectacles lyriques lui manquent, il court aux baladins, au ſinge qui danſe ſur une corde, à l'Anglois qui porte en

l'air une paille ; enfin, quand le tempérament est bon, nous sommes tous des enfans ; nous ne cherchons pas nos amusemens dans l'art, nous nous en faisons de tout ce qui se présente : mais il n'y a point d'amusement capable d'égayer un esprit malade & hypocondriaque.



TRADUCTION manuscrite d'un livre sur l'ancienne Musique Chinoise, composé par Ly-koang-ty, *Docteur & Membre du premier Tribunal des Lettrés de l'Empire, Ministre, &c.*

PLUS on étudie les mœurs, les usages, la philosophie & les arts des Chinois, plus on découvre de rapports entre ce peuple & les anciens Egyptiens. En parcourant l'ouvrage de *Ly-koang-ty*, nous avons cru lire le systême de Pythagore, c'est-à-dire, des Egyptiens, sur la musique; même origine, mêmes usages, mêmes procédés, même étendue, mêmes prodiges, mêmes éloges. Les Egyptiens avoient cherché & croyoient avoir trouvé l'harmonie universelle ou la juste proportion que toutes les choses ont entre elles; les Chinois prétendent que leurs ancêtres ont fait la même découverte, & que, conformément à cette idée, ils ont bâti tous leurs systêmes, & de musique &

de physique, & de morale, & de politique & d'éducation. Ce fut dans les nombres, qu'à l'exemple des Egyptiens, Pythagore puisa l'art de former les tons; c'est des nombres que les Chinois ont tiré la méthode & les regles de leur musique.

D'après les réflexions que les Egyptiens avoient faites sur l'harmonie universelle, & persuadés qu'ils en avoient surpris les loix, ils les avoient transportées à leur musique, & croyoient par ce moyen évoquer, appaiser & réjouir les divinités ou les génies qui président aux différentes parties de l'univers. Ecoutons les anciens historiens de la Chine : le pouvoir de la musique, disent-ils, n'agit pas seulement sur les hommes vivans, les morts eux-mêmes le ressentent; les esprits du ciel & ceux de la terre se rendent au son des voix & des instrumens: nous ne les voyons pas des yeux du corps; mais la secrete horreur dont nous sommes pénétrés dans ces circonstances, suffit pour nous convaincre qu'ils sont présens & qu'ils nous écoutent. Si la musique, ajoutent-ils, n'opere plus aujourd'hui les mêmes

prodiges, c'eſt qu'elle n'eſt point compoſée ſelon les vrais principes de l'harmonie univerſelle qui regne dans la nature, & que ce qui devroit être le ton fixe n'étant plus qu'un ton arbitraire & non le ton que la nature elle-même a donné pour ſervir de fondement & de regle à tous les autres, les accords qui en dérivent, les progreſſions qui en réſultent, ne ſçauroient produire aucun grand effet.

Les Grecs, d'après les Egyptiens, avoient affecté à chaque eſpece de cérémonie, de culte & d'exercice, différens modes, différens airs, différentes ſortes de muſique. Il en étoit de même chez les Chinois : de plus, chaque ſaiſon avoit ſa muſique particuliere ; ce qu'on jouoit en hyver n'eût été d'aucun effet dans le printems. Nos anciens, diſent-ils, avoient trouvé le véritable rapport qui ſe trouve entre les ſons & les différentes températures de l'air; de ſorte que leur muſique ſe trouvant à l'uniſſon des parties ſonores qui ſont hors de nous & qui nagent dans le fluide qui nous environne, étoit en même tems d'accord avec les principaux organes qui ſont

les instrumens de nos sensations.

Pythagore & tous ses disciples se préparoient à la contemplation & à l'exercice par la musique ; c'est au son du *kin* (1), dit un des historiens de de la Chine, que *Chun*, un de nos plus grands Empereurs, se préparoit à traiter les affaires de l'empire ; c'est à la mélodie de cet instrument qu'il dut

(1) C'est un des plus anciens instrumens de la musique chinoise. Les Chinois en attribuent l'invention au fondateur de leur empire, c'est-à-dire à *Fou-hi* lui-même. Avec du bois appellé *ou-toung*, dit un de leurs historiens, *Fou-hi* fit un instrument de musique que nous avons nommé *kin*, mais auquel son inventeur donna le nom de *ly-hoei*, qui signifie dans un sens un peu étendu, instrument qui dissipe les ténebres de l'entendement, & par le moyen duquel on peut se mettre en état de pénétrer les choses les plus obscures. Le *kin* est composé de vingt-sept cordes. C'est le plus difficile & le plus cher de tous les instrumens ; aussi n'y a-t-il que les personnes au-dessus du commun qui en jouent. On ne le touche jamais, que par respect, ou plutôt par superstition, on n'ait auparavant allumé plusieurs bâtons d'odeur qu'on fait brûler pendant tout le tems qu'on en joue. Le son de cet instrument est extrêmement doux.

l'amour

l'amour extrême qu'il eut pour ses peuples, & dont il lui lui donna tant de preuves : car un jour qu'il en jouoit, il se sentit comme transporté & composa les paroles suivantes qu'il chanta en s'accompagnant lui-même : *Le vent du midi amene la chaleur & dissipe la tristesse ; qu'il en soit de même de* Chun, *qu'il fasse la joie & la consolation de son peuple ; le vent du midi fait germer les grains qui sont l'espérance du peuple ; comme lui, ô* Chun, *sois l'espérance & la richesse de tes sujets*, &c.

Le principal objet de la musique, ont dit tous les Pythagoriciens, est de calmer les passions, d'éclairer l'entendement & d'inspirer l'amour de la vertu : les effets que doit produire la musique sur ceux qui l'apprennent, disent les Chinois, ne regardent pas moins l'intérieur que l'extérieur ; posséder son ame en paix, être modeste & sincere, avoir la droiture & la constance en partage, aimer tout le monde & surtout ceux de qui l'on tient la vie, voilà les vertus que la musique doit inspirer & qu'il faut absolument acquérir, si l'on veut mériter le nom de musicien.

O Grecs ! s'écrie presqu'à chaque

instant Platon, prenez garde à votre musique; si vous la changez, c'est fait de vos mœurs. Confucius, les anciens sages de la Chine, & avec eux presque tous les historiens de l'Empire, ont attribué les changemens & les révolutions que l'Etat a soufferts tant dans la constitution de ses loix que dans ses mœurs, aux changemens & aux révolutions qu'a subis la musique. Voilà des conformités qui ne sçauroient être plus frappantes, sans doute; mais il est un rapport encore plus sensible, c'est que le systême de la musique Chinoise, tel qu'il existe aujourd'hui, est précisément le même que celui de Pythagore ou des Egyptiens. Nous n'entrerons point à ce sujet dans une discussion qui nous meneroit trop loin; il nous suffira de dire que les instrumens Chinois, leur accord, l'ordre & l'arrangement de leurs tons, leur gamme, leurs airs, tout prouve, tout démontre l'analogie dont nous venons de parler. D'où il s'ensuit, 1°. que, quoi qu'en disent les Chinois modernes, leur musique a beaucoup moins changé que leurs idées sur la musique; en second lieu, qu'on ne concevroit

pas comment un systême musical, composé d'intervalles rigoureusement mathématiques, formé, pour ainsi dire, uniquement avec le compas, où le sens de l'ouie semble n'avoir jamais été consulté, où le plaisir de l'oreille est sacrifié à la sévérité des idées abstraites & à des rapports purement métaphysiques; qu'on ne concevroit pas, dis-je, comment un pareil systême a pu être adopté & suivi, si l'usage de la musique n'avoit été chez les Chinois, comme chez les Egyptiens, en grande partie hyéroglyphique; c'est-à-dire, si l'on n'en avoit consacré les intervalles & les rapports par l'analogie qu'on leur persuadoit qu'ils avoient avec toutes les parties de la nature, & si en même tems le même systême n'eût convenu tout-à-la-fois à la musique, à l'astronomie, à la physique & même à la morale. Or, puisque le systême de la musique Chinoise est précisément le même que celui des Egyptiens, puisque ce systême embrassoit autrefois tous les objets des connoissances humaines, & que, de l'aveu même des missionnaires, la musique Chinoise est encore aujourd'hui ce

qu'elle étoit autrefois, quelles obligations n'aurions-nous pas à ceux qui, au lieu de s'obstiner à introduire notre musique parmi les Chinois, étudieroient celle de ce peuple, pour tâcher de parvenir à la connoissance du systême de la musique & conséquemment de toute la philosophie Egyptienne? Qui sait si un pareil travail ne les conduiroit pas à retrouver la clé des signes & des formules dont se servoient les anciens Egyptiens pour expliquer leur doctrine?

Nous n'insisterons pas davantage sur la musique ancienne des Chinois, nous n'extrairons même de ce qui a rapport à la moderne, que les portions qui nous paroîtront propres à intéresser la plus grande partie des lecteurs.

L'Auteur de la traduction que nous avons sous les yeux, a cru trouver la raison du peu de goût que les Chinois ont pour la musique Européenne, tant dans la conformation de leurs organes auditifs, qu'il prétend être différente de la nôtre, que dans la maniere dont les Chinois sont élevés. Quoique nous soyons fort éloignés d'adopter ce sen-

timent à la rigueur & dans toute son étendue, les moyens dont il se sert pour l'appuyer, renferment des observations si curieuses & si piquantes, que nous le rapporterons en entier: le voici.

L'Empereur *Kang-hi* avoit entrepris de faire adopter les principes de la musique Européenne, qu'il goûta très-fort dès qu'on lui en eut expliqué les premiers élémens; il employa pour cet effet le Pere Pereira, Jésuite Portugais, & ensuite M. Pedrini, Missionnaire de la Propagande, l'un & l'autre assez habiles, ou du moins suffisamment initiés dans les principes de l'harmonie, pour pouvoir les réduire en préceptes, moyennant le secours de quelques livres dont ils avoient eu soin de se pourvoir.

Les deux Missionnaires mirent, à s'acquitter de leur commission, le soin & l'application dont ils étoient capables. Les peines qu'ils se donnerent eurent le succès le plus heureux; l'Empereur non-seulement approuva tout ce qu'ils avoient fait, mais il ne dédaigna pas de se dire le compagnon de

leurs travaux, & de publier qu'il avoit eu grande part à leur ouvrage sur la musique. Le livre fut imprimé dans l'enceinte même de son palais ; tout en étoit beau, papier, caracteres, figures, impression. Sa Majesté en distribua des exemplaires aux *Regulos* & aux Grands de son Empire. Quelques-uns, pour faire leur cour, se donnerent la peine d'étudier les différentes combinaisons des notes *ut re mi fa sol la si ut*, & d'apprendre par cœur quelques airs qu'ils jouoient assez bien sur des instrumens à l'européenne; mais comme dès leur plus tendre enfance ils étoient accoutumés à entendre parler de *lu* (1) de

(1) Le mot ou la lettre *lu*, pris en lui-même & dans toute son étendue, signifie *principe*, *origine*, *loi*, *mesure*, *regle*, &c. Les Chinois attribuent l'invention des *lu* & de la musique à *Hoang-ty* ou à celui qu'on appelloit alors *l'habile à connoître les différences* (*Lung-lun*). Ces *lu* sont au nombre de douze. Le savant musicien *Tchao-che-te* dit que le *lu* n'est autre chose qu'une industrie, un art, une maniere de modifier les sons. Les *lu* sont divisés en deux parties, composées de six *lu* chacune. La premiere contient

tiao (1), du son de la pierre, de celui de la peau, du son du bois & de celui du métal, du son des instrumens à cordes & de celui des instrumens à vent; comme ils avoient entendu faire des applications des tons de la musique aux vertus morales & aux qualités physiques de presque toutes les choses de la nature, que d'ailleurs les principes de la musique Européenne ne leur présentoient pas des

les *yang-lu* ou *lu* majeurs; la seconde les six *yn-lu*, appellés autrement les six *toung* ou *lu* mineurs. Par *lu* majeurs ils entendent les *lu* graves; & par *lu* mineurs, les *lu* aigus. Les anciens Chinois se servoient des douze *lu* pour désigner les douze lunes qui composent l'année. Tous les efforts que nous avons faits pour percer & dissiper l'obscurité dont cette partie de l'ancienne musique Chinoise est enveloppée, ont été inutiles: la seule chose qu'on peut conclure du galimathias qui regne dans ce que les Chinois ont dit à ce sujet, c'est que l'ancienne musique Chinoise avoit du rapport, comme nous l'avons déja remarqué, avec les saisons, les lunes, les élémens & toute la nature.

(1) Le mot *tiao* signifie proprement plusieurs choses rangées les unes auprès des autres, *échelle*, & plus communément encore, *tempérament*, *accord*, *union*, &c.

idées aussi magnifiques, ils n'hésiterent pas dans le fond de leur cœur sur la préférence. Le figuré l'emporta sur le réel, & les préjugés firent taire la conviction.

Kang-hi connoissoit parfaitement le génie de la nation qu'il gouvernoit; il vit bien qu'il lui seroit impossible de la forcer à adopter une musique étrangere. Il sçavoit combien de ruisseaux de sang avoient fait couler ses ancêtres pour contraindre les Chinois à se faire raser les cheveux à la maniere des Tartares; il ne voulut point renouveller ces tragédies, en exposant ses sujets à la désobéissance, pour une chose qui au fond n'en valoit pas la peine. Cependant comme c'est un point essentiel dans le gouvernement Chinois que chaque dynastie ait sa musique particuliere, il voulut que celle des tartares Mantchoux eût aussi la sienne. Il prit le parti de la faire composer suivant les principes adoptés dans l'empire, c'est-à-dire, conformément aux regles de l'ancienne musique; s'il y fit quelque changement, ce fut seulement dans la construction des nouveaux instrumens, auxquels il conserva leurs anciens

noms, leur forme & leur usage. Je ne rapporterai rien que d'après les livres authentiques.

La musique qui est en usage sous la dynastie *Tay-tsing*, à présent régnante, est la musique appellée *Chao-yo*, la méme dont on attribue l'invention à *Chun* (1); on l'emploie principalement dans les sacrifices. Le chef de cette musique, celui qui a inspection sur tous les musiciens, porte le titre de *Tay-tschang*, c'est-à-dire, de conservateur des cinq vertus capitales & absolument nécessaires à l'homme, comme membre de la société. Ces vertus sont un amour universel pour tous les hommes, la justice, la politesse ou les manieres, le sage discernement & la droiture du cœur. Il y a un tribunal particulier & un nombre déterminé de Mandarins pour avoir soin de ce qui concerne la musique.

Lorsque des Rois étrangers ou leurs Ambassadeurs viennent rendre hommage à Sa Majesté Impériale, lorsque l'Empereur tient son lit de justice,

(1) *Chun* gouvernoit l'empire 2277 ans avant Jesus-Christ.

ou qu'il est assis sur son trône pour juger les affaires de l'empire, on emploie la musique *Chao-yo*. Il y a pour cela des Mandarins particuliers, & chaque cérémonie a ses airs propres. Le *Tay-tschang* ne préside en personne que dans la musique qui se fait pour les sacrifices.

La huitieme année de *Kang-hi*, on fit des réglemens sur la musique & on détermina la méthode qu'on devroit suivre désormais tant dans la théorie que dans l'exécution ou la pratique de cet art. L'Empereur changea l'épithete de *tranquille* qu'on donnoit à la musique de *Chun*, en celle d'*amie de la concorde*; & c'est de ce beau nom qu'il décora la musique propre de sa dynastie.

La cinquante-deuxieme année du même regne, on changea les instrumens de musique & on en fit faire d'une nouvelle construction; on s'atacha sur-tout à déterminer le *hoang-tchoung* (1), ce qu'apres bien des ré-

(1) *Cloche jaune*. Le mot *hoang* désigne proprement la couleur de la terre jaune, La lettre *tchoung* veut dire *cloche*. Les Chinois regardent la couleur jaune comme la plus

flexions on fit de la maniere suivante. On conclut que le *hoang-tchoung* auroit 1 pied 7 pouces 2 lignes plus $\frac{9}{10}$ de lignes. On travailla deux ans de suite à la construction des nouveaux instrumens ; & la cinquante-quatrieme année de son regne, l'Empereur fut averti que tout étoit achevé. Le *Tay-tchang*, ou le Président du tribunal de la musique, supplia très-humblement Sa Majesté de donner ses ordres pour que tous les nouveaux réglemens qu'on venoit de faire par rapport à la musique, fussent insérés dans son *Livre des grands usages*, afin que tout l'empire en fût juridiquement instruit. L'Empereur y consentit & porta un édit, dont voici la teneur :

« Le chef de la musique de mon em-
» pire m'a représenté que les nouveaux
» instrumens, pour la construction des-
» quels j'avois donné mes ordres, étant
» achevés, il étoit à propos de les faire

parfaite de leurs cinq couleurs primitives ; voilà la raison pour laquelle ils ont donné le nom de jaune à la cloche, dont le *koung* ou le ton est le plus parfait des tons.

» insérer dans mon *Livre des grands* » *usages*. Les instrumens dont on se ser- » voit sous mes prédécesseurs, étoient » à la vérité d'une très-bonne construc- » tion, mais ils étoient vieux & ne » rendoient plus que des sons sourds » & altérés. C'est ce qui m'a engagé, » après les avoir examinés moi-même » avec beaucoup d'attention, à en faire » construire de nouveaux sur le modele » de ceux qu'on avoit déja : car je ne » suis pas en état de donner rien de » mieux en ce genre, que ce qui avoit » été fait sous la dynastie précédente ; » & tous les éloges que me donne le » *Tay-tchang-see*, en me faisant auteur » d'un nouveau systême & d'une nou- » velle invention pour la musique & » pour les instrumens, doivent être » regardés comme un effet de son zele » pour mon service & pour la gloire » de mon regne.

» Après avoir communiqué mon » projet à mon premier ministre, aux » chefs des neuf principaux tribunaux » de ma cour & à d'autres officiers » de mon empire, je leur ordonnai » de me dire tout naturellement ce » qu'ils en pensoient ; ils m'ont fait

» d'une commune voix la réponse sui-
» vante :

« Les instrumens de musique faits
» sous la dynastie précédente sont fort
» imparfaits, ils ne sauroient expri-
» mer ni les délicatesses ni les agré-
» mens, ni même les véritables tons de
» la musique, suivant les principes de
» laquelle on voit bien qu'ils n'ont
» pas été construits; mais Votre Ma-
» jesté a trouvé, par ses profondes ré-
» flexions, le moyen de corriger ce
» qu'ils avoient de défectueux, &
» d'en faire qui puissent rendre des
» tons justes & véritablement harmo-
» nieux. Nous croyons donc, & nous
» sommes pleinement convaincus, que
» Votre Majesté rendra un service es-
» sentiel à l'empire, si elle veut bien
» donner ses ordres pour qu'on grave
» tous ces instrumens & qu'on les in-
» sere dans le livre des grands usages
» de l'empire, avec la méthode de
» les construire, leurs dimensions &
» tous les moyens qu'on a employés
» pour les rendre tels qu'ils sont. Il
» seroit à craindre, sans cette précau-
» tion, qu'on en perdît peu-à-peu la

» mémoire, & que dans la suite des » tems notre musique retombât dans » l'état d'imperfection d'où Votre » Majesté l'a tirée. Nous croyons donc » qu'il est à propos qu'en les insérant » dans le livre des grands usages de » l'empire, on marque non seulement » la méthode & toute la théorie de » leur construction, mais encore l'an- » née & la lune, où par ordre de Votre » Majesté on commencera à s'en ser- » vir, *&c* ».

La cinquante-cinquieme année de son regne, l'Empereur *Kang-hi* ordonna au Gouverneur de la province de *Petchely* de faire jouer la nouvelle musique dans la salle de Confucius, & de n'employer pour l'exécution de cette musique que les instrumens de la nouvelle construction.

La deuxieme année d'*Young-tcheng*, l'Empereur ordonna que le chef de la musique des descendans de Confucius viendroit prendre du *Tay-tchang-see* les ordres & les instructions nécessaires pour l'exécution de la nouvelle musique dans la famille de Confucius. Sa Majesté donna les mêmes ordres

pour tous les autres musiciens de l'empire qui avoient soin de la musique des temples, des salles & autres lieux où se font les cérémonies publiques. Le même Empereur assigna aussi une musique particuliere pour la cérémonie du labourage, qui se fait une fois chaque année, & une autre pour le festin qui la suit.

Au commencement & à la fin de chaque année, l'Empereur tient son lit de justice; on joue alors la musique *Tchoung-ho-chao-yo*, c'est-à-dire, *qui inspire la véritable concorde*; & on chante le cantique *Yven-ping*, comme qui diroit *la concorde éternelle;* les Regulos, les Grands & les Mandarins des différens ordres viennent se prosterner devant l'Empereur assis sur son trône: on joue alors la grande musique sur le vestibule, & on chante le cantique *King-ping* (respect tranquille). La cérémonie finie, on joue encore une fois la grande musique *Tchoung-ho-chao-yo*, & on chante le cantique *ho-ping* (union tranquille).

Le jour qu'on lit en présence de l'Empereur l'éloge qu'on a composé en son honneur, on joue la musique

Tao-yng-yo, c'est-à-dire, *musique excitatrice.* Il y a pour cette cérémonie deux mandarins & douze musiciens. Une des plus grandes cérémonies & où il y a toujours grande musique, est celle du labourage; cette cérémonie se fait de la maniere suivante :

Dans un champ destiné uniquement pour cet usage, & tout environné de murs, on dresse deux tentes, une du côté de l'est, & l'autre du côté de l'ouest.

Il y a quatre mandarins du premier titre, qui introduisent quatre vieillards choisis parmi les laboureurs, & qui les présentent à l'Empereur; il y a de plus, quatorze personnes, dont l'office est de lire l'éloge & le détail des avantages de l'agriculture. Il y en a six qui sont chargées de battre sur le tambour, sur le *lo*, & de se servir du *pan* (le *lo* est un bassin de cuivre; le *pan* est composé de deux planchettes qu'on frappe l'une contre l'autre).

En dehors des tentes il y a des beches, des pioches, des rateaux, des faucilles & des charrues. Il y a aussi deux habits rustiques, l'un pour garantir de la pluie, l'autre du froid.

Vingt musiciens n'ont d'autre office dans cette occasion que de tenir en main quelqu'un des instrumens du labourage. Cinquante autres musiciens gardent les étendards des cinq couleurs.

L'Empereur prend une beche ; donne un coup ou deux ; il se met ensuite derriere la charrue & trace un ou deux sillons : les quatre vieillards laboureurs l'accompagnent. Après que Sa Majesté a donné l'exemple, les Regulos & les Grands des neuf ordres labourent à leur tour, & l'Empereur est attentif à regarder leur travail. Tout étant fini, Sa Majesté monte en chaise pour se rendre à son appartement. C'est alors que commence la grande musique : il y a quatre mandarins & vingt musiciens qui accompagnent l'Empereur jusqu'à la porte appellée *Tchai-koung-men*, c'est-à-dire, *porte du jeûne* avant les sacrifices des solstices. La musique cesse alors. Elle recommence après que Sa Majesté est arrivée près d'un grand autel placé dans l'intérieur de ce palais. Les musiciens sont placés au côté gauche de l'autel ; ils sont différens des premiers,

mais en même nombre. La musique cesse dès que l'Empereur se retire pour se rendre à la salle du trône.

Lorsque le Gouverneur des neuf portes introduit les mandarins qui ont rapport au peuple, lorsqu'il introduit les quatre vieillards qui viennent rendre hommage à Sa Majesté, lorsque les Regulos, les Grands & les Mandarins des différens ordres félicitent l'Empereur de l'heureux succès de son labourage, on exécute la grande musique sur le perron de la salle du trône. La musique cesse en même tems que la cérémonie finit. Pendant que l'Empereur se retire, la musique recommence & dure jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la porte intérieure de son appartement. Elle recommence de nouveau pour ne finir que lorsque l'Empereur a envoyé des mets de sa table aux Regulos & aux Grands qui ont été de la cérémonie.

Voilà exactement ce qui s'observe dans la cérémonie du labourage de la terre. L'Empereur *Yong-tcheng* y a ajouté bien d'autres choses qui ne sont pas détaillées dans le manuscrit que nous avons sous les yeux, & dont,

pour cette raison, nous ne disons rien ici.

Il y a des musiciens particuliers pour toutes les cérémonies qui se font chez l'Impératrice mere & chez l'Impératrice femme.

Le premier Empereur de cette dynastie ordonna d'abord que la grande musique se feroit chez les Impératrices ; on décida que quatre femmes, épouses des mandarins du titre de *Lyng-yo-koan* tiendroient la place de leurs maris. Il y avoit vingt-quatre musiciennes qui étoient sous la direction des maîtres de la *cloche* & du *tambour*, par lesquels elles étoient conduites jusqu'à la porte intérieure du palais, où elles devoient faire la musique. Huit ans après on cassa les musiciennes, & on leur substitua des eunuques au nombre de quarante-huit. Ces eunuques furent cassés à leur tour & on leur substitua le même nombre de femmes après vingt ans; mais enfin soixante ans après il fut décidé que la musique qui se feroit chez les Impératrices, ne feroit exécutée que par des eunuques. Le même usage s'observe encore aujourd'hui.

Il y a musique lorsqu'on offre à l'Empereur un livre nouvellement imprimé (cela s'entend des livres faits par autorité publique). Le premier mandarin de la musique envoie des musiciens dans l'endroit du palais appellé *Tche-koan-tsion.* Dès que celui qui porte le livre est à portée d'être vu, la musique commence; elle continue jusqu'à ce qu'on soit arrrivé à la porte de la bibliotheque. Là on remet le livre entre les mains des mandarins qui viennent le chercher pour le présenter à l'Empereur, & la musique cesse.

Il y a également musique, lorsque les docteurs, tant d'armes que de lettres, s'assemblent pour les *examens.*

Lorsque le chef des descendans de Confucius & le Général des Bonzes, appellés *Ho-chang*, viennent à la cour, il y a cérémonie & musique.

Lorsqu'on fait quelque nouveau bâtiment, il y a musique : 1°. quand on ouvre le terrein pour jetter les fondemens; 2°. lorsqu'on met la premiere pierre; 3°. lorsqu'on éleve la premiere colonne; 4°. lorsqu'on place la premiere poutre ou la poutre prin-

cipale ; 5°. lorsqu'on pose la premiere porte ; 6°. lorsqu'on met l'avant-toît ; 7°. lorsqu'on place les inscriptions ; 8°. lorsque, le bâtiment achevé, on remercie les esprits, & en particulier l'esprit de la terre. Il y a pour chacune de ces cérémonies dix musiciens.

L'auteur passe à la musique appellée du *Tam-pi-chang* ou du *vestibule*, à la musique dite *Tchoung-ho* ou *amie de la concorde*, & décrit avec son exactitude ordinaire les formes & les dimensions des divers instrumens affectés à ces différens genres de musique. Pour faire connoître ce que l'auteur dit à ce sujet, il faudroit absolument le transcrire en entier ; il nous suffira donc de rapporter les moyens dont il s'est servi pour fixer nos idées sur les dimensions qu'il donne. Cette partie nous a paru très-curieuse & très-intéressante. Pour qu'on sache précisément à quoi s'en tenir à cet égard, notre auteur a fait copier le pied chinois tant ancien que moderne, sur l'étalon même du *Koung-pon*, qui est la mesure authentique & celle qui doit servir de regle à toutes les autres.

Le pied chinois, dit-il, n'a pas toujours été le même. Anciennement

il étoit court : aujourd'hui peu s'en faut qu'il ne soit de la longueur de notre pied-de-roi ; mais dans tous les tems il a été divisé en dix pouces, & chaque pouce en dix lignes.

La cinquieme année de *Chun-tché*, on fit des réglemens pour les balances & les mesures. Ces mêmes réglemens furent adoptés la dix-huitieme année de *Kang-hi*, & insérés dans le livre des grands usages de l'empire, comme on le voit dans le livre intitulé *Tay-tsing-hoei-tien*, article 23.

Le poids & la balance, dit l'article que je viens de citer, ont servi de regle pour déterminer le pied & le pouce. On prit de l'or rouge, que les Chinois appellent *Tche-kin*, c'est-à-dire, de l'*or pur*, 16 onces $+ \frac{8}{10}$ d'once ; de l'argent fin, 9 onces ; de cuivre rouge, 7 onces $+ \frac{5}{10}$ d'once ; du *he-kien* ou du plomb noir, 9 onces $+ \frac{0}{10} + \frac{3}{100}$ d'once.

On fondit tous ces métaux l'un après l'autre, on en fit un cube de chacun, & chaque face du cube avoit un pouce. C'est de ces pouces que le pied est composé.

Du reste, après avoir comparé

l'once chinoise avec l'once qui chez nous contient huit gros, il se trouve que notre once est plus petite que l'once chinoise de $\frac{1}{9}$; car neuf gros font exactement équilibre avec ce qu'ils appellent *leang* (once).

L'auteur finit par quelques réflexions sur la méthode qu'observent les Chinois dans la composition & dans l'exécution de leur musique.

En ce point, comme en une infinité d'autres, les Chinois semblent avoir pris le contrepied de ce qui se pratique en Europe. Il n'y a dans la musique de ce peuple, ni basse, ni taille, ni dessus, tout y est à l'unisson; mais cet unisson est varié suivant la nature & la partie de chaque instrument; & c'est dans cette variation que consistent l'habileté du compositeur, la beauté d'une piece & tout l'art musical.

Il seroit inutile de combattre là-dessus le préjugé national. En vain s'efforceroit-on de prouver aux Chinois qu'ils doivent trouver du plaisir dans une chose où ils n'en trouvent réellement point. Disciples de la belle nature, à ce qu'ils prétendent, ils

croiroient s'écarter des regles qu'elle prescrit, si pour flatter l'oreille, ils lui faisoient entendre une multiplicité de sons qui n'est propre qu'à la fatiguer. Pourquoi, disent-ils, jouer en même tems plusieurs choses différentes? Pourquoi les jouer si rapidement? Est-ce pour montrer la légereté de votre esprit & l'agilité de vos doigts, ou bien pour vous récréer & plaire en même tems à ceux qui vous écoutent? Si c'est la premiere de ces vues qui vous anime, vous avez rempli votre objet, & nous avouons que vous nous surpassez; mais si c'est pour vous récréer & nous plaire, nous ne voyons pas que vous en preniez le chemin. Vos concerts, sur-tout s'ils sont un peu longs, sont des exercices violens pour ceux qui les exécutent, & de vrais supplices pour les personnes qui les écoutent. Il faut absolument que les Européens soient organisés tout autrement que nous; vous aimez les choses compliquées, nous nous plaisons à celles qui sont simples: dans votre musique vous courez souvent à perte d'haleine; dans la nôtre nous marchons toujours d'un

pas

pas grave & mesuré. Rien ne fait mieux connoître quel est le génie d'une nation, que la musique qu'elle goûte. D'un esprit vain, frivole & léger, il ne peut sortir que des productions qui lui ressemblent; & ces sortes de productions ne peuvent plaire qu'à des hommes accoutumés à l'inconstance & à la légereté. Nos anciens ne s'y méprenoient guere ; habiles dans la connoissance du cœur humain, ils étoient persuadés que rien n'étoit plus propre à déceler le fonds du caractere, que le goût qu'on fait paroître pour tel ou tel autre genre de musique. Nous ne les valons pas à beaucoup près ; mais, héritiers de leurs écrits, de leurs préceptes & de leurs méthodes, nous croirons toujours, quoi qu'on nous dise, nous écarter des voies de la nature & des bonnes mœurs, lorsque nous adopterons une musique compliquée, confuse, sautillante, & dont les mouvemens trop variés ne font que remuer un peu le sang, sans pénétrer jusqu'à l'ame. En cela, comme en bien d'autres choses, les êtres qui nous sont inférieurs doivent nous servir de

modele ; examinons-les de près, & voyons quels sont les procédés qu'ils tiennent. A-t-on jamais vu, par exemple, des oiseaux de la même espece faire entr'eux des concerts, dans lesquels l'un chante la tierce, la quarte & la quinte de ce que l'autre entonne ? Non, sans doute ; mais lorsque l'un d'eux entonne son ramage naturel, l'autre l'écoute ou chante à l'unisson : cependant nous nous plaisons à les entendre, nous les admirons, nous en sommes enchantés. D'où vient cela ? C'est que notre oreille déteste la confusion ; elle aime à distinguer ce qu'elle entend, & à le goûter à loisir ; elle veut enfin pouvoir porter jusqu'à l'ame la sensation dont elle est affectée, l'y faire passer sans travail, & lui en rendre pour ainsi dire raison.

Il en est de nos oreilles à peu près comme de nos yeux : ceux-ci veulent se reposer doucement sur les objets, pour pouvoir parcourir les beautés qu'ils renferment, les admirer & en être émus ; celles-là, quoiqu'un peu plus promptes à la vérité, veulent néanmoins être entraînées comme malgré elles & sans aucun travail de

leur part, par les charmes d'une bonne mélodie. Que diriez-vous de nous, si pour vous donner le plaisir de voir en peinture tout ce que les vingt-deux dynasties qui ont successivement gouverné notre empire, ont fait de grand & de remarquable, nous vous montrions dans un seul tableau cet amas confus d'actions de tous les genres? Pourriez-vous bien les y distinguer? Ne nous diriez-vous pas que vous voyez à la vérité des couleurs, & des couleurs bien nuancées, des figures, & des figures bien exprimées; mais tout cela si confusément & d'une maniere si compliquée, que rien de net & de distinct ne s'imprimeroit dans votre cerveau? Ou bien encore que penseriez-vous d'une personne qui, ayant toute l'histoire de notre empire en plusieurs centaines de tableaux, feroit passer sous vos yeux chacun de ces tableaux avec une rapidité extrême, & vous demanderoit ensuite froidement si vous n'avez pas reconnu avec plaisir la vérité de ce qu'ils représentent, & si vous n'en avez pas admiré toutes les beautés? Vous lui répondriez ce que vous nous

mettez dans la néceſſité de vous répondre, lorſque vous nous demandez ſi nous ne trouvons pas votre muſique admirable. Nous n'avons entendu, vous diſons-nous, qu'un mêlange confus & deſordonné de ſons hauts & bas, ſans avoir pu diſtinguer en aucune façon ce qu'ils vouloient exprimer.

Tels ſont les raiſonnemens des Chinois modernes, pourſuit notre auteur: raiſonnemens pitoyables, ſi l'on veut, mais dont il n'eſt pas aiſé de leur faire ſentir le faux. Laiſſons-les donc dans leur ignorance, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de les en tirer. Victimes des préjugés d'une éducation qui leur enſeigne que tout ce qui eſt bon ſe trouve chez eux, que la muſique inventée par leurs ancêtres eſt ce qu'il y a de plus parfait au monde, & ne connoiſſant d'ailleurs pour juges de leurs ſenſations que des organes ſtupides ou émouſſés, ils ſe moqueront toujours de nous, quand nous voudrons leur perſuader que leur muſique, pour être bonne, devroit être compoſée ſuivant les regles que nous obſervons en Europe.

Je viens de le dire (c'eſt toujours

l'auteur qui parle), & j'en suis convaincu : leurs organes auditifs sont stupides ou émoussés. J'en juge par le peu d'impression que font sur eux nos plus beaux airs de musique, nos airs les plus tendres même & les plus pathétiques, comme certains *adagio* & quelques airs de mouvement de nos meilleurs auteurs, tant Italiens que François, joués par d'habiles maîtres, tels que sont quelques Jésuites allemands qui sont dans cette cour, dont l'un en particulier joue du violon, & l'autre touche le clavecin, avec toute la précision, la légereté, l'agrément & la délicatesse imaginables. Je n'ai point fait l'anatomie des oreilles chinoises ; mais à en juger par l'extérieur, elles ressemblent fort peu aux nôtres. Elles sont, dans presque tous les Chinois que j'ai vus, longues, larges, pendantes, épaisses, ouvertes, molles, c'est-à-dire, d'une substance qui tient beaucoup plus de la chair que du cartilage, peu ou presque point bordées. Tout cela joint au climat qu'ils habitent, & au peu de précaution qu'ils prennent pour se garantir des impressions de l'air, ne contribueroit-il pas

à cette insensibilité qu'ils témoignent & qu'ils ont en effet pour cette mélodie enchanteresse, pour ces brillans accords qui affectent si délicieusement une oreille européenne ?

Les changemens qui arrivent ici dans la température de l'air, sont extrêmes (je parle de Pekin & de ses environs, qui sont de toute la Chine les seuls lieux que je connoisse par moi-même); on y passe d'un très-grand froid à une chaleur excessive, d'une sécheresse extrême à la plus grande humidité. En hiver le thermometre de M. Réaumur descend pour l'ordinaire depuis le huitieme jusqu'au douzieme degré au-dessous de la congelation, & il monte en été depuis le vingtieme jusqu'au trente-deuxieme degré au-dessus du terme de la glace. Il y a des années où le froid & le chaud passent les deux termes que je viens d'assigner, d'après plusieurs années d'observations journalieres faites sur un bon thermometre placé en plein air contre un mur qui regarde directement le nord; mais cela arrive pour si peu de tems, qu'il ne mérite pas d'être mis en ligne de compte pour

lès conséquences que j'en veux tirer. Ainsi en prenant une moyenne proportionnelle tant pour le froid que pour le chaud, nous aurons pour le froid ordinaire de l'hiver de Pekin dix degrés au-dessous, & pour le chaud de l'été vingt-six degrés au-dessus du terme de la congelation : ce qui fait trente-six degrés de différence, dont la moitié (dix-huit) peut être prise pour la température des deux autres saisons ; ce qui s'accorde en effet avec les observations faites dans les jours tempérés & sereins.

Ce que je viens de dire ne suffiroit pas néanmoins pour donner l'idée d'une extrémité entre le froid & le chaud, telle que je l'ai assignée d'abord, s'il n'y avoit pas d'autres causes qui concourussent à produire le même effet ; mais il y en a de plus d'une sorte : la premiere c'est l'humidité, mais une humidité si grande, que tous les êtres sensibles & insensibles, en un mot que toute la nature paroît ici s'en ressentir. Les hommes & les animaux sont alors foibles, abattus, & respirent à peine ; leurs fibres sont toutes relâchées ; une sueur abondante &

continuelle les rend incapables de tout exercice un peu fort, & les épuise presqu'entierement. La terre semble dans ce tems-là redoubler d'énergie & de fécondité; elle produit comme d'elle-même; tout croît, tout pousse à vue d'œil; le bois, quelque vieux & de quelqu'espece qu'il soit, travaille, se renfle, se courbe & prend une forme toute différente de celle qu'il avoit; les pierres mêmes & les métaux souffrent aussi des changemens. C'est sur la fin de l'été que tout cela arrive; mais dès qu'une fois le vent de nord commence à souffler, cette grande humidité disparoît; la terre redevient aride, tout se desseche, tout fend; des tourbillons de vent enlevent la poussiere & obscurcissent l'air; les fibres qui étoient toutes relâchées se tendent précipitamment & avec effort; les pores qui étoient tout ouverts se resserrent tout-à-coup; & les sueurs interceptées occasionnent quantité de maladies dont il n'est pas aisé de se préserver. Le vent qui vient de cette partie du monde qui est entre le nord & l'ouest, est ici si aigu, qu'il pénetre jusqu'à la moëlle

des os au travers d'une double & triple fourrure, quoique le thermometre ne marque quelquefois que le quatrieme, cinquieme ou sixieme degré au-dessous du terme de la congelation.

La deuxieme cause est la nature même de l'air, ou, pour m'exprimer plus exactement, la nature de l'athmosphere dans lequel on respire ici. Cet athmosphere est sujet à des vicissitudes journalieres & presque momentanées, comme je m'en suis convaincu par des expériences réitérées du barometre, du thermometre & de l'hygrometre. Il est si fort chargé de parties nitreuses, que dans certains tems de l'année le nitre tombe en assez grande quantité pour en couvrir la surface de la terre; j'en ai vu & ramassé moi-même dans les campagnes voisines de Pekin.

C'est à ces parties nitreuses qui sont dans l'air, que j'attribue quantité de phénomenes que nous voyons tous les jours, & qu'il feroit difficile d'expliquer, si l'on vouloit avoir recours à d'autres causes. Par exemple, dès qu'une fois l'eau des ruisseaux ou des

rivieres a été congelée, ce qui arrive par un froid médiocre, tel que celui qui est marqué sur le thermometre par cinq degrés au-dessous du zero; dès qu'une fois, dis-je, cette eau est prise, elle ne dégele plus de tout l'hiver, quelque tems qu'il fasse & de quelque partie du monde que le vent souffle. En été même on conserve la glace assez long-tems sans user d'aucune précaution; pour la transporter d'un lieu à un autre, on en attache les gros quartiers avec des cordes, & on les porte dans les rues comme on porteroit une piece de bois. Ceux qui la distribuent en détail ne la renferment pas dans des lieux particuliers, comme on fait chez nous; ils n'ont pas même des boutiques; mais dans un coin de rue ils l'exposent aux yeux du public & aux ardeurs du soleil, comme ils feroient toute autre marchandise. Ce qui s'en est fondu ou évaporé au bout de la journée est si peu de chose qu'ils le comptent pour rien. Il y a plus: on fait ici par curiosité des lanternes ou des fanaux de glace, dont on peut se servir plusieurs jours comme d'une lanterne ou d'un fanal ordinaire,

On dit qu'à Madrid on ne sent aucune mauvaise odeur dans les rues, quoiqu'on y jette perpétuellement toutes les immondices & toutes les saletés des maisons. Il en est de même ici; le nez seul ne sauroit nous indiquer ces sortes de lieux qui sont faits pour recevoir les excrémens humains, parce qu'ils n'exhalent point de corpuscules infects qui pour l'ordinaire en font ailleurs si fort redouter le voisinage, ou plutôt parce que ces corpuscules sont à peine émanés, qu'ils sont absorbés ou purifiés par cette quantité de corps nitreux ou salins qui nagent ici dans le fluide des airs.

Cette digression, poursuit notre observateur, paroîtra peut-être trop longue, mais elle n'est ni étrangere, ni inutile à mon sujet. Le climat influe nécessairement sur les passions & les goûts; le moral & le physique se touchent de bien près; la chaîne qui les lie l'un à l'autre est si forte, qu'il n'y a guere que des agens surnaturels qui puissent la rompre.

Je conclus de tout ce que je viens de dire, que les nerfs auditifs & les autres parties qui servent à recevoir &

à transmettre les sons, doivent être, parmi ceux qui sont nés & élevés dans cette extrémité de l'orient, dans un tout autre état qu'ils ne sont parmi ceux qui naissent & qui reçoivent leur éducation dans notre occident. On pensera comme moi, sur-tout si aux raisons que j'ai déja apportées on ajoute le peu de précaution que mettent les Chinois dans leur maniere de vivre : car à les prendre dès leur naissance jusqu'à l'âge le plus avancé, on trouvera qu'ils font précisément tout ce qu'il faut pour vicier leurs organes. Je parle de leurs organes auditifs.

Ici dès qu'un enfant est né, on ne s'avise pas de lui couvrir la tête avec plusieurs sortes de bonnets, comme on le pratique chez nous; mais on la lui laisse telle qu'elle est sortie du ventre de la mere ; & lorsque la nature travaille elle-même à la garantir des impressions de l'air, en faisant croître les cheveux qui doivent la couvrir, les parens se hâtent de faire raser cette tête encore tendre, pour l'accoutumer, disent-ils, à une opération à laquelle elle sera sujette toute la vie : de sorte qu'aujourd'hui les

Chinois ne sont pas moins amateurs d'une tête rasée, qu'ils l'étoient autrefois d'une tête ornée de tous ses cheveux; & comme autrefois, c'est-à-dire dans les commencemens de cette dynastie, il s'en est trouvé parmi eux qui ont mieux aimé perdre la vie que leurs cheveux, il s'en trouve aujourd'hui qui ne craignent pas de s'exposer aux derniers supplices, en transgressant les loix qui défendent de se raser dans certaines circonstances.

Du moins s'ils usoient de quelques précautions, comme de porter certaines coëffures, de couvrir leur tête pendant la nuit, il n'y auroit pas grand inconvénient à ce qu'ils fussent tondus; mais quelque froid qu'il fasse, leurs oreilles sont toujours à découvert. Les bonnets dont ils se servent ne leur couvrent jamais que le dessus de la tête, & un peu de la partie supérieure du front. Jamais ils ne dorment que la tête nue. Leurs appartemens sont humides, car ils sont tous au rez-de-chaussée, & pour la plupart entre cour & jardin. Si l'on excepte les Princes & quelques grands Seigneurs qui ont des lits faits de bois,

presque tous les autres en ont qui sont faits de briques, sur lesquels ils étendent un ou deux matelats, mais si minces qu'on ne conçoit pas comment des gens si mols peuvent s'en accommoder. Or des têtes ainsi rasées, si peu soignées & exposées sans cesse aux vicissitudes & aux intempéries d'un air tel que celui que j'ai tâché de faire connoître, à combien d'accidens fâcheux ne doivent-elles pas être sujettes ? Celui de tous qui a le plus de rapport au sujet dont il s'agit ici, est une espece de surdité ou de dureté d'oreille, dont il est rare qu'un Chinois soit exempt, quand une fois il a atteint la quarantieme ou la cinquantieme année de son âge. Faut-il être surpris que leur musique leur plaise infiniment plus que la nôtre, & qu'ils aiment mieux entendre le bruit du tambour, le son des cloches ou des bassins de cuivre, que les accords harmonieux & touchans de nos instrumens d'Europe ?

Comme leur goût pour la musique est tout différent du nôtre, leur maniere de l'enseigner & de l'apprendre ne l'est pas moins. Un maître com-

mence à la vérité, comme chez nous, par faire connoître à ses écoliers les caracteres & les différens signes qu'on emploie dans la musique; mais il ne s'amuse pas à leur faire entonner de suite ou par degrés conjoints une suite de mots qui ont chacun un ton déterminé, il s'en repose sur leur intelligence & sur la longueur du tems.

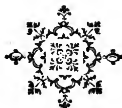
Les caracteres musicaux des Chinois ne different pas de leurs caracteres d'écriture, & leur maniere de noter est conforme à leur maniere d'écrire, c'est-à-dire que leurs notes vont de suite de haut en bas & de droite à gauche. Leurs notes n'ont proprement aucun ton déterminé; car le même ton joué par un instrument, par exemple, aura un tout autre nom, s'il est joué par un autre instrument.

Les musiciens chinois ne font usage que de la mesure à quatre tems, encore la battent-ils d'une maniere tout-à-fait singuliere. Chaque tems a un nom qui le désigne; & c'est par la prononciation de ce nom, qu'on mesure la durée du tems auquel il est affecté: par exemple, le premier tems se bat de la main droite sur le côté

gauche, en disant *tang-ga;* on ramene ensuite la main droite sur l'estomac, en disant *toung*, & c'est le second tems: ainsi le premier tems de cette mesure est double du second. De l'estomac on revient frapper sur le même côté gauche, & l'on dit *tang;* on laisse la main en prononçant *tang-hy*, qui est une espece de repos & la mesure du troisieme tems; du côté gauche on ramene de nouveau la main sur l'estomac en prononçant *toung;* après quoi on fait usage de la main gauche de la même maniere que si ayant entre ses doigts deux planchettes, on vouloit les heurter l'une contre l'autre, en disant *tche;* & c'est-là le quatrieme tems & la fin de la mesure. Cependant cette mesure n'est guere que pour ceux qui apprennent à jouer du tambour de quelqu'espece qu'il soit. Au tems *tang-ga* on doit frapper sur le bord du tambour, au tems *toung* on doit frapper sur le milieu, au tems *tang* on frappe encore sur le bord, au tems *tcha* on frappe sur le milieu, & le joueur de castagnette donne le signal que la mesure est finie.

La valeur des notes se connoît pour

l'ordinaire par l'eſpace qu'elles occupent. Le compoſiteur, le compas à la main ou ſimplement à vue d'œil, détermine d'abord tout l'eſpace que doit occuper une meſure entiere ; il aſſigne enſuite à chaque note la partie de cet eſpace qui lui convient, ſuivant qu'il veut qu'on le tienne ou qu'on le paſſe rapidement.



DAR-THULA; Poëme traduit de la langue Erſe (1).

QUE tu es belle, fille du ciel! que le ſilence de ta face eſt doux! tu t'avances pleine d'attraits; les étoiles ſuivent tes traces bleuâtres vers l'o-

---

(1) Nous allons donner ici le précis hiſtorique de ce petit poëme, tel qu'il nous a été conſervé par la tradition. Uſnoth, ſeigneur d'Etha, avoit eu trois fils, Nathos, Althos & Ardan, de Sliſſama, fille de Semo & du célebre Cuchullin. Uſnoth envoya en Irlande ſes trois enfans encore jeunes, pour y apprendre le métier des armes, ſous leur oncle Cuchullin qui avoit beaucoup de crédit & de renommée dans ce royaume. Ils étoient à peine débarqués à Ulſter, qu'ils y apprirent la mort de Cuchullin. Nathos, quoique très-jeune, prit le commandement de l'armée de Cuchullin, attaqua Cairbar l'uſurpateur, & le défit dans pluſieurs combats. Cairbar ayant enfin trouvé le moyen de maſſacrer Cormac le légitime roi, l'armée de Nathos ſe déclara pour l'uſurpateur, & Nathos lui-même fut obligé de retourner à Ulſter, pour repaſſer en Ecoſſe.

Dar-thula, fille de Colla, dont Cairbar étoit amoureux, habitoit un château d'Ulſ-

rient. Les nuées se réjouissent en ta présence, ô lune! & ta lumiere éclaire leurs flancs obscurs. Qu'est-ce qui peut t'égaler dans le ciel, fille de la nuit? les étoiles, honteuses en ta présence, détournent leurs yeux verdâtres & étincelans.... Où te retires-tu à la fin de ta course, quand l'obscurité vient couvrir de plus en plus ton visage? as-tu ta demeure comme Oscian? habites-tu dans l'ombre de la tristesse? tes sœurs sont-elles tombées du ciel?

---

ter, dont le nom étoit *Selama*. Elle vit Nathos, l'aima & s'enfuit avec lui; mais une tempête les ayant surpris dans leur fuite, leur vaisseau fut rejetté sur les côtes mêmes où Cairbar campoit avec son armée. Les trois freres s'étant défendus quelque tems avec beaucoup de courage, succomberent enfin sous le nombre & furent égorgés; & la malheureuse Dar-thula se perça sur le corps de son cher Nathos. Oscian, dans le petit poëme dont nous donnons la traduction, raconte la mort de Dar-thula d'une maniere différente de celle que la tradition commune a conservée; & son récit est plus vraisemblable, parce que le suicide paroît avoir été inconnu dans ces premiers âges; du moins on n'en trouve qu'un seul exemple dans les plus anciennes poésies de ces peuples.

celles qui se réjouissoient avec toi dans la nuit, ne sont-elles plus?... Ah! sans doute elles sont tombées, lumiere charmante, & tu te retires souvent pour pleurer.... Mais une nuit viendra où tu tomberas toi-même, & où tu quitteras tes sentiers azurés dans le ciel. Les étoiles éleveront alors leurs têtes verdâtres: celles qui étoient honteuses en ta présence, se réjouiront.

Tu es maintenant revêtue de toute ta lumiere: sors de tes portes, & regarde dans le ciel; perce ce nuage, ô vent, afin que la fille de nuit puisse se montrer; afin que la cime des montagnes hérissées soit éclairée, & que l'océan roule ses ondes bleuâtres dans ta lumiere.

Nathos est sur l'abîme; Althos, ce rayon de jeunesse est près de lui, & Ardan est à côté de ses freres: ils se meuvent dans l'obscurité de leur course. Les fils d'Usnoth sont plongés dans les ténebres par la colere de Cairbar aux cheveux rouges.

Mais quel est cet objet sombre qui se meut à côté d'eux? la nuit cache sa beauté. Sa chevelure semble soupirer

au souffle du vent de l'océan; sa robe flotte dans les ténebres: elle est semblable au bel esprit du ciel au milieu de son brouillard sombre. Ah! c'est Dar-thula (1), la premiere des filles d'Erin! elle avoit fui avec Nathos pour se dérober à l'amour de Cairbar. Mais les vents t'ont trompée, ô Darthula, ils ont refusé à tes voiles les forêts d'Etha. Ce ne sont pas tes montagnes que tu vois, ô Nathos; ce n'est pas le bruit de tes vagues mugissantes que tu entends: tu approches de l'habitation de Cairbar, & les tours de l'ennemi élevent leurs têtes près de toi. Ullin étend sa tête verdâtre dans la mer, & la baie de Tura reçoit le vaisseau. Où étiez-vous, vents du midi, quand les fils de mon amour étoient ainsi entraînés vers leur ruine? vous vous jouïez sur la plaine, & vous poursuiviez la barbe du chardon. Oh! pourquoi ne veniez-vous pas

(1) Dar-thula signifie en langue celtique *une femme aux beaux yeux.* C'est la plus célebre des beautés de l'antiquité: aujourd'hui même, lorsqu'on veut louer une femme pour sa beauté, on dit encore dans le pays: *elle est belle comme Dar-thula.*

enfler les voiles de Nathos, jusqu'à ce que les montagnes d'Etha s'élevassent à sa vue, jusqu'à ce qu'elles s'élevassent au sein de leurs nues, & qu'elles vissent arriver leur chef! .... Tu as été long-tems absent, Nathos, & le jour (1) de ton retour est passé.

Mais la terre des étrangers t'a vu, guerrier aimable ; tu parus aimable aux yeux de Dar-thula : ton visage étoit comme la lumiere du matin ; ta chevelure comme le plumage du corbeau : ton ame étoit douce & généreuse comme l'heure du soleil couchant ; tes paroles étoient comme le murmure des roseaux, ou comme le gazouillement du ruisseau de Lora.

Mais quand la fureur de la bataille s'enflammoit, tu étois comme la mer au milieu de la tempête ; le fracas de tes armes étoit terrible ; l'ennemi s'évanouissoit au bruit de ta course.... C'est alors que Dar-thula te vit du haut de sa tour couverte de mousse,

(1) Le poëte entend ici le jour fixé par le destin. On ne trouve guere d'autres divinités dans les poésies d'Ossian, que le destin ; le fatalisme a toujours été & a dû être l'opinion de toutes les nations peu éclairées.

du haut de la tour de Selama où habitoient ses peres.

Que tu es aimable, jeune étranger, s'écria Dar-thula! car elle sentit, en le voyant, palpiter son cœur timide : que tu es beau dans les combats, ami du malheureux (1) Cormac! pourquoi viens-tu exposer ta valeur bouillante, jeune homme aux regards enflammés? tes guerriers sont en trop petit nombre pour attaquer le farouche Cairbar.... Oh! que ne puis-je être délivrée de l'amour de Cairbar, pour me réjouir en la présence de Nathos!... Heureux les rochers d'Etha! ils verront ses pas à la chasse; ils verront son blanc sein lorsque les vents souleveront sa chevelure de corbeau.

Telles furent tes paroles, ô Dar-thula, sur les tours couvertes de mousse de Selama; mais maintenant la nuit est autour de toi, & les vents ont trompé tes voiles: les vents ont trompé tes voiles, Dar-thula; leurs sifflemens sont éclatans: cesse un instant,

(1) Cormac, roi d'Irlande, tué par Cairbar qui avoit ensuite occupé son trône.

vent du nord, & laisse-moi entendre la voix de cette fille aimable. Ta voix est aimable, Dar-thula, au milieu des vents mugissans.

Sont-ce là les rochers de Nathos? est-ce le bruit des torrens de ses montagnes que j'entends? ce rayon de lumiere vient-il de la salle nocturne d'Usnoth? le brouillard roule à l'entour & le rayon est foible; mais la lumiere de l'ame de Dar-thula est l'amour du chef d'Etha!... Fils du généreux Usnoth! d'où vient ce soupir étouffé? ne sommes-nous pas dans la terre des étrangers, chef du retentissant Etha?

Non, ce ne sont pas les rochers de Nathos, répondit le chef; ce n'est pas le murmure de ses torrens; aucune lumiere ne nous vient du palais d'Etha; il est trop loin. Nous sommes dans la terre des étrangers, dans la terre de Cairbar: les vents nous ont trompés, Dar-thula; Ullin éleve ici ses collines grisâtres.... Marche vers le nord, Althos; Ardan, porte tes pas le long de la côte, afin que l'ennemi ne vienne pas dans l'obscurité, & ne nous ôte pas l'espérance de revoir Etha!

J'irai

J'irai vers cette tour couverte de mousse, & je verrai qui habite autour de cette lumiere.... Demeure sur le rivage, Dar-thula, repose en paix, doux rayon de lumiere; l'épée de Nathos est autour de toi, comme l'éclair du ciel.

Il partit; elle resta assise seule, écoutant le mugissement des vagues : de grosses larmes viennent remplir ses yeux; elle attend avec crainte le retour de son cher Nathos; son ame frémit au souffle des vents : elle tourne l'oreille vers la trace de ses pas; mais la trace de ses pas ne se fait plus entendre... Où es-tu, fils de mon amour? le sifflement du vent est autour de moi; la nuit est obscure & couverte de nuages...Mais Nathos ne revient point! qui te retient, Chef d'Etha?...Les ennemis ont-ils rencontré le héros dans le combat de la nuit?

Il revint, mais son air étoit sombre : il avoit vu l'ombre de son ami; c'étoit l'ombre de Cuchullin qu'il avoit vu marcher sur le mur de Tura. Des soupirs s'élevoient fréquemment de sa poitrine, & la flamme de ses yeux affoiblie par la mort, étoit encore ter-

rible : sa lance étoit une colonne de brouillard : les étoiles jettoient une lumiere foible au-travers de son corps aërien : sa voix ressembloit au vent qui résonne au fond d'une caverne, & ses paroles annonçoient le malheur. L'ame de Nathos étoit triste comme le soleil dans le jour du brouillard, lorsque sa face est humide & sombre.

Pourquoi ton ame est-elle triste, ô Nathos, dit l'aimable fille de Colla ? tu es une colonne de lumiere pour Dar-thula ; la joie de ses yeux est dans le chef d'Etha. Où sera mon ami, si Nathos ne l'est pas ? Mon pere repose dans la tombe : le silence habite sur Selama : la tristesse est répandue sur les courans bleuâtres de ma patrie : mes amis sont tombés avec Cormac : les puissans ont péri dans la bataille d'Ullin.

Le soir étendoit ses ombres sur la plaine : les ruisseaux bleuâtres couloient sous mes yeux : les vents agitoient de tems en tems les sommets des bocages de Selama. J'étois assise sous un arbre planté sur les murs de mes peres. Truthil, le frere de mon amour, vint s'offrir à ma pensée. Il

étoit alors abſent; il combattoit contre le farouche Cairbar.

Colla aux cheveux gris paroît appuïé ſur ſa lance : ſon viſage penché vers la terre eſt ſombre; la triſteſſe habite dans ſon ame : le héros a ſon épée au côté, & le caſque de ſes peres ſur la tête : l'idée de la bataille agite ſon ſein, & il s'efforce de cacher la larme qui s'échappe de ſon œil.

Dar-thula, dit-il en ſoupirant, tu es la derniere de la race de Colla. Truthil eſt tombé dans le combat : le Roi (1) de Selama n'eſt plus... Cairbar s'avance avec la foule de ſes guerriers vers les murs de Selama... Colla ira au-devant de ſon orgueil, & vengera ſon fils. Mais qui pourra me répondre de ta ſûreté, Dar-thula aux cheveux bruns? Tu es aimable comme la lumiere du ciel, & tes amis ſont étendus ſur la terre!

Le fils de la bataille eſt-il donc tombé, répondis-je en laiſſant échapper un ſoupir? L'ame généreuſe de Tru-

---

(1) On remarque qu'Oſcian, dans tout le poëme, donne le titre de *Roi* à tous les chefs diſtingués par leur valeur.

thil a-t-elle cessé de briller dans le champ de guerre ?.... Ma sûreté, Colla, est dans cet arc : j'ai appris à percer le chevreuil. Pere de l'infortuné Truthil, Caibar n'est-il pas comme le chevreuil du désert ?

La joie brilla sur le visage du vieillard, & les larmes pressées coulerent de ses yeux. Le tremblement agita ses levres : sa barbe grise frémit au souffle du vent. Oh ! tu es la sœur de Truthil, s'écria Colla, & tu es enflammée du feu de son ame.! Prens, Dar-thula, prens cette lance, ce bouclier de bronze, ce casque bruni : ce sont les dépouilles d'un guerrier, d'un fils de la premiere (1) jeunesse. . . . Quand le soleil s'élevera sur Selama, nous irons au-devant de Cairbar..... Mais ne t'éloigne pas du bras de Colla ; reste sous l'ombre de mon bouclier : autrefois, Dar-thula, ton pere auroit pu te défendre, mais le tremblement de la vieil-

(1) Le poëte suppose ici que cette armure étoit celle d'un guerrier très-jeune ; car autrement une jeune fille, comme Dar-thula, n'auroit pas eu la force de s'en revêtir.

leſſe eſt ſur ſa main : la force a abandonné ſon bras, & ſon ame eſt obſcurcie par la douleur.

Nous paſſâmes la nuit dans la triſteſſe. La lumiere du matin ſe leva : je brillai ſous l'armure du combat. Le héros aux cheveux blancs marchoit devant moi. Les fils de Selama s'aſſemblerent autour du bouclier retentiſſant de Colla ; mais ils étoient en petit nombre dans la plaine, & leurs cheveux étoient blancs : les jeunes guerriers étoient tombés avec Truthil dans la bataille de Cormac.

Compagnons de ma jeuneſſe, dit Colla, ce n'eſt pas ainſi que vous m'avez vu autrefois ſous les armes ; ce n'eſt pas ainſi que je marchois au combat quand le grand Confadan tomba ; mais vous êtes chargés de douleur ; la ſombre vieilleſſe deſcend comme le brouillard du déſert. Mon bouclier eſt uſé par les ans ; mon épée repoſe (1)

(1) C'étoit l'uſage de ces tems-là qu'un guerrier, lorſqu'il étoit arrivé à un certain âge, ou lorſqu'il étoit devenu hors d'état d'aller à la guerre, attachoit ſes armes dans la grande ſalle où toute la famille s'aſſem-

à ſa place. J'avois dit à mon ame : ta ſoirée ſera tranquille & ta fin ſera comme celle d'une lumiere qui s'éteint. Mais la tempête eſt revenue, & je ſuis courbé comme un vieux chêne ; mes branches ſont tombées ſur Selama, & je ſuis chancelant à ma place... Où es-tu ? Où ſont tes héros tombés, ô mon cher Truthil ? Tu ne réponds pas, du (1) ſein de ton tourbillon rapide, & l'ame de ton pere eſt triſte.... Mais je ceſſerai bientôt d'être triſte, Cairbar ou Colla tomberont. Je ſens revenir la force de mon bras : mon cœur bondit au ſon de la bataille.

Le héros tira ſon épée, & l'acier étincella dans la main de ces vieux

---

bloit aux jours de feſtin & de réjouiſſance ; dès lors ce guerrier ne devoit plus paroître dans les combats : & ce période de la vie étoit appellé *le tems où l'on attachoit ſes armes.*

(1) Ces peuples croyoient que les ames des morts ſe promenoient dans les airs, portées ſur des nuages ou ſur des tourbillons de vent, & apparoiſſoient à leurs parens & à leurs amis dans les momens où ceux-ci étoient en danger, ou dans la douleur.

guerriers. Ils marcherent dans la plaine; leurs cheveux blancs étoient agités par le vent... Cairbar étoit assis au festin(1) qu'il préparoit à son armée dans la plaine silencieuse de Lena. Il vit arriver les héros, il appella ses chefs au combat.

Pourquoi ferois-je, ô Nathos, le récit de la bataille ? Je t'ai vu au milieu de mille combattans, semblable au rayon du feu du ciel, beau, mais terrible : les hommes tombent au devant de sa course rougeâtre... La lance de Colla portoit la mort, car il se ressouvenoit des combats de sa jeunesse. Une fleche vint en sifflant percer les flancs du héros : il tomba sur son bouclier retentissant. Mon ame tressaillit d'épouvante. J'étendis mon bouclier sur mon pere, mais on apperçut le mouvement de mon sein. Cairbar s'approcha armé de sa lance, & il reconnut la fille de Selama. La joie s'éleva sur son visage sombre; il retint l'acier déja

(1) Cairbar, suivant la coutume, donnoit un festin à son armée, pour la victoire qu'il avoit remportée sur Truthil & sur le reste du parti de Cormac.

levé ; il dressa le tombeau de Colla, & me ramena toute en larmes à Selama. Il me dit les paroles de l'amour, mais mon ame étoit triste. Je voyois les boucliers de mes peres & l'épée du brave Truthil ; je voyois les armes des morts, & les pleurs descendoient sur mes joues.

Tu parus alors, ô Nathos, & le farouche Cairbar s'enfuit. Il s'enfuit comme l'esprit du désert devant le rayon du matin. Son armée n'étoit pas près de lui, & son bras étoit foible contre ton épée... Pourquoi es-tu triste, ô Nathos ? s'écria l'aimable fille de Colla ?

J'ai vu la bataille dès ma jeunesse, répondit le héros ; mon bras pouvoit à peine lever la lance, quand le danger s'offrit à moi pour la premiere fois : mais mon ame brilloit devant la guerre, comme la vallée verte & étroite, lorsque le soleil y verse des torrens de lumiere avant de cacher son front dans le nuage de la tempête. Mon ame brilloit dans le danger avant que je ne visse la belle de Selama ; avant que je ne te visse semblable à une étoile qui étincelle sur la colline pendant la nuit...

Mais le nuage vient lentement, & menace la lumiere aimable.

Nous ſommes dans la terre de l'ennemi, & les vents nous ont trompés, Dar-thula; la force de nos amis eſt loin de nous; les montagnes d'Etha ſont loin de nous. Où trouverai-je ton repos, fille du puiſſant Colla? Les freres de Nathos ſont braves, & ſa propre épée a brillé dans la guerre. Mais que ſont les fils d'Uſnoth contre l'armée du farouche Cairbar? Oh! ſi les vents avoient amené tes vaiſſeaux, Oſcar, Roi des hommes! tu as promis de venir aux batailles de l'infortuné Cormac. Alors ma main ſeroit auſſi redoutable que le bras flamboyant de la mort: Cairbar trembleroit dans ſon palais, & la paix habiteroit autour de l'aimable Dar-thula... Mais pourquoi te décourages-tu, mon ame? Les fils d'Uſnoth triompheront.

Oui, ils triompheront, s'écria vivement la fille aimable! Jamais Dar-thula ne verra l'habitation du ſombre Cairbar. Donne-moi ces armes d'airain qui brillent à la lumiere ſoudaine de ce météore: Dar-thula entrera dans le champ de l'acier... Ombre du grand

Colla, eſt-ce toi que je vois ſur ce nuage ? Quel eſt cet objet ſombre que j'apperçois avec toi ? Eſt-ce le brave Truthil ? Dites-moi, verrai-je l'habitation de celui qui a tué le chef de Selama ?.... Non, je ne la verrai pas, eſprits de mon amour !

La joie s'éleva ſur le viſage de Nathos quand il entendit les paroles de la fille au ſein de neige. Fille de Selama, tu brilles ſur mon ame. Viens, ô Cairbar, viens avec tes milliers de guerriers ; Nathos a retrouvé ſa force. Et toi, ô ſage vieillard, ô Uſnoth, tu n'entendras pas dire que ton fils a fui le combat. Je me rappelle encore les paroles que tu me dis ſur Etha, lorſque mes voiles commençoient à s'élever, quand je les déployois vers Ullin, vers les murs de Tura, couverts de mouſſe. Tu vas, ô Nathos, me dit-il, près du Roi des boucliers, près de Cuchullin, chef des hommes, qui n'a jamais fui le danger. Que ton bras ne ſoit pas foible ; que ton cœur ne ſonge jamais à la fuite ; que le fils (1) de Semo ne diſe pas que la race d'Etha eſt lâche. Ses

(1) Cuchullin.

paroles viendroient à Usnoth, & attristeroient son ame dans sa demeure... En même tems les pleurs descendirent sur les joues de mon pere, & il me donna cette épée étincelante.

Je vins dans la baye de Tura ; mais les murs de Tura étoient environnés du silence. Je regardai tout autour, & je ne trouvai personne qui pût me parler du chef de Dunscaich. J'entrai dans la salle où les armes de ses peres étoient jadis suspendues; mais les armes n'y étoient plus, & le vieux Lamhor étoit assis, les yeux mouillés de pleurs.

D'où viennent ces armes d'acier, dit Lamhor en se levant ? Il y a longtems que l'éclat de la lance n'a brillé sur les sombres murs de Tura... Venez-vous de la mer, ou du triste palais de Temora (1) ?

Nous venons de la mer, répondis-je, des tours élevées d'Usnoth. Nous sommes les fils de Slis-Sama, la fille du vaillant Semo. Où est le chef de

(1) Temora étoit le palais des grands Rois d'Irlande; le Poète lui donne l'épithete de *triste*, parce que le Roi Cormac venoit d'être tué par Cairbar.

Tura, fils de ce lieu de silence? . . . . Mais pourquoi le demandé-je, puisque je vois tes pleurs! Comment le puissant est-il tombé? Réponds, fils du solitaire Tura.

Il n'est pas tombé, répondit Lamhor, comme l'étoile silencieuse de la nuit, qui court à travers l'obscurité & s'évanouit; mais il étoit semblable au météore qui tombe dans une terre éloignée, dont la course lumineuse précede la mort, & qui est lui-même le signal des guerres. L'affliction est sur les bords du Lego, & le murmure du Lora est triste; car c'est-là que le héros est tombé, ô fils du grand Usnoth!

Le héros est tombé au milieu du carnage, dis-je, en jettant un soupir! sa main étoit forte dans la bataille, & la mort suivoit son épée . . . . Nous allâmes sur les tristes bords du Lego; nous trouvâmes le tombeau élevé au guerrier; ses compagnons de guerre y étoient aussi, avec les Bardes qui ont chanté souvent ses victoires. Nous pleurâmes trois jours sur le héros; le quatrieme je frappai le bouclier de Caithbath: les guerriers se rassemblerent autour de moi, pleins de joie, & agi-

terent leurs lances étincelantes.

Corlath étoit près de-là avec ſon armée, Corlath, l'ami de Cairbar. Nous vînmes comme un torrent pendant la nuit, & les guerriers tomberent. Quand le peuple de la vallée ſe réveilla (1), il vit couler leur ſang à la lueur du matin; mais nous fondîmes, comme une colonne de brouillard, vers l'habitation retentiſſante de Cormac. Nos épées étoient levées pour défendre le roi; mais les ſalles de Temora étoient vuides. Cormac étoit tombé dans ſa jeuneſſe; le roi d'Erin n'étoit plus.

La triſteſſe s'empara des fils d'Ullin; ils ſe retirerent à pas lents & avec l'air ſombre, ſemblables à des nuages qui, après avoir long-tems menacé de la pluie, ſe retirent derriere les collines. Les fils d'Uſnoth marcherent, dans leur douleur, vers la baye réſon-

(1) Cet endroit rappelle un paſſage du IV. livre des Rois XIX, 35: « Et il arriva » cette nuit-là que l'Ange du Seigneur vint » dans le camp des Aſſyriens & frappa de » mort cent quatre-vingt-mille hommes; » & lorſqu'ils ſe leverent vers le matin, ils » virent les cadavres des morts.

nante de Tura. Nous passâmes par Selama, & Cairbar se retira comme le brouillard de Lano, quand il est chassé par le vent du désert.

Ce fut alors que je te vis, ô fille charmante, semblable à la lumiere du soleil d'Etha. Que ce rayon est aimable, dis-je ! & les soupirs s'éleverent de mon sein. Tu vins dans ta beauté, Dar-thula, avec le chef désolé d'Etha... Mais les vents nous ont trompés, fille de Colla, & l'ennemi est près de nous....

Oui, l'ennemi est près de nous, dit le puissant Althos ; j'entends le bruit de leurs armes sur la côte, & j'ai vu flotter le sombre drapeau d'Erin. La voix de Cairbar se fait entendre aussi haut que le torrent de Cromla. Il avoit apperçu le vaisseau sur la mer ; son peuple attend sur la plaine de Lena, & dix mille épées sont déja levées.

Dix mille épées levées ! Eh bien, dit Nathos avec un sourire, les fils du vaillant Usnoth ne trembleront jamais à la vue du danger. Pourquoi roules-tu tes vagues blanchissantes d'écume, ô mer bruyante d'Ullin ? Pourquoi mugissez-vous sur vos aîles sombres,

tempêtes éclatantes du ciel? Orages, croyez-vous retenir Nathos sur le rivage? Non, enfans de la nuit, c'est son courage qui l'y retient.... Althos, apporte les armes de mon pere; tu les vois briller à la lumiere des étoiles: apporte la lance de Semo, elle est au fond du navire.

Althos apporta les armes; Nathos revêtit son corps de l'éclat de l'acier. La marche du héros est aimable, la joie de ses yeux est terrible. Il attend l'approche de Cairbar; le vent frémit dans ses cheveux. Dar-thula est en silence à ses côtés, ses regards sont fixés sur le chef; elle s'efforce de cacher le soupir qui s'éleve de son sein, deux larmes viennent obscurcir ses beaux yeux.

Althos, dit le chef d'Etha, je vois une caverne dans ce rocher, places-y Dar-thula, & que ton bras soit puissant. Ardan, nous rencontrerons l'ennemi, & nous appellerons au combat le sombre Cairbar. Oh! que ne vient-il, couvert de son acier retentissant, au-devant du fils d'Usnoth! ..... Darthula, si tu échappes, ne songe pas à la chûte de Nathos. Leve tes voiles,

ô Althos, vers les boccages résonnans d'Etha.

Dis à Usnoth qne son fils est tombé avec gloire, que son épée n'a pas évité le combat ; dis-lui que je suis tombé au milieu de mille guerriers, & que la joie de sa douleur soit grande. Fille de Colla, rassemble les filles dans le palais retentissant d'Etha ; que leurs chants se fassent entendre pour Nathos, au retour du sombre automne.... Oh, puisse la voix d'Oscian s'élever pour ma louange ! Alors mon esprit se réjouiroit au milieu des vents de mes montagnes.

Oui, ma voix te chantera, Nathos, chef des forêts d'Etha ; la voix d'Oscian s'élevera pour te louer, fils du généreux Usnoth : ah ! pourquoi n'étois-je pas dans la plaine de Lena lorsque la bataille s'est élevée ! l'épée d'Oscian t'auroit défendu, ou il seroit tombé lui-même.

Nous étions assis cette nuit-là dans Selama ; le vent souffloit dehors à travers les branches des chênes. L'esprit de (1) la montagne fit entendre ses

(1) L'*esprit de la montagne* n'étoit autre

gémiſſemens : ſon ſouffle pénétra avec un ſombre murmure dans la ſalle, & fit réſonner doucement ma harpe. Le ſon étoit bas & plaintif comme le chant du tombeau. Fingal l'entendit le premier, & les ſoupirs s'éleverent en foule de ſa poitrine. Ah ! s'écria le roi de Morven, quelques-uns de mes héros ne ſont plus ! J'entends le ſon de la mort ſur la harpe de mon fils. Oſcian touche cette corde qui réſonne : fais naître la triſteſſe, afin que leurs eſprits puiſſent voler avec joie vers les collines couvertes de bois de Morven.

Je touchai la harpe devant le roi ; le ſon étoit bas & plaintif : je chantai : ſortez de vos nuages, eſprits de mes peres ! ſortez, faites voir les ſillons rougeâtres de votre courſe terrible, & venez recevoir le héros expirant, ſoit qu'il vienne d'une terre éloignée, ſoit qu'il s'éleve du ſein agité de la mer. Apprêtez ſa robe de brouillards & ſa lance formée d'un nuage : placez à ſon

choſe chez ces peuples, que le ſon triſte & profond qui ſe fait entendre avant la tempête, & que connoiſſent bien ceux qui habitent dans les montagnes.

côté un météore à demi-éteint, sous la forme de l'épée du héros, & que son air soit aimable, afin que ses amis puissent se réjouir en sa présence : sortez de vos nuages, m'écriai-je, esprits de mes peres ! sortez.

Telle fut la chanson dont j'accompagnai dans Selama le doux frémissement de la harpe ; mais Nathos étoit sur le rivage d'Ullin, environné de la nuit. Il entend la voix de l'ennemi au milieu du mugissement des vagues ; il entend sa voix en silence, & se repose sur sa lance.

Le matin se leva avec ses rayons ; les fils d'Erin paroissent ; ils s'étendent le long de la côte comme des rochers grisâtres couverts de leurs arbres. Cairbar étoit au milieu d'eux dans le brouillard, & il regarda l'ennemi avec un sourire farouche.

Nathos se précipita en avant dans sa force, & Darthula ne voulut point rester derriere. Elle s'avança avec le héros, élevant sa lance brillante. Qui sont, dit Cairbar, ces guerriers avec leurs armes, dans l'orgueil de la jeunesse ?... Ah ! quel autre que les fils d'Usnoth, Althos & Ardan aux cheveux noirs !

Viens, dit Nathos ; viens, chef du haut Temora ! combattons sur la côte pour la fille au blanc sein. Nathos n'a pas ses guerriers avec lui ; ils sont au-delà de cette mer bruyante. Pourquoi amenes-tu tant de guerriers contre le chef d'Etha ? Tu fuyois devant lui dans le combat lorsqu'il étoit environné de ses amis.

Jeune homme au cœur orgueilleux, crois-tu que le Roi d'Erin combatte avec toi ? tes peres n'étoient pas parmi les renommés, ils n'étoient pas parmi les rois des hommes. Ont-ils dans leurs salles les armes des ennemis & les boucliers des tems anciens ? Cairbar est renommé dans Temora ; il ne combat pas avec des hommes foibles.

Une larme s'échappe des yeux du vaillant Nathos ; il tourne ses regards vers ses freres : leurs javelots volent à la fois, & trois guerriers sont étendus sur la terre. Alors la lumiere de leurs épées étincela dans l'air. Les rangs d'Erin cedent comme une chaîne de nuages sombres devant le souffle du vent.

Cairbar donna le signal à ses guerriers, & mille arcs furent tendus. Mille

de son bras & laisse voir son sein de neige. Son sein parut, mais il étoit teint de sang; une fleche avoit percé son côté; elle tomba sur le corps de Nathos, comme une guirlande de neige. Les cheveux noirs de la belle se répandirent sur le visage du héros, & leur sang confondu coula autour de leurs corps.

Fille de Colla, tu es étendue! dirent les cent Bardes de Cairbar. Le silence habite sur les courans bleuâtres de Selama; car la race de Truthil est tombée. Quand te leveras-tu dans ta beauté, ô la premiere des filles d'Erin? Ton sommeil sera long dans le tombeau, & le matin est bien éloigné. Le soleil ne viendra point vers ton lit, pour te dire: éveille-toi, Dar-thula, éveille-toi, ô la premiere des femmes (1)! Le souffle du printems est

(1) « Leve-toi, ma bien-aimée, ma belle, » & viens avec moi. L'hyver est passé, la » pluie a cessé. Les fleurs paroissent sur la » terre, la saison des chants est venue, & la » voix de la colombe se fait entendre dans » ces campagnes. Le figuier pousse ses fruits » verds, & la vigne avec ses tendres bour-

venu ; les fleurs agitent leurs têtes sur les vertes collines, les feuilles croissantes des arbres flottent dans les forêts. Retire-toi, ô soleil ! la fille de Colla est endormie. Elle ne paroîtra plus dans sa beauté ; les fils des hommes ne verront plus sa démarche aimable.

Tel fut le chant des Bardes, en élevant son tombeau. Je chantai ensuite sur la tombe, quand le roi de Morven vint dans la verte Ullin pour combattre Cairbar.

» geons exaale une odeur agréable. Leve-» toi, ma bien-aimée, ma belle, & viens » avec moi ». *Cant. Cant.*



NOTICE d'un Recueil de Lettres sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, écrites par les plus grands maîtres qui ont fleuri dans ces trois arts, depuis le quinzieme siecle jusqu'au dix-septieme (1).

QUE *de choses dont je n'ai pas besoin!* pourroit s'écrier, avec Socrate, celui qui parcourant la plûpart des livres, s'attache & aspire au véritable objet des connoissances humaines. Et les auteurs & les éditeurs ne respectent pas assez le loisir du public : tout livre, disoit Domitius Pison, devroit être un trésor (2). Il est vrai que la plûpart

(1) Voici le titre originaire de l'ouvrage: Raccolta di littere sulla pittura, scultura & architettura, da' più celebri personaggi, dal secolo XV al XVII. Ce recueil a été formé par les soins de M. *Martini*, gentilhomme de Florence, de M. *Lusfort*, peintre célebre de la même ville, & du cardinal *Alexandre Albani*, & c'est le savant M. *Bottari* qui en a été l'éditeur.

(2) *Thesauros oportet esse, non libros.* Plin. in præf.

des hommes, moins animés du desir de s'instruire qu'excités par le besoin de se désennuyer, n'envisagent dans la lecture que la lecture même; toute leur attention s'arrête sur les moyens, & sur quels moyens encore! Autant ils recherchent avec avidité les productions frivoles, autant ils négligent les ouvrages profonds & solides; leurs ames petites & paresseuses redoutent le seul exercice qui constitue essentiellement la vie de l'être raisonnable (1); mais sans porter plus loin des réflexions qui pourroient paroître étrangeres à mon sujet, je me hâte de dégager d'une foule de détails inutiles les traits curieux & intéressans que renferme le recueil que je viens de vous annoncer; je ne ferai en cela que ce que l'éditeur eût fait sans doute lui-même, si des occupations plus importantes ou d'autres raisons particulieres le lui avoient permis.

Vous sçavez qu'au treizieme siecle il s'éleva entre les artistes d'Italie une dispute très-vive sur la prééminence

(1) *Nil aliud est vita quàm cognitio.* Cic.

de

de la peinture ou de la sculpture ; c'est sur cette question que roulent les premieres lettres. Du reste, en vous rendant compte de tout le recueil, je passerai de la traduction à l'extrait, & de l'extrait à la traduction, selon que l'exigeront les matieres, & je ne vous ferai grace d'aucune des réflexions qui me viendront dans l'esprit.

Lettre de Michel-Ange Buonarotti *à Benoit Varchi* de Rome.

COMME la peinture est, si je ne me trompe, d'autant plus estimée, qu'elle tend au relief, & que le relief au contraire l'est d'autant moins qu'il se rapproche plus de la peinture, j'avois toujours pensé jusqu'ici, que la sculpture étoit le flambeau de l'autre art, & qu'il y avoit entr'eux la différence du soleil à la lune. Mais depuis que j'ai appris par votre ouvrage à raisonner plus philosophiquement, & que j'y ai lu cet axiome, que deux choses qui tendent à une même fin ne different point entr'elles, j'ai réformé ma façon de penser, & je dis maintenant que, s'il est vrai qu'un art n'en

ſoit pas plus noble pour exiger plus d'intelligence & de ſoins, pour préſenter plus de peines & de difficultés qu'un autre, à coup ſûr il n'y a de la peinture à la ſculpture nulle différence, que c'eſt exactement une ſeule & même choſe, & qu'un artiſte devroit s'appliquer à réunir l'une & l'autre partie, c'eſt-à-dire, être également habile à ſculpter qu'à peindre, afin qu'à l'avenir le Public s'habituât à en juger de la ſorte.

Au reſte, je penſe que, puiſque l'un & l'autre art partent de la même ſource, il eſt aiſé de les mettre d'intelligence. Et c'eſt à quoi l'on devroit, ſelon moi, travailler, plutôt que de fomenter une diſpute, à laquelle on perd plus de tems qu'il n'en faudroit pour acquérir l'un ou l'autre de ces talens. Je dis encore que l'auteur qui s'eſt aviſé de donner à la peinture la prééminence, n'y a rien entendu; ma ſervante eût mieux rendu que lui la queſtion, ſi elle s'en fût mêlée. Il y auroit mille choſes neuves à dire ſur ces deux ſciences; mais, je le répete, cela demande trop de tems, & il ne m'en reſte guere à mon âge.

Autre lettre de Benevenuto Cellini, *orfevre, au même, sur le même sujet.*

Je répondrois beaucoup mieux de vive voix à votre question, que par lettres : voici cependant quelle est ma façon de penser.

Selon moi, de tous les arts où il s'agit du dessin, la sculpture est celui qui l'emporte sur tous les autres, & il est sept fois plus distingué, par la raison qu'il y a à une statue huit points de vûe différens, sous lesquels elle doit se présenter également correcte & bien saisie : c'est-là le nœud gordien de l'art, & ce qui fait que souvent le sculpteur (à moins que la passion de la gloire ne l'anime) se contente de perfectionner un ou deux points de vue tout au plus, que la patience l'abandonne à l'égard des six autres, & que de dix spectateurs qui environnent son ouvrage, un tout au plus en sera flatté ; mais ce défaut vient de l'artiste, & non de l'art. Comment Michel-Ange est-il parvenu à cet éclatant degré de sçavoir, qui le m. t aujourd'hui non-seulement au-dessus de ses contempo-

rains, mais encore de tous les peintres connus de l'antiquité? C'est que son pinceau a toujours pris les plus grands chefs-d'œuvres de sculpture pour modeles. Le Bronzino est à mon gré celui qui approche le plus de ce grand-homme: tous les autres ne sont que médiocres.

Mais, pour revenir à la sculpture, l'expérience seule prouve bien sa supériorité. En effet, essayez d'exécuter les choses les plus simples, telles qu'un vase ou une colonne, en vous appliquant à imiter le modele le plus parfait en ce genre, rendu sur le papier avec toutes les regles du dessin, vous ne ferez qu'un ouvrage défectueux, gauche, qui n'aura ni correction, ni grace, malgré la bonté du modele. Rendez au contraire sur le papier les mêmes objets copiés d'après le relief, votre copie aura toute la grace imaginable. Aussi notre grand maître, Michel-Ange, n'a-t-il jamais fait aucun de ces chefs-d'œuvres de peinture que nous admirons, sans en avoir exécuté auparavant le projet en relief.

J'ajouterai encore, pour relever l'art

de la ſculpture, que le ſtatuaire, pour exceller dans ſon genre, doit être univerſel. S'il veut ſaiſir, par exemple, la reſſemblance d'un militaire, il doit avoir l'ame guerriere, & connoître la bravoure. Pour rendre un orateur, il faut que l'éloquence lui ſoit connue, &c. En un mot, la ſculpture eſt la mere de tous les arts, où il eſt queſtion du deſſin; & l'artiſte qui excellera en ce genre, ſera néceſſairement tout-à-la-fois bon opticien, bon architecte, excellent peintre, & plus habile à coup ſûr en ce dernier genre, que ceux à qui l'art de la ſculpture ne ſera pas familier. Qu'eſt-ce que la peinture? L'image d'un objet réfléchi dans une fontaine: c'eſt l'ombre des choſes, dont la ſculpture exprime la réalité.

Autre de Jacques de Pontorme, *peintre, au même.*

Tout le mérite & de la peinture & de la ſculpture a pour baſe commune le deſſin: voilà par où l'un & l'autre ſe diſtingue, & c'eſt-là le point eſſentiel; auſſi quiconque poſſéde à fond ce talent, eſt capable de peindre comme de

ſculpter. Or comment ſéparer deux arts qui n'ont qu'une ſeule & même ſource, où ils puiſent à frais communs toute leur beauté ? Ou ſi l'on prétend faire abſtraction de cette baſe réciproque, comment ne pas tomber dans des diſcuſſions interminables ? Le partiſan de la ſculpture, par exemple, dira que pour la perfection rien ne l'emporte ſur un ouvrage arrondi de toutes parts par le moyen du tour. Il vantera ces endroits délicats, ſi ſcrupuleuſement recherchés avec le burin, que l'on ne conçoit pas que la main d'un homme ait été capable de conduire l'outil aſſez légerement ſur des corps auſſi durs que l'eſt la pierre. Que n'aura-t-il point à alléguer ſur la difficulté de produire un bras avancé en l'air qui n'eſt ſoutenu par rien, & qu'il faut conduire à ſa perfection, au riſque de le rompre en le dégroſſiſſant ; ſur l'impoſſibilité de réparer une faute, lorſqu'elle eſt commiſe ; enfin ſur la peine qu'il y a à faire accorder enſemble toutes les parties, attendu que l'effet ne s'en peut voir que lorſque tout eſt achevé ? Voilà ce que peut dire, entr'autres choſes, celui qui

tient pour la sculpture, & il aura raison. Mais par où l'artiste vient-il à bout de vaincre ces difficultés ? N'est-ce pas par la correction du dessin ? Sans cette base, il fera sans doute à chaque pas des fautes grossieres, & de quelque nature qu'elles soient, je les tiens aussi irréparables dans un art que dans l'autre. On peut encore, pour relever la sculpture, faire l'énumeration des différens corps sur lesquels elle s'exerce, comme le marbre, le bronze, tant d'especes de pierres différentes, le bois, la terre, &c. variétés qui demandent dans l'artiste beaucoup d'usage & d'expérience. Je ne parle pas ici de ce que cet art a de fatiguant pour le corps, parce que, tout pénible qu'il est, la situation de l'ouvrier est en même tems salutaire, & contribue à fortifier sa complexion ; ce qui n'est pas dans la peinture, où l'attitude est tout-à-la-fois ennuyante & funeste à la santé.

Maintenant que ne peut-on pas dire en faveur du peintre ? Son audace & son courage vont non-seulement jusqu'à vouloir imiter les productions de la nature, & les rendre avec la couleur

qui leur appartient, mais même jusqu'à l'embellir. La nuit en peinture ne porte pas ce caractere d'obscurité, qui ne laisse rien entrevoir ; elle est variée par des feux, par des éclairs qui l'embellissent. L'air est accompagné de petits nuages ; une campagne représentée voisine du spectateur, a un lointain qui la recule, & ainsi du reste ; de façon qu'il est possible qu'un seul tableau vous remette tout à la fois sous les yeux tout ce que la nature a jamais pu inventer & produire. Le peintre a encore pour lui ce goût de discernement qui le rend si recommandable, & qui consiste à donner à chaque chose un port gracieux, à placer avantageusement ses objets, & à répandre de l'harmonie sur le tout ensemble. Cet art a aussi ses branches différentes. Il y a la peinture à fresque, à l'huile, en détrempe, à la colle ; ce qui exige une grande habitude, & beaucoup d'art pour connoître à fond le mêlange des couleurs dans tous ces différens cas, & l'effet qu'elles doivent produire.

Quant à la qualification d'audacieux, que je me rappelle d'avoir donné

au peintre, je crois qu'elle lui convient, pour prétendre, comme il fait, enchérir fur la nature, en tâchant de donner à une figure plane, la vie & jufqu'à l'expreffion. Il n'eût pas eu cette témérité, s'il eût daigné réflechir que lorfque Dieu créa l'homme, il le fit de relief, comme plus facile à animer fous cette forme. Cela devoit nous fervir, ce me femble, de leçon, & nous détourner de chercher à faire un miracle, en animant une toile.

On peut appuyer ces raifonnemens d'exemples pour & contre. Ce n'eft point dans les admirables ouvrages de relief de Michel-Ange, qu'ont le plus brillé la grandeur de l'imagination & la correction du deffin de cet artifte, mais dans fes tableaux, dans la régularité de fes profils. La peinture l'attacha toujours, comme étant la plus difficile à acquérir, & ouvrant à fon vafte génie une plus riche carriere. Cependant il n'ignora pas que c'eft de la fculpture qu'elle emprunte fon éclat & fa durée. En effet, cet art a l'avantage en ce point; avantage dont la vraie fource eft plutôt dans la nature même du marbre que l'on y emploie,

que dans le mérite de l'ouvrier. C'est pourquoi je pense qu'il en est de ces deux arts comme du vêtement : l'un est, pour ainsi dire, l'étoffe de soie qui dure plus, & est aussi plus chere ; l'autre, je veux dire, la peinture, ressemble au drap qui coûte & dure moins ; lorsque le lustre & le duvet en sont partis, on n'en fait plus de cas ; mais quelle est la chose qui ne doive pas avoir de fin ?

Autre de Tribolo, *au même.* (On ne marque point qui étoit ce Tribolo.)

Je voudrois pouvoir résoudre ce que vous me proposez. Ce n'est pas sans peine que j'éprouve combien je suis incapable de remplir là-dessus votre attente ; cependant je vous aime trop pour ne vous pas dire mon avis en deux mots. Je crois d'ailleurs devoir cette franchise au zele avec lequel je vois que vous cherchez à découvrir la vérité sur ce point : car je m'imagine que vous connoissez toutes les raisons, qui de part & d'autres la contrebalancent. Voici donc ce qu'il m'en semble. Le but de la sculpture est de

montrer aux hommes la vérité, & de la leur faire toucher au doigt, de façon que tout le monde soit à portée de la connoître, fût-ce même un aveugle de naissance, qui pourroit par le tact seul, en s'approchant d'une statue, dire si c'est un homme ou une femme, ou un enfant qu'elle représente. Il n'en est pas ainsi de la peinture : en vain chercheroit-on à s'instruire en touchant, on n'y trouveroit rien. D'où je concluds que cet art est un art trompeur, qui ne présente pas la vérité, & s'éloigne en cela de la nature qui n'en a jamais imposé aux hommes. Ainsi il y a de la peinture à la sculpture la même différence que de l'ombre à la réalité; ensorte que, pour moi, s'il falloit personnifier le mensonge, ce seroit sous la forme d'un peintre que je le représenterois. Voici encore un fait certain : faites exécuter un même sujet par un peintre & un sculpteur égaux en mérite : vous trouverez toujours de plus dans l'ouvrage du sculpteur cet air de vérité qui assure à l'homme que ce qu'on lui présente est tel qu'il le voit; faites la même expérience, en prenant deux artistes

égaux en mal-adresse, le mauvais statuaire aura toujours sur l'autre le même avantage. Aussi je me rappelle d'avoir vu à Rome un emblême, où la sculpture est d'or massif, & la peinture d'argent : la premiere tend la main droite, & l'autre la main gauche.

Autre de maître Tasso, (*très-habile graveur en bois, & architecte*).

Je n'avois osé jusqu'ici répondre à la lettre que vous m'avez écrite pour me demander mon avis sur la grande question de la prééminence entre la sculpture & la peinture, parce que, quand je l'ai reçue, la plûpart de nos artistes de l'un & de l'autre genre, les peintres sur-tout, étoient soulevés contre vous, & très-scandalisés des lettres que vous écriviez de toutes parts sur cette matiere. Mais je passe par-dessus cet inconvénient.

Je n'entends ici décider que la question de la noblesse, & je dis que c'est à la sculpture qu'en ce genre le pas appartient, puisqu'elle a l'avantage d'être ce qu'elle paroît, au lieu que la peinture paroît simplement ce qu'elle de-

vroit être, & ce qu'elle n'eſt pas, je veux dire, de relief. Prenez la ſculpture en tout ſens & de tous les côtés, par-tout vous trouverez la nature, & vous la toucherez même. Dans la peinture au contraire, tout ſe borne au plaiſir de la vuë. C'eſt ce qu'il eſt facile d'éprouver, en viſitant dans Rome les magnifiques chefs-d'œuvres qui s'y trouvent dans ces deux genres... La peinture vous ravit, mais la ſculpture vous enleve pour le moins autant. En un mot, la fin que la ſculpture ſe propoſe étant la plus noble, ſon art l'eſt auſſi davantage. On ne ſçauroit refuſer de convenir, que c'eſt lui qui approche le plus de cette nature qui m'a fait, comme vous me voyez, de relief, & qui veut que je ſois rendu de même.

Autre du Bronzino, *peintre, au même.*

Mon deſſein eſt de vous écrire de la maniere la plus claire & la plus courte cependant qu'il me ſera poſſible, touchant cette diſpute de rang & de nobleſſe entre les deux arts qui font plus d'honneur à l'induſtrie humaine, je veux dire, la ſculpture &

la peinture. Pour décider la question, je crois à propos de rapporter les raisons que chacune allegue en sa faveur, & d'en faire ensuite la comparaison. Je commence par vous prévenir cependant, que c'est pour la peinture que je crois devoir pencher, & que mon intention est de défendre ici ses droits, comme étant ceux qui me paroissent les plus légitimes & les mieux fondés. Cela ne m'empêchera pas de mettre très-fidélement au jour & sans aucune partialité, les raisons du parti contraire. Cette discussion demanderoit, je l'avoue, attendu sa difficulté, un long & sérieux examen ; aussi ne vous attendez pas à me la voir traiter à fond ; mais je ferai cet examen comme je vous l'ai dit, le plus clairement & le moins longuement qu'il me sera possible.

Ceux qui prennent le parti de la sculpture, ont coutume de relever d'abord l'avantage que cet art a sur la peinture, de durer plus long-tems. En conséquence ils prétendent que l'un est plus beau & plus noble que l'autre. Plus, disent-ils, un chef-d'œuvre qui a coûté à l'artiste des soins infinis pour

le conduire à sa perfection, est solide & durable, plus long-tems il fait de plaisir. Il porte dans des âges bien plus reculés le souvenir, tant des objets qu'il retrace que de l'ouvrier qui l'a fait: donc il est plus utile que la peinture, & produit de plus grands avantages. La difficulté est encore, selon eux, un mérite de cet art. Une statue est plus difficile à faire qu'un tableau, vu la dureté de la matiere qu'on y emploie, telle que le marbre, le porphyre, &c. joint à ce que l'on n'y a pas la ressource de réparer une faute commise, & que l'ouvrage se faisant par la soustraction des parties, on ne peut rajouter, si l'on a trop enlevé; au lieu que la peinture permet d'effacer, & de recommencer à l'infini. Donc, concluent les partisans de la sculpture, cet art demande plus d'adresse, de jugement & d'attention que l'autre; & par conséquent il est le plus noble, & le plus relevé des deux. Ils ajoutent à cela, que le but que l'un & l'autre se propose, étant d'imiter la nature, leur commune maîtresse, & la nature ayant donné du relief à tous ses ouvrages, celui qui

l'imite en ce genre, remplit mieux la fin qu'il s'est proposée, en ne travaillant pas seulement pour la vue, comme la peinture, mais encore pour le tact; qu'ainsi une statue s'appercevant par plus de sens qu'un tableau, est un ouvrage plus universel, & qui réunit plus de perfections. Une autre raison que l'on allegue encore en faveur de cet art, c'est que le sculpteur ayant à présenter son ouvrage sous autant de points de vue qu'il y a de parties dans le cercle où l'on peut se placer pour l'envisager en tournant autour, il faut qu'il le travaille de toutes parts, & que sa figure soit dessinée aussi correctement par derriere & sur les côtés qu'en face : au lieu que le peintre n'offre jamais qu'un seul & même point de vue, encore le choisit-il selon sa fantaisie; & pourvu que du côté qu'il présente son objet, il le fasse avec grace, tous les autres lui sont indifférens. Donc, ajoute-t-on, la sculpture est plus difficile & demande plus d'habileté. Outre qu'il est plus agréable de retrouver dans la même figure toutes les parties d'un même objet, & de pouvoir y admirer successivement le

visage, la poitrine, les flancs, la chûte des reins, la position des épaules & des bras, & de considérer la parfaite harmonie qui regne dans tout cet assemblage, plaisir complet que n'offre pas la peinture.

Enfin, pour rehausser la sculpture, ses sectateurs avancent que les vues qu'elle se propose, sont plus relevées que celles de la peinture; que son objet est d'orner les villes & les places publiques de statues de bronze ou de marbre, en l'honneur des grands hommes, de contribuer à leur immortalité, & d'animer par-là les autres du desir de la gloire, & d'obtenir un pareil honneur. Ils n'oublient pas d'ajouter encore, que cet art est bien plus véridique que l'autre, en ce que les proportions y sont réelles, & ne peuvent s'y donner par la simple apparence, comme dans la peinture. Enfin ils se rejettent sur son utilité, & ils prouvent qu'en ce genre elle l'emporte encore, étant employée dans presque tous les ouvrages publics, comme fontaines, mausolées, & autres morceaux d'architecture; au lieu que ce qui sort des mains du peintre, n'est qu'une

pure fiction qui tend uniquement à l'amusement, & n'est d'aucune utilité réelle.

Ceux qui au contraire tiennent pour la peinture, ne manquent pas de répliques à toutes ces raisons ; & pour commencer par sa premiere, qui est la durée, ils répondent que cet avantage n'est point un effet de l'art, mais de la nature qui a formé le marbre & le porphyre, dont se sert le sculpteur, & qui leur a donné ce caractere de solidité qui fait que l'ouvrage subsiste plus long-tems ; qu'ainsi c'est à elle que la gloire de cette solidité de la matiere appartient, non à l'art qui ne fait qu'en limer & polir, comme on sçait, la superficie.

Quant à la seconde objection qui roule sur la peine de l'artiste ayant un sujet aussi dur à traiter que la pierre, & sur la difficulté de reparer, si par malheur il a trop enlevé : on répond encore que, si l'on entend parler de la fatigue corporelle, loin que cela rende un art plus relevé, c'est au contraire ce qui l'avilit, attendu que plus il tient au méchanique, moins il est estimé ; autrement les plus nobles métiers se-

roient ceux de carriers, de paveurs, des paysans qui bêchent la terre, &c. Si c'est de la fatigue d'esprit & de sa contention qu'il s'agit, la peinture, ajoutent ses partisans, non-seulement en cela ne le cede point, mais l'emporte même beaucoup sur l'autre. A l'égard de la difficulté, ou pour mieux dire, de l'impossibilité de remettre lorsqu'on a trop enlevé, la réponse est, qu'il n'est point ici question de ces sculpteurs, ni de ces peintres qui ne semblent nés que pour déshonorer les beaux-arts, mais de ceux qui y excellent : or un grand artiste ne tombera jamais dans l'inconvénient d'avoir enlevé plus qu'il ne falloit de son bloc, sans quoi il pécheroit essentiellement contre les regles. Il commencera donc par ébaucher son ouvrage, de façon qu'il soit ensuite le maître de laisser ou d'enlever ce qui convient, beaucoup plus aisément même que le peintre. Mais en supposant qu'il fût inévitable d'ajouter à une partie trop évuidée, qui ne sçait combien cela est facile ? Ne voit-on pas tous les jours des statues de plusieurs pieces ? Combien n'y en a-t-il pas, dont on refait

après coup le buste ou les bras ? La dextérité même de l'art consiste à réunir ces différens morceaux, de façon que cela ne s'apperçoive pas ; & lorsqu'on y a réussi, une statue a beau être de plusieurs pieces, elle ne perd rien de son mérite.

Enfin pour réponse à la troisieme objection, les défenseurs de la peinture disent qu'il est bien vrai que ces deux arts tendent au même but, qui est l'imitation de la nature, mais que celui des deux qui travaille en relief, n'en est pas pour cela plus parfait que l'autre. L'avantage du relief est un de ceux dont l'honneur est encore dû tout entier à la nature. C'est elle qui a placé dans la matiere ces dimensions de longueur, largeur & profondeur, qui constituent le relief. L'art ne fait que développer sous une certaine forme ces propriétés, ou pour mieux dire, appliquer aux corps qui les possédent, une détermination extérieure, & qui ne consiste qu'en lignes superficielles. La même réponse sert encore à l'objection de la pluralité des sens que la sculpture contente : c'est toujours la nature qu'il faut admirer en cela.

Lettre de François Sangallo, *sculpteur, au même.*

Versé, comme vous l'êtes, dans toute sorte de sciences, vous n'aviez pas besoin assurément de mes lumieres pour décider la question que vous me proposez ; & en supposant même qu'elle fût épineuse, vous seriez venu à bout de la résoudre, sans le secours de personne. Mais la façon obligeante dont vous vous y prenez, exige du retour, & je me sens indispensablement obligé de satisfaire la noble curiosité qui vous anime, malgré la difficulté de l'entreprise, qui devroit plutôt m'engager au silence. Pour vous obéir donc en partie, je vous dirai d'abord ce que vous n'ignorez pas : c'est que la peinture est un art très-noble, & dont les anciens faisoient beaucoup de cas, vu les difficultés qu'y rencontrent ceux qui la cultivent. Vous sçavez encore que dans ce monde chaque chose se présente sous deux faces, & que si la peinture a ses désagrémens, elle ne laisse pas de faire éprouver à l'artiste un plaisir secret qui le dédommage.

Il contemple avec fatisfaction la réalité qu'il vient de donner, en peu de tems & à peu de frais, à une idée dont il eft le pere ; ce mêlange agréable des couleurs, fi flatteur pour la vue, le réjouit. L'exécution vient-elle à ne pas répondre d'abord à fon deffein, il a l'agrément d'effacer autant de fois qu'il lui plaît, & de faire renaître divers objets fur fa toile, jufqu'à ce qu'ils lui plaifent. C'eft principalement à cet avantage que nous fommes redevables de la perfection où nous voyons cet art parvenu. Sans ce pouvoir d'effacer & de refaire fur le champ, tous nos grands maîtres, moins animés par la poffibilité du fuccès, n'euffent pas pouffé fi loin leur fcrupuleufe exactitude. Un autre motif de contentement que fournit encore la peinture à ceux qui l'exercent, c'eft qu'ils n'ont jamais qu'un feul point de vue de leur objet à perfectionner. Si c'eft, par exemple, une nudité de face, pourvu que le côté qui s'en apperçoit, c'eft-à-dire, tout l'abord antérieur, foit régulier, ni le dos, ni les côtés ne l'occupent point ; ce qui eft d'autant plus heureux, que le peintre, comme on

ſçait, ne préſente jamais une figure nue, tellement diſpoſée, qu'on puiſſe la voir & l'examiner tout autour, comme dans la ſculpture. Le peintre a donc l'avantage de choiſir l'attitude qui lui paroît la plus gracieuſe, & d'y mettre toute ſon attention. Enfin j'ajouterai que cet art a encore l'agrément de ne point fatiguer le corps, & de pouvoir s'exercer par un homme délicat, ſans qu'il en ſoit incommodé. Il eſt donc vrai que toute choſe a, comme je vous l'ai dit, ſon bon & ſon mauvais côté. Retournez en effet la médaille, vous appercevrez des difficultés conſidérables, telles que le mêlange des couleurs, pour la diverſité des nuances & le traitement des ombres, d'où dépend tout l'art de la peinture, & ce merveilleux ſecret qui conſiſte à faire ſaillir les objets ſur le plan uni d'une toile, ou à les y repréſenter tellement enfoncés, que l'œil du ſpectateur s'y trompe, & croye voir du relief où il n'y en a pas: car voilà le vrai but & le point de la perfection que cherche tout peintre un peu jaloux de ſa réputation. Mais ce n'eſt pas ſans peine qu'on y atteint;

& quiconque y eſt parvenu, mérite les plus grands éloges. La difficulté eſt telle, ſelon moi, qu'un peintre de la ſeconde claſſe eſt encore, à mon avis, un homme rare & recommandable. Malheureuſement pour cet art, il n'eſt plus de Mécenes, & l'on ne s'aviſe guères de nos jours de payer les chefs-d'œuvres, ſoit de peinture, ſoit de ſculpture, comme autrefois, au poids de l'or. Qu'arrive-t-il de-là? C'eſt que les hommes quittent le noble chemin de la gloire, pour tenter la fortune par des voies moins honorables.

Voilà ce que j'avois à vous dire ſur la peinture; venons maintenant, pour remplir notre tâche, à l'art dont vous parlez, je veux dire, à celui des *ſtatuaires;* car c'eſt ainſi que les anciens nommoient ceux qu'aujourd'hui le vulgaire appelle *ſculpteurs*. Il eſt très-noble ſans contredit: le nom d'art ne lui convient même que relativement à la fatigue corporelle qu'il occaſionne; car, ſi on le conſidere du côté des facultés ſpirituelles qu'il exige, telles que l'imagination & la préſence d'eſprit, il mérite le nom de ſcience. Cependant

pendant je vous dirai que, depuis que votre lettre m'est parvenue, j'ai beaucoup réfléchi sur cette matiere: j'en ai cherché le côté le plus favorable, je veux dire, ce que l'art a de plus satisfaisant, comme je viens de vous le faire voir dans la peinture, mais fort inutilement. De quelque côté qu'on l'envisage, on n'apperçoit que fatigues, embarras, difficultés, désagrémens; ce ne sont que sujets perpétuels d'alarmes & d'inquiétudes, tant que dure l'ouvrage. Ce n'est que lorsqu'il est achevé que la satisfaction se manifeste, & qu'on goûte le plaisir du repos que tant de fatigues ont rendu piquant & nécessaire. Entrons dans le détail, pour mieux vous en convaincre. D'abord le sculpteur n'a pas seulement besoin d'autant de correction que le peintre dans le dessin; il faut encore, s'il est permis de parler ainsi, qu'il le sçache mieux qu'aucun autre artiste, & le possede plus en détail, attendu que la diversité des attitudes est plus grande dans son art. Je veux dire que le même objet, une nudité, par exemple, rendue par le peintre & par le sculpteur, offrira chez le dernier plus

de parties que ſur la toile, où un côté ſeul eſt apperçu ; au lieu que, dans la ſtatue, il y a autant d'attitudes que de points de vue différens. C'eſt une figure qui, pour ainſi dire, en raſſemble nombre d'autres, ſelon le côté d'où on l'enviſage. Donc il faut une connoiſſance plus étendue du deſſin dans le ſculpteur, ce qui rend en cela ſon art plus difficile que l'autre.

Mais paſſons cela. La premiere difficulté que l'artiſte a à ſurmonter, c'eſt celle de ſe pourvoir de ſa matiere, je veux dire, de marbre : car pour le bronze & les autres matieres, je n'en parle pas, puiſqu'ils lui ſont fort inférieurs. Or comment l'artiſte ſe procurera-t-il du marbre ? Le prix en eſt ſi conſidérable, qu'il n'y a qu'une république ou un ſouverain qui puiſſe en faire la dépenſe. Si, par malheur pour cet homme, ſon mérite ne perce pas juſqu'à eux, le voilà hors d'état d'exercer ſon ſçavoir faire, ce qui n'arrive que trop ſouvent : car l'envie eſt ſans ceſſe à épier le talent, mais pour l'étouffer, & l'empêcher de ſe produire. La cour, toujours faite pour ignorer la vérité, croit ſon temoignage, Et en

effet, obsédée par mille gens qui, pour avoir vu trois ou quatre médaillons, & s'être meublé la mémoire de deux ou trois mots de l'art, font profession d'être connoisseurs, comment ne s'y laisseroit-elle pas tromper ? Ces gens louent ou blâment d'un ton décisif, quoique sans y rien entendre ; ou, pour mieux dire, à travers mille flatteries basses, que leur arrache sans cesse l'ambition de se voir considérer, ou la crainte de perdre le crédit qu'ils croyent avoir auprès du prince, ils blâment constamment les autres, pour mieux se faire valoir. Souvent même la conformité d'ineptie, de méchanceté & de jalousie, venant à former entr'eux une espece de liaison, vous les voyez se liguer d'un commun accord, pour censurer tout ce qu'ils voyent, & ne trouver qu'eux dignes d'éloge : complots odieux qui annoncent le peu qu'ils valent, car s'ils se sentoient un mérite réel, chacun travailleroit de son côté à le mettre au jour, louant dans autrui sans partialité & généreusement ce qui mériteroit de l'être, & ne méprisent que l'ignorance. Tel est le caractere des gens ver-

tueux & vraiment estimables. Vous trouverez sans doute que je m'éloigne un peu trop de mon sujet: c'est lui au reste qui m'a conduit à cette disgression, qui vous fera sentir à combien d'inconvéniens la sculpture est sujette. Mais revenons à notre argument. Sans l'aide donc de ce souverain ou de cette république, notre sculpteur ne peut exercer son talent. Il faut qu'il renonce à l'art, en maudissant la nature qui l'a engagé inutilement dans une pareille carriere. Poëtes & philosophes, que vous êtes heureux de pouvoir seuls, & à si peu de frais, mettre au jour vos productions! Supposons à présent que l'on ait accordé à notre artiste le marbre qu'il demandoit, que d'hommes, que de machines & de leviers ne faudra-t-il pas pour remuer cette masse énorme! Cela fait, c'est à l'artiste à s'armer ensuite d'une patience & d'une perséverance de plusieurs années, selon la nature de l'ouvrage, & à soutenir pendant tout ce tems son imagination sur le même ton, ce qui n'est pas peu de chose. Le plus long ouvrage de peinture peut aller à un an, mais il n'en est pas de même en sculp-

ture, les longueurs de cet art sont incompréhensibles. Si ceux qui ne sont pas au fait de ce talent, sçavoient tout ce qu'il renferme de peines & de difficultés, ils en demeureroient interdits. Quand il n'y auroit que la fatigue du corps, qui tantôt est renversé, tantôt prosterné, & prend mille autres attitudes gênantes, sans oublier ce pesant maillet qu'il faut toujours avoir levé, & ce ciseau qui fatigueroit à la longue l'homme le plus robuste & le mieux constitué; le sculpteur, au bout de sa journée, se trouve couvert de sueur & de poussiere, & dans un état à rougir de sa propre figure. Voilà du côté du corps les agrémens & la satisfaction que cet art procure. Examinons-le maintenant par un autre endroit, & voyons ce qui se passe dans la tête du sculpteur. J'y vois une crainte perpétuelle, que sa matiere ne vienne à lui manquer, soit par la rencontre de quelque défectuosité, soit par sa faute à lui-même: car que l'un ou l'autre cas arrive, voilà le statuaire hors d'état de continuer; ou s'il a la témérité de reprendre l'ouvrage, malgré ce défaut, il est dans l'obligation du moins d'y

rajuster une piece ; ce qui fait un très vilain effet.

Le peintre ne court pas ces risques ; il efface tant qu'il lui plait, & recommence sans qu'il y paroisse ; au lieu que le sculpteur, en cherchant même à réparer sa faute, s'affiche pour ignorant & mal-adroit. Voyez donc par-là combien cette profession est épineuse. Je ne vous ai cependant rien dit de cette dureté du marbre, qui est cause que l'ouvrage exige tant de tems pour être conduit à sa perfection, & par conséquent tant de courage, d'assiduité & de patience de la part de l'ouvrier : car les progrès que l'on fait en ce genre de travail, ressemblent à ceux de la nature ; ce n'est qu'à la longue qu'ils deviennent sensibles : aussi étoit-ce très-à-propos que ce statuaire à qui Aléxandre le Grand demanda ce que c'étoit que la sculpture, répondit ; *c'est une seconde nature.* Ces paroles ont été depuis gravées sur la pierre, & sont passées en sentence. Que l'on cherche aujourd'hui parmi les gens de cet art, des philosophes de la trempe de celui qui fit cette réponse, en trouvera-t-on ? Que dis-je ! la plupart

ſont fiers, groſſiers, avares, envieux, médiſans, peu dignes du nom de *Virtuoſes*, puiſqu'ils ſont au contraire le vice même perſonnifié : voilà ce que produit en eux la haute fortune dont ils jouiſſent aujourd'hui, mais qui ne fait que mieux ſentir le peu de nobleſſe & d'élévation dont leur ame eſt ſuſceptible. Revenons à la ſculpture. Voici encore un nouvel inconvénient qu'elle préſente : c'eſt que ſi l'ouvrier a, par inadvertance, trop enlevé de ſon bloc, & qu'il veuille y remédier, plus il dégroſſit, plus il gâte ſon ouvrage, & plus ſa matiere décroît; de façon que le mal eſt ſi difficile à réparer, qu'il n'y a que les gens du métier qui puiſſent le concevoir. En voilà aſſez pour vous faire juger des déſagrémens de cet art. Je vous laiſſe maintenant à décider laquelle des deux profeſſions l'emporte ſur l'autre. Il eſt bien vrai que la ſculpture promet à celui qui y réuſſit, une gloire durable & qu'elle le rend immortel : car ſi quelque choſe en ce monde a la ſolidité en partage, c'eſt le marbre. La matiere employée dans toutes les autres ſortes d'ouvrages, dé-

génere bientôt, au lieu que la ſculpture n'a rien à redouter, par exemple, ni du feu, ni de la glace. Le tems ſeul, ce deſtructeur univerſel, parvient enfin, mais non ſans peine, à l'endommager : ainſi le ſtatuaire eſt payé de toutes ſes peines, par le point de vue flatteur d'une gloire durable, & l'on peut placer ici à propos une maxime de notre divin Dante, qui veut que l'on juge de la perfection d'une choſe par la vivacité du plaiſir & de la peine tout enſemble qu'elle eſt capable de faire éprouver. Or il eſt certain que, ſi les déſagrémens ſont auſſi conſidérables que nous venons de le voir, le plaiſir & la ſatisfaction de vivre long-tems dans l'avenir ſont bien ſuffiſans pour les compenſer tous, quels qu'ils ſoient. Je conclus donc, en diſant que, ſi la peinture a la difficulté des ombres & de la lumiere, la ſculpture en trouve dans la coupe de la matiere qu'elle emploie : dans l'une, ce ſont les profils, dans l'autre la multiplicité des points de vue pour le même objet. La peine du peintre conſiſte à faire bien ſaillir ſes ſujets ſur une ſurface plane, telle que la toile ; celle du ſculp-

teur, à ne pouvoir réparer sa faute, lorsqu'il a trop enlevé de matiere, sans qu'il y paroisse. Enfin le premier fait, avec moins de peine & de tems, des ouvrages que le feu, l'eau, le froid, peuvent gâter très-facilement; tandis que le second enfante, après de longs & rudes travaux, un chef-d'œuvre que la seule longueur du tems peut altérer. D'où je crois pouvoir tirer la conséquence que la sculpture, comme plus difficile & plus durable, est des deux arts le plus noble, puisque c'est par leur solidité que les choses acquierent le titre d'immortelles; & quand elle n'auroit que cette qualité, qui seule la rend recommandable, elle est plus que suffisante pour qu'aucun autre art ne puisse point entrer en comparaison avec elle & pour confondre ses adversaires. Je pourrois m'étendre encore plus que je n'ai fait sur cette matiere, mais je crains de multiplier mal-à-propos les moyens. Je ne vous dirai rien par conséquent de tous ces différens genres de sculpture qu'on nomme bas-reliefs à demi-faillans & de trois quarts, qui ont chacun leurs difficultés.

Je n'ai plus qu'une seule preuve à vous donner de la supériorité de la sculpture, par rapport aux difficultés. Vous sçavez qu'en Flandre, dans la France, & même en Italie, il n'est pas rare de voir des femmes estimées pour leur habileté en fait de peinture; mais nulle part, ni en aucun tems, vous n'en trouverez qui se soient mêlé de sculpter. Ce que j'en dis au reste, n'est pas pour déprécier l'autre art, mais seulement pour vous faire voir combien la peinture est bornée, relativement à la sculpture, que l'on peut vraiment qualifier d'infinie.

« Vous voulez sçavoir de moi, écrit » à Varchi le célebre George Vasari (1),

(1) *George Vasari* d'Arezzo, peintre & architecte, a été le premier qui ait écrit les vies des peintres. Ce fut les invitations & les instances de *Paul Jove*, d'*Annibal Carò*, de *Molza*, &c. qu'il composa son excellent ouvrage, le meilleur de tous ceux qui ont été faits sur cette matiere. On accuse *Vasari* d'avoir parlé avec trop de partialité des peintres de son pays. Ce défaut lui est commun avec tous ceux qui ont écrit les vies des artistes, &, si l'on en croit les Italiens, sur-tout avec les écrivains François.

» ce que je penſe ſur la prééminence de » la ſculpture & de la peinture : il s'é» leva pendant mon ſéjour à Rome » une diſpute à ce ſujet, & je fus pris » pour juge. Je recourus à Michel-» Ange qui me répondit d'un air cha» grin : *La ſculpture & la peinture ont » un même objet également difficile à » remplir* ; & ce fut tout ce que je » pus tirer de ce grand homme. Il » n'appartient qu'à la peinture de re» préſenter les vents, les tempêtes, » les pluies, les éclairs, la tranſparence » des eaux, les ombres de la nuit, & » l'éclat du jour. Elle ſeule peut varier » la couleur des chairs, ainſi que de » tous les objets, offrir des lointains, » & donner du mouvement aux nua» ges. Comment le ſculpteur pourra» t-il repréſenter un arbre dépouillé de » ſon feuillage par un coup de vent, » ou frappé & brûlé des feux de la » foudre, enſorte que le ſpectateur » voye tout-à-la-fois le vent, la flam» me & la fumée ? D'ailleurs peut-on » diſconvenir que le deſſin, qui eſt in» conteſtablement l'ame des arts dont » il s'agit ici, ne ſoit plus propre de

» la peinture que de la sculpture (1) ? »
Vasari ajoute que la peinture est un art, dont toutes les parties doivent être regardées comme autant d'arts profonds & difficiles.

Raphaël d'Urbin, dans un titre qu'il écrit au comte Balthazar Castiglione, s'exprime ainsi sur les travaux, dont le pape Jules II l'avoit chargé. « Le » pape, en me confiant le soin de la fa- » brique de saint Pierre, vient de met- » tre un pesant fardeau sur mes épau- » les ; j'espere cependant ne pas y » succomber. Le modele que j'ai tracé » plaît à sa sainteté, ainsi qu'aux hom- » mes de génie à qui je l'ai communi- » qué. Mais ma pensée s'éleve encore » plus haut : j'aspire aux belles formes » des édifices anciens, & je ne sçais s'il » en sera de ma hardiesse comme de » celle d'Icare.

---

(1) Ce que dit ici *Vasari* est-il bien exact ? Le dessin paroît encore plus nécessaire au sculpteur qu'au peintre. Il s'en faut bien que le premier trouve dans son art les ressources infinies que la couleur fournit au peintre, pour sauver les défauts de correction & de pureté dans les formes.

» Je m'estimerois un grand homme, si
» mon tableau de la *Galathée* renfermoit
» une partie des beautés que vous m'as-
» surez y avoir trouvées. Il est vrai que
» je cherche le beau, & que *n'y ayant*
» *rien de si rare que le goût & les belles*
» *femmes* (1), je me sers d'une certaine
» idée qui me vient dans l'esprit, &
» au flambeau de laquelle j'épure mes
» formes.

Que de chaleur & d'intérêt dans la maniere dont Annibal Carrache décrit à Louis Carrache, son cousin, les impressions que la vue des ouvrages du Correge avoit faites sur son ame! « Tout ce que je vois ici me confond. » Quelle vérité! quel coloris! quelle » carnation! les beaux enfans! ils vi- » vent, ils respirent, ils rient avec » tant de grace & de vérité, qu'il faut » absolument rire & se réjouir avec » eux (2). J'écris à mon frere pour

(1) *Ma essendo carestia de i buoni giudici e di belle donne, io mi servo di certa idea che mi viene alla mente.*

(2) *Puttini del Correggio spirano, vivono, ridono con una grazia e verita, che bisogna con essi ridere e rallegrarsi.*

» l'engager à venir me trouver : ah !
» qu'il vienne, & qu'il ne me rompe
» plus la tête de ses beaux discours &
» de ses dissertations éternelles (1).
» Au lieu de perdre notre tems à dis-
» puter, ne songeons qu'à saisir la belle
» maniere du Correge, c'est le seul
» moyen d'humilier nos rivaux....
» Mon cœur se brise de douleur,
» quand je pense au sort malheureux
» de ce pauvre Antoine (c'est le Cor-
» rège). Un si grand homme, si tou-
» tefois il ne mérite pas d'être appellé
» plutôt un ange (2), s'ensevelir dans
» un pays où jamais il ne fut connu,
» & y finir misérablement ses jours !
» Ah ! lui & le Titien feront éternel-
» lement mes délices. Ne me vantez
» plus votre Parmesan. Qu'il y a loin
» de ce peintre au Correge ! Celui-ci
» a tout puisé dans sa tête : ses pensées,

(1) *Augustin Carrache* etoit poëte & bel esprit. Il aimoit à parler de son art, & en parloit très-bien : il impatientoit Annibal qui avoit moins de sçavoir & d'esprit, mais beaucoup plus de gènie que son frere.

(2) *Se pure uomo, e non piutosto un angelo in carne.*

» ſes conceptions ſont à lui; il n'a eu » de maître que la nature. Tous les » autres recourent, tantôt au modele, » tantôt aux ſtatues, tantôt aux deſ- » ſins, ils nous préſentent les choſes » comme elles peuvent être : le Cor- » rege les offre telles qu'elles ſont. Je » ne ſçais pas m'expliquer ; mais je » m'entends ; Auguſtin, mon frere, » vous dira tout cela infiniment mieux » que je ne pourrois faire „.

Paſſons aux lettres de Vincent Borghini. Quel homme que ce Borghini ! quelle étendue de connoiſſances ! quelle fécondité d'idées ! quelle force & quelle richeſſe d'imagination! Tout ce qu'en ſes jours ſolemnels l'ancienne Rome étala de grandeur, de pompe & de magnificence, Borghini le raſſemble dans l'eſquiſſe qu'il trace de la fête que Coſme I, duc de Florence, avoit ordonnée au ſujet du mariage du prince François ſon fils, avec Jeanne d'Autriche. Arcs de triomphe, pyramides, obéliſques, quadriges, fontaines, théâtres, ſtatues équeſtres & pédeſtres; les idées les plus ſublimes, les plus honorables pour ſa patrie & pour ſon ſouverain, les moyens de les exé-

cuter, l'art de leur donner le plus grand effet ; voilà ce qu'on trouve dans la lettre où Borghini expose le plan de la fête dont son souverain l'a chargé. Il connoît les lieux, les emplacemens & les espaces ; il indique les divers embellissemens dont ils sont susceptibles ; il imagine tous les sujets, il trace les mesures, il assigne les proportions. Les rayons de son génie s'étendent à tout ; ils éclairent, ils échauffent & les cabinets des architectes, & les atteliers des sculpteurs & des peintres. Cet homme occupoit au milieu des arts la place que l'antiquité donnoit à Apollon au milieu des muses.

Avec quel enthousiasme Louis Carrache, dans une de ses lettres à dom Ferrand Carlo, annonce les talens naissans de François Barbieri, dit le Guerchin ! « Nous avons, dit-il, ici » un jeune homme qui est aussi habile » dessinateur que grand coloriste : c'est » un prodige, c'est un monstre ; je ne » vous dis rien de trop, ses ouvrages » épouvantent nos plus grands peintres ».

Il s'en faut bien, qu'avant Louis XIV on eût en France ce sentiment &

ce goût des arts, que la grande ame de ce monarque y a sçu répandre. Dans presque toutes les lettres que le célebre Poussin écrivit de Paris au commandeur del Pozzo, on trouve des marques de son mécontentement & de son chagrin. « Si je restois long-tems » dans ce pays, lui dit-il, je serois » forcé de devenir un barbouilleur, » comme tous les autres. On n'y a » nulle connoissance de l'antique. J'ai » déja commencé à peindre la grande » galerie; mais j'ai beau faire des des- » sins & en grand & en petit, personne » ne seconde mes vues. On m'occupe à » dessiner des ornemens de cabinets & » de cheminées, des frontispices & » des couvertures de livres. On me » demande aujourd'hui une chose, » demain une autre; on m'a fait venir » sans objet: on ne sçait à quoi m'em- » ployer (1)». Faut-il être surpris que

(1) Le Poussin écrivant de Paris au même, décrit ainsi les bizarreries de notre climat: *Queste sono le stravaganze di questo paese. Quindici di sono che l'aria si era fatta soave fuor di modo; ed ogni augelleto comminciava col canto a rallegrarsi per l'apparente primavera;*

le Poussin, de retour à Rome, ait embrassé avec transport les colonnes de la Rotonde ?

On lit dans ce recueil que Niccolo Tornioli, peintre Siennois, avoit trouvé le secret de teindre le marbre, &

---

ogn' arboscello comminciava a spuntar letenere frondi, e le odorante viole con l'herbe molli ricoprivano la terra poco avanti polverosa e inaridita dall'orrido fresco. Ecco in una notte un vento di Tramontana eccitato dalla forza della luna rufa, cosi la chiamano in questo paese, col una foltissima neve, che respinge il bel tempo troppo frettoloso certamente piu lungi da noi che dal mese di gennaio. « Il y a quinze jours que » l'air s'étoit extrêmement adouci : les petits » oiseaux, croyant voir déja le printems, » avoient commencé à chanter & à s'égayer; » les arbustes avoient aussi commencé à pousser leurs tendres feuilles; & les violettes, » dont l'odeur est si douce, mêlées parmi » l'herbe naissante, avoient tapissé la terre, » qui peu de tems auparavant étoit poudreuse & desséchée par l'horrible froid que » nous avions essuyé. Voici qu'en une nuit » un vent du nord, *excité par la lune rousse*, » comme on la nomme dans ce pays, accompagné d'une neige très-épaisse, repousse » le beau tems plus loin de nous certainement qu'il n'étoit au mois de janvier ». Le Poussin écrivoit le 14 mars.

d'y faire passer la couleur à un doigt de profondeur. Il peignit ainsi une sainte Véronique ; le marbre fut coupé & les traits étoient reproduits. M. le comte de Caylus, qui emploie tous ses momens & une grande partie de ses revenus à étendre la sphere des arts qu'il cultive & qu'il éclaire, a fait récemment la même découverte, & s'est empressé de la répandre.

Le premier volume de cette collection est terminé par plusieurs lettres de Salvator Rosa au docteur Ricciardi son (1) intime ami. C'est une chose frappante que l'analogie qui se trouve entre la maniere d'écrire de cet artiste & sa maniere de peindre. On croit, en lisant ses lettres, voir ses tableaux & ses estampes : c'est la même fougue, la même bisarrerie, la même singularité.

« Jugez, dit-il, au sujet d'un procédé » dont il se plaint, jugez de la situa- » tion où je dois me trouver, moi qui

---

(1) *Jean-Baptiste Ricciardi* étoit professeur de philosophie morale dans l'université de Pise, & un des meilleurs poëtes de son tems.

» suis tout bile, tout esprit, tout feu » (1).... Excusez-moi, si je ne vous » écris pas plus au long aujourd'hui : » j'ai la tête pleine d'horreurs, de tu- » multe & de carnage; je suis comme » un Alecton ». Son goût pour les lieux escarpés & sauvages éclate dans la lettre qu'il écrit à son retour de Lorette. « Je » viens de faire un voyage bien plus » curieux, bien plus pittoresque que » celui que j'ai fait à Florence. Les » teintes d'une des montagnes que je » viens de voir, sont cent fois plus bel- » les que tout ce que j'ai vu dans toute » l'étendue de la Toscane. Votre Ve- » rucola, que je croyois avoir quel- » que horreur, est un jardin, en com- » paraison des roches que j'ai parcou- » rues ». (2) Mais rien n'est plus pro- pre à faire connoître le caractere de

(1) *Tutto bile, tutto spirito, tutto fuoco.*

(2) Il décrit encore ainsi la cascade de Terni. *Vidi a Terni la famosa cascata del Velino fiume di Rieti : cosa da far spiritare ogni incontentabile cervello per la sua orrida bellezza, per vedere un fiume che precipita da un lmonte di mezzo miglio di precipizio ed innalza a sua schiuma altretanto.*

Salvator que sa réponse au même Ricciardi, sur ce que celui-ci s'étoit plaint du refus que faisoit Salvator de mettre plus de deux ou trois figures dans des tableaux que Ricciardi lui avoit demandés. « Je suis extraordinairement » surpris qu'une tête comme la vôtre » ait différé jusqu'à ce jour à éprouver » ce que vaut Salvator Rose, & de » quelle trempe est son amitié. Si vous » parlez sérieusement, je dois croire » que vous ne me traitez avec tant de » liberté, que parce que vous imaginez » que je vous ai quelque obligation; » mais quand cela seroit, sçachez que » je connois les bornes de la patience, » & que je sçais jusqu'à quel point il » convient de supporter les duretés de » son ami. Ni vous ni moi nous ne » sommes des divinités; & si vous êtes » un homme, & un grand homme au- » près de moi, je ne prétends nulle- » ment être un zero auprès des autres. » Que d'exclamations! que de plain- » tes! que de folies! que d'extrava- » gances! & pourquoi? Parce que je » n'ai pas voulu mettre dans vos ta- » bleaux plus de deux ou trois figures. » Apprenez, M. le docteur, que quand

» je me ferois borné à vous donner ;
» je ne dis pas deux ou trois figures de
» ma main, mais une seule ; je croirois
» en avoir assez fait pour vous con-
» tenter, & accompagner non-seule-
» ment votre ridicule bambochade,
» mais (vive Dieu) le meilleur ouvrage
» du plus grand peintre... Tiens, Ric-
» ciardi, s'il s'agissoit ici d'un objet lit-
» téraire, je te céderois de grand cœur.
» Mais quand tu me soupçonneras d'in-
» gratitude, je te montrerai les dents,
» sinon pour te mordre, du moins
» pour me défendre.... Je vous avoue,
» depuis que je vous connois, c'est
» pour la premiere fois que vous m'a-
» vez déplu, & que je n'aurois jamais
» imaginé qu'un ami tel que vous, pût
» douter de la bonté de mon cœur, la
» chose du monde dont je me pique le
» plus, & qui doit me faire le plus
» d'honneur. Les artistes d'un caracte-
» re aussi fougueux & d'un génie aussi
» bisarre que le mien, ne doivent point
» être inquiétés ; il faut plutôt leur lais-
» ser la plus grande liberté, & croire
» que la moindre production d'un pein-
» tre classique est faite pour être esti-
» mée & louée par quiconque a la con-

» noiſſance de l'art. Un ſeul vers d'Ho-
» mere, M. le docteur, vaut mieux
» que le poëme entier d'un Cherile. Je
» n'en dirai pas davantage ; je ſens que
» ma colere s'en augmenteroit. O ciel!
» vit-on jamais ſottiſe pareille ? Juger
» des ſentimens de ſon ami, & de ſon
» ami peintre, par la quantité des figu-
» res qu'il met dans ſes tableaux ! Gar-
» dez, gardez ces petites attentions,
» ces obſervations ſcrupuleuſes pour
» vos poëſies, & non pour mon ame
» qui ne ſçauroit jamais avoir le moin-
» dre tort envers vous. Adieu. Si vous
» vous plaignez que j'aie le cœur trop
» franc & la langue trop libre, je m'o-
» blige à vous flatter, à vous louer,
» quand vous vous montrerez auſſi ri-
» dicule. Je vous embraſſe de toute
» mon ame, & je ſuis votre véritable
» ami ».

Il falloit que les ſatyres de ce pein-
tre lui euſſent attiré bien des chagrins
& fait beaucoup d'ennemis, puiſqu'il
dit, qu'*il ſouhaiteroit s'être caſſé le col
avant d'avoir commencé à les écrire* (1);

(1) Ces ſatyres ſont pleines de force &
de poëſie. On a prétendu qu'elles n'étoient

mais si le poëte étoit haï, l'artiste étoit estimé, & l'un & l'autre se faisoit craindre. « Mes ennemis, disoit Sal» vator, n'ont qu'un feu de paille, le » mien est d'Amiante ». *I loro fuochi sono di paglia, e i miei di pietra Amianto* (1). Ainsi, non-seulement ces lettres contiennent des particularités

---

pas de lui; mais le fameux *Redi* a prouvé qu'il en étoit le seul auteur. On les imprime actuellement à Paris.

(1) *Salvator Rosa* cultiva la peinture & les lettres avec la même application. Pauvre dans son enfance, malheureux dans sa jeunesse, forcé de vendre pour rien ses tableaux à des brocanteurs qui, pour profiter de ses travaux, n'avoient garde de le faire connoître, il s'attacha au cardinal *Brancaccio*, protecteur solide des arts, de qui le goût revit aujourd'hui dans la branche de sa maison, établie en France. Il le suivit dans son évêché de Viterbe, où il fit le tableau de saint Thomas. Il s'y lia d'amitié avec *Antonio Abbate*, qui célébra ses ouvrages, & dont la muse réveilla celle de Salvator. De retour à Naples sa patrie, & mécontent de la maniere dont il fut reçu, il quitta bientôt cette ville pour revenir à Rome. Il acheta des livres, fit des vers, & les charmes de son entretien lui attirerent une foule d'amis de son âge. Tout

très-

très-curieuses, concernant l'histoire des arts & celle des artistes, les ta-

---

le monde voulut le connoître, & l'on cherchoit les ouvrages de sa plume avec autant d'empressement que ceux de son pinceau. Il peignoit avec une vîtesse étonnante, & gagna en peu de tems des sommes très-considérables. Le prince Charles de Toscane l'ayant emmené à Florence, le Grand Duc le reçut avec les plus grands honneurs. Salvator dépensoit avec ses amis tout l'argent qu'il gagnoit; il donnoit des repas exquis: on s'assembloit en foule dans sa maison, & elle devint une espece d'académie. On y lisoit des pieces de vers & de prose, on y donnoit des comédies qui se faisoient sur le champ, Salvator las de peindre & de faire des vers, de chanter & de déclamer, se retira à Volterre, ou il lisoit jusqu'à l'heure des repas. Il revint ensuite à Florence, & delà à Rome. Il s'y logea magnifiquement; & pour se venger du peu de cas qu'on avoit fait de lui dans ses premiers tems, il mit à ses tableaux un prix excessif, qu'il diminua cependant aux instances de *Carlo de Rossi*. Il mourut âgé d'environ 60 ans, & fut enterré dans l'Eglise *della Madona de gli Angeli*. Son tombeau fut orné de statues de marbre, de son portrait & d'une inscription.

Les inventions de Salvator étoient la plûpart capricieuses, bisarres, spirituelles: c'étoient des rochers, des troncs d'ar-

bleaux & les ouvrages de ſculpture; mais on y trouve encore bien des choſes, & ſur-tout des détails domeſtiques qui font connoître le caractere de ces intéreſſans perſonnages. Dans les lettres de Michel-Ange, on voit la probité de ce grand maître, ſa tendreſſe pour ſes amis, & les dégoûts qu'il avoit dans ſon art. En parlant de la mort de Coſme Bartholi, prevôt de ſaint Jean de Florence, il dit : *Morendo m'ha inſegnato morire, non con diſpiacere, ma con deſiderio della morte.*

---

bres, des ſoldats des batailles, des enchantemens, des ſpectres, & ce qu'il appelloit lui-même du ſingulier & de l'extravagant, *ſingulare & ſtravagante per la pittura.* Un cardinal l'étant venu voir, Salvator lui montra des tableaux d'hiſtoire qu'il avoit finis depuis peu; mais le cardinal attaché à regarder quelques payſages, lui en demanda le prix. *Eh quoi!* répondit Salvator, *me demandera-t-on toujours des payſages, des marines, & de ſemblables bagatelles, comme ſi je ne ſçavois pas peindre les ſujets grands & héroïques?* Le cardinal, pour l'appaiſer, lui dit, qu'il acheteroit un grand tableau & deux payſages. *Si vous achetez le grand, pour avoir les petits, j'en veux un million*, reprit Salvator.

« En mourant, il m'a appris à mourir, » & à ne point redouter, mais à desirer la mort ». Les regrets qu'il donne à la perte d'Urbin, son domestique, caracterisent une ame bien sensible, bien humaine, bien compatissante. Raphael Montelupo, célébre sculpteur, qui vivoit, selon Vasari, plus en philosophe qu'en artiste, peint ainsi son désintéressement, sa philosophie: *Ne vi crediate con che tutto questo mi paja esser povero, come à molti pare; anzi mi pare esser tanto ricco (vedete bella pazzia ch'e la mia) ch'io non cambierei al papato l'esser mio o con qualsivoglia signore; ne da molto tempo in quà non ho mai potuto capire dove consistan le felicità de' grandi vedendoli come i minori alla morte obligati.* « Ne croyez point » qu'avec tout cela je me trouve pauvre, comme je le parois à bien des » gens; je m'imagine au contraire être » si riche (voyez la belle folie que » j'ai là,) que je ne changerois point » ma condition contre celle du pape » ou de quelqu'autre souverain que » ce soit. Depuis long-tems, je n'ai » pu comprendre en quoi consiste le » bonheur des grands, en les voyant

»sujets à la mort tout comme les petits. Il y a ici des lettres de deux artistes femelles, de Jeanne Garzoni qui excelloit dans la miniature, & d'Artemise Gentilleschi, qui faisoit très-bien le portrait.

La premiere lettre du second volume roule sur l'architecture. Quelques sçavans du quinzieme siecle, que différentes circonstances avoient rassemblés à Rome, affligés de la barbarie qui s'étoit répandue sur tous les arts, & environnés de monumens dont les ruines respirent encore la magnificence & la grandeur, formerent le projet de ranimer l'ancienne architecture (1). Tout ce que nous avons eu depuis de dessins, de figures, de réflexions & d'observations, non-seulement sur l'architecture, mais sur tous les arts qui lui sont subordonnés, & dont elle doit être regardée comme la

(4)Cet société étoit composée de *Marcel Cervini*, qui fut Pape; de *Bernardin Maffei*; d'*Alex. Manzuoli*; de *Guillaume Philander*; de *Vignole*; de *Louis Lucerna*; de *Buonarotti*, & de *Tolomei*, auteur de cette lettre.

dominatrice, ces sçavans hommes l'avoient embrassé dans leur plan.

Quel dommage que le projet de ces restaurateurs de l'architecture n'ait jamais été rempli ? Que ne devoit-on pas attendre des connoissances & des efforts réunis des Vignole, des Philander, des Tolomei, d'une société enfin qu'éclairoit & qu'échauffoit le génie puissant & sublime de l'immortel Buonarotti ? Ne s'élevera-t-il pas un nouvel-Aléxandre, s'écrie l'auteur de cette lettre, qui encourage, enflamme & anime les talens? Ce conquérant, en aggrandissant sa domination, étendoit l'empire des arts ; il fit construire en dix-huit jours une ville : les princes de nos jours ne pourroient-ils pas faire que le traité dont j'expose ici l'objet & le plan fût achevé dans l'espace de trois années ? Ses vœux ne furent point exaucés, & il n'existe de cet ouvrage, qui eut été la véritable encyclopédie des arts, que l'esquisse qu'en a tracée Tolomei ; mais elle suffit pour faire cherir & respecter à jamais la mémoire des hommes qui le conçurent & l'entreprirent.

On prétend, écrivoit Annibal Caro,

que la poëſie & la peinture, pour n'avoir qu'un même principe & qu'un même objet, ne ſe ſervent pas des mêmes moyens, & qu'elles doivent en conſéquence être traitées différemment. La poëſie, dont toutes les images ſont momentanées & ſucceſſives, peut répandre l'intérêt ſur une infinité de détails, & même l'accroître en multipliant ces détails à propos; mais ſi la peinture, dont les expreſſions ſont fixes & ſimultanées, ne ramaſſe les points épars de l'intérêt, pour les appliquer tous à l'inſtant le plus favorable; ſi elle ne ſupprime les détails étrangers à cet inſtant, & n'y ſubordonne ceux dont elle l'accompagne, l'attention du ſpectateur ſera néceſſairement ou diviſée ou confondue.

On remarque dans les lettres du Titien, que ce célebre artiſte, en parlant de ſes ouvrages, ne les déſigne jamais par le mot *tavola* tableau: *Je finis*, écrit-il, *la fable de Vénus & d'Adonis... Je vous enverrai inceſſamment la poëſie de Perſée & d'Andromède*. Il ſeroit à ſouhaiter que les peintres enviſageaſſent tous auſſi noblement, auſſi grandement leur art.

Tout le monde connoit les chagrins & les traverses qu'essuya le Dominiquin pendant sa vie. Lorsqu'il exposa son tableau, qui est à S. Jérôme de la Charité, & qu'on regarde généralement comme un chef-d'œuvre ; tous les peintres en dirent tant de mal, que Pierre de Cortone qui ne faisoit que d'arriver à Rome, avouoit qu'il s'étoit vu forcé d'en dire du mal lui-même, pour ne pas indisposer des hommes dont l'amitié lui étoit nécessaire. A peine la tribune de saint André della Valle, un des plus beaux morceaux à fresque qu'il y ait à Rome, fut-elle découverte, qu'il fut question de l'abattre ; *cependant*, disoit le Dominiquin toutes les fois qu'il entroit dans cette église, & qu'il s'y arrêtoit avec ses écoliers, *il me semble que je n'ai pas si mal réussi.*

Ciro Ferri nous apprend que, dans le plan & le dessin que le Bernin avoit tracés du Louvre, cet habile artiste avoit mis peu du sien, & qu'il en avoit emprunté les principales idées de Pierre de Cortone. Les lettres de Salvator Rosa, qui sont insérées dans ce nouveau recueil, sont pleines de fou-

gue & d'esprit, comme celles que nous avons déja fait connoître : elles ne renferment d'ailleurs rien de bien intéressant. M. le chevalier Gaburri proposoit à M. Molesworth, alors envoyé d'Angleterre à la cour de Toscane, d'entrer dans une académie d'artistes : à Dieu ne plaise, répondit M. Molesworth ; je ne sçais trop combien grande est la différence qui se trouve entre avoir le goût & le sentiment des arts, & en avoir la connoissance. Mon nom n'est pas digne d'être inscrit à côté des grands noms que vous me citez. Cette gloire appartient toute entiere à vous & à vos pareils ; il y auroit à moi de l'injustice & du ridicule à vouloir la partager : s'il faut en juger cependant par les réflexions que M. Molesworth communiqua à M. le chevalier Gaburri, sur deux tableaux qu'il avoit fait faire à Thomas Redi ; il y avoit assurément peu d'amateurs qui eussent plus de droit que lui à l'honneur qu'on vouloit lui faire. Mais il seroit bien plus étonnant de voir les petits talens ne pas prétendre, que de voir le vrai mérite souvent refuser.

J'ai retrouvé avec plaisir dans ce re-

cueil la lettre de M. Mariette à M. le comte de Caylus ſur la vie & les ouvrages de Léonard de Vinci. Cette lettre qui, comme tous les ouvragas ſentis & penſés, inſtruit, intéreſſe toutes les fois qu'on la relit, renferme un trait que j'ai cru devoir vous retracer. Lorſque Léonard, dans le tableau de la Cène, auquel il travailloit pour le réfectoire des Dominicains de Milan, eut à peindre la tête de Judas; il s'arrêta, & entra dans des méditations profondes. Le prieur du couvent qui regardoit la peinture comme un travail méchanique, impatienté que l'ouvrage n'avançoit point, s'en plaignit au duc Louis Sforce, qui rendit à Léonard les plaintes du religieux. Léonard proteſta qu'il n'y avoit point de jours qu'il ne travaillât deux heures au moins; cependant l'ouvrage reſtoit toujours dans le même état. L'impatience du prieur éclata de nouveau; il ſe plaignit au duc plus fortement que jamais. Le duc, perſuadé que Léonard lui en avoit impoſé, ne put s'empêcher de lui en faire des reproches; mais Vinci le calma bientôt, & lui fit aiſément comprendre que

souvent un génie sublime n'est jamais plus occupé, que lorsqu'il paroît l'être le moins, & qu'avant de mettre la main en action, il faut que la tête ait conçu des idées justes & parfaites. Ceci rappelle un mot de Laurent de Médicis à un de ses courtisans, qui, entrant le matin dans l'appartement de ce prince, lui marqua sa surprise sur ce qu'à dix heures il étoit encore dans son lit. Vous dormez, lui dit-il, & il y a quatre heures que je travaille ? Ce que je viens de rêver, lui répondit Laurent, vaut mieux que tout ce que tu as fait dans tes quatre heures de travail. Que d'artisans, peintres ou littérateurs à qui les vrais artistes, les véritables gens de lettres pourroient souvent faire la même réponse !... L'éditeur de ce recueil observe dans une note que les vies des peintres de Leone Pascoli sont un mauvais ouvrage, que cet auteur étoit mal informé, que les matieres qu'il traitoit lui étoient absolument étrangeres, & qu'il n'avoit pas même l'art d'ajuster un période.

On croit communément que le Bacchus de Michel-Ange, qu'on voit dans le corridor de la galerie royale du

grand Duc, eſt la fameuſe ſtatue que ce grand maître fit enterrer, après lui avoir coupé un bras, & qui quelque tems après fut vendue au cardinal ſaint-George comme un ouvrage des Grecs. M. le chevalier Gaburri eſt d'un ſentiment contraire, & s'appuie ſur l'autorité de Vaſari, qui dit formellement, part. III, p. 721, que la ſtatue que Michel-Ange fit enterrer, après lui avoir coupé un bras, étoit un Cupidon qui dormoit, grand comme nature; que cette ſtatue, après avoir reſté quelque tems ſous terre, paſſa pour avoir été découverte par un coup de haſard; qu'elle fut regardée comme un des plus beaux ouvrages de l'ancienne Grece, & qu'elle fut vendue comme telle au cardinal Saint-George, qui l'acheta deux cens écus. Mais ayant appris que l'ouvrage étoit de Michel-Ange, le cardinal qui, comme tant de perſonnes de nos jours, étoit bien plus poſſédé de la manie des arts qu'il n'en avoit le goût, rendit le Cupidon & ſe fit rendre ſon argent (1).

---

(1) Cette ſtatue paſſa depuis dans les mains du duc de Valentin, qui en fit préſent au

De plus, Vasari dans la même page, parle séparement de la statue de Bacchus, & la description qu'il en fait se trouve parfaitement conforme au Bacchus qu'on voit actuellement dans la galerie du grand duc.... « Je ne sçais, écrit le Dominiquin à François Angelon « si c'est Lomazzo qui prétend » que le dessin est la matiere de la peinture, & que la couleur en est la » forme; pour moi je pense tout le » contraire. C'est au dessin que la » peinture doit son être & sa forme : la » couleur, sans le dessin, ne définit, » ne prononce rien. Le même auteur » avance, que, pour avoir un tableau » parfait d'Adam & d'Eve, il fau- » droit que l'Adam fût dessiné par Mi- » chel-Ange, & peint par le Titien; » & que l'Eve fût dessinée par Raphael, » & peinte par le Correge. Dans quelles absurdités ne tombe-t-on pas, lorsqu'on se trompe dans les premiers principes !

Nombre de lettres écrites par M. Ma-

---

marquis de Mantoue. Celui-ci la fit transporter dans sa capitale, où vraisemblablement elle a péri.

riette à différens amateurs, forment une des plus intéressantes parties de ce recueil. Ceux qui prétendent au titre de connoisseurs, y apprendront à quel prix on mérite d'être regardé comme tel. Rien ne coule de la plume de cet habile homme, qui ne porte le caractere de l'instruction : toutes ses lettres, celles même qu'il s'est vu forcé d'écrire tout d'une haleine, renferment des vues & des réflexions utiles, tantôt sur la partie substantielle, tantôt sur la partie historique des arts. Sa lettre de remerciment au sécretaire de l'académie du dessin de Florence, à laquelle il venoit d'être associé, est pleine d'érudition pittoresque, & respire la modestie ; mais quand on a l'idée de la perfection, & que l'on mesure ce qu'on sçait avec ce qu'on sent bien qui reste encore à sçavoir, peut-on n'être pas modeste ?

Tout le monde rend justice à l'excellence de l'ouvrage de Vasari ; mais comme je l'ai déja fait observer, on l'accuse communément d'avoir parlé des peintres de son pays avec trop de partialité. C'est un défaut que j'ose à peine lui reprocher. Si jamais il pou-

voit être permis de sacrifier la vérité, ce seroit sans doute à l'amour, à la gloire de sa patrie. On lit dans Vasari, que Raphaël aggrandit extraordinairement sa maniere, après qu'il eut vu les ouvrages de Michel-Ange. Bellori blessé de cette proposition, qu'il regardoit comme injurieuse à Raphaël, l'a attaquée avec force & même avec une espece d'enthousiasme dans un de ses ouvrages intitulé : *Descrizzione delle imagini dipinte da Raffaelle d'Urbino* (1). Il y prétend, que pour arracher à Raphaël ses lauriers, & en orner la tête de Michel-Ange, (ce sont ses expresspressions), Vasari est tombé dans des contradictions énormes. M. Crespi, dans quelques lettres écrites à M. Bottari, justifie Vasari par des raisons qui nous paroissent victorieuses, & sans réplique. Il est certain que Raphaël n'abandonna la maniere séche & dure du Perugin qu'après qu'il eut étudié les ouvrages de Léonard de Vinci, & qu'il eut vu le carton que Michel-

(1) Cet ouvrage a été réimprimé à Rome en 1751.

Ange avoit fait pour la salle du conseil de Florence. Il opera dès-lors beaucoup plus grandement qu'il n'avoit fait sous le Perugin ; mais il s'en falloit bien qu'il eût atteint la grandeur & la majesté à laquelle il éleva sa maniere, depuis que le Bramante l'eut introduit dans la chapelle que peignoit Michel-Ange : ce seul coup d'œil développa dans un instant tout ce que la nature avoit donné de noblesse & d'élévation à l'ame de Raphaël. La premiere fois que je vis l'Isaïe, dit M. Crespi, je fus frappé d'étonnement ; je le jugeai de Michel-Ange bien plus que de Raphaël, tant le contour de cette figure est sublime, fier & ressenti. Examinons, ajoute M. Crespi, si, comme Bellori le prétend, Vasari a voulu subordonner Raphaël à Michel-Ange. Raphaël, dit cet illustre biographe, donna à sa maniere plus de grandeur & de majesté, lorsqu'il eut vu les ouvrages de Michel-Ange. Voici, si je ne me trompe, ce qu'on peut & ce qu'on doit conclure de cette proposition. Raphaël eut donc le talent de chercher & d'observer, non-seulement les beautés de la nature, mais en-

core celles de l'artifice avec lequel les plus grands maîtres avoient cherché à rendre & à imiter la nature. Raphaël eut donc le bonheur unique de saisir & d'absorber toutes les perfections qu'il observoit dans les ouvrages d'autrui : Raphaël sçut donc ennoblir & embellir la noblesse & la beauté même que renfermoient les différentes productions des plus grands maîtres dans son art. Est-ce là déprimer Raphaël ? Mais écoutons Vasari lui-même. Les autres peintures, dit-il, en parlant du célebre tableau de sainte Cécile, peuvent s'appeller des peintures ; celles de Raphaël sont des choses vivantes. Les chairs y palpitent ; on en voit l'esprit & l'ame ; les sens y sont en mouvement, & la vie n'a rien de plus animé (1). Est-il rien au-dessus de cet éloge ? Et cela ne suffit-il pas pour convaincre Bellori, que c'est à tort qu'il accuse Vasari d'avoir voulu donner à Michel-

---

(1) *Nelvero l'altre pitture, pitture nominare si possono, ma quelle di Raffaelle cose vive : perchè trema la carne, vedesi lo spirito, battono i sensi alle figure sue, e vivacità viva si scorge.*

Ange la préférence & la ſupériorité ſur Raphaël ?

L'un & l'autre étoient nés deux hommes ſupérieurs, dit M. Mariette dans ſes belles remarques ſur la vie de Michel-Ange, écrite par Condivi; mais Michel-Ange eſt venu le premier, & ç'auroit été à Raphaël une mauvaiſe vanité, dont il n'étoit pas capable, que de négliger d'étudier avec tous les autres jeunes peintres de ſon tems d'après un ouvrage, qui de l'aveu de tous, étoit ſupérieur à tout ce qui avoit encore paru. « Plût au ciel, s'écrie M. Creſpi, » que les peintres de » nos jours en fiſſent autant, & qu'ils » oſaſſent s'élancer hors de la maniere » des maîtres, ſous la direction deſ» quels ils ont commencé leur carriere! » Il faudroit pour cela que d'une part, » les profeſſeurs, après avoir appris à » leurs élèves à deſſiner & à peindre, » leur donnaſſent à étudier & les ou» vrages & les manieres, pour leſquels » ils leur reconnoiſſent plus de goût & » plus de penchant; & que de l'autre, » les élèves, après avoir pris des con» noiſſances ſuffiſantes du deſſin & de » la couleur, étudiaſſent profondé-

» ment & long-tems d'après les plus
» plus grands peintres, & qu'ils se fé-
» condassent l'imagination en la rem-
» plissant de ce que leurs tableaux ren-
» ferment de meilleur & de plus ad-
» mirable. La tête d'un peintre, disoit
» mon pere Crespi, doit être une ga-
» lerie : il est impossible qu'un artiste
» excelle jamais, s'il n'a profondément
» réflechi sur les différentes manieres
» des plus grands peintres, & si, lorf-
» qu'il travaille, il ne les a sans cesse
» devant les yeux ».

Michel-Ange étoit fier & sublime, mais souvent gigantesque & presque toujours sauvage. La hardiesse de ses contours, sa grande maniere de dessiner & de quarrer les parties, l'esprit de ses attitudes, firent sur Raphaël la plus profonde impression ; mais Raphaël, dont le génie étoit doux, naturel & nourri des plus beaux ouvrages de l'antiquité, en s'élevant aux formes grandes & terribles de Michel-Ange, en fit disparoître l'austerité, & y répandit la noblesse & la grace. Michel-Ange aggrandit Raphaël, & Raphaël embellit Michel-Ange.

L'éditeur de ce recueil, qui n'ayant

ſans doute reçu que ſucceſſivement les pieces dont il a compoſé ſon volume, s'eſt trouvé dans l'impoſſibilité de ſuivre l'ordre des tems, a inſeré ici une lettre du Titien bien propre à couvrir de honte ces hommes barbares, qui, chargés par leurs ſouverains de remettre aux artiſtes la juſte récompenſe de leurs talens & de leurs travaux, les forcent de perdre en vaines ſollicitations un tems précieux qu'ils emploieroient à honorer leur ſiecle & leur patrie. « Le tableau de la cène que j'ai » commencé il y a ſept ans, & auquel » j'ai travaillé preſque ſans relâche, » écrit (le Titien à Philippe II) eſt enfin » achevé : heureux ſi j'ai réuſſi dans les » efforts que j'ai faits pour rendre cet » ouvrage digne des regards de vo» tre Majeſté ! Cependant, Sire, ſi » jamais mes anciens & longs ſervices » vous ont été agréables, je vous ſup» plie, au nom de votre clémence in» finie, de vouloir bien ordonner que » mes proviſions me ſoient enfin li» vrées, afin que je puiſſe paſſer tran» quillement le peu de tems qui me » reſte à vivre, & dont je veux con» ſacrer tous les inſtans au ſervice de

» votre Majeſté. En faiſant exécuter les » ordres que vous avez donnés plu- » ſieurs fois à ce ſujet, Sire, vous ferez » un acte de bienfaiſance, de juſtice, » & en même tems de piété envers la » mémoire de votre très-illuſtre pere. » Je perds la plus grande partie de mon » tems à écrire, à ſolliciter, à me plain- » dre ; à peine puis-je arracher, après » des inſtances réitérées, le peu d'ar- » gent dont j'ai beſoin pour mon en- » tretien. Hélas ! ſi votre Majeſté con- » noiſſoit la ſituation cruelle où je me » trouve, elle en ſeroit infailliblement » touchée, & ne tarderoit pas à la ren- » dre meilleure. Je ſollicite en vain vos » miniſtres, ils ne rempliſſent aucune » de vos intentions : c'eſt ce qui me „ force à me jetter aux pieds de votre „ Majeſté, pour la ſupplier humble- „ ment de faire ceſſer mes malheurs & „ mes plaintes... „ Comment ne craint-on pas d'opprimer les arts & les lettres ? Peut-on ignorer qu'il n'appartient qu'aux lettres & aux arts d'éterniſer & la gloire & la honte, & toutes les actions des hommes ?

M. le marquis Capponi demandoit au célebre Baldinucci : 1° ſi un con-

noiſſeur intelligent & exercé pouvoit porter un jugement juſte ſur les ouvrages de peinture, ou ſi ce droit n'appartenoit qu'aux peintres : 2°. S'il y avoit une regle fixe & certaine, pour connoître ſi un tableau étoit original ou copie : 3°. ſi l'on pouvoit affirmer avec certitude, qu'un beau tableau fût de la main d'un tel ou d'un tel artiſte ; quatriemement enfin, ce qu'il falloit penſer de l'uſage où l'on étoit de faire copier les belles peintures, & quel cas on devoit faire de ces copies ? Baldinucci, après avoir déclaré qu'il ne parlera point de ces perſonnages ridicules, qui dépourvus de talent & de goût, ſe jettent par caprice & par manie au milieu des arts qu'ils cultivent ou qu'ils jugent ſans les ſentir & ſans les connoître, rappelle le ſentiment de Quintilien (1) & de Pline le jeune (2) qui diſent formellement qu'il n'appartient qu'aux artiſtes de juger les artiſtes. Pour juger

(1) *Docti rationem artis intelligunt, indocti voluptatem.* Quint. lib. 9. 4.

(2) *De Pictore, ſculptore & fictore, niſi artifex judicare non poteſt.* Plin. lib. 1. epiſt. 1.

de l'excellence d'un tableau, ajoute-t-il, il faut absolument avoir éprouvé les difficultés attachées au contour des raccourcis, à l'observation exacte & rigoureuse des proportions dans les figures, au choix des attitudes, au mélange des couleurs, à l'invention & à l'excution ; il faut sçavoir la position & le jeu des muscles dans chacune des formes irrégulieres & infinies que leur font prendre les divers mouvemens des principaux membres, & cela dans tous les points de vue. Si l'on n'est pourvu de toutes ces connoissances, on pourra bien dire, cela me plaît ou ne me plait pas; mais il est impossible qu'on motive jamais son jugement. Vous me direz sans doute, que les plus grands peintres recherchent un suffrage universel, & que leur satisfaction n'est complette que lorsqu'ils sont parvenus à plaire à tout le monde. Je réponds, que c'est principalement des hommes profonds dans son art, que le peintre ambitionne l'estime & le suffrage : quand on a forcé les applaudissemens de ses rivaux, on entraine nécessairement & bientôt ceux de la multitude. Baldinucci conclut en disant,

disant, qu'il peut bien se faire que, dans le grand nombre des amateurs, il s'en trouve quelqu'un, qui, né avec un goût exquis, après avoir long-tems étudié la théorie de l'art, & ayant quelque usage du pinceau, juge quelquefois sainement d'un morceau de peinture; mais qu'à la rigueur il n'y a de bons & de vrais juges que ceux qui ont parcouru tous les sentiers de leur art, & qui en ont éprouvé toutes les difficultés.

Avant de répondre à la deuxieme question, notre auteur observe qu'il y a une grande différence entre copie & copie. Une infinité de maîtres, dit-il, ont fait copier leurs ouvrages qu'ils ont ensuite retouchés; de sorte que le connoisseur, qui dans certains endroits sent & apperçoit la main du maître, se trouve dans le doute & l'embarras, lorsqu'il s'agit de prononcer. Nombre d'ouvrages d'Antoine Panico ont été retouchés par le Carrache. Innocent Taccone a non-seulement copié les ouvrages du Carrache, mais plusieurs de ses tableaux ont été dessinés & retouchés par ce grand maître. Le pinceau du Guide a passé sur un nombre

infini de tableaux qui sont sortis de son école, & ont été vendus comme étant entierement de lui. Les Bassans faisoient copier & reçopier leurs plus beaux ouvrages, & après les avoir revus & retouchés, il les envoyoient aux foires ; aussi l'Europe est-elle pleine de tableaux qui passent pour être des Bassans. La Lombardie a été inondée de copies que, dans leur premiere ferveur, Annibal & Augustin Carrache firent des peintures du Titien, du Correge & du Parmesan, copies au-dessus desquelles les originaux n'ont rien que leur ancienneté. D'ailleurs il y a eu des hommes qui avoient un talent particulier pour la copie : personne n'ignore avec quel succès César Areturi & André Commodi ont contrefait les ouvrages du Correge.

Enfin combien de fois n'arrive-t-il pas que le connoisseur, frappé des beautés qu'il apperçoit dans une copie bien faite, parvient, à force de les admirer, à y trouver des choses qui n'y sont pas, & à regarder comme original ce qui n'est en effet que copie ?

Par tout ce que je viens d'observer,

conclud M. Baldinucci, il eſt aiſé de ſe convaincre que, dans certains cas particuliers, il eſt bien difficile que l'œil même le plus érudit puiſſe diſtinguer ſi un tableau eſt original ou copie. Cependant, continue-t-il, voyons s'il eſt une regle quelconque, pour donner au moins à ſon ſentiment quelque vraiſemblance & quelque valeur.

Quand on a l'intelligence du deſſin, & qu'on connoît le tour, le ſtyle & la touche d'un artiſte, rarement on ſe méprend, ſur-tout aux premieres penſées & aux eſquiſſes. Il eſt très-difficile d'imiter avec liberté ces traits rapides & ſubtils qui caractériſent les originaux, ſans s'écarter plus ou moins de l'exactitude & de la vérité du deſſin. Quelqu'un qui pourſuivroit un homme courant ſur le ſable, & s'impoſeroit l'obligation de poſer le pied ſur ſes traces, ne pourroit aller bien loin, ſans s'en éloigner. Il faut avouer cependant qu'il s'eſt trouvé des deſſinateurs qui, à force d'imiter & de contrefaire, ſont parvenus à tromper les yeux les plus exercés. La regle qui ſert à juger les eſquiſſes, ſert également à juger les

tableaux ; avec cette différence, que dans ceux-ci il ne suffit pas d'observer la hardiesse & la sûreté des contours, mais encore la maniere d'empâter les couleurs & de poser les teintes, la touche, le coloris, & sur-tout certains coups négligés & comme portés au hasard, particulierement dans les draperies, lesquels vus à une certaine distance font connoître l'intention du peintre, & rendent merveilleusement la vérité. L'éditeur ajoute, qu'il est encore un moyen pour distinguer les originaux d'avec les copies ; c'est que dans les copies on ne trouve ni changemens ni remords (*pentimenti*), & qu'on en apperçoit presque toujours dans les originaux.

Jettons actuellement les yeux sur la réponse que fait Baldinucci à la troisieme question.

Pour se procurer de bons tableaux, il faut sans doute s'adresser aux plus grands peintres; mais il ne faut pas non plus croire que tout ce qui n'est pas sorti de leur pinceau ne mérite aucune sorte d'estime, & que tous leurs ouvrages soient autant de chefs-d'œuvres. C'est aux yeux, & non aux

oreilles, à nous guider dans le choix que nous faisons des tableaux, ainsi que dans le jugement que nous voulons en porter. Que m'importe de sçavoir qu'un morceau de peinture est d'un tel ou d'un tel artiste, s'il n'a rien qui me plaise & qui doive me plaire? Lasca, poëte Florentin, se mocqua des beaux esprits de son tems, sur ce qu'ayant fait un sonnet & l'ayant donné pour être de la sçavante marquise de Pescara, on s'empressa de le lire & de le répandre : succès que n'auroit jamais eu le meilleur de ses ouvrages, s'il l'avoit donné comme sien. *Non più il vin, ma beonsi i paesi*, dit-il; *on ne boit plus le vin ; on boit les terroirs.* La perfection seroit-elle donc attachée aux doigts, au pinceau, aux couleurs, à la toile des célebres artistes, & pour se vanter de posséder un trésor, suffiroit-il de sçavoir qu'un ouvrage est de leur façon? Non, sans doute ; un tableau n'est précieux que lorsqu'il est véritablement beau. Pour répondre actuellement à votre demande, je dis en premier lieu, que dans le beau siecle de la peinture, les artistes, à force d'imiter les grands

peintres dans toutes les parties, dans l'invention, dans les airs de tête, dans le coloris, dans la maniere de draper, &c. quoiqu'ils n'eussent bien souvent ni la même hardiesse, ni la même correction, parvenoient quelquefois à faire confondre leurs ouvrages avec ceux de leurs maîtres. En second lieu, la réputation des célébres artistes a souvent commencé peu de tems avant, ou après qu'ils sont sortis de l'école de leurs maîtres. Michel-Ange jettant les yeux sur un dessin qu'il avoit composé lorsqu'il étoit encore éleve du Ghirlandai, s'écria qu'il avoit été plus profond dessinateur dans son enfance, qu'il ne l'étoit dans sa vieillesse. Les premiers ouvrages du Tintoret égalerent ceux du Titien; & les premieres productions du Dominiquin, celles des Carrache. Et que dirons-nous de Basaiti, de Diana, de Buonconsigli, de Silvestrini, de Poromese, de Belliniano & de Santacroce, dont la maniere & les procédés se ressembloient si parfaitement, qu'il seroit impossible de distinguer leurs ouvrages, s'ils n'y avoient mis leurs noms?

Observons en troisieme lieu, que

la plûpart des grands peintres ont souvent changé de goût & de maniere. Il est donc impossible d'affirmer avec certitude, qu'un ouvrage est d'un maître plutôt que d'un autre. Baldinucci convient cependant, qu'à force d'examiner les procédés qu'ont suivis les artistes, leur goût, le caractere de leur sujet, leur maniere de dessiner, de traiter les cheveux & les draperies, & sur-tout de poser les teintes, on peut rendre son sentiment au moins vraisemblable.

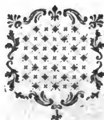
Reste à sçavoir ce qu'il faut penser des copies, & quel cas on doit en faire. L'usage des copies remonte à la plus haute antiquité. Quintilien (1) assure qu'au tems de Pharrasius il n'y avoit d'autres images des dieux & des héros, que celles qui avoient été copiées d'après les originaux de ce grand peintre. Il existe encore aujourd'hui une infinité de statues antiques qui représentent les mêmes personnages. Les grands peintres ont été rares, & le goût des arts s'étend à tout ce qu'il y a de peuples cultivés & polis. D'ail-

(1) Lib. 12, 10.

leurs plusieurs ouvrages de peinture sont ou attachés aux murs des palais & des temples, ou renfermés dans les galeries des princes : les copies sont donc absolument nécessaires. Eh, que deviendroient les artistes & les connoisseurs, sans le secours des copies? Eût-on reçu de la nature les talens les plus marqués, ce n'est qu'à force de lire & de méditer les bons ouvrages, qu'on peut se promettre d'en faire à son tour qui soient dignes d'être lus & imités. L'Albane, le Guerchin, & Pierre de Cortone tapissoient leurs appartemens & leurs cabinets de copies qu'ils avoient faites eux-mêmes des plus beaux ouvrages des plus grands peintres. Les hommes, dont l'ame est sensible & l'imagination tendre & vive, dépendent infiniment de ce qui les environne. Ils s'élevent toujours au grand, & s'y soutiennent tant que leurs sens sont frappés par de grandes choses.

Il ne seroit point étonnant que cette notice ennuyât, même ceux de vos lecteurs qui profitent avec tant d'empressement & d'avidité des occasions

d'écrire ſur la peinture. Il s'agit bien aujourd'hui de s'inſtruire ! Quand on croit ſçavoir écrire & penſer, a-t-on beſoin de ſçavoir ce que d'autres ont penſé & écrit avant nous?



RÉFLEXIONS *sur la Rime.*

On a imprimé en Italie plusieurs tragédies de notre théâtre, fidélement traduites en vers blancs, c'est-à-dire, en vers non rimés, par le cavalier Lorenzo Guazzesi.

L'Iphigénie de Racine paroît aussi bien rendue qu'elle puisse l'être; mais jamais une traduction, quelque belle qu'elle soit, ne peut faire l'effet de l'original. Il est impossible que la contrainte ne s'apperçoive pas dans un ouvrage de longue haleine. Une épigramme, un madrigal peuvent gagner dans une traduction; une tragédie ne peut jamais que perdre. C'est que l'auteur en composant a toujours été animé par le génie & par le sujet dont il étoit rempli; & le traducteur, en s'étudiant à copier les idées & les expressions d'un autre, perd nécessairement de vue le tout ensemble; cet asservissement éteint l'enthousiasme.

Comment se peut-il faire que la gêne de la rime, la plus grande de toutes

les gênes, laiſſe à Racine toute la liberté & toute la chaleur de ſon eſprit, & que le traducteur dégagé de ces entraves pénibles, paroiſſe cependant bien moins libre que Racine?

A peine un foible jour nous éclaire & nous guide,
Vos yeux ſeuls & les miens ſont ouverts en Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucé cette nuit?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

Un debil lume
Fa ch'io ti ſcorga & dubbio à te mi guida,
In Aulida tu ſolo ed io ſiam deſti;
S'udi rumor per l'aere, o forſe i venti
Si ſvegliar queſta notte à noſtri voti?
Ma qui Ognun dorme, e in placido ripoſo
Giace l'armata, la marina, e il vento.

Il eſt peut-être difficile de mieux traduire, & cependant vous ne voyez dans ces vers ni la pompe, ni l'élégance, ni la facilité, ni la force de ceux de Racine.

In placido riposo énerve entierement ce beau vers :

Mais tout dort, & l'armée, & les vents,
& Neptune.

Cette césure si expressive, *mais tout dort*, n'est point rendue : *il vento*, *le vent*, ne fait pas le même effet que *les vents*. *La marina* est bien loin de signifier *Neptune* que le poëte représente ici comme endormi, sans affecter pourtant une figure poétique. *Neptune* à la fin d'un vers est une image & une expression bien supérieure au terme *vent*. Que de beautés pour ceux qui sont un peu initiés aux mysteres de l'art ! Elles sont toutes perdues dans la traduction.

C'est ainsi que nous n'avons jamais pu bien traduire les belles scènes du *Pastor fido*. La difficulté qui naît de la rime peut en partie en avoir été cause ; mais que dans une langue aussi abondante que l'italienne on ne puisse parfaitement traduire en vers blancs nos vers rimés, qu'on ne puisse, avec la plus grande liberté, imiter la facilité d'un auteur enchaîné par le retou

des mêmes ſons, c'eſt-là ce qui paroît étonnant; & l'on ne peut, ce ſemble, en rendre raiſon qu'en avouant que celui qui invente, quelque gêné qu'il ſoit, paroît toujours plus à ſon aiſe que celui qui imite. En un mot, on ne traduit point le génie.

Le Cavalier Guazzeſi rend très-fidelement ce vers d'Alzire,

Votre hymen eſt le nœud qui joindra les
deux mondes.

Le tue nozze, o figlio
Toſto uniranno il gemino emiſpero.

Mais *vos nôces, ô mon fils, uniront bientôt les deux hémiſpheres*, n'exprime point ce *nœud qui joint les deux mondes*, car ce nœud qui les joint fait une image qui ne ſe trouve pas dans la traduction, & le mot *toſto*, *bientôt*, affoiblit l'idée.

Il arrive donc qu'avec la chaîne de la rime on marche quelquefois d'un pas plus ſûr qu'en ſe délivrant de cette ſervitude, & c'eſt de-là qu'on peut conclure que la rime, qui préſente à chaque moment le mérite d'une grande difficulté ſurmontée, eſt abſolument néceſſaire à la poéſie françoiſe.

Il eſt vrai que la rime ajoute beaucoup à l'ennui que nous cauſent tous les poëmes qui ne s'élevent pas au-deſſus du médiocre ; mais c'eſt qu'alors l'auteur n'a pas eu l'adreſſe de dérober aux lecteurs la peine qu'il a reſſentie en rimant ; ils éprouvent la même fatigue ſous laquelle il a ſuccombé. C'eſt un méchanicien qui laiſſe voir ſes poulies & ſes cordes ; il en fait entendre le bruit choquant : il dégoûte, il révolte. De vingt poëtes il y en a très-rarement un ſeul qui ſçache ſubjuguer la rime, elle ſubjugue tous les autres ; alors ce n'eſt plus qu'un vain tintement de conſonances faſtidieuſes.

Il faut que le poëte choiſiſſe dans la foule des idées qui s'offrent à lui, celle qui paroîtra la plus naturelle, la plus juſte, & qui en même tems s'accordera le mieux avec la rime qu'il cherche, ſans qu'il en coûte rien ni à la force du ſens, ni à l'élégance de l'expreſſion. Ce travail eſt prodigieux ; mais quand il eſt heureux, il produit un très-grand plaiſir chez toutes les nations, puiſque toutes les nations, depuis les Romains, ont adopté la rime.

Si en lisant les beaux endroits de l'Arioste, du Tasse, de Driden & de Pope, on s'apperçoit qu'ils ont rimé, on ne s'en apperçoit que par la satisfaction secrete que donne une difficulté toujours heureusement vaincue. Milton n'a pas rimé, & la raison qu'en donna M. Pope à M. de Voltaire, c'est que Milton ne le pouvoit pas.

M. de la Mothe, en voulant introduire les tragédies en prose, ôtoit le mérite en ôtant la difficulté.

Le plaisir qui résulte des vers de Racine, vient de ce que la prose la plus exacte ne peut dire mieux. C'est le comble de l'art, on l'a déja dit, quand la prose la plus scrupuleuse ne peut rien ajouter au sens que les vers renferment.

C'est une chose très-remarquable, que de tous les étrangers qui ont du goût & qui se sont rendus notre langue familiere ; il n'en est aucun qui ne sente dans Racine le mérite de cette facilité, de cette harmonie, de cette élégance continue qui caractérisent toutes ses tragédies. Quand ils ont commencé la lecture d'une de ses pieces, ils ne peuvent plus la quitter,

ils cedent à un charme invincible. Il y a donc une beauté réelle dans l'art avec lequel Racine a surmonté la difficulté de la rime.

Le défaut ordinaire des vers vient de ce qu'on se croit en droit de parler en vers moins correctement qu'en prose. On est dur & lâche, le style est hérissé de solécismes, & les pieces qui réussissent le plus sur la scène ne peuvent soutenir l'œil du lecteur attentif.

N'en accusons point la rime, mais la négligence de ceux qui ne sçavent pas la manier. Elle ne doit fournir que des beautés par ces difficultés mêmes.

Ce n'est pas sans raison qu'on a imaginé le parnasse comme un mont escarpé sur lequel il est presque impossible de monter sans tomber. On n'a donné des aîles à Pégase que comme un emblême de la difficulté de régler tantôt son vol & tantôt sa marche. La gloire en tout genre n'est attachée qu'au difficile, & il faut que ce difficile ait toujours l'air aisé; c'est à quoi Racine est parvenu, & il est presque aussi impossible qu'indispensable de l'imiter.

LE Retour du Printems. Poëme traduit de l'Italien.

QU'ON n'imagine pas s'être rendu digne du nom de poëte, pour avoir mesuré des syllabes, cadencé des mots, présenté des figures hardies, & même tracé des images brillantes ; ce ne sont là que les extrêmités & la surface de la poésie, c'est nous avoir montré les moyens dont elle se sert pour faire passer l'instruction ; mais l'instruction où est-elle ? Les premiers auteurs de la science & de la sagesse furent des poëtes ; & lorsque la philosophie eut rejetté le voile des fictions & qu'elle se fut débarrassée des entraves du vers, les poëtes ne se crurent pas dispensés de l'obligation d'éclairer & d'instruire : de sorte qu'à la vérité quelques philosophes abandonnerent la poésie ; mais jamais la poésie ne se sépara de la philosophie. Détruisez cette précieuse alliance, la poésie sera-t-elle autre chose que l'art frivole de flatter l'oreille & d'amuser l'imagination? Nous invitons

nos lecteurs à comparer le poëme de M. Amelloni sur le retour du printems, avec les descriptions qu'ont faites de cette saison riante la plûpart de nos versificateurs. Des vers heureux, une touche facile, quelques images agréables ; voilà presque tout le mérite du plus grand nombre de ces derniers. Dans le poëme de M. Amelloni, du sein des plus douces images & des plus grands tableaux naissent des pensées sublimes, les sentimens les plus affectueux & la morale la plus vraie ; mais ce qui peut-être en fait le charme principal, c'est la douce mélancolie qui s'y trouve répandue. O tristesse cent fois plus voluptueuse pour les ames sensibles & tendres, que l'yvresse même de la joie, où prends-tu la source de ton énergie ?

L'HIVER a cessé d'attrister la nature & les cœurs : l'aquilon dort, & le sombre orage ne ternit plus l'azur des cieux. Sortons de ces prisons où, pour régner plus tyranniquement sur des esclaves, l'ambition a renfermé les hommes avec les crimes ; quittons ces cachots où, enchaîné par la crainte &

par la molleſſe, l'homme renonce à la douceur de jouir de la nature, comme s'il ſçavoit jouir de lui-même. Je ſens que mon ame rétrecie va s'aggrandir à la vue de l'univers....

Je reſpire. J'ai laiſſé derriere moi les chefs-d'œuvres muets & fragiles de l'art, ces palais & ces murs qui cachoient à mes yeux le ſpectacle raviſſant de la nature. Ma vue s'élance de la terre aux cieux, & elle en a parcouru l'immenſité avant même que le ſoleil ait fait un pas dans ſa carriere. Mes pieds foulent la verdure & les fleurs : la terre aime à ſe revêtir de fleurs & de verdure : elle laiſſe l'or & la ſoie aux ſtupides mortels pour qui la ſimplicité n'a point de charmes.

Bois fleuris ! je vous ſalue ; retraites paiſibles ! recevez-moi ſous vos berceaux. Cent colonnes inégales & variées ſur leſquelles l'art ne porta point ſon ennuyeuſe uniformité, ſemblent ſoutenir avec leurs têtes couronnées de feuillages la voûte immenſe où roule le globe étincelant du ſoleil ; des faiſceaux de rayons tombent ſur ces mobiles réſeaux, ſe briſent, ſe décompoſent comme à travers le priſme, &

leur éclat s'adoucit en ſe colorant. Quel eſt cet aſtre dont je ne peux ſoutenir la majeſté ? C'eſt l'ombre de la divinité dont d'aveugles humains oſent ſonder la profondeur.

Oiſeaux, que chantez-vous ? Vos amours, vos plaiſirs. C'eſt vous qui êtes les rois de la nature ; la plaine des airs vous appartient toute à tous. La terre ne vous demande pas de déchirer ſon ſein pour fournir à vos beſoins, elle vous offre les fruits de la ſueur de l'homme ; que vous êtes heureux ! Vous n'avez ni maîtres ni ſujets. Vous vivez pour vous ſeuls ou pour vos petits. Vous ne craignez de partager ni vos biens ni vos plaiſirs. Si vous ſouffrez quelquefois, ce n'eſt jamais de la part de vos ſemblabes. Votre vie eſt courte, eh, qu'importe ? Elle eſt heureuſe ; & dans le ſommeil qui la terminera, vous n'aurez point à pleurer la perte de votre bonheur. Toute la félicité de l'homme déchirée, éparſe dans une multitude d'années, ne formeroit pas, ſi elle étoit réunie, la félicité d'un ſeul de vos printems. Vous aimez ſans trouble, & vous jouiſſez ſans inquiétude ; vous ne formez point

de desirs qui ne puissent être remplis ; l'instinct ne vous éleve jamais au-dessus de vous-mêmes. Ah ! gardez-vous de devenir plus parfaits, vous en seriez plus misérables. Oiseaux, chantez vos amours & vos plaisirs.

Zéphire s'éveille : son souffle agite les bouquets odorans de l'aubépine. L'inconstant, il fuit : il va former un tourbillon autour du tronc immobile d'un hêtre aussi âgé que le sol où la nature l'a attaché par des racines errantes & profondes.... Le silence défend au bruit l'approche de ce bosquet touffu. Je sens.... (je ne suis point surpris que le druïde ait persuadé aux peuples que la majesté des dieux reposoit dans l'épaisseur des bois) Je sens une sainte horreur se répandre dans mes veines, mes yeux se ferment à ce qui m'environne. Ici l'homme retombe sur lui-même. Ici, à la faveur de l'ombre & du silence, la pensée se plonge dans les profondeurs de la réflexion : c'est moi que je considère & que je juge..... Je ne suis point heureux ! Eh, qu'ai-je fait pour l'être ? Que puis-je me dire à moi-même pour m'applaudir d'avoir vécu ? Mon cœur

eſt né avec des penchans honnêtes, j'ai penſé que c'étoient des vertus. J'ai cru qu'il ne me manquoit que les occaſions de faire le bien ; elles ſe ſont préſentées, & je ne l'ai point fait. Je me cherche dans le vuide des jours que j'ai perdus ; & je ne trouve aucune trace de moi-même. La ſeule douceur dont je jouis, c'eſt de n'en avoir pas laiſſé de honteuſes. Mais qu'eſt-ce que l'homme dont le plus grand éloge eſt de n'avoir pas été méchant ?

Briſons la chaîne de ces réflexions accablantes : il faut que je m'éloigne de moi-même. Parcourons les bords mouſſeux de ce ruiſſeau qui bondit ſur des cailloux rougeâtres : comme ſes flots pouſſent ſes flots, ainſi nos jours precipitent nos jours ; pourquoi le printems ne décore-t-il point le frêne deshonoré par l'hyver ? Cette fleur, la premiere écloſe de ſon haleine tempérée, pourquoi n'a-t-elle pu porter le poids de deux jours ? Comme ces plantes tendres & verdoyantes s'élevent à travers des tiges deſſéchées & jaunies par la flétriſſante aridité ! Je vois dans ce frêne le ſymbole de la vieilleſſe, dans cette fleur l'emblême

de la beauté. Ces plantes me rappellent les générations qui s'entrelaçant les unes dans les autres, tombent à mesure que de nouvelles leur succédent. O fragilité des choses humaines! Tant que la nature nous soutient, la fortune nous persécute. Si la fortune nous rit, nous abusons des dons de la nature.... Jamais heureux, nous espérons toujours le devenir; nous errons de projets en projets, & nous voyons encore devant nous une longue vie, lors même que la plus grande partie de cette mort successive s'est écoulée.

Auprès de ce lac où mes yeux abaissés ont admiré le globe resplendissant qui roule sur ma tête, & que réfléchit le cristal de l'onde, j'apperçois une famille d'arbrisseaux naissans: leurs rameaux s'entrelaçent & se marient les uns aux autres: réunis, ils braveront les assauts de la tempête & la fureur des hyvers. Que la société des hommes est différente! Elle n'a servi qu'à multiplier leurs besoins & leurs maux. C'est presque toujours l'homme qui fait le malheur de l'homme, & nous accusons la nature & le sort. Ingrats

& aveugles que nous ſommes ! ſi en nous éloignant de la nature nous devenons la proie de la douleur, devons-nous nous plaindre de la nature ? & ce que nous appellons le ſort, eſt-il autre choſe que le cours des paſſions humaines ? Non, ce n'eſt point la fortune qui éleve & qui renverſe, c'eſt l'intrigue, c'eſt l'envie, c'eſt le caprice d'un maître plus jaloux de ſon deſpotiſme que de ſon intérêt. O mille fois heureux ceux qui, lorſque la foudre les a frappés peuvent dire ſans être émus des rumeurs de la populace inconſtante, *j'ai fait des ingrats !*

J'ai fait des ingrats ! Pere des hommes, être ſuprême & bienfaiſant ! tel eſt le langage que tu dois t'adreſſer ſans ceſſe. Vainement tu ſemes les plaiſirs autour de nous, vainement tu nous offres le plus raviſſant des ſpectacles. L'homme aime à ſe circonſcrire dans ſes propres ouvrages : ſi ſa main les abandonne un moment, il en fait l'objet de ſes méditations : tout ce qu'il voit, tout ce qui ſe préſente à lui dans ſa route, ne fait que gliſſer ſur ſes ſens. Il erre dans un bois ſans ſuſpendre ſa courſe pour entendre la voix du roſſi-

gnol

gnol de qui l'organe ſouple & délicat lance ces ſons fluttés & ſoutenus que tout l'art humain n'imitera jamais. Les roucoulemens de la tendre colombe ne réveillent aucun ſentiment dans ſon ame : jamais il ne s'eſt arrêté pour voir bondir ſur l'herbe l'agneau bêlant à côté de la brebis qui broute. Les parfums des prairies embaument en vain l'air qu'il reſpire & qui remplace dans ſon ſein un ſouffle chargé de vapeurs corrompues. La joie & la reconnoiſſance n'entreront point dans ſon cœur, même à l'aſpect des mammelles d'une chèvre féconde, qui preſſées par une main ruſtique, verſent à grands flots dans des vaſes de terre le lait, ce nectar ſalutaire dont la vertu rappelle la ſanté dans ſon corps languiſſant.

Sors de mon cœur, ambition déſolante ! l'amour ſeul convient à ce ſéjour champêtre. L'amour ! ..... Ah ! s'il convient à ce ſéjour, c'eſt parce que tout ce qui aime dans ces lieux eſt aimé, & uni avec ce qu'il aime. Mais moi ! .... triſtes penſées, pourquoi flétriſſez-vous mon cœur ? Vous avez terni l'éclat de la nature.

Le diſque du ſoleil s'aggrandit, ſa

lumiere se précipite dans l'océan, quelques rayons détachés de sa masse retiennent encore le jour sur des nuages colorés. Le regne de la nuit couvrira la nature de deuil, comme le regne d'un tyran le repand dans son empire. Si j'avois dans ce séjour une chaumiere indépendante du reste de l'univers, si l'objet que j'adore remplissoit ce temple de sa présence, s'il trouvoit délicieux les légumes & les fruits dont la terre récompenseroit mes travaux ; que mon bonheur me feroit trouver la nature encore plus belle ! que bientôt j'aurois oublié cette espece inhumaine qui se corrompt & s'entredétruit elle-même ! Mais l'arrêt de mon malheur est porté, & sans jouir de ce que j'aime, il faut que j'aille vivre avec des hommes.





*LETTRE de M*** sur le tremblement de terre arrivé à Lisbonne en 1755.*

Tous les sçavans conviennent unanimement que notre globe est sujet à éprouver de tems en tems des secousses, des mouvemens extraordinaires, qui se font sentir sur sa surface, & qu'aucune de ses parties n'en est exempte. En effet, si l'on attribue aux volcans la cause des tremblemens de terre, ou plutôt s'ils ne sont produits que par l'inflammation des matieres combustibles renfermées dans le sein de la terre, ou par l'éruption des vapeurs allumées & dilatées par l'action du feu souterrein ; il n'est pas d'endroit dans le monde où l'on puisse être à l'abri de ces terribles secousses. Le grand nombre de volcans qui subsistent encore, les vestiges incontestables d'une infinité d'autres qui sont éteints aujourd'hui, & qu'on trouve par-tout, même dans les climats qui se ressemblent le moins, ne prouvent que trop cette vérité. Il s'ensuit donc qu'on ne

peut trop publier, trop répandre la connoiſſance des moyens qu'un gouvernement ſage a ſçu employer, pour réparer une partie des maux que le renverſement de Lisbonne avoit accumulés ſur nous, & pour en prévenir beaucoup d'autres.

Quel avantage pour l'humanité, ſi les hiſtoriens qui nous ont tranſmis les effets phyſiques des anciens tremblemens de terre, avoient eu ſoin de nous informer des moyens que la sageſſe des princes & l'intelligence des gouvernemens avoient employés dans ces ſortes de calamités publiques! Mais nous n'avons aucun monument qui nous éclaire ſur cet objet, ainſi que ſur beaucoup d'autres eſſentiellement utiles.

Perſonne ne peut ignorer le malheur arrivé à Lisbonne le premier Novembre 1755; permettez-moi d'en retracer les principales circonſtances.

Le ciel étoit ſerein, la mer calme, & ſans aucune nouveauté ſenſible, ſi ce n'eſt que la marée, dit-on, avoit retardé la veille de plus de 2 heures. Le baromètre étoit à 27 pouces 7 lignes, & le thermomètre de M. de

Réaumur à 14 degrés au-deffus de la congélation. Environ à neuf heures quatre minutes du matin, on fentit à Lisbonne une très-violente fecouffe qui ne dura qu'une minute, mais qui après un intervalle de 30 à 40 fecondes, reprit avec plus de force. Au bout d'un fecond intervalle, on effuya une troifieme fecouffe, dont la durée fut d'environ trois minutes. C'eft apparemment cette derniere qui fut reffentie en même tems dans prefque toute l'Europe, ainfi que dans une grande partie des côtes d'Afrique & de l'Amérique, fous différens degrés de force. C'eft celle qui a caufé à Lisbonne, & fur toute la côte de Portugal, le défaftre affreux qui réduifit le royaume dans l'état déplorable, d'où il ne devoit jamais fortir, fans le courage du fouverain & l'habileté du miniftre qui ont triomphé des obftacles les plus difficiles à furmonter.

Il eft impoffible de peindre la mifere, la défolation, l'abîme de maux de toute efpece, où notre capitale fut précipitée dans un moment. Plus des deux tiers des maifons de Lisbonne furent d'abord renverfées, & ne préfenterent

plus qu'un monceau de ruines. Les palais, les bâtimens publics, les places & les temples furent bouleversés presque d'un seul coup, écrasant sous leurs débris un nombre incroyable de personnes. D'un autre côté, la mer repoussée par le mouvement de la terre, franchit ses bornes & vint avec fureur couvrir ses rivages, inondant une grande étendue de terrein. Un peuple immense qui étoit accouru sur ses bords pour se sauver du bouleversement des maisons, fut emporté par les flots, & périt misérablement, sans pouvoir être secouru (1). Les secousses continuoient toujours à différentes reprises, moins violentes à la vérité que les premieres, mais assez fortes pour augmenter à chaque instant l'épouvante de ceux qui respiroient en-

(1) Quelques relations marquent qu'il y a péri plus de la dixième partie des habitans de Lisbonne, c'est-à-dire, plus de 25 à 30 mille ames; mais, selon le calcul le plus vraisemblable, ce nombre ne va pas au-delà de 10 à 12 mille. Il est sûr que celui des habitans de Lisbonne, y compris les étrangers, alloit alors au-delà de quatre cens mille.

core. La mer toujours agitée, enflée, furieuse, sembloit vouloir engloutir la terre. Le feu qui prit d'abord aux débris des ruines, commençoit à tout dévorer, & le même vent, qui dans l'été fait les délices de Lisbonne, dont il rafraîchit l'atmosphère, contribuoit à sa destruction, en répandant partout la flamme (1).

Quel spectacle plus effrayant que de voir sortir des embouchures & des traverses de toutes les rues, des essains de malheureux, qui, comme des spectres, pâles, défigurés, & ayant toutes les terreurs de la mort peintes sur le visage, couroient en foule de tous côtés, pour se sauver dans les places & dans les champs ! les uns à demi habillés, d'autres presque nuds; ceux-ci traînant l'objet le plus cher de leur tendresse à moitié mourant, ou prêt d'expirer ; ceux-là pouvant à

---

(1) On ne peut calculer avec précision la perte immense que Lisbonne a faite en un jour, par ce funeste accident. Une relation, publiée quelque tems après, la fait monter à plus de 2304 millions de livres tournois.

peine ſe traîner eux-mêmes ; le plus grand nombre, parmi l'effroi, le trouble & la confuſion générale, cherchant, appellant d'une voix lamentable ceux qui les intéreſſoient le plus. Ici une mere, là des enfans, plus loin des époux, s'empreſſoient reciproquement pour ſe retrouver. Tel par l'effet de la frayeur ne pouvoit ſe ſoutenir ſur ſes jambes, & manquoit d'appui pour reſter debout ; tel autre ſe laiſſant tomber par terre, ſembloit ne lui demander qu'un tombeau. Tous par des cris touchans & de profonds ſoupirs, imploroient le ſecours du ciel.

Ce n'eſt-là qu'un foible crayon d'un tableau, dont on ne rendra jamais toutes les horreurs. Qu'on ſe repréſente ſeulement la conſternation que toute une ville ébranlée dans ſes plus ſolides fondemens, & qui menace d'enſevelir tous ſes habitans ſous ſes ruines, devoit répandre de toutes parts : on concevra combien il a fallu de préſence d'eſprit, de force & de fermeté d'ame, de ſupériorité de génie, pour pouvoir chercher promptement des remédes à tant de maux.

Heureux, parmi tant de malheurs, heureux encore le Portugal, que, par un bienfait ſingulier de la Providence, le ſouverain qui le gouverne ait réuni toutes ces grandes qualités ! Heureux, qu'un miniſtre éclairé, & dont la ſageſſe admirée de toute l'Europe, juſtifie le choix du prince, ait ſecondé dignement ſes ſoins ! Eh! n'eſt-ce pas en effet une grace ſpéciale du ciel, que le Portugal ait eu un maître, & ce maître un miniſtre ſi propre à concourir au ſalut d'un peuple nombreux, qui, ſans les ſages prévoyances émanées du trône, auroit totalement péri, tant à Lisbonne que dans les provinces ? La fondation d'un nouvel empire peut-elle être auſſi glorieuſe, que la conſervation d'un royaume dont les plaies ſubites & multipliées demandoient les plus prompts remédes ?

On comprend que, dans un état de déſolation ſemblable à celui de Lisbonne, tous les hommes ſemblent redevenir égaux & rentrer dans le cahos de leur condition primitive, où ils étoient ſans ſociété, ſans police, &c. Ceux qui n'étoient retenus que par la crainte des loix, ſe voyant tout-à-coup

débarrassés de ce frein, déployent tous les ressorts du vice enchaîné depuis long-tems. Les autres abattus par la terreur, se portent à des extrêmités contraires. Il falloit donc arrêter ceux-là, & pousser ceux-ci; & ce qu'il y a de plus difficile encore, imprimer ces mouvemens contraires dans le même tems. Or quiconque réfléchira sur cette unique circonstance, reconnoîtra l'habileté du méchanicien qui a réussi dans une si grande complication d'embarras.

Le roi pensa d'abord aux remédes, avec autant de fermeté que s'il eût été peu touché à de si cruelles disgraces. L'extrême sensibilité du monarque, sa vive & profonde douleur, & sa tendresse paternelle ne prirent rien sur la force qui lui étoit nécessaire, & ne purent distraire ses soins.

Le nombre prodigieux des blessés & des malades, dont la chûte des maisons avoient épargné la vie, faisoit un spectacle affligeant, dont l'humanité gémissoit; mais incapables de chercher les secours que demandoit leur état, le trouble commun les rendoit comme étrangers au milieu de leurs concitoyens. Ce fut donc d'abord vers cet

objet, que ſe porta l'attention du pere des peuples. On fit porter ces malheureux dans un grand appartement du palais (1), pour y être ſoigneuſement traités ſous les yeux & la direction de perſonnes qualifiées nommées par le roi. On ramaſſa tout ce qu'on put trouver de médicamens, & les plus grands ſeigneurs eux-mêmes aſſiſtoient à tous les traitemens (2). Le roi réduiſit juſqu'à ſa table, pour faire fournir de la volaille aux malades.

Tout étoit en mouvement à la cour, tout le monde, à l'exemple du roi & de la famille royale, exerçoit comme à l'envi les fonctions de l'hoſpitalité. La reine elle-même & les auguſtes infantes travailloient de leurs propres mains, ſoit à coudre du linge, ſoit à faire de la charpie pour les bleſſés; & toutes les dames de la cour, excitées par ces grands exemples, s'occupoient des mêmes ra-

(1) Attenant celui de ſa Majeſté.

(2) Quelques-uns (j'en ſuis témoin oculaire) ſervoient d'aides aux chirurgiens, & ne dédaignoient aucuns des ſoins qui appartiennent à l'humanité.

vaux, & difputoient d'empreffement & de zèle.

Il fallut raffembler un nombre infini de médecins, de chirurgiens, d'Apothicaires, de garde-malades, de médicamens ou d'alimens propres aux malades ; & graces à l'activité prévoyante, graces aux entrailles du fouverain, en peu de tems rien ne manqua : les fecours de toute efpece furent auffi prompts qu'abondans. C'eft aux foins paternels du roi, qu'un grand nombre de fes fujets, abandonnés de tout le monde dans le défaftre univerfel où chacun étoit occupé de fa propre confervation, font redevables de la vie.

Dès que l'on put fe reconnoître, on rétablit quelques hôpitaux; on en forma dans des magafins, dans quelques palais, & dans des couvens de moines, avec des féparations convenables, tant pour les deux fexes, que pour les maladies différentes. On fit apporter des lits de campagne, tirés des magafins militaires & des arfénaux. Ils furent diftribués particulierement au malades des prifons publiques, qui en avoient le plus de befoin.

Ces miſérables furent, malgré leurs crimes, un objet d'attention pour le ſouverain, touché ſenſiblement de leurs maux, & ne voyant dans les plus coupables que des malheureux dignes de ſa pitié.

Après avoir pourvu aux bleſſés, ce qui devoit ſe préſenter enſuite à l'eſprit, étoit le grand nombre de cadavres qui étoient reſtés dans les rues, écraſés ſous les ruines des maiſons & des temples. Cet objet méritoit d'autant plus d'attention, que l'humidité de l'hiver, dont on ſentoit les approches, jointe à la réſidence des eaux retenues parmi les débris qui empêchoient leur écoulement, auroit bientôt corrompu l'air, & pu cauſer une infection générale. Pour prévenir ce malheur, on envoya des ordres au premier régent des chambres de juſtice, qui étoit un prince du ſang. Ce ſeigneur, en conſéquence, nomma des ſénateurs & d'autres commiſſaires qui furent repartis dans tous les quartiers de la ville & des environs, pour faire enterrer les morts, commander les gens de travail chargés de ce ſoin,

faire dégorger les égoûts, & maintenir par-tout le bon ordre.

Tout ceci se faisoit dans le tems que le découragement général avoit rendu les citoyens distraits sur les malheurs d'autrui; qu'il avoit même, pour ainsi dire, anéanti tous les principes du mouvement parmi le peuple, & que la frayeur le tenoit dans une stupide inaction. L'activité du ministre ne se borna point à ces sages mesures; il se fit encore seconder par les ministres de la religion. Le patriarche de Lisbonne, de concert avec la cour, ordonna aux curés des paroisses, & aux communautés ecclésiastiques, de faire de fréquentes processions, tant pour ranimer les esprits, que pour encourager le peuple à une œuvre de piété aussi naturelle & aussi juste que celle d'inhumer les morts. Tous ces expédiens néanmoins n'étoient pas encore suffisans, à cause du peu de monde qui étoit resté en état de travailler, & de la grande désertion des habitans de la ville & des environs; car chacun tâchoit de se sauver le plus loin qu'il pouvoit de ce théâtre d'horreurs. On

fut donc obligé, pour suppléer aux bras qui manquoient, de faire venir quelques troupes, & de les faire travailler à l'inhumation des cadavres. En même tems on afficha par-tout des édits du roi, qui convioit le peuple à seconder ses soins paternels, dans les mesures que sa Majesté prenoit pour remédier aux maux dont elle étoit vivement touchée.

On bénit en différens endroits des terreins pour y donner la sépulture chrétienne à tous ceux qui étoient morts dans le sein de l'église catholique, & chacun dans ces pieux travaux s'empressa de signaler son zèle. Les communautés religieuses, entr'autres, se porterent à ces actions de piété avec une telle ferveur, que le roi fit expédier une lettre circulaire adressée à tous les couvens, pour leur témoigner sa satisfaction.

Les cadavres qui se trouvoient plus près de la mer étoient chargés dans des batteaux, & on les y jettoit loin de terre attachés à des poids suffisans, pour les faire enfoncer dans la mer.

Dans les endroits où l'on ne pouvoit pas tirer les corps morts, on fai-

ſoit de grands amas de terre, pour en étouffer la mauvaiſe odeur & l'empêcher de s'exhaler. On fit la même choſe pour les animaux qui périrent dans ce déſaſtre. Enfin on employa, pour purifier l'air, beaucoup de fumigations avec de la poix, des réſines, & autres ingrédiens convenables.

Après un pareil renverſement qui ne permettoit à perſonne de pouvoir s'occuper d'autres ſoins que de ſe garantir de la mort, il eſt évident qu'on devoit manquer de vivres : il fallut donc pourvoir à un beſoin ſi preſſant. Le préſident du ſénat eut ordre de commettre des ſénateurs & autres officiers de juſtice, qui ſe tranſporterent à toutes les avenues de la ville & ſur les chemins, pour raſſembler toutes les proviſions qu'on apportoit de déhors, & ce qui pouvoit s'en trouver parmi les ruines de la ville. Moyennant la bonne intelligence qui regnoit entr'eux, les vivres furent diſtribués dans tous les quartiers de Liſbonne avec beaucoup d'égalité & à juſte prix, ſans préférence ni acception de perſonne. On détermina enſuite les endroits les plus commodes pour les

marchés ; on fit enlever, des vaiſſeaux qui étoient à la rade, les vivres ſuperflus qui s'y trouvoient ; on ſuſpendit tous les droits d'entrée, & particulierement toutes les taxes ſur le poiſſon. Outre cela, pluſieurs ſeigneurs de la premiere qualité, (& la plûpart s'étoient offerts volontairement), furent envoyés par le roi dans les bourgs & dans les villages d'alentour, pour faire partir de tous côtés des convois de vivres, & en protéger le tranſport ; on fit auſſi fournir un nombre infini de voitures & de batteaux. Il y eut des lettres circulaires expédiées pour tous les gouverneurs des places voiſines. On obligea les boulangers & les vivandiers de revenir ; on conſtruiſit un grand nombre de fours ; on releva les moulins, enfin on fournit ſi abondamment, par tous ces moyens, le pain, la viande, & toutes les denrées néceſſaires, qu'on prévint même juſqu'à la crainte du peuple qui s'attendoit à la famine. Il y eut un tel ordre, que les pauvres eurent de quoi ſatisfaire à tous leurs beſoins, ſans autre protection que leur indigence. On fit défenſe de vuider les magaſins de grains qui

étoient un peu éloignés de Lisbonne, jusqu'à ce que l'abondance fût ramenée dans cette ville. On défendit rigoureusement tous les monopoles, & le commerce de toutes les choses de premiere néceffité fut encouragé par des récompenfes.

Mais tous les réglemens qui furent faits, pour procurer des vivres à une ville défertée par une partie de fes habitans, & abandonnée de ceux de dehors, n'auroient pas mis plus à leur aife ceux qui, ayant perdu toute leur fortune, n'avoient pas même de quoi acheter des vivres. C'eft pourquoi le premier mouvement de la libéralité du roi, fut d'ouvrir fes coffres & de diftribuer très-abondamment des aumônes de toute efpece, avec une générofité égale à l'étendue & à la fenfibilité de fon cœur. On diftribuoit encore dans les cuifines du roi des alimens à un grand nombre de perfonnes, qui, manquant de tout, s'adreffoient en foule à leur pere commun, pour lui demander leur fubfiftance; & parmi ces infortunés, il y avoit des perfonnes qualifiées qu'un moment avoit fait paffer du fein de l'opulence à la plus humiliante difette.

Après l'exemple donné par le roi, il n'étoit plus possible de rester insensible aux besoins d'autrui. Aussi tous ceux qui avoient eu le bonheur de conserver une partie de leur fortune, ou qui se trouvoient seulement moins pauvres que les autres, s'empresserent-ils d'ouvrir & leurs maisons & leurs bourses, pour donner le couvert & la nourriture aux nécessiteux. Les communautés religieuses donnerent encore en cette occasion les exemples les plus touchans de la charité chrétienne; elles prirent sur leur nécessaire, pour nourrir autant de pauvres qu'elles purent.

La désertion de Lisbonne étoit la suite inévitable d'une catastrophe aussi effrayante que celle qu'elle venoit d'essuyer : il falloit donc en arrêter le cours, & ramener les habitans dans la ville. Les expressions du décret rendu par le roi, pour réparer ce désordre, sont remarquables. » Sa Majesté exhorte tous ses sujets à imiter la pieuse » tendresse avec laquelle le roi cherche » tous les moyens de remédier à la » calamité publique, dont son cœur » paternel est vivement frappé. Elle

» les invite en conséquence à retour-
» ner dans les quartiers de leur an-
» cienne demeure pour y coopérer à
» leur rétablissement, & prêter du se-
» cours à leurs parens & amis. S. M.
» compte qu'il ne faudra point user de
» contrainte, pour porter ses fidéles
» sujets à s'acquitter de devoirs si jus-
» tes, &c ».

On fit de plus monter en chaire les curés & les prédicateurs, pour exhorter les fugitifs, & le peuple qui erroit dans les campagnes, à venir donner du secours à ceux qui étoient restés dans la ville, & à reprendre leurs occupations. Il fallut en même tems arrêter le zèle indiscret de quelques ecclésiastiques, séculiers & réguliers, qui, par des principes de piété aussi faux que mal-entendus, remplissoient tous leurs sermons de terreurs, & ne faisoient qu'augmenter les alarmes. On prit ensuite toutes les mesures possibles, pour empêcher le tumulte & la confusion que le retour d'un peuple nombreux auroit pu causer.

Des ordres furent encore expédiés aux gouverneurs des villes & des places situées sur toutes les routes de Lis-

bonne, pour ne laisser passer personne venant de cette ville & des environs, sans une permission particuliere du gouvernement. En conséquence, on posa des gardes sur tous les chemins & les passages, & il fut encore plus étroitement défendu de sortir du royaume.

Pendant qu'on prenoit les précautions les plus sages, pour rétablir le calme dans Lisbonne; des brouillons répandoient de fausses prophéties, & publioient que cette ville seroit bientôt entiérement abîmée. Il fallut s'armer de ces sentimens mâles & courageux qui font les grands hommes soumis à la seule raison & à la véritable vertu, pour braver ces préjugés populaires, & l'on employa les moyens les plus propres pour détromper le peuple. On imposa des peines à quiconque abandonneroit la ville; on punit d'une façon éclatante plusieurs de ces faux prophétes, dont la plûpart étoient des voleurs qui vouloient faire déserter le peuple, pour piller plus aisément la ville.

Rien n'est plus étonnant sans doute, mais rien ne prouve mieux la corrup-

tion naturelle du cœur humain, que de voir, au milieu du désastre épouvantable de Lisbonne, & dans l'instant même que tout s'abîme, se répandre de tous côtés une infinité de voleurs qu'il fallut réprimer par les plus sévères châtimens. Aussitôt que la chûte des maisons, & le feu qui vint augmenter l'horreur de ce triste jour, eurent mis par-tout le trouble & la confusion, tous les gens sans aveu qui se trouvoient à Lisbonne, les déserteurs, les fainéans & la lie du peuple, se jugeant en pleine liberté, ne songerent plus qu'à profiter du désordre. La ville abandonnée de ses principaux habitans fut ainsi mise au pillage; & les lieux les plus sacrés, les temples, les maisons royales, ne furent point épargnés. Pour voler plus à leur aise, ils répandoient parmi le peuple, qui remplissoit les places publiques, qu'on alloit canonner la ville, afin de faire cesser les ravages du feu. On fut donc obligé de mettre plusieurs gardes de soldats devant le trésor royal & les autres dépôts publics, ainsi que dans les principaux endroits de la ville, où les ruines permettoient d'en mettre.

Plusieurs quartiers furent environnés de troupes, & l'on fit de tous côtés la chasse aux voleurs. Il fut ordonné de faire toutes les procédures verbales & sommaires, sans aucun délai. On fit élever de hautes potences dans plusieurs endroits de la ville; & tous les jugemens étoient suivis immédiatement de l'exécution. Dans un tems où étoient rompus les plus forts liens de la société, l'unique moyen d'enchaîner le vice & d'arrêter le crime, étoit de présenter de toutes parts le tableau de la punition, pour maintenir au moins, parmi les coupables, cette crainte salutaire qui pouvoit seule suppléer au défaut de la police ordinaire. On laissoit pendant quelques jours aux potences les corps des pendus exposés aux regards du peuple, pour servir d'exemples; & de pareils prédicateurs faisoient plus de conversions que les autres.

Il y avoit ordre d'examiner tous ceux qu'on trouvoit dans les chemins aux environs de Lisbonne, pour voir s'ils n'étoient point chargés de quelques effets volés. On nomma des dépositaires publics, pour garder ceux

que l'on trouvoit entre les mains des voleurs, & par la suite ces effets furent rendus à toutes les personnes qui justifierent de leur propriété. On fit encore visiter tous les vaisseaux & les bateaux qui se trouvoient dans le port; on enleva tous les larcins que quelques-uns receloient, & les coupables furent punis.

Pour empêcher le nombre des voleurs de s'accroitre, on fit une exacte recherche de tous les vagabonds, fainéans & gens sans aveu; ils furent occupés au déblai des ruines & à d'autres travaux publics.

On faisoit d'ailleurs tous les jours des patrouilles sur le Tage & par terre, pour empêcher le cours & le tranſport des vols, & pour mettre les habitans à l'abri de toute espece d'insulte. Il fut ordonné aux commandans des forteresses de ne permettre la sortie d'aucuns vaisseaux, de ne point les laisser aborder par des chaloupes, sans qu'elles eussent été reconnues, ni même les laisser traverser la riviere.

Le plus grand embarras, dans les premiers jours, étoit de sçavoir si le malheur de Lisbonne étoit commun

aux

aux autres villes du royaume. C'eſt pourquoi les ordres du gouvernement adreſſés à la plûpart de ces villes, à l'effet d'en tirer des ſecours pour Liſbonne, étoient toujours conditionnels. Enſorte que celles qui partageoient les calamités de la capitale, n'étoient tenues que de fournir la moitié de ce qu'on leur demandoit de troupes, de vivres & d'autres choſes.

Setubal & le royaume d'Algarve étoient principalement dans ce cas. On envoya cinq compagnies de troupes, tant pour ſubvenir aux beſoins de l'Algarve, que pour garantir ſes côtes de quelqu'invaſion de la part des Barbareſques. Il fallut prendre pour Setubal à peu près les mêmes meſures que pour Lisbonne, & en obliger les habitans de retourner dans la ville, ſous peine de perder tous leurs priviléges. La même attention s'étendit à tous les autres lieux du royaume qui avoient éprouvé de ſemblables ravages.

Pluſieurs ſeigneurs de la cour furent envoyés pour commander & préſider à tous les arrangemens qu'exigeoit

l'état des provinces auſſi maltraitées que Lisbonne.

Enfin pour prévenir toutes les alarmes & les ſuites fâcheuſes que la nouvelle de cet horrible accident pouvoit produire dans les domaines d'outremer de ſa Majeſté Polonoiſe, on expédia douze vaiſſeaux de guerre; ſçavoir, deux de 70 canons, trois de 50, autant de 40, un de 44, & deux frégates de 30 pieces. Une partie de ces vaiſſeaux fut deſtinée à envoyer les flotes des Indes Orientales, du Bréſil & de la côte d'Afrique; l'autre à croiſer ſur les côtes de Portugal, pour empêcher les incurſions des Algériens. Cette derniere précaution fut très-néceſſaire : car quelques jours après le tremblement, on apperçut des Barbareſques ſur la côte de Lisbonne. Mais pour ne point alarmer le peuple, dont cette nouvelle auroit comblé l'affliction, on donna tous les ordres convenables pour garder le port & s'oppoſer aux deſcentes, ſous prétexte d'empêcher l'exportation des vivres.

Parmi tant de ſoins, tant de prévoyances, c'étoit toujours la capitale qui demandoit le plus d'attention, &

où les besoins étoient le plus multipliés. On y fit venir d'abord plusieurs régimens de troupes, comme ceux d'Evora, de Cascaës, de Peniche, de Setubal, & ceux qu'on nomme auxiliaires, composés de paysans; mais ces derniers furent renvoyés, dès que le tems de labourer la terre fut venu.

Le lendemain du tremblement, le roi manda tous les officiers subalternes des différens tribunaux de Lisbonne, pour leur donner des ordres conformes ou relatifs aux circonstances.

On commença par chercher les imprimeries, & par les mettre en état de travailler, pour pouvoir imprimer & répandre plus promptement les ordonnances du roi, ainsi que les avis utiles & intéressans pour le public.

Le roi ordonna ensuite de continuer les séances des principaux tribunaux, pour ne point arrêter le cours des affaires publiques. On plaça une partie de ces tribunaux dans les appartemens qui se trouverent en état de servir, & l'on en fit construire d'autres en bois pour ceux qui en manquoient.

On fit débarrasser les rues & les

chemins ; on abattit les murailles à demi ruinées, & l'on coupa les maisons où le feu brûloit encore depuis plusieurs jours. Après avoir fait retirer le plus d'effets qu'il fut possible des maisons qui étoient tombées, on en fit fouiller les ruines, sous l'inspection de gens sûrs, préposés à la recherche des effets ; & tout ce qu'on put retrouver fut mis en dépôt, pour être rendu sur de bonnes preuves aux propriétaires. Les dépôts publics des notaires, les archives, registres, *&c.* furent, comme on juge bien, le premier objet de ces recherches. Les ponts & les chemins endommagés furent rétablis.

Un des plus pressans besoins, étoit la nécessité de loger un peuple nombreux qui n'avoit plus d'asyle. On fit apporter pour cet effet les tentes militaires, qui étoient gardées dans les magasins & dans les arsénaux des places les plus voisines de Lisbonne. Les planches & le bois, propres à bâtir, furent affranchis de tous droits d'entrée. On suspendit tous les privileges seigneuriaux, même ceux des villes & des terres de la reine, à l'égard de toutes

les fournitures qu'on pouvoit en exiger pour les beſoins du public. On défendit d'augmenter le prix des loyers de toutes les maiſons qui ſubſiſtoient; mais les propriétaires de ces maiſons furent exemptés de céder forcément à qui que ce fût leur propre logement. On employa les planches, les bois, & généralement tous les matériaux qu'on put retirer des maiſons tombées, à conſtruire des barraques & des tentes; mais on détermina les limites des endroits où il étoit permis de placer ces barraques pour y camper, afin que chacun fût à portée de faire commodément ſes proviſions. On fit encore apporter une grande quantité de paille & de foin, pour ſuppléer au défaut des barraques, & pour ſervir de lits aux pauvres, que l'humidité de la terre auroit incommodés.

Toutes eſpeces de monopoles, ſoit ſur les bois & les autres matériaux, ſoit ſur les habillemens & les comeſtibles, furent défendues ſous de grieves peines; & comme elles ſe faiſoient principalement ſur les vaiſſeaux,

il fallut des soins infinis pour empêcher ce désordre.

On fit construire de grands magasins pour recevoir les marchandises dont les flottes Portugaises reviendroient chargées. On établit en différens endroits des boutiques pour la distribution des denrées & des marchandises les plus nécessaires. Les corps de métiers furent chargés de prendre les arrangemens les plus propres à continuer leurs travaux pour le service du public. En même tems défenses furent faites à tous boulangers, ouvriers, marchands, *&c.* d'augmenter le prix de leurs marchandises, industrie, travaux, de la moindre chose au-delà du prix ordinaire, sous peine de restituer le quintuple, & d'être en outre condamnés pour quatre mois aux travaux publics.

L'administration des charges publiques ne pouvoit échapper à l'attention du monarque & de son ministre : on se hâta donc de pourvoir aux emplois de plusieurs magistrats & officiers qui manquoient, & le nombre des autres fut augmenté. On créa de

plus deux de ces magistrats de police, appellés à Lisbonne *Juges du peuple.*

On fit aussi recruter les troupes; on y rétablit la discipline, & on leur fit soigneusement exercer toutes les fonctions militaires, comme dans un vrai tems de guerre.

On ne négligea point les études publiques de l'université de Coimbre. Le dérangement général, occasionné dans toutes les affaires du royaume, n'empêcha pas de tenir la main à la discipline des écoles, & rien ne se relâcha dans cette partie.

Le soin de la religion & de ses ministres, fut sans doute un des premiers objets de la pieuse sollicitude & de l'attention du monarque.

Il y eut d'abord un vœu public à la Sainte Vierge, de faire tous les ans une procession solemnelle, en action de graces de ce que le terrible fléau du tremblement de terre s'étoit arrêté par son intercession. Il fut réglé que tous les tribunaux & le sénat en corps, ainsi que tout l'état ecclésiastique, assisteroient à cette procession; qu'elle se feroit le même jour dans toute l'étendue du royaume, & qu'elle seroit

précédée la veille d'un jeûne général.

Celle de toutes les églises qui avoit souffert le moins de dommage, fut destinée à servir de patriarchale ; & une autre fut érigée en cathédrale sous le titre de *Sainte-Marie-Majeure*.

Pour remplacer une partie des autres églises que le tremblement de terre avoit détruites, on construisit en bois plusieurs temples & plusieurs chapelles, & le service divin y fut continué régulierement. On pourvut encore au besoin des prébendaires & des ecclésiastiques. Par le bon ordre qui fut mis dans cette partie essentielle d'un gouvernement chrétien, dès l'année suivante on fut en état de célébrer la solemnité de la Fête-Dieu avec une magnificence & une pompe qui ne se ressentoient point de la catastrophe passée.

Le grand nombre de religieuses, qu'il y a principalement à Lisbonne, intéressoit trop de familles, pour échapper à l'attention du monarque & de son sage ministre. On remit chez leurs parens toutes celles qui pouvoient y rester avec décence ; d'autres furent renfermées dans des mai-

sons de clôture qu'on répara promptement, & dans des maisons particulieres qu'on loua pour elles ; d'autres furent transférées, aux dépens du roi, en divers couvens du royaume, avec toute la décence & la commodité possible, & l'on assigna à chacune une pension pour son entretien.

Après cette courte description des maux que nous avons ressentis, & de la maniere dont ils ont été réparés, j'exposerai les moyens dont la sagesse du gouvernement s'est servi pour rebâtir Lisbonne avec la grandeur & la dignité convenables.

On a d'abord fait mesurer exactement tout le terrein de la ville, pour ne faire aucun tort aux propriétaires. Toutes les inégalités du sol, hauteurs, éminences, déclives, talus, ont été nivellés avec soin. On a relevé quelques rues; d'autres au contraire ont été baissées ; les pentes ont été adoucies avec des décombres & du cailloutage. Ces premiers travaux ont occupé un grand nombre d'hommes & d'ouvriers, & trois cens soldats. On a ensuite fixé des limites, pour que personne ne fasse bâtir hors de

l'enceinte dans laquelle le roi a résolu de renfermer la ville.

On a fait démolir toutes les maisons qui menaçoient ruine. Défenses ont été faites à tous les particuliers propriétaires de quelque terrein, de bâtir solidement, avant qu'on eût publié le plan de la ville, pour qu'il fût suivi.

Aussi-tôt que ce plan a été fini, il a été ordonné à tous les propriétaires de s'y conformer, avec injonction à chacun de finir son bâtiment dans l'espace de cinq années. La hauteur des maisons est déterminée dans ce plan, & l'on y donne les modeles de différens frontispices que l'on sera tenu de suivre. L'édit du roi est de 1758.

On a destiné des quartiers pour les marchands, dans les endroits qui ont paru les plus commodes pour le service du public.

La largeur commune des rues sera de trente-six pieds ; quelques-unes en auront quarante, & les plus étroites traverses seront larges de vingt-quatre pieds, dont douze au milieu pour les voitures, & six de chaque côté pour les gens de pied.

Les propriétaires dont la largeur

des rues diminuera le terrein, seront dédommagés par ceux qui en profitent & qui tirent quelque avantage de cet élargissement de rue, proportionnellement à la grandeur de la face de leur maison.

Pour faciliter le recouvrement des matériaux, on a accepté les offres d'un Anglois (de M. Stephens) qui a trouvé le secret de faire de la chaux aussi bonne & au même prix que la chaux ordinaire, sans employer d'autre matiere pour ses fourneaux que le rebut du charbon de terre. On lui a donné pour cet effet un privilége exclusif de quinze ans.

On a de même encouragé les fabriquans de briques & de tuiles, & lorsqu'ils manquent d'acheteurs, leur marchandise leur est payée pour le compte du roi.

Par ces sages dispositions, on commence à voir les beautés naissantes de la nouvelle Lisbonne, dans son magnifique arsenal, dans la place du commerce, & dans plusieurs autres édifices.

Les illustres citoyens qui ont secondé le gouvernement dans le grand

ouvrage dont je viens de faire le détail, sont le duc de Lafoens, premier régent des chambres de justice, pour ce qui concerne le civil ; le marquis de Marialva, pour le militaire ; & le marquis d'Alegrette, premier président du sénat, pour ce qui regarde la police. C'est sous ces trois chefs que le roi avoit réuni toutes les jurisdictions.

Quelle obligation ne leur a pas notre capitale, pour avoir si bien secondé le zèle, si bien rempli les vues du ministre actif, qui n'est occupé que du bien de sa patrie & de la solide gloire de son maître ?





HISTOIRE des Loutres marines, *Par M. Steller.*

CET animal est très-beau, aussi est-il d'un grand prix. Sa peau est garnie de poils souples, longs d'un pouce & demi, très-serrés & très-noirs. Il fournit quelquefois des fourrures qui sont d'un blanc argenté, mais cela est fort rare. Quoique ses poils changent de couleur, ils la conservent cependant plus long-tems que ceux des martres zibelines, dont le noir n'est jamais aussi naturel & aussi brillant que celui de la loutre. Il seroit à desirer que les peaux en fussent moins épaisses & moins pesantes; celle d'une jeune loutre pese ordinairement trois livres & demie. On prend rarement des loutres entierement noires; les plus estimées sont celles qui ont la tête blanche argentée; celles qui l'ont tirant sur le fauve, leur sont inférieures. Quelques-uns de ces animaux, & ce sont les moins recherchés, ont les poils courts, de couleur fauve & clair-semés. Ils sont paresseux

& triſtes; on les voit toujours couchés ſur la glace ou ſur les pierres; ils marchent lentement & ne ſe méfient de rien, comme s'ils connoiſſoient qu'ils ne valent pas la peine d'être recherchés; d'où j'ai conclu deux choſes: la premiere, que ſi les loutres pareſſeuſes n'ont que des poils courts, c'eſt que les plus longs ſe gâtent par le frottement qu'ils eſſuient, lorſque ces animaux ſe roulent ſur le ſable, & qu'en hiver ces mêmes poils reſtent attachés à la glace ſur laquelle ils ſont toujours couchés, comme je l'ai vu de mes propres yeux: la ſeconde, que le noir de leurs poils s'affoiblit à l'air & au ſoleil, à l'exception des poils de leur queue qui y eſt beaucoup moins expoſée, parce qu'ils ont ſoin de la couvrir de leur corps.

Plus ces animaux ſont vifs, agiles & ruſés, & plus leurs fourrures ſont belles. On ne les prend que difficilement & par adreſſe; ils ſont ſi attentifs à leur ſûreté, que quand ils viennent dormir ſur terre, ils regardent de tous côtés; & comme ils n'ont pas la vue fort perçante hors de l'eau, avant que de ſe livrer au ſommeil, ils

flairent à tous les vents, pour découvrir, par l'odorat, s'il n'y a personne aux environs; &, lors même qu'ils ne soupçonnent aucun danger, ils ne s'éloignent point de la mer. Ont-ils la moindre alarme, ils s'éveillent sur le champ & regardent autour d'eux; ils dorment peu & d'un sommeil léger; si quelquefois des troupeaux entiers se couchent sur la terre, il y a toujours des sentinelles, & ce sont les plus beaux du troupeau, qui réveillent les autres au moindre danger.

On distingue au premier coup-d'œil les peaux des femelles, en ce qu'elles ont le poil du dos plus court, plus fin & plus beau, & ceux du ventre plus longs; leur chair est plus tendre, en même tems plus délicate & a plus de goût, contre le naturel des quadrupedes & des oiseaux, dont les mâles sont plus succulens, ont les poils plus beaux ou les plumes ornées de couleurs plus vives.

Les loutres changent de poils, comme les animaux de terre, avec cette différence, qu'elles les perdent aux mois de juillet & d'août, mais en petite quantité, le reste ne fait que chan-

ger de couleur & devenir plus fauves. Les plus belles fourrures sont celles des loutres que l'on prend aux mois de mars, d'avril & de mai.

On en porte peu en Russie ; le plus grand nombre va à la Chine, où les belles se vendent soixante-dix & quatre-vingt roubles.

Les Chinois estiment & payent ces peaux plus que celles des renards & des martres, parce qu'elles sont plus propres à augmenter le poids de leurs habits de soie qui sont trop légers, & qu'elles ont, outre la beauté, l'avantage de joindre mieux au corps & de résister au vent. Aussi donnent-ils une palme de largeur aux bordures qu'ils en font pour leurs habits, garnis entierement de ces peaux. Cette mode s'est répandue chez les Kalmoucs, les Sybériens Gentils & les Russes de l'un & de l'autre sexe. Chez les Kamschadales, il n'est point de plus grand ornement qu'un habit fait à peu près comme un sac, appellé *parka*, de peaux blanches de rennes, qu'ils bordent tout autour de fourrures de loutres, dont ils font aussi des gands & des bonnets. Les peaux de rennes ont, outre leur

poids, cet inconvénient, qu'elles ne réchauffent point & deviennent humides, quoique par leur épaiſſeur elles garantiſſent parfaitement du vent.

Les peaux des jeunes loutres ont cela de particulier, qu'elles échauffent moins que celles des renards.

L'on prend ces animaux dans la ſeule partie des terres de Kamſchatka, qui ſont baignées par l'océan depuis le quarante-ſixieme juſqu'au ſoixantieme degré. On n'en voit point dans les mers de Pentchin, ni au-delà de la troiſieme iſle Kurile. Il y a long-tems que les Ruſſes & les Gentils ont cru que cet animal n'étoit point originaire d'Aſie, mais qu'il venoit d'autres continens très-voiſins des Kamſchadales, où l'on en prend toutes les années. Si le vent d'orient ſouffle dans l'hiver pendant deux jours, ils arrivent ſur les glaces; ceux qui échappent à la rigueur de l'hiver, fréquentent pendant l'été les bords eſcarpés & pierreux des terres des Kamſchadales & des iſles Kuriles; ils y peuplent & y ſéjournent, parce qu'ils ne ſont pas aſſez forts pour nager long-tems, & qu'ayant le trou ovale fermé,

ils ne peuvent, en traversant ces mers à la nage, chercher leur nourriture dans le fond de l'eau, ni supporter la faim pendant plus de quatre jours.

Il y a vingt ans qu'on en prenoit beaucoup depuis l'embouchure du Kamschatka jusqu'à Tschaschma; à présent ils y sont très-rares. Les endroits les plus fréquentés aujourd'hui par ces animaux, sont les environs d'Ostrownaia, du promontoire de Lapatna & des trois premieres isles Kuriles. Si les loutres ne vont point au-delà de ces trois premieres isles, quoiqu'elles puissent passer facilement de l'une à l'autre jusqu'au Japon, il ne faut point en être étonné, 1°. parce que ces isles sont couvertes de lions & d'ours marins qui poursuivent les loutres & en font leur proie : 2°. parce que les glaces ne venant pas jusques-là, elles n'y amenent point ces animaux : 3°. enfin parce que la distance entre l'Amérique & les dernieres isles Kuriles étant fort considérable, & les mers qui les séparent n'ayant point d'isles, les loutres ne peuvent faire un si long trajet. De plus ces animaux, de leur nature, ne sont point errans; s'ils trouvent des

lieux qui leur conviennent, ils s'y arrêtent : auſſi ceux que les habitans de ces iſles ont manqué pendant l'hiver, ne leur échappent pas en été.

Ils leur donnent la chaſſe en tout tems, mais de différentes manieres, ſuivant la différence des ſaiſons. En hiver, & particulierement au mois de février, de mars & d'avril, ils en prennent beaucoup, mais avec des peines incroyables, & au péril de leur vie qu'ils y perdent très-ſouvent. Pendant ces mois, le vent d'orient qui ſouffle amene pendant deux ou trois jours une quantité prodigieuſe de glaces du continent de l'Amérique ; elles y arrivent même plutôt, ſi pendant l'automne elles ont été retenues dans le canal entre ces iſles. Pendant que le vent ſouffle, les chaſſeurs ſe font des couverts de chaume dans ces iſles & ſur les bords, pour être à portée de ſaiſir le moment favorable. Il paroît alors une ſi grande abondance de glaces, que la ſurface de la mer en eſt couverte depuis ſes bords juſqu'à quelques milles ; ce qui fait aux environs des iſles Kuriles une communication du promontoire de la Patka à la

premiere de ces isles. Alors les chasseurs, armés de massues de bois, d'un couteau, & chaussés de souliers de bois appellés *capki*, longs de cinq ou six pieds, larges de deux pouces, qu'ils attachent avec des courroies, passent des bords sur la glace, & assomment toutes les loutres qu'ils rencontrent, les écorchent sur le champ, remuant sans cesse les pieds, crainte d'être submergés; & s'ils sont trop loin de terre, ils en abandonnent la chair. Pendant ce tems-là leurs chiens quêtent; la loutre, dès qu'elle apperçoit un chien arrêté, s'arrête aussi & cherche à se cacher, jusqu'à ce que le chasseur, suivant la piste de son chien, atteint l'animal & le tire. J'ai vu des gens s'attacher tellement à cette chasse & aller si loin, qu'ils perdoient la terre de vue. Si la glace est accompagnée de quelque tourbillon, d'une tempête ou de beaucoup de neige, comme cela arrive souvent, la chasse est beaucoup plus abondante, mais aussi plus périlleuse; car les chasseurs, ne pouvant voir les trous qui se font dans la glace devant leurs pieds, sont obligés de suivre leurs chiens & de se conduire

au hafard. Il eft impoffible de confidérer du continent, fans un étonnement mêlé de frayeur, la témérité de ces chaffeurs qui, portés fur des glaces toujours mifes en mouvement par les ondes, font tantôt élevés & tantôt abaiffés avec elles. Cette agitation de la mer & ces orages rendent fouvent la chaffe auffi facile qu'abondante, fur-tout fi les glaces n'abandonnent pas les bords, parce que les loutres pendant ce tems-là ne pouvant connoître fi elles font fur les glaces ou fur terre, paffent quelquefois & s'éloignent des bords de dix ou quinze ftades; elles croyent avancer vers la mer, trompées par le bruit des branches d'arbre, caufé par le vent, qu'elles prennent pour le bruit des ondes; ce qui fournit fouvent à un feul chaffeur le moyen d'en prendre jufqu'à trente ou quarante, & d'emporter leur chair avec leur peau. Les chaffeurs font beaucoup d'attention au vent, de peur d'être emportés fur les glaces en pleine mer; car il leur arrive fouvent d'y errer pendant trois, quatre, cinq ou fix jours, jufqu'à ce que, favorifés du vent & du hafard,

ils ſoient rapportés ſur le rivage. Quand le vent ſouffle de terre, il détache la glace des bords; ſi elle ne s'en éloigne pas beaucoup, les chaſſeurs ſe laiſſent emporter avec elle, parce que tant qu'elle s'en détache ſoit le jour ſoit la nuit, les loutres s'y tranſportent en grand nombre; enſorte que ſouvent la chaſſe eſt alors plus abondante que jamais. Les chaſſeurs chauſſent alors leurs ſouliers de bois, pour ſe ſoutenir ſur les glaces qui ſont quelquefois ſi minces, que ſans ce ſecours ils périroient infailliblement.

Le ſuccès de la chaſſe varie ſuivant la nature des hivers; plus l'hiver eſt froid & venteux, & plus elle eſt abondante. Quoique dans les années 1740, 1741 & 1742, la quantité des glaces eût amené un grand nombre de ces animaux, on en prit cependant fort peu, parce que les glaces ne furent pas aſſez fortes pour porter les chaſſeurs. On prend pendant l'été les loutres de quatre manieres : lorſqu'on les trouve endormies ſur l'eau & renverſées, on les tue de deſſus des bateaux avec des lances, ou l'on les pourſuit avec deux barques, juſqu'à ce que leurs forces

ſoient épuiſées ; car elles peuvent vivre deux minutes ſous l'eau ſans reſpirer l'air. Lorſqu'elles ont été pourſuivies pendant quelque tems, elles ſont ſi fatiguées, qu'elles ne peuvent plus nager ; & dans cet état elles ſont facilement priſes par les chaſſeurs. Si la mer eſt tranquille, elles ſe couchent pour dormir ſur les rocs qui s'élevent au-deſſus de ſa ſurface, où on les aſſomme. On les prend auſſi avec des filets que l'on étend ſur l'eau & que l'on arrête à des pierres ou des rocs dans les lieux les moins profonds ; là, pendant qu'elles ſont occupées à chercher des coquillages & des écreviſſes, elles s'embarraſſent dans les filets, où les chaſſeurs les tuent facilement. Quelquefois ils placent au milieu de ces filets des loutres de bois, peintes en noir ; ces animaux les prenant pour de véritables loutres, nagent tout autour, juſqu'à ce qu'ils ſoient pris. Quand la loutre ſe ſent embarraſſée dans les filets, elle s'agite & devient ſi furieuſe, qu'elle ſe mord les pieds ; ſi par haſard un mâle & une femelle s'y prennent, elles ſe déchirent l'un l'autre & s'arrachent les yeux. Dans

l'isle de Berrings nous pouvions les tuer facilement, ou endormies ou occupées de leurs amours, avec des lances ou des massues.

Il y en avoit une si grande quantité, que nous ne suffisions pas pour les tuer; les bords en étoient couverts; j'ai déja dit que ces animaux ne sont pas errans, mais attachés aux lieux où ils sont nés, aussi ne craignoient-ils point notre présence, ils accouroient même à la clarté de nos feux, jusqu'à ce qu'à force de les inquiéter, nous les eussions obligés de fuir. Cela ne nous empêcha pas d'en prendre plus de huit cens; & si nos barques avoient été plus grandes, nous en aurions pris trois fois davantage. Aucun des animaux amphybies qui peuplent l'océan ne peut entrer en comparaison avec celui-ci pour la beauté & la souplesse de ses poils. Il se plaît également dans l'eau & sous terre; il fréquente par troupeaux les isles incultes où il trouve de la tranquillité & de la nourriture. Quand la mer est calme, il cherche les fonds bas & pierreux, où il trouve des écrevisses, des poissons, des coquillages, des moules,

moules, des polypes & des feches, qui lui fervent d'aliment ; il mange même de la chair; j'ai vu une loutre en dévorer une autre que je lui avois jettée.

Pendant l'hiver, ces animaux font couchés tantôt fur les glaces, tantôt fur les bords; en été ils remontent les rivieres jufqu'aux lacs, car ils fe plaifent beaucoup dans l'eau douce. Durant les grandes chaleurs ils fe retirent à l'ombre entre les côteaux, où, comme les finges, ils font mille & mille geftes. De tous les animaux amphybies, il n'en eft point de plus vifs, plus gais, plus agiles.

Sur terre la loutre fe couche comme les chiens, le corps replié en arc; avant que de dormir, au fortir de l'eau, elle fe fecoue, fe frotte le nez & la tête avec les pieds, arrange fes poils, tourne la tête de côté & d'autre, & fe regarde avec complaifance. J'en ai vu plufieurs faire mille fingeries, & fi attentives à s'arranger, qu'on pouvoit les tuer facilement dans ce tems-là.

On a beaucoup de peine à fuivre ces animaux à la courfe, parce qu'ils biaifent & qu'ils font plufieurs détours

à droite & à gauche. Quand la loutre voit qu'on lui coupe son chemin vers la mer, épuisée de force, elle est obligée de s'arrêter, elle éleve son dos en arc, grince des dents & jette des cris comme un chat en furie, faisant mine de s'élancer sur celui qui la poursuit. Lorsque sans craindre sa fureur, nous lui donnions un seul coup sur la tête, elle tomboit sur le champ, se couvroit les yeux des pieds de devant & supportoit avec constance les coups redoublés que nous lui portions sur le dos. S'il nous arrivoit de lui frapper la queue dans sa course, elle se retournoit de la maniere la plus plaisante, comme pour nous faire tête. Il est arrivé souvent qu'elle tomboit d'un seul coup & faisoit la morte; mais nous voyoit-elle occupés ou distraits, elle partoit comme un éclair. Nous nous plaisions quelquefois à la réduire dans un enfoncement d'où elle ne pouvoit nous échapper, &, sans lui faire aucun mal, nous tenions seulement nos massues en l'air, comme pour l'assommer; alors elle se couchoit comme un chien, avec un air caressant & une contenance humiliée, regardant de tous côtés autour d'elle; & dans l'instant

où elle se croyoit hors de danger, elle partoit avec une promptitude incroyable, & se rendoit à grands sauts vers la mer.

Lorsque les loutres sont sur leurs pieds, elles tiennent toujours le col étendu dans la ligne de leur corps; & sont plus élevées sur le derriere que sur le devant.

Elles nagent également sur le ventre, sur le dos, sur le côté, quelquefois dans une situation perpendiculaire; elle badinent ensemble, s'embrassent des pieds de devant & se baisent. Quand elles évitent le coup de massue, elles semblent se moquer du chasseur, tant leurs postures sont plaisantes; elles fixent sur lui les yeux qu'elles couvrent d'un de leurs piedse comme pour se garantir de la lumier, incommode du soleil. Couchées sur le dos, elles se frottent & se gratent sans cesse, regardant ceux qui sont présens; & quand elles se jettent à l'eau, elles le font en plongeant la tête la premiere, comme les ours marins & les baleines.

Ces animaux sont en toute saison occupés à la propagation de leur espece, & pendant toute l'année l'on

voit les meres accompagnées de leurs petits : j'ignore si elles en font plus d'un à la fois ; j'ai vu, & j'ai même tué quelquefois des meres ayant deux petits avec elles, dont l'un étoit d'une année, l'autre de trois ou quatre mois. Elles portent pendant huit ou neuf mois leurs petits qui naissent ayant toutes leurs dents & les yeux ouverts ; elles ne les alaitent que douze mois, & sont fideles à leur mâle qui n'a jamais plus d'une femelle. L'un & l'autre sont toujours ensemble tant dans l'eau que sur terre ; ceux qui n'ont qu'une année sont toujours avec le pere & la mere, & rarement cette derniere est-elle sans ses petits de six mois. Elles les font toujours sur terre, où elles les portent de même qu'en nageant, avec la gueule ; quand elle dort dans l'eau, elle les tient entre ses pieds de devant, comme les femmes tiennent leurs enfans entre leurs bras. Elles les jettent quelquefois à l'eau, pour les accoutumer à nager, & les reprennent dès qu'ils sont fatigués. Elles les baisent, les caressent, les jettent quelquefois en l'air & les reçoivent sur leurs pieds de devant. Si elles dorment sur terre, leurs petits attachés à

leurs mammelles ou couchés entre leurs pieds, veillent comme pour les garder. Quelque pressées que les meres soient par les chasseurs soit sur mer, soit sur terre, elles n'abandonnent jamais leurs petits qu'elles emportent avec la gueule, si ce n'est dans une extrême nécessité. Si quelquefois j'enlevois les petits sans faire de mal aux meres, elles se plaignoient & donnoient des marques d'affliction; si je les emportois vivans, elles me suivoient de loin, comme des chiens, appellant leurs petits avec un cri touchant; si je m'arrêtois sur la neige, elles accouroient près de moi, prêtes à les reprendre quand je les leur rendois. Je retournai une fois au bout de huit jours dans le lieu même où j'avois enlevé des petits à leur mere, je la trouvai couchée, paroissant accablée de douleur, & je la tuai sans qu'elle fit aucun mouvement pour fuir. Il m'arriva dans un autre moment de rencontrer une femelle dormant avec son petit; dès qu'elle m'eut apperçu, elle courut à lui, fit des efforts pour l'éveiller & l'obliger à prendre la fuite; mais n'ayant pu en venir à bout, elle le prit avec les dents par les pieds de

derriere, & le traîna ou roula comme elle auroit fait une pierre du côté de la mer. Le mâle & la femelle s'accouplent comme l'espece humaine.

Les loutres ne voyent pas bien distinctement sur terre, mais leur odorat est très-fin, de même que leur ouie : aussi le chasseur a-t-il soin de se placer de façon que le vent souffle toujours d'elles à lui. Leur cri ressemble beaucoup à celui d'un enfant. Il est hors de doute que les loutres vivent fort long-tems dans une grande paix les unes avec les autres ; elles craignent extrêmement les ours & les lions ; elles n'aiment point le voisinage des veaux marins, & évitent avec soin les bords que ces animaux fréquentent.

La chair des jeunes loutres est beaucoup plus tendre & plus succulente que celle des veaux marins ; celle des femelles est encore meilleure, plus ferme & plus grasse, en quoi elles different des animaux de terre ; celle de leurs petits est très-délicate & sans aucune différence avec la chair des agneaux de lait ; elle donne un jus d'excellent goût : c'étoit notre principal aliment dans l'isle de Berrings, & même elle nous garantit du scorbut sans nous

causer aucune nausée, quoique nous la mangeassions assez souvent crue & sans pain. Le foie, le cœur & la rate de la loutre ont le même goût que ceux du veau. Les Gentils dans les isles Kuriles, & dans les terres des Kamschadales, donnent le premier rang à la chair d'aigle, & le second à celle des loutres; ils en mangent le foie & les reins cruds & les trouvent délicieux; ils se servent, de même que les Russes, de la rapure des os de la verge, comme d'un remède à la fievre tierce.

On donne aux peaux des loutres les apprêts suivans, avant que d'en faire usage. 1°. On détache le pannicule musculeux avec un couteau; 2°. on les étend ensuite autant qu'il est possible; ce qui augmente à la vérité leur prix, parce qu'elles en deviennent plus légeres, mais elles en ont aussi moins d'apparence. Quant à leurs poils, on les arrange avec des barbes de plumes d'hirondelles de mer, & l'on couche à nud sur les peaux pendant quelques semaines, pour les rendre plus brillantes, plus belles & plus nettes. Enfin les Cosaques, quand ils les achetent des Gentils, les battent souvent sur la neige avec des bâtons; si le poil

en est fauve, il les frottent avec de l'alun & des bayes d'empetrum, bouillies jusqu'à consistance avec de la graisse de poisson, ce qui les rend noirâtes & brillantes. Mais l'on reconnoît cette tromperie, quand le poil s'arrache un à un, ou bien à la différence qui se trouve entre le noir de l'extrêmité du poil & celui de sa racine où sa couleur est naturelle.

Quand les peaux ont été préparées de cette maniere, on frotte le dedans ou l'envers avec des œufs de poissons desséchés & réduits en poudre. Les Russes se servent du levain de pain bien amolli: ils roulent ensuite les peaux qu'ils laissent dans cet état pendant quelques jours, après lesquels ils les tarissent avec des coquillages & des cailloux, & achevent de les polir avec des pierres ponces; enfin ils broyent l'envers de la peau avec les mains & des instrumens de bois, jusqu'à ce que par le moyen de cette masse d'œufs fermentée, elle devienne molle & souple. Toutes les autres peaux de loutre qui se vendent aux marchands ont sans apprêt & grossieres, parce qu'elles en conservent mieux leur couleur naturelle.

Fin du deuxime Volume.

